


LIBRARY OF CONGRESS.
Chap. BJ1882
Shelf .B6
UNITED STATES OF AMERICA.



GUIDE-MANUEL

DE LA

BONNE COMPAGNIE

Imprimerie Maulde et Renou, rue Bailleul, 9-11.

GUIDE-MANUEL

DE LA

BONNE COMPAGNIE

DU BON TON

ET DE LA POLITESSE

PAR

M. BOITARD



PARIS

PASSARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

rue des Grands-Augustins, 7

—

1851

INTRODUCTION



Mon but, en quittant momentanément des travaux sérieux pour écrire cet ouvrage, a été d'être utile à mes enfants et aux personnes qui débutent dans le monde. Le hasard m'ayant fait tomber sous les yeux quelques livres écrits sur la politesse et les usages de la bonne société, j'ai compris pourquoi ces ouvrages n'ont pas produit les heureux résultats qu'on avait le droit d'en attendre. Tous se bornent à des préceptes, vrais ou faux, secs, alignés les uns à la suite des autres. Le plus grand nombre est rédigé dans le style de la *civilité puérile et honnête*, avec tout le pédantisme de l'ignorance, par des gens qui ne connaissent le monde qu'en théorie. Ceux surtout publiés par des femmes sont entachés de ces défauts beaucoup plus que les autres. En un mot, je ne connais pas un de ces traités, tous compilés les uns sur les autres, qui ne soit d'une lecture tellement ennuyeuse, que je défie à telle personne que ce soit d'en lire un tout entier.

Cependant, la justice me force à dire que dans le nombre il s'en trouve deux qui ont été faits par des hommes d'esprit et de talent. L'un surtout est plein d'observations fines, spirituelles, quoique quelquefois un peu rocailleuses ; mais, dans l'un et dans l'autre, on voit que les auteurs ont traité leur sujet avec trop de légèreté pour avoir eu la pensée de faire des ouvrages sérieux, utiles et complets. S'ils eussent donné plus d'importance à leur travail, il est certain que je n'aurais jamais écrit sur le même sujet.

Pour atteindre le but d'utilité que je me proposais dans ce livre, il me fallait éviter deux écueils, sur lesquels la plupart de mes devanciers sont venus faire naufrage. Le premier et le plus fatal de ces écueils, c'est l'ennui ; le second est la difficulté de faire comprendre le monde à ceux qui ne l'ont jamais vu, et si l'on vient à compter en sus combien il y a de gens qui y vivent et ne l'ont pas vu, on comprendra que ma tâche devait être laborieuse.

Je n'ai rien trouvé de mieux pour éviter l'ennui à mes lecteurs, que de déguiser autant que possible la sécheresse ordinaire des préceptes sous le masque amusant de l'anecdote. Je sais parfaitement que c'est un genre de littérature assez peu relevé; mais que m'importe s'il me fait atteindre mon but! s'il fait lire ce livre! Dans ma manière de voir, la politesse n'est rien autre chose que la menue-monnaie de la morale, et l'on sait trop que si les traités de morale vont ordinairement de la boutique du libraire à la boutique de l'épicier, c'est parce qu'ils sont ennuyeux. Enfin, j'ai cru que l'anecdote graverait plus aisément dans la mémoire, des formules dont, souvent, il n'est pas aisé à tous les esprits de s'expliquer le sens rationnel.

D'autre part, comment voudrait-on qu'un jeune homme ou une jeune demoiselle pussent faire l'application des règles qu'ils auraient apprises, lorsque le monde, si difficile à comprendre, s'ouvrirait à eux pour les premières fois ? Ces règles sont mobiles comme la société elle-même! Inébranlables dans leur principe moral, elles varient dans leurs formes, dans leur application, en raison des individus qui composent la société dans laquelle on se trouve, des habitudes, des personnes, de leur caractère et de leurs préjugés, etc. Telles manières qu'il faut affecter dans le grand monde, deviendraient ridicules dans un salon bourgeois, et insupportables dans l'assemblée de famille.

Il faut savoir, dit l'autre, hurler avec les loups.

C'est très vrai :

Mais si on ne sait pas distinguer les loups d'avec les agneaux, comment fera-t-on ? et cette distinction n'est pas une étude facile à faire! A tous il faut plusieurs années pour y réussir, plusieurs n'y parviennent jamais.

Je n'avais qu'un moyen je ne dis pas pour faire franchir cette difficulté, mais seulement pour en adoucir le pas. C'était de faire des portraits, aussi ressemblants qu'il m'était possible, de toutes les espèces de caractères que l'on rencontre le plus fréquemment dans le monde. C'est ainsi que j'ai peint le médisant, le menteur, le calomniateur, le beau parleur, le bel esprit, le bas-bleu, la bégueule, etc., etc.; mais je dois dire ici que pour rendre mes portraits plus saisissants, j'ai cru devoir les charger beaucoup, et j'affirme en outre que j'ai fait tous mes efforts pour éviter les personnalités. Du reste en les dessinant je n'ai pas eu la prétention d'en faire des tableaux terminés, mais de les présenter seulement avec le profil que l'on peut apercevoir dans la société.

En un mot, je ne pouvais faire voir le monde à mes lecteurs que par le trou d'une lanterne magique, mais j'ai cherché à peindre mes tableaux avec une couleur plutôt vraie que brillante. Je n'ai qu'un désir, c'est qu'ils puissent servir aux jeunes gens qui me liront, à entrer dans le monde d'un pas plus assuré, et à éviter, autant que possible, les embarras qu'ils pourraient y rencontrer.

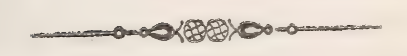


PREMIÈRE PARTIE

DE LA POLITESSE.

PREMIÈRE PARTIE

DE LA POLITESSE.



DU MONDE.

L'homme n'a pas été créé pour vivre seul et isolé comme un ours, et, quoi qu'en aient dit quelques philosophes du XVIIe siècle, son instinct est la sociabilité; par conséquent, son véritable état de nature est la société.

La société, en prenant ce mot dans son acception la plus étendue, se compose de tous les hommes qui peuplent la terre ; et la société française de tous les hommes qui habitent la France.

Cette société, se composant de tous les individus sans exception, doit renfermer dans son sein le germe de toutes les passions, bonnes ou mauvaises, et, dans le cœur de chaque homme, un de ces germes se développe, bon ou mauvais. Il en résulte que la société se compose de bons et de mauvais, ayant chacun des goûts et des instincts diamétralement opposés, ce qui les oblige à faire scission et à vivre séparément.

De là sont nées les diverses sortes de sociétés, auxquelles on a donné des noms différents.

Le jeune homme qui débute dans le monde doit, avant tout, savoir où il va, et quels sont les gens qu'il trouvera sur son chemin, afin de suivre les bons et de fuir les méchants! La chose n'est pas aisée pour celui qui n'a pas encore d'expérience. Les conseils de ses parents, s'il en a qui vivent dans le monde, lui seront d'une grande utilité, mais ils ne sont pas suffisants. Choisira-t-il un ami pour lui servir de guide et de mentor? Mais à quel signe reconnaîtra-t-il un véritable ami? un ami qui, lui-même, connaîtra assez bien les écueils du monde pour les lui faire éviter? Il en est de la société comme d'une pipée: le pauvre oiseau qui vient s'y faire prendre ne reconnaît le piége fatal que lorsqu'il n'est plus temps de s'en retirer.

Je sais parfaitement qu'un livre, quel qu'il soit, ne peut pas suppléer à cette expérience que l'on acquiert toujours à ses dépens. Mais je crois fermement qu'il peut être utile, en éveillant la méfiance et en donnant quelques notions vraies qui mettront les jeunes gens sur leur garde. Partant de là, je vais donner une sorte de carte topographique de la société française, qui, si elle n'est pas suffisante pour diriger le nouvel embarqué sur la mer orageuse du monde, lui indiquera du moins les principaux récifs sur lesquels il pourrait aller faire naufrage.

Le monde est extrêmement mêlé dans la société parisienne, d'où il résulte qu'il ne faut pas prendre à la lettre les *caractères spécifiques* que j'ai attachés à chaque société, vu que mon intention n'a été que de

LA SOCIÉTÉ PARISIENNE SE DIVISE EN :

Société immorale	Nuisible	Peu ou point d'occupation	Le Monde corrompu...				Mauvaise Société.	Gro b
Société morale.	Utile pour la Production.	S'occupant d'une Industrie.	Le Monde industriel	Industrie manuelle.	Industrie agricole.		Société rustique.	Pas se
					Industrie de Fabrique		Société ouvrière.	Peu H
				Industrie commerciale	Industrie Mercantile.		Petite Bourgeoisie	Pol le
					Haut Commerce.		Haute Bourgeoisie	Pol c
				Grande Industrie.	La Banque.		Bourgeoisie financière.	Pol B
				Le Servilisme.	Les Bureaux		Soc. bureaucratique.	Pol in
		S'occupant d'Arts et de Sciences.	Le Monde savant.	Le Savantisme.	Les Sciences		Société narcotique.	Pol M
				Le Monde artistique.	Les Arts d'imitation.		Atelier d'Artiste.	Pol q
				Le Monde littéraire.	La Littérature.		Société littéraire.	Pol q
					La vraie Poésie		Société choisie.	Pol c
					Les Rimailleurs.		Société très mêlée.	Peu e
				Les Utopies	Philosophiques.		Société pédante.	Peu p
					Politiques.		Société braillarde.	Poi d
				Le Barreau.	Les Juges.		Société grave.	Pol E
					Les Avocats.		Société ennuyeuse.	Pol t
					Hommes de loi.		Société pateline.	Pol p
	Utile pour la Consommation.	Hauts Fonctionnai.	Le Grand Monde.	Grands Fonctionnaires....			Haute Société.	Pol E
		Richesse remplaçant le travail.	Le Monde	Grandes Fortunes.	L'ancienne Noblesse.		Grande Société.	Pol s
					Les Parvenus.		Société prétentieuse.	Pol H
				Grande Aisance.	Ancienne Bourgeoisie.		Bonne Société.	Pol t

; paresse; fraude; mensonge; brutalité; ivrognerie; libertinage. *Habitat.* faubourgs, , banlieue, vieille Cité.

itesse; bienveillance pour sa classe; haine du riche; courtisanerie grossière; ruse et faus- lquefois peu de probité. *Hab.* les champs et la campagne.

tesse; bienveillance; franchise brutale; fausse ambition; ignorance; haine du riche. our des grandes fabriques : Paris, Lyon, St-Étienne, etc.

ienveillance; intempérance de langue; mauvais goût; pas d'usage; vanité personnelle. *Hab.* ques.

ton prétentieux; bienséance pointilleuse; usage maniéré; la famille; l'antagonisme ou nce. *Hab.* quartier Saint-Denis et Saint-Martin, chaussée d'Antin.

uindée; ton ridicule; mauvais goût; avarice; antagonisme; cœur dans la bourse; insolence. ussée d'Antin, rue Saint-Georges, place de la Bourse.

ulle; ton important; manières rogues; souplesse basse ou arrogance niaise; impéritie; . *Hab.* rue Grenelle-Saint-Germain, et autour de toutes les grandes administrations.

la glace; ton pédant; orgueil; malveillance; manque d'usage; antagonisme. *Hab.* rue , quai Voltaire, Jardin des Plantes.

ranche; mauvais ton; bon goût; bienveillance; gaieté; du cœur; de l'amitié; rivalité. *Hab.* Notre-Dame-de-Lorette; rue Notre-Dame-des-Champs; rue de Fleurus.

méticuleuse; ton tranchant; manque d'usage; amour-propre boursoufflé; rivalité. *Hab.* le Latin; autour et en dehors de l'Institut.

isée; ton vaniteux; usage du monde; esprit faux; bienveillance; bon cœur; générosité peu . *Hab.* rue de Grenelle-Saint-Germain, chaussée d'Antin.

litesse; mauvais ton; point d'esprit; orgueil; haute opinion de soi-même; malveillance; *ab.* partout; Paris et la province.

litesse; rudesse de ton; manque d'usage; pédanterie; admiration de soi-même; mépris mérite des autres. *Hab.* le quartier Latin.

politesse; mauvais ton; esprit faux; ambition niaise et audacieuse; orgueil; égoïsme; et haine. *Hab.* les faubourgs, les estaminets, les barrières, les lieux secrets.

froide; bon ton; usage du monde; probité; manque de courage ou mobilité de principes. Cité et ses environs.

ton variable; bienséance; loquacité; ergotisme; mobilité; vanité; ambition. *Hab.* par-

de circonstance; peu de bon ton; savoir-vivre; finesse; ruse; patelinage; avarice. *Hab.*

de convention; grand ton; savoir-vivre; étiquette; faux orgueil; mobilité; égoïsme. s palais nationaux.

recherchée; grand ton; bienséance; savoir-vivre; étiquette; peu de bienveillance; ition. *Hab.* faubourg Saint-Germain, le Marais, place Royale.

; prétention au grand ton; de la morgue; fierté mal placée; mauvais goût; avarice. s boulevarts, quartier neuf de Lorette, chaussée d'Antin.

franche; bon ton; bienséance; bienveillance; amour de la famille, et indulgence pour *ab.* un peu partout.

caractériser les types généraux, et non les individualités. J'ai connu des fripons dans la bonne société; des gens très généreux parmi les hommes de lois ; des financiers qui avaient du cœur; des nobles sans étiquette ; des politiques qui avaient le sens commun; des savants modestes, etc., etc., même en assez grand nombre. Ce sont des exceptions qui confirment la règle. Peut-être bien aussi que ce tableau, transporté en certaines provinces, pourrait offrir quelques légères erreurs, parce qu'il a été dressé à Paris; mais ces erreurs seront bien peu de chose, et, dans son ensemble, je le maintiens bon.

Je conseille au jeune homme qui se lance dans le monde de le lire attentivement, mais je n'espère pas qu'il le fasse. Ne sais-je pas que l'expérience des anciens est perdue pour les nouveaux! Nos folies politiques ne le prouvent que trop.

RÉSUMÉ.

1. Vous allez dans le monde pour y chercher une distraction, ou le plaisir, ou pour y servir votre ambition.

2. Pour y trouver une distraction, il faut qu'il vous plaise, mais pour cela il faut que vous lui plaisiez vous-même, sans quoi il restera froid et maussade pour vous.

3. Pour y trouver le plaisir, soyez aimable et bon ; et la société sera aimable et bonne pour vous.

4. Pour y trouver des protecteurs, aimez, l'on vous aimera et on vous protégera, car le monde n'est pas aussi diable qu'on le fait noir.

DE L'ÉTIQUETTE.

Il y a deux sortes d'étiquette, savoir l'étiquette de la bonne compagnie, et l'étiquette de cour.

L'étiquette de la bonne compagnie a été inventée dans un seul but, celui d'opérer sans secousses, sans tiraillements, le triage de la société, et au moyen de l'étiquette ce triage se fait tout seul. C'est pour ainsi dire le mot de passe et les signes inventés par la franc-maçonnerie pour en éloigner les profanes. En effet, si par hasard un manant sans éducation se trouve, par la force des circonstances, fourvoyé dans un salon du bon ton, il s'y trouvera si contraint, si embarrassé de sa personne, qu'il ne sera pas tenté d'y revenir ; il se bornera à en médire.

Quant à l'étiquette du grand monde, ou de cour, c'est une autre chose ; elle a été inventée ponr maintenir la hiérarchie et surtout la dignité des rangs. Il faudrait n'avoir jamais ouvert les yeux sur toutes les sociétés humaines, pour n'avoir pas reconnu mille fois la vérité de ce proverbe trivial « La familiarité engendre le mépris. » La conséquence nécessaire de cet axiôme est que l'homme supérieur à un autre par les fonctions dont l'Etat l'a chargé, perd toute son autorité sur les inférieurs avec lesquels il s'est familiarisé, qu'il ne peut plus en attendre une obéissance passive, et qu'il devient un rouage nuisible ou au moins inutile au mécanisme du gouvernement de l'Etat.

Mais il est arrivé bien souvent dans des cours, que

l'orgueil des hommes les a aveuglés. Ils ont cru que les hommages rendus à leur rang étaient dus à leur personne, et il en est résulté une étiquette stupide, uniquement fondée sur la vanité, et par conséquent aussi ridicule qu'inutile. Faisons-nous comprendre par un exemple. Un empereur romain disait de sa femme : « Il ne suffit pas que Julie soit vertueuse, il faut qu'elle le paraisse ! » Les rois d'Espagne, qui, à l'exception d'un seul, n'ont pas été des césars, ont fondé sur ce principe une règle d'étiquette exagérée jusqu'à la stupidité. Tout individu qui avait touché le pied de la reine, pour quelque raison que ce fût, était condamné à mort et exécuté sur le champ.

Une jeune reine d'Espagne, femme de Charles II, monte un jour à cheval pour aller faire une promenade avec ses dames et ses courtisans. Tout à coup, son coursier se cabre, la renverse ; le pied de la princesse reste accroché à l'étrier, et l'animal fougueux la traîne sur le pavé. Une foule immense regardait ce triste spectacle, mais personne n'osait lui porter secours à cause de l'étiquette. Elle allait périr, lorsque deux jeunes officiers français, qui se trouvaient là par hasard, se dévouèrent pour la sauver. Ils se précipitent, et pendant que l'un se pend à la bride du cheval pour l'arrêter, l'autre parvient à dégager le pied de la reine, qui en fut quitte pour la peur et pour quelques contusions. Ils s'éclipsèrent aussitôt, et il était temps, car ils allaient être arrêtés, et Dieu sait ce qu'aurait fait l'étiquette ! Le lendemain, la reine, très souffrante, fut obligée de quitter sa chambre pour se rendre chez le roi, où elle parvint à obtenir la grâce de ses sauveurs, mais à la condition

qu'ils quitteraient l'Espagne dans le plus bref délai.

Il n'est pas de pays en Europe où le pédantisme de l'étiquette ait été porté plus loin qu'en Espagne, probablement parce qu'il n'y a pas de nation où la noblesse soit plus orgueilleuse. Voici un fait qu'on aurait peine à croire s'il n'était historique. Un roi d'Espagne, Philippe III, étant malade, se trouvait placé dans un fauteuil tout près de la cheminée, où l'on venait d'allumer du feu, et où l'on avait entassé une grande quantité de bois. Bientôt la chaleur devint intolérable, et le roi dit aux courtisans de retirer quelques bûches ; mais comme le duc d'Ussède, grand boute-feu de la couronne n'était pas là, et qu'aucun autre que lui n'a le droit de toucher au feu de la chambre royale, personne ne voulut prendre sur lui une aussi grande infraction à l'étiquette. Nul homme ne peut toucher au fauteuil du roi, si ce n'est le grand chambellan qui se trouva également absent ; enfin, il est défendu, sous peine de mort, de toucher à la personne sacrée de Sa Majesté, d'où il résulta que les courtisans laissèrent tranquillement rôtir le roi, tout en se lamentant sur son triste sort. Quand le grand boute-feu et le chambellan arrivèrent, il n'était plus temps, le roi était mort.

L'étiquette de cour ne doit pas être confondue avec le *cérémonial*; la première n'a lieu que dans l'Etat, le second s'exerce par les ambassadeurs ou autres envoyés à l'étranger, et se nomme plus communément *cérémonial diplomatique.*

L'étiquette de cour a été introduite en Europe par Charlemagne, sur l'imitation et les traditions de la cour bysantine. Par suite du mariage de l'empereur

Othon II avec la princesse grecque Théophane, elle prit un nouvel essor, et elle eut son plus grand développement sous Charles-Quint. Elle se relâcha plus tard en Espagne, et se modifia beaucoup dans la plupart des cours. Cependant on la trouve encore avec toutes ses coutumes et ses traditions à la cour de Turin et à celle de Vienne, à moins que les troubles survenus en Europe en 1848 y aient apporté quelques modifications nouvelles.

Tout le monde connaît l'aventure ridicule arrivée à la cour de Turin, sous le ministère de M. Molé. Le marquis de Rumigny, ambassadeur de France auprès du roi de Sardaigne, laissa paraître sa femme à une réception de la Cour avec une *coiffure à barbe;* or, suivant l'étiquette sarde, les princesses du sang ont seules le droit de porter cette coiffure; c'était un *casus belli!* Le roi de France, pour éviter la guerre, fut obligé de rappeler précipitamment son ambassadeur.

Louis-Philippe n'avait conservé de l'ancienne étiquette des rois de France que l'introduction des ambassadeurs. Les chambellans étaient remplacés par les aides-de-camp du roi et des princes. Les rois et les empereurs seuls ont le titre de *Majesté*; en France, on y ajoute le nom de *Sire.* Le prince palatin de Hesse-Cassel, les grands-ducs et les membres des familles royales ont celui d'*Altesse Royale*; les ducs régnants, les princes, le landgrave de Hesse-Hombourg, celui d'*Altesse sérénissime;* le sultan de Constantinople, celui de *Hautesse*; le pape, celui de *Sainteté* ou de *Très-Saint Père;* celui des ministres fran-

çais, ***Monsieur le Ministre (intrà muros)***, et celui d'*excellence* (*extrà muros*).

Autrefois, en Norwége, l'étiquette de la cour, à l'installation d'un roi, était on ne peut plus originale. Les membres du *Storthing* (Assemblée nationale), attendaient le roi, qui paraissait la couronne sur la tête ; alors on la lui faisait tomber d'un coup de pied ; puis on la ramassait et on la lui remettait avec la main. Cette farce sérieuse signifiait que la nation seule avait le droit de faire et de défaire les rois. En juillet 1830, un soi-disant général Dubourg, voulut ressusciter à Paris cette farce norwégienne, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville. Il s'approcha de Louis-Philippe, et lui dit d'une voix de Spartacus : « Nous vous faisons roi ! mais souvenez-vous que nous pouvons vous défaire comme nous vous avons fait. » Cette plaisanterie de mauvais goût ne plut à personne, mais une heure après le nouveau monarque n'y pensait plus ; je ne sais s'il s'en est souvenu plus tard ! !

Comme nous vivons en république, laissons là l'étiquette des cours pour l'étiquette des salons. Cette dernière consiste beaucoup dans la toilette qui, dans tous les cas, doit être décente et élégante. Je pourrais bien vous dire comment il faut vous habiller aujourd'hui pour aller rendre une visite ce soir : mais dans six mois il serait possible qu'en suivant les avis que je vous donnerais maintenant, vous fussiez parfaitement ridicule.

Un riche savant étranger commanda un jour à un peintre une série de tableaux représentant les costumes de diverses nations. Après en avoir reçu plusieurs dont il fut très-content, l'artiste lui en apporta

un qui représentait un homme en chemise, avec une pièce de drap sous chaque bras et une paire de ciseaux à la main. —« Que veut dire cela, demanda le savant? j'attendais le tableau du costume français. —C'est aussi celui que je vous apporte; mais comme les Français changent tous les jours de mode, j'ai donné à mon modèle du drap et des ciseaux pour qu'il se taille lui-même son habit à sa fantaisie chaque fois qu'il le voudra. » — L'étranger trouva la plaisanterie assez bonne pour prendre et payer le tableau.

Il n'y a donc rien de mieux à faire, quand on doit rendre une visite d'étiquette, que de consulter la mode du moment, et de choisir le costume porté le plus grave. Les militaires n'ont pas pour cela le moindre embarras; il ne s'agit pour eux que de mettre le grand uniforme.

Il y a aussi l'étiquette du ton, consistant principalement dans la gravité que l'on adapte à ses gestes et à sa voix. Le rire, le sourire même n'est pas d'étiquette s'il est trop prononcé; cependant il faut avoir la figure gracieuse. Il faut rigoureusement observer les règles de la préséance, c'est-à-dire choisir les places de chacun selon la hiérarchie des rangs, et ne jamais passer devant un supérieur. Il ne faut pas questionner le haut personnage que vous visitez, et ne pas même lui parler avant qu'il vous y ait autorisé en commençant lui-même la conversation. En entrant, après avoir fait vos salutations respectueuses, vous restez debout, jusqu'à ce qu'on vous ait prié de vous asseoir, etc. etc. La visite d'étiquette ne doit durer que de dix à quinze minutes, et c'est fort heureux.

car elle est aussi assommante pour celui qui la reçoit que pour celui qui la fait.

RÉSUMÉ.

1. L'étiquette existe plus ou moins dans tous les salons, mais à des doses plus ou moins fortes. C'est à vous à étudier ces doses, et à vous y conformer.

2. Dans une première visite, il vaut mieux pécher par trop que par trop peu d'étiquette; cela vous donnera le temps d'étudier la dose.

3. L'étiquette n'est ni de la raideur ni de la froideur; mais de la prudence.

4. Elle consiste non seulement dans la décence du costume, la gravité du maintien et la discrétion dans la conversation, mais encore dans l'observation stricte de toutes les règles de la politesse, des convenances et du bon ton.

DE LA POLITESSE.

Voltaire a dit :

La politesse est à l'esprit,
Ce que la grâce est au visage;
De la bonté du cœur elle est la douce image,
Et c'est la bonté qu'on chérit.

Duclos dit que la politesse est l'expression ou l'imitation des vertus sociales.

Labruyère prétend que l'esprit de politesse est une certaine attention à faire que, par nos paroles et nos

manières, les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes, et ceci est vrai.

Il me semble cependant que l'on pourrait donner une définition plus exacte de la politesse, au moins comme je l'entends, en disant :

« La politesse n'est rien autre chose que la bonté et la morale du cœur, mises en action. » Il n'est point de véritable politesse sans morale, sans bonté, sans bienveillance, et sans une certaine sensibilité.

Beaucoup de gens soutiennent que la politesse n'est qu'un masque trompeur dont on se sert dans le monde pour cacher ses passions mauvaises et faire étalage de vertus qu'on n'a pas ; ainsi, elle ne serait qu'hypocrisie et dissimulation ! Ne les croyez pas et soyez certain qu'ils vous parlent avec la même franchise que celle du renard qui n'avait pas de queue. Ces gens-là trouvent la politesse trop difficile, parce que, dans le fait, pour mériter la réputation d'homme poli il faut l'être toujours, dans toutes les circonstances de la vie, et c'est gênant pour un homme sans cœur.

Les égoïstes et les hommes méchants ne peuvent point avoir d'amis, ils le sentent et sont malheureux. Ils comprennent alors qu'il faut dissimuler leur odieux caractère, et, pour cela, ils empruntent les formes aimables et séduisantes de la politesse ! Laissez-les faire, et même encouragez-les si vous vous trouvez dans la position de le faire. Ils commenceront par être hypocrites, et bientôt, gagnés par les gens de bien qu'ils fréquenteront, ils deviendront sincèrement bons.

Si les vices sont contagieux, les vertus le sont

aussi. Le bien et le mal se communiquent aussi sûrement au moral qu'au physique, et ceci est une vérité prouvée par l'expérience de tous les siècles. Ce vieux proverbe : « dis-moi qui tu fréquentes, et je te dirai ce que tu es », sera toujours plein de vérité. L'exemple a sur les hommes une influence beaucoup plus contagieuse que les raisonnements les plus logiques. Cette bizarrerie de la nature humaine va si loin, qu'elle a produit des faits vraiment inexplicables; j'en citerai un. J'avais un ami d'étude plein de mérite et d'esprit; ses talents en médecine lui valurent une place de médecin à l'hospice des aliénés de Charenton. Deux ans après je fus le voir, et il s'empressa de me montrer l'établissement dans tous ses détails; il y mit autant de complaisance que de grâce, mais néanmoins dans ses yeux, dans ses gestes et sa conversation, il me sembla trouver quelque chose d'extraordinaire, d'insolite, que je ne lui avais pas vu auparavant.

Un an plus tard, je le vois arriver chez moi. — Je viens vous rendre ma première visite, me dit-il, car depuis trois jours j'habite Paris. — Comment, vous avez quitté votre place ? — Oui, et il était temps, car sans cela je serais devenu fou. Je me sentais déjà des sortes d'hallucinations, des excentricités de pensées qui, fort heureusement m'ont donné l'éveil, et j'ai quitté l'hospice.

Comme sa frayeur me faisait sourire, il ajouta : — Mon cher ami, ne riez pas, car la folie, comme vous l'affirmeront tous les médecins qui m'ont précédé à Charenton, est une maladie contagieuse, et la plus part d'entre eux ont quitté l'établissement pour cette unique raison.

Il est donc vrai que les maladies mentales sont contagieuses, et comme les vices ne sont rien autre chose qu'un genre de folie, ne vous étonnez pas si tant de jeunes gens bien élevés, pleins de bonnes qualités et de vertus, se sont perdus si rapidement en fréquentant la mauvaise compagnie.

Eh bien! les bonnes passions, la bonté et l'honnêteté sont tout aussi contagieuses que les vices. Cet hypocrite, dont nous parlions plus haut, subjugué par l'exemple, finira bientôt par être réellement ce qu'il avait voulu feindre d'être : il subira la contagion des bons, comme il avait subi celle des méchants. Et d'ailleurs, c'est déjà un commencement de conversion qui lui a fait prendre le masque de la politesse, car cela prouve qu'il lui a reconnu des avantages sur la grossièreté. Remarquons que ce que je dis là ne s'applique pas au fripon qui affecte les airs d'un homme comme il faut, uniquement pour chercher des dupes.

On m'objectera peut-être que, selon mon raisonnement, on ne trouverait pas d'homme bon sans politesse? A cela je réponds naïvement que je le crois ainsi ; mais distinguons, il ne faut pas confondre la *politesse* avec l'*usage du monde.* La politesse est uniquement le langage du cœur, et tout individu qui a un cœur saura parler ce langage. Il peut ne pas savoir se conduire convenablement dans un salon, ignorer les convenances de la bonne société, se dandiner sur sa chaise, mordre dans son pain à table, etc., il sera gauche, timide, embarrassé ; mais jamais vous ne lui entendrez dire quelque chose qui puisse blesser ou faire de la peine à quelqu'un ; vous le trouverez toujours attentif à chercher tout ce qui peut faire plaisir aux au-

tres; il sera bon et complaisant pour tout le monde et capable de dévouement pour ses amis. Voilà la politesse du cœur. Donnez à cet homme-là de l'éducation et l'usage du monde, et vous en ferez un être parfait.

L'*usage du monde*, il est vrai, nécessite la politesse, mais il se constitue plus spécialement de certaines étiquettes, purement de convention, qui ont été établies, d'abord pour maintenir la hiérarchie des rangs, puis ensuite pour faire plus aisément le triage de la société, ainsi que je l'ai dit.

La politesse est de tous les temps, de tous les pays, parce qu'elle est établie sur une base invariable, le cœur humain. Elle est, pour ainsi dire, le thermomètre de toutes les civilisations. L'usage du monde, au contraire, varie énormément de nation à nation et de siècle en siècle, parce que c'est une affaire de convention.

RÉSUMÉ.

1. La politesse est l'expression de la bonté du cœur, abstraction faite de toute vanité mondaine et d'égoïsme.

2. Elle est uniquement fondée snr l'amour du prochain ou sur l'envie de s'en faire aimer comme on l'aime soi-même. C'est l'envie de plaire.

3. Avec les gens que l'on n'aime pas, il est fort difficile d'être poli si l'usage du monde ne vient à votre secours.

4. L'usage du monde est le plus puissant auxiliaire de la politesse.

5. Si la politesse n'est qu'un masque, comme disent les mauvais philanthropes, mettez ce masque, car il vaut mieux, dans tous les cas, se faire aimer que se faire haïr : tout le monde y gagne.

6. Si vous parvenez à vous faire aimer, le masque tombera et vous finirez par aimer vous-même. Quelles que soient vos bonnes qualités, vous y gagnerez plus que les autres.

7. Les gens impolis sont de grossiers personnages qui ne peuvent avoir des amis sincères.

8. Ne fréquentez dans l'intimité que des gens polis, car les bonnes et les mauvaises passions sont également contagieuses.

9. Les gens les plus grossiers, les détracteurs les plus acharnés des bonnes manières, affectent souvent, autant qu'ils le peuvent, les formes de la politesse : donc ils reconnaissent implicitement la supériorité de la politesse sur le mauvais ton.

10. La politesse consiste à être aussi bon, aussi aimable avec les autres, que nous voudrions que les autres le fussent pour nous.

11. Elle se reconnaît à cette attention continuelle, sans affectation, de rendre les autres contents de nous et d'eux-mêmes.

12. Rendre les autres contents d'eux-mêmes en faisant adroitement valoir leur mérite, est le *nec plus ultra* de la politesse, car il n'y a pas de moyen de plaire plus séduisant.

13. Pour cela, effacez-vous pour les faire paraître dans tout leur brillant, et l'on ne verra que vous.

14. Ne voyez les faiblesses et les défauts de per-

sonnes ; soyez prudent, discret, réservé et surtout indulgent; car, qui n'a pas besoin d'indulgence ?

15. La vraie politesse n'est embarrassante pour personne, elle met tout le monde à son aise, et laisse la liberté à chacun.

16. Elle ne s'offense de rien, pas même de la contradiction.

17. C'est surtout lorsqu'on est obligé de refuser un service, une grâce, ou de faire une réprimande fâcheuse, qu'il faut redoubler de politesse.

18. La politesse ne fait jamais déroger, quelle que soit l'élévation du rang que l'on occupe. — Au château de Versailles, Louis XIV passe seul dans un appartement peu fréquenté, et il y aperçoit un ouvrier qui, monté sur une échelle, détachait une magnifique pendule. Comme le parquet ciré était très glissant, le grand roi tint le pied de l'échelle pour l'empêcher de tomber, et ne crut pas déroger le moins du monde. Le fâcheux de l'aventure est que le prétendu ouvrier n'était qu'un hardi voleur, qui emporta la pendule et ne reparut plus.

DE LA POLITESSE INTÉRIEURE OU DE FAMILLE

J'ai vu très fréquemment dans le monde des hommes pleins de savoir-vivre, de bienveillance, de bonté, d'une politesse exquise, et qui, une fois rentrés chez eux, se dépouillaient de toutes ces bonnes qualités pour devenir des despotes d'une tyrannie insupportable. Je me suis toujours défié de ces gens-là, parce qu'en les étudiant de près j'ai remarqué que, sous le

masque de la politesse, ils cachent un profond égoïsme et une dépravation de cœur qui les éloigne de tous sentiments sincères d'amitié.

Écoutez M. A. Martin : « Les doux entretiens du coin du feu, dit-il, ont un charme secret ; on y jouit d'un abandon facile, qui adoucit les peines de la vie et enduit de miel les bords du vase amer auquel nous nous abreuvons tous. Les Anglais font le plus grand cas de la maison ; *at home*, (le chez soi), disent-ils, et ce mot dit tout ; il dépeint pour eux la puissance d'un citoyen chez lui ; là, il est roi, il est souverain, ses foyers sont sacrés ; c'est un asile inviolable où la foi est gardée, où les épanchements de l'amitié tombent dans le cœur pour n'en sortir jamais ; aussi un Anglais n'est-il jamais plus aimable que quand il est chez lui, au milieu de sa femme et de ses enfants. Là, il dépose toute sa hauteur, toute cette fierté britannique qui le rend peu liant avec les étrangers, et si ses rapports dans le monde sont froids, au moins trouve-t-il la gaîté et une joie pure dans sa famille. »

La politesse intérieure comprend les devoirs que les époux se doivent entre eux, ceux que les enfants doivent à leurs parents.

§1er. *De la politesse des enfants avec leurs parents.*

Ici, vous devez puiser dans votre cœur toutes les règles du savoir-vivre, car si vous n'avez aucune affection pour votre père et votre mère, quoi que vous fassiez, vous n'en serez pas moins des ingrats, et vous aurez manqué au premier devoir de la famille. Dieu a dit : « Tu honoreras ton père et ta mère », d'où

Mme la comtesse de B. conclut que dans de certains cas, on peut se dispenser d'aimer. « Il est parfois des pères dénaturés, dit-elle, que l'on ne peut *aimer*. » Ceci est une immoralité échappée à la plume aristocratique d'un bas-bleu. Mme de B. ignorait-elle que Dieu a dit aussi : « Ne jugez pas et vous ne serez pas jugé. » De quel droit un enfant se permettra-t-il de juger si son père est coupable ou non ? A-t-il reçu la science infuse pour être certain qu'il ne s'est pas égaré dans son jugement, que des apparences trompeuses ne l'ont pas induit en erreur ? Est-il infaillible plus que les tribunaux qui condamnent parfois un innocent après les plus minutieuses enquêtes ?

N'en déplaise à Mme de B., je pense que c'est remplir un devoir très ordinaire que d'aimer des parents qui le méritent ; mais le sublime de la vertu consiste à les aimer lors même qu'ils ne le méritent pas.

Toutes les règles de politesse, tous les conseils d'indulgence, de bonté, de douceur, de patience, de respect et d'hommages, que j'enseigne dans ce livre, vous devez en faire l'application à vos parents et grands parents ; vous leur devez en plus : 1° un amour pur, dégagé de tout intérêt personnel, qui vous pousse continuellement à leur complaire en tout ce qui vous est possible, à vous occuper d'eux, à ne jamais les contredire, à entrer franchement dans leurs goûts et leurs plaisirs. 2° Vous devez également partager leurs chagrins, c'est le meilleur moyen de les leur faire oublier ou du moins de les en soulager. 3° Ayez pour eux toutes les complaisances possibles ; supportez patiemment les infirmités de leur âge, quelque répugnantes qu'elles puissent être ; il n'y aurait que le plus gros-

sier brutal qui pourrait avoir la pensée de les leur reprocher. Ayez l'air, au contraire, de ne pas vous apercevoir des incommodités qu'elles peuvent vous causer. 4° Ne leur parlez jamais de leur âge et, par votre amabilité et votre gaîté, éloignez de leurs pensées une sinistre idée, celle d'une destruction prochaine vers laquelle leur vieillesse les fait déjà pencher. Les vieillards qui craignent le plus la mort sont ceux qui en parlent avec l'air le plus dégagé ; employez toute votre intelligence pour rompre sans affectation la conversation sur ce triste sujet.

Devez-vous *tutoyer* votre père, votre mère, votre femme ou votre mari, et vos enfants ?

L'orgueil et l'aristocratie disent *non* ! L'affection et la nature disent *oui*. Lequel préférez-vous ? Vous avez le choix.

Devez-vous vous laissez embrasser par vos enfants ?

L'orgueil et l'aristocratie disent *non* ! L'enfant ne doit se permettre que de vous baiser la main. L'affection et la nature vous disent *oui* ! Vous pouvez choisir.

Devez-vous embrasser votre sœur comme vos frères ?

Le bégueulisme et l'aristocratie disent *non* ! Vous devez vous borner à lui baiser la main. L'affection et la nature vous disent *oui*. Vous avez encore le choix.

Seulement, j'ai ici une petite observation à vous faire. Si vous adoptez le *non*, dans la haute bourgeoisie et dans tout le quartier Laffitte vous passerez pour un fat pédant et orgueilleux. Si, au contraire, vous adoptez le *oui*, dansla vieille noblesse ruinée, à

la place Royale, au Marais et dans une partie du faubourg Saint-Germain, vous passerez pour un homme de mauvais ton. A cela près, vous ferez comme vous voudrez, mais je vous avertis cependant qu'aujourd'hui les gens d'esprit et de mérite sont devenus terriblement bourgeois.

On rencontre assez souvent dans le monde, des parvenus qui ont conservé assez de bassesse pour mépriser leurs parents restés dans la pauvreté, et pour rougir de la simplicité de mœurs et de manières de leur père et mère. Je vais vous citer à ce sujet une anecdote que je puis vous garantir vraie, quoiqu'elle soit très dramatique.

M. L. avait fait connaissance dans un café, d'un certain original nommé don Bivillo, se disant brésilien, arrivé tout nouvellement de Rio-Janeiro avec une fortune immense dont il ne savait que faire parce qu'il n'aimait ni les chevaux, ni la table, ni le monde, ni le spectacle. Or, comme il n'avait encore ni amis, ni connaissances à Paris, il fut bientôt subjugué par un ennui profond. C'est alors qu'il rencontra M. L. et que tous deux se lièrent d'amitié, purement par désœuvrement, comme cela n'arrive que trop souvent dans le monde.

— Mon cher don Bivillo, lui dit un jour M. L. en fumant une cigarette devant une bouteille de bière, vous devriez venir diner avec moi à la campagne chez M. Biville ; cela vous distrairait un moment.

— Biville, dites-vous? Voilà un nom qui ressemble singulièrement au mien, dit le brésilien en posant vivement son cigare sur la table.

— Oui, mais c'est un nom français et le vôtre est portugais.

— Qu'est-ce que ce Biville, dit-il, en reprenant son cigare ?

— C'était un bon gros paysan normand qui vint à Paris avec ses sabots, dans l'intention de vendre des melons au coin d'une rue, dans la saison, et d'acheter en hiver des peaux de lapins et de vieux habits. Comme il était jeune et qu'il savait lire et écrire, il trouva moyen de se glisser dans l'étude d'un huissier en qualité de saute-ruisseau, puis de clerc aux appointements. De là, il passa chez un avoué où, grâce à son esprit de chicane, il parvint à être premier clerc. L'avoué qui, pour certaines raisons, désirait se débarrasser de sa fille et de son étude, donna sa charge gratis à Biville, à la condition qu'il prendrait sa fille avec rien et par dessus le marché. Il y a fort longtemps que les choses ne se font pas autrement à Paris et même ailleurs.

Mme de Biville, qui était une femme du monde, eût fini de décrasser son mari presqu'aussitôt que celui-ci eût fini de déshabiller ses clients. Ils ont aujourd'hui une bonne table, un cabriolet et une maison de campagne au-dessus de Meudon. Ce sont, comme vous voyez, des gens de très bonne compagnie.

— J'accepte votre proposition, dit don Bivillo.

Le lendemain, une voiture magnifique, avec chevaux fringants, cocher doré sur tranches, chasseur et domestique derrière, arrivent au galop et s'arrêtent devant la porte de la villa de M. de Biville. M. L. n'hésite pas à présenter son ami brésilien à l'heure du dîner, quoique ce ne soit pas l'usage. Le rusé parisien

savait qu'un brillant équipage fait passer aisément sur bien des petites considérations. Le dîner fut charmant. Mais gare à la catastrophe.

Voilà-t-il pas qu'au désert, le scélérat de brésilien qui avait disparu de table depuis un moment, rentre dans la salle à manger en tenant par la main, d'un côté, une vieille femme crasseuse qu'il avait trouvée lavant les écuelles dans la cuisine, de l'autre, un vieux paysan déguenillé qu'il avait été dénicher dans une petite chambre au grenier.

— Messieurs, dit-il, en s'adressant aux nombreux convives : permettez, qu'avant de partir, je vous présente Sébastien Biville, mon frère, père de notre hôte, et Henriette Biville, ma belle-sœur et sa mère. Quant à vous, mon neveu, je vous demande pardon si cela vous dérange, mais comme un notaire nous attend ce soir à Paris pour nous faire signer l'acte par lequel je donne à un frère que je croyais mort, la moitié de ma fortune, vous concevez que nous ne pouvons retarder notre départ.

— Et moi, dit M. L. en se levant de table, comme je dois signer l'acte en qualité de témoin patenté, je prie humblement la charmante madame de Biville de vouloir bien m'excuser si je pars avec mon ami.

Le lendemain, tout Paris s'amusait de cette aventure qui fit du bruit pendant au moins quatre jours. Après huit autres jours, M. de Biville put quitter sa villa et, poussé dans le tourbillon du monde par sa femme, il fut bientôt ruiné de fond en comble. Déjà tous deux sentaient les premières atteintes d'une misère d'autant plus avilissante qu'elle était méritée, lorsque deux mains secourables vinrent les arracher

au naufrage : ces mains étaient celles de Sébastien et d'Henriette Biville.

§ II. *De la conduite des parents avec leurs enfants.*

La première règle de convenance que les parents doivent observer avec leurs enfants, est de ne jamais leur donner un mauvais exemple, soit en action, soit en parole. N'oubliez pas que les premières impressions de l'enfance ne s'effacent jamais, et que souvent elles décident de ce que nous serons toute notre vie. Il n'y a pas de bon ménage qui n'ait quelques petits nuages d'où naissent de légères contestations entre le mari et la femme ; que vos enfants n'en soient jamais témoins. Dans ces querelles, quelque peu importantes qu'elles soient, ils sont forcés de prendre partie pour l'un ou pour l'autre, quoiqu'ils n'en laissent rien paraître ; il en arrive que celui qu'ils croient avoir tort se trouve toujours plus ou moins déconsidéré dans leur jeune esprit, et c'est un grand malheur qui vous enlève tout ou partie de l'influence que vous aviez sur vos enfants pour les diriger vers le bien.

Le sentiment de la justice est inné dans le cœur des enfants, et un instinct naturel la leur fait comprendre mieux peut-être qu'aux législateurs qui trop souvent la faussent à force de la raisonner. Punir un enfant injustement, accorder à un autre ce qu'il avait le droit d'obtenir, manifester un sentiment de préférence injuste à l'un au détriment de l'autre, sont autant de choses qui ont le double désavantage de fausser leur ugement, et de les démoraliser en jetant dans leur cœur le germe d'un vice, la jalousie.

Par un instinct de la nature que la physiologie philosophique peut seule expliquer, les hommes sont généralement enclins à préférer leurs filles à leurs garçons, et les femmes à aimer mieux leurs garçons que leurs filles. Ne laissez en aucune manière percer cet injuste sentiment, et observez-vous bien devant vos enfants; car, en ce qui touche leurs affections, ils ont beaucoup plus de sagacité qu'on le croit généralement. En voic i un exemple que nous emprunterons à un *enfant terrible*.

Mme de N. avait deux enfants : un garçon âgé de trois ans, et que, sans s'en être aperçue elle-même, elle préférait à sa jolie petite fille de quatre ans. Elle devint enceinte une troisième fois, et, un jour, elle causait de sa grossesse avancée avec son médecin. — Lequel d'un garçon ou d'une fille aimeriez-vous mieux avoir, lui demanda en riant le médecin ? — Mon Dieu ! docteur, je n'en sais trop rien !

La petite fille, qui écoutait, se jette au cou de sa mère, l'embrasse et lui dit : — Oh ! maman, fais-moi un petit frère, je t'en prie ! — Pourquoi, mademoiselle ? — Parce que tu l'aimeras plus que si c'était une petite fille !

Ce mot touchant frappa juste au but. La mère prit son enfant dans ses bras, la couvrit de larmes et de baisers, et, depuis ce moment-là, on ne lui vit faire aucune préférence dans sa petite famille.

Soyez bons avec vos enfants, reprenez-les avec douceur, mais que votre bonté ne dégénère pas en faiblesse. Le grand art pour faire une bonne éducation consiste à les maintenir constamment dans le respect qu'ils vous doivent, sans les faire tomber dans

la crainte de votre personne. Les cuistres et les pédants auront beau dire, il est dans notre nature de ne pas aimer ceux que nous craignons.

Habituez-les dès leur enfance à parler purement le français, et surtout ne souffrez pas qu'on use leur mémoire en leur faisant parler une langue puérile de nourrice, du *nannan*, aller *dodo*, un *toutou*, un *dada*, et toutes les autres stupidités qu'il faudra bientôt qu'ils oublient.

Apprenez-leur le plus tôt possible les règles sévères de la politesse entre eux, et avec les étrangers surtout. Le petit Antoine avait été gâté outre mesure par ses parents : aussi n'avait-il pas de plus grand plaisir à l'âge de six à sept ans, que de se battre avec ses frères; de jeter sa boule dans les jambes des étrangers, sous prétexte qu'il avait pris ces jambes-là pour des quilles; de leur jeter son polichinelle dans le dos, sans le vouloir, disait-il; ou de leur lancer des pois dans la figure avec son petit fusil en fer blanc, en faisant semblant de viser à autre chose. Le père et la mère en étaient au désespoir, mais l'enfant ne faisait qu'en rire, parce que leur colère ne s'exhalait jamais qu'en paroles. Un jour, Antoine était seul au salon avec son oncle, homme assez peu endurant, qu'il voulut prendre pour le plastron de ses joyeuses méchancetés. Mais, dès la première, l'oncle le saisit par le bras. — Ah! ah! lui dit-il, tu aimes ces jeux-là, et moi aussi. Nous allons jouer chacun notre jeu : — et il lui appliqua deux vigoureux soufflets. L'enfant fut si saisi, si stupéfait, qu'il s'enfuit sans même verser une larme, cacher sa confusion dans une autre pièce, et il fut corrigé pour toujours d'un défaut qui

pouvait le rendre méchant à la longue, quoiqu'il ne le fût pas naturellement. Aujourd'hui c'est un jeune homme charmant, et le meilleur cœur qu'on puisse trouver.

Je ne prétends pas établir par cet exemple qu'il faille frapper un enfant; les corrections corporelles ne sont faites que pour les animaux, et seulement encore lorsqu'on ne peut vaincre leurs mauvais penchants d'une autre manière. L'homme qui frappe un enfant avilit deux êtres à la fois, lui d'abord, et l'enfant ensuite.

L'ancienne haute aristocratie avait une singulière manière de comprendre les punitions corporelles à infliger pour corriger ses enfants. Le fils d'un roi de France, ou d'un prince, avait auprès de sa personne un enfant de son âge pour partager ses jeux et ses études. Quand monseigneur avait fait une sottise, on fouettait le pauvre enfant innocent en présence de monseigneur, et l'on supposait que cette vue devait être suffisante pour corriger Son Altesse. On nommait ce malheureux souffre-douleur un *menin*, autant que je peux me souvenir.

C'est uniquement au moyen des petites privations de plaisirs, de promenade, de gourmandise, etc., que vous punirez vos enfants, quand vous aurez épuisé avec eux toutes les voies du raisonnement. Si par faiblesse vous leur passez leurs caprices, leurs fautes et leurs sottises, vous perdrez bientôt toute l'autorité que vous aviez sur eux, et ne vous en prenez qu'à vous s'ils deviennent de mauvais sujets.

Vous devez surtout vous appliquer à leur former le cœur à toutes les vertus morales ; la bonté, la cha-

rité, la bienveillance, l'indulgence, etc. Là sont les meilleures leçons de politesse et de bon ton que vous puissiez leur donner. Selon moi, la culture de l'esprit ne vient qu'après.

Si vous avez plusieurs enfants, apprenez-leur à ne pas se taquiner et encore moins se quereller entre eux ; à s'obliger mutuellement ; à ne pas se dénoncer les uns les autres ; à avoir horreur du mensonge et de tout ce qui nuit aux bonnes mœurs et à la probité ; à maintenir une sévère décence dans leurs costumes, leurs paroles et leurs actions ; à fuir l'oisiveté et les vices qu'elle engendre, tels que la paresse, le commérage, la médisance, etc. ; à s'aimer les uns les autres et à se prêter mutuellement aide et assistance au besoin ; à préférer la société des honnêtes gens à celle des hommes grossiers et mal élevés; à fuir la mauvaise compagnie ; à mettre beaucoup de circonspection et de prudence dans le choix de leurs amis.

Surveillez leurs passions à mesure qu'elles se développeront dans leur jeune cœur, afin d'étouffer les mauvaises avant qu'elles y aient jeté de profondes racines, et d'encourager et diriger les bonnes. Interdisez-leur sévèrement la lecture de tout mauvais livre, et j'appelle mauvais livres tous ceux qui ne laissent rien dans l'esprit après qu'on les a lus. Interdisez, à vos filles surtout, la lecture des romans. Les meilleurs mêmes ne donnent du monde qu'une image tout-à-fait fausse, propre à les entraîner dans des erreurs funestes à leur bonheur à venir. Vos filles, une fois mariées, s'apercevront que leurs maris ne sont pas les héros de roman qu'elles avaient rêvés ; qu'en arrivera-t-il? le malheur de toute leur vie, et

quelquefois la honte! Il en sera de même de vos fils relativement à leurs femmes.

Faites scrupuleusement observer à vos enfants, dans votre salon, la politesse et les convenances qu'ils porteront plus tard dans le monde.

§ III. *Des devoirs de convenance et de politesse entre les époux.*

Deux jeunes gens se rencontrent dans le monde, se conviennent au physique et au moral comme par leur position sociale, et voilà les premiers éléments d'un mariage. Ils cherchent à se plaire mutuellement, et pour y parvenir, ils emploient tous les moyens que leur fournissent les grâces de la conversation, les séductions de la coquetterie et les charmes de la plus exquise politesse. Ils croient se parfaitement connaître et sont enchantés l'un de l'autre.

Les voilà mariés et la lune de miel est passée. La scène a tout-à-fait changé de face, et la vie intime a produit des événements singuliers. Madame est sûre de son mari, elle n'a donc plus autant de frais à faire pour lui plaire! sa coquetterie innocente fait place à un négligé de toilette qui peut aller quelquefois jusqu'à la malpropreté; sa conversation devient languissante, et, dans le fait, pense-t-elle, il est fort ennuyeux de dire toujours les mêmes choses; mon mari sait que je suis une honnête femme, et que je n'en puis pas aimer un autre puisque nous sommes mariés. Pourquoi affecterais-je avec lui ces formes menteuses de politesse que l'on porte dans le monde? Il

faut bien que je l'avertisse de ses défauts si je veux qu'il s'en corrige! etc. etc.

D'un autre côté le mari se dit: C'est étonnant, comme ma femme a changé. Elle était si bien avec sa belle chevelure entremêlée de roses et de rubans! je ne croyais pas qu'elle pût être si laide avec un bonnet de nuit et des cheveux en désordre. Je lui croyais trop de coquetterie, et je trouve aujourd'hui qu'elle n'en a plus.... que pour les autres. Elle n'avait alors que des choses agréables à me dire; aujourd'hui elle est devenue maussade et ennuyeuse, et elle semble n'ouvrir la bouche que pour me contrarier. Ma foi! je ne vois pas pourquoi je me gênerais pour quelqu'un qui ne se gêne pas pour moi.

Et Monsieur passe la matinée en bonnet de coton et en veste, les pieds portés sur les deux chenets, le corps penché sur le dossier de son fauteuil à la Voltaire, et un journal ou une brochure à la main. Si sa femme lui adresse la parole, il répond *oui* ou *non* pour ne pas interrompre sa lecture, et si sa femme insiste, il lui répond:

— Que veux-tu que je te dise, ma bonne amie? notre répertoire est épuisé! Veux-tu que nous répétions éternellement la même chose? c'est ennuyeux!

— Mais, mon ami, autrefois....

Alors il jette un coup d'œil sur sa femme, et aperçoit le désordre dégoûtant de sa toilette....

— Autrefois, ma bonne amie, nous avions du neuf à nous raconter: aujourd'hui.... que te dirais-je que je ne t'aie dit autrefois. Et puis, tiens, je vais te parler avec franchise. « Le mari et la femme ne font qu'un; quand on n'est qu'un on est seul, et quand je suis

seul je m'ennuie. » Et là-dessus il prend son habit, sa canne et son chapeau, et va voir ses amis.

Je conclus de cela et de mille exemples pareils que j'ai vus dans ma vie, que si vous voulez être heureux dans votre ménage, il faut que le mari et la femme se conduisent l'un envers l'autre absolument de la même manière qu'ils le faisaient lorsqu'ils n'étaient encore qu'amants. Mais, pour que cela soit possible, il faudrait aussi que les deux partis n'aient pas cherché à se tromper mutuellement, et qu'ils se soient montrés l'un à l'autre absolument avec les défauts et les qualités qu'ils ont chez eux, dans leur vie privée.

Or, c'est ce qui arrive trop rarement dans le monde, où chacun est intéressé à se montrer sous les dehors les plus trompeurs. Il en résulte parfois ce qu'on appelle des *coups fourrés* qui ne laissent pas que d'avoir leur côté très plaisant.

M. Auguste F. est un garçon de quarante-cinq ans, fort aimable et assez bien reçu dans le monde, quoique l'on sache qu'il n'est pas très riche. Mademoiselle Élisa R. est une fille de trente-cinq ans, très-bien conservée, passablement élevée, et paraissant avoir une certaine aisance. Les deux personnages fréquentaient les mêmes maisons et devaient parfaitement se convenir ; ils se courtisèrent tous deux pendant au moins deux ans, car on est défiant à cet âge, et quand ils se connurent bien, ils se marièrent, au grand contentement de leurs amis communs.

Le soir, dans la chambre nuptiale, Élisa dit en rougissant : « Monsieur, il faut bien que je vous l'avoue, ces dents, que vous avez tant admirées, sortent de chez Désirabode. » Et elle ôta son ratelier

qu'elle déposa sur la cheminée. « Mon ange, dit Auguste, puisque vous agissez avec moi avec franchise, permettez-moi de faire de même. Cet œil, dont vous avez vanté l'azur, appartient à mon émailleur. » Et il ôta son œil gauche qu'il mit dans un verre d'eau. — « Mon cher mari, vous êtes si bon, que je ne me gênerai pas pour déposer ma gorge sur la commode. Je la dois encore à madame Séguin. » — « Chère âme, permettez que je quitte mes mollets et ma perruque. » — « Bon ami, voulez-vous m'aider à détacher mes hanches et ma crinoline ?

Le lendemain matin, dans un accès de tendresse, Élisa dit à son mari : — « Voyez, mon doux ami, combien je vous aime ! je vous ai sacrifié ma fortune, car je n'avais qu'une rente qui cesse dès l'instant où je suis mariée. » — « Et moi donc ! mon adorée, la place que j'occupais ne peut être remplie que par un garçon ! »

Une femme qui a de l'intelligence doit faire, pour plaire à son mari, absolument tout ce qu'elle faisait pour plaire à son amant. Elle doit, moins que jamais, négliger sa toilette et la propreté ; elle doit surtout lui cacher avec le plus grand soin toutes les petites infirmités auquel la nature ou son tempérament l'ont condamnée.

Un mari qui veut être aimé ne doit jamais s'apercevoir des défauts physiques de sa femme, s'ils sont irréparables, lors même que ces défauts lui sauteraient aux yeux. J'ai connu dans ma jeunesse, à Tournus, un M. D· qui avait épousé par amour une des plus jolies demoiselles du pays. Quinze jours après son mariage, la jeune femme eut la petite vé-

role et devint affreuse. Elle me racontait un jour ce malheur et elle finit par ces mots : « Je n'étais plus jolie, je pris la ferme résolution de devenir aimable pour contribuer au bonheur de mon mari. Mais n'allez pas lui parler de cela, ajouta-t-elle en riant, car il ne s'est pas aperçu que je suis laide, et je ne veux pas qu'il le sache ! » Elle ne pouvait pas me faire plus délicatement l'éloge de son excellent mari.

Il faut, jusque dans les moments de la plus grande intimité, qu'elle conserve la pudeur, qui est le plus beau fleuron de la couronne que l'on décerne aux femmes vertueuses. Sur le chapitre de la décence, jamais un mot hasardé ne doit sortir de sa bouche. Son mari doit se comporter absolument de la même manière avec elle, sur le même sujet. Un mari assez sot pour débaucher lui-même l'esprit de sa femme, ne doit s'en prendre qu'à lui si elle vient à se mal conduire. Il ressemble à ce fou qui met le feu à sa maison, et qui se plaint ensuite qu'elle ait brûlé.

La femme doit mettre dans ses paroles et ses actions le plus de douceur possible, et même de la soumission s'il est nécessaire, puisque les lois divines et humaines ont dit : « Femme, tu obéiras à ton mari. » Mais cette soumission ne doit jamais aller jusqu'à la faiblesse et la lâcheté, car elle a ses bornes, et elle cesse quand on exige des choses injustes contre les mœurs, la vertu, et les saints devoirs de la famille.

Dieu nous a donné la femme pour faire la joie et le bonheur de la famille, et elle doit accepter ce rôle de bonne grâce. Pour cela, il faut qu'elle ne soit jamais maussade, réchignée, grondeuse, de mauvaise humeur, encore moins colère et acariâtre. Malheur à

elle si elle ne sait réprimer ces funestes penchants, car elle se fera détester de son mari, de ses enfants et de toute sa famille, et, qu'elle le sache bien, le bonheur de toute sa vie n'est attaché qu'à cela.

De son côté, le mari doit comprendre que, malgré tout, sa femme est son égale devant la nature et devant les hommes qui pensent. Il ne prendra donc pas avec elle ces tons de supériorité et de despotisme qui ne prouvent que le manque d'éducation. Pour elle, il doit toujours être doux, bon, affable, plein d'indulgence et d'affection. Les femmes, dans nos mœurs, n'ont pas le maniement des affaires d'intérêt, d'où il résulte que, ne connaissant pas bien la position pécuniaire de leur propre maison, elles peuvent quelquefois se tromper et exagérer un peu trop la dépense. Leur goût pour la toilette et pour les plaisirs peut aussi emporter au delà des bornes de la raison celles qui ont le malheur d'avoir la tête un peu légère. C'est à la fermeté du mari à empêcher qu'un pareil écart se renouvelle, soit en éclairant sa femme sur leur position financière, soit, si cela devient indispensable, en faisant intervenir à propos son autorité de chef de maison.

Une femme sera constamment respectée dans le monde, tant qu'elle pourra, aux yeux de tous, se couvrir du manteau de respect que son mari a pour elle. Ainsi donc, si vous voulez faire respecter votre femme, commencez par la respecter vous-même.

RÉSUMÉ.

1. Méfiez-vous de celui qui dépose le masque de la

politesse en rentrant chez lui, et qui cesse alors d'être bon et indulgent. C'est un égoïste.

2. Celui qui est despote et tyrannique chez lui ne peut que mettre le masque de la bonté et de l'indulgence chez les autres. C'est un hypocrite qui manquera de franchise avec ses amis, comme il en manque dans le monde.

3. L'homme véritablement aimable le sera plus encore chez lui, au milieu de ses parents, entre sa femme et ses enfants, qu'il ne l'est dans le monde.

4. Vous devez aimer, honorer, respecter votre père et votre mère, tels que Dieu vous les a donnés.

5. Il en est de même de vos grands parents.

6. Celui qui rougit de la simplicité de manière de ses parents, de leur pauvreté, de leur manque d'usage, est un sot aussi vaniteux et aussi ridicule que celui qui se fait une gloire de l'illustration de ses aïeux, mais il est plus méprisable.

7. Celui qui méprisera ses parents sera méprisé dans le monde.

8. Vous trouverez dans le monde beaucoup de gens qui en agissent mal avec leurs parents : ceux-là seront les premiers à vous jeter la pierre si vous faites comme eux.

9. Comment voulez-vous que quelqu'un croie à la sincérité de votre amitié quand il apprendra que vous n'aimez pas vos parents ?

10. Comment voulez-vous que le monde croie à la sincérité de vos bonnes manières, quand il saura que vous êtes dur et grossier avec vos parents ?

11. Comment voulez-vous qu'un étranger vous

oblige, quand il apprendra que vous êtes ingrat, même envers ceux auxquels vous devez la vie ?

12. La femme doit aux parents de son mari les mêmes égards que s'ils étaient les siens. Il en est de même du mari pour les parents de sa femme.

13. Aimer des parents qui le méritent est un devoir aisé ; mais le sublime de la vertu consiste à les aimer lors même qu'ils ne le méritent pas.

14. Vous devez faire à vos parents l'application de toutes les règles de politesse enseignées dans cet ouvrage. Vous leur devez, en plus, vos respects et vos hommages.

15. Aimez-les d'un amour pur, dégagé de tout intérêt personnel.

16. Cherchez à leur complaire en tout ce qui vous sera possible.

17. Occupez-vous d'eux constamment et ne les contredites jamais que lorsque vous y serez forcé pour les intérêts de la famille ; mais alors faites-le poliment et avec la plus grande douceur.

18. Entrez franchement dans leurs goûts et leurs plaisirs ; soyez sensible à leurs chagrins et faites vos efforts pour les en consoler.

19. Ayez pour eux toutes les complaisances possibles.

20. Supportez patiemment toutes les infirmités de leur âge, et ayez l'air de ne pas vous apercevoir des incommodités qu'elles pourraient vous causer.

21. Ne leur parlez jamais de leur âge.

22. Tâchez, par votre amabilité et votre gaîté, d'éloigner d'eux la pensée de la mort.

23. Tutoyez-les, s'ils vous tutoient; s'ils ne vous tutoient pas, ne les tutoyez pas.

24. Il n'y a qu'un homme bas et vil qui peut mépriser ses parents parce qu'ils sont dans la pauvreté.

25. Il n'y a qu'un sot méprisable qui peut rougir de la simplicité de mœurs et du manque d'usage de ses parents.

26. La première règle de bienséance à observer avec ses enfants est de ne jamais leur donner de mauvais exemples, soit en actions, soit en paroles.

27. Les premières impressions de l'enfance ne se passent jamais; elles sont les premiers matériaux qui forment le caractère bon ou mauvais de l'enfant.

28. Un enfant ne doit pas être témoin des contestations qui s'élèvent entre son père et sa mère, encore moins de leurs querelles.

29. Un enfant a le sentiment inné de la justice; si vous le punissez injustement, vous le démoraliserez.

30. N'accordez pas à un autre ce qu'il avait le droit d'obtenir.

31. Ne manifestez pas un sentiment de préférence injuste à l'un au détriment de l'autre, ou vous semez dans son cœur les semences d'un vice, la jalousie.

32. Soyez bon, affable avec eux; reprenez-les avec douceur, mais que votre bonté ne dégénère pas en faiblesse.

33. Maintenez-les rigoureusement dans les devoirs qu'ils doivent à vous et à leurs autres parents; mais ne le faites pas avec brutalité, car il ne faut pas qu'ils vous craignent.

34. Un effet naturel de la crainte est d'étouffer l'affection, et il faut que vos enfants vous aiment.

35. Ce qu'ils feront par affection sera toujours bien fait ; ce qu'ils feront par la crainte le sera toujours mal.

36. Habituez-les dès leur première enfance à parler purement français.

37. Évitez de leur apprendre le langage puéril des nourrices, qu'ils seront obligés d'oublier plus tard ; ce serait user leur mémoire inutilement.

38. Apprenez-leur le plus tôt possible les règles sévères de la politesse, non-seulement avec les étrangers, mais encore avec tous les membres de la famille et avec les domestiques.

39. N'employez jamais avec eux les corrections corporelles, elles ne sont faites que pour les animaux.

40. Punissez-les sévèrement quand ils feront souffrir un animal, car on s'habitue à la cruauté tout aussi bien qu'à autre chose.

41. L'enfant cruel pour les animaux, le sera plus tard avec les hommes.

42. Si, par faiblesse, vous passez sur leurs caprices, leurs fautes et leurs sottises, vous perdrez bientôt toute l'autorité que vous aviez sur eux, et ne vous en prenez qu'à vous s'ils deviennent de mauvais sujets.

43. Ne négligez rien, pas une occasion, pour leur former le cœur à toutes les vertus morales, telles que la bonté, la charité, la bienveillance, l'indulgence, etc., etc.

44. Ce sont là, selon moi, les meilleures règles de

politesse et de bon ton que vous puissiez leur donner, car tout le reste se compose de formules faciles à apprendre : il ne faut pour cela qu'un peu de mémoire.

45. Apprenez-leur à ne se pas taquiner ni se quereller entre eux ; à s'obliger et s'aimer mutuellement ; à ne se pas dénoncer les uns les autres.

46. Inspirez-leur l'horreur du mensonge, et de tout ce qui est contraire à l'honneur et la probité.

47. Habituez-les à maintenir une sévère décence dans leur costume, leurs paroles et leurs actions ; à fuir l'oisiveté et les vices qu'elle engendre, tels que la paresse, le commérage, la médisance, etc. ;

48. A fuir la mauvaise société, et à mettre beaucoup de circonspection et de prudence dans le choix de leurs amis.

49. Empêchez les sots et les imprudents de jeter dans leur esprit le germe abrutissant de toutes les superstitions, telles que les croyances aux revenants, loups-garous, sorciers, divination, magnétisme animal, et autres niaiseries de ce genre, inventées par des pauvres d'esprit ou par des faiseurs de dupes.

50. Surveillez leurs passions à mesure qu'elles se développeront dans leur jeune cœur, afin d'étouffer les mauvaises et d'encourager les bonnes.

51. Interdisez-leur sévèrement la lecture des mauvais livres.

52. J'appelle mauvais livres non-seulement ceux qui blessent les bonnes mœurs, mais encore ceux qui ne laissent rien dans l'esprit après les avoir lus.

53. Interdisez, à vos filles surtout, la lecture des

romans. Les meilleurs de tous ne donnent que des idées très fausses du monde et de la vie positive.

54. Une jeune fille est tout-à-fait désappointée parce qu'elle ne trouve pas dans son mari le héros de roman auquel ses lectures l'avaient fait rêver si longtemps. Il peut en résulter son malheur, et quelquefois sa honte.

55. Faites scrupuleusement observer à vos enfans, dans votre salon, la décence, les convenances, et la politesse qu'ils doivent porter plus tard dans la société.

56. Ce qu'on appelle dans le monde une *bonne éducation* n'est nullement l'éducation de collège ou de pensionnat, mais bien celle dont je viens d'esquisser quelques règles.

57. Ne mettez vos enfants au collège ou au pensionnat, que quand vous ne pourrez pas faire autrement, et souvenez-vous de ce proverbe : « Il ne faut qu'une brebis galeuse pour infecter tout un troupeau. »

---

58. Une femme doit faire autant de frais pour plaire à son mari, qu'elle en faisait pour cela avant son mariage.

59. Il en est de même du mari à l'égard de sa femme.

60. Ni l'un ni l'autre ne doivent se blesser dans leur amour-propre, car ces blessures-là sont les plus douloureuses et les plus difficiles à cicatriser.

61. Telle femme très élégante et très gracieuse avant son mariage, se néglige jusqu'à la malpropreté

et devient maussade, quand elle est mariée : si son mari cesse de l'aimer, elle a perdu le droit de se plaindre.

62. Ceci doit s'appliquer au mari comme à la femme. Il est clair que lorsque l'on quitte les charmes séduisants qui nous ont fait plaire, on doit s'attendre à cesser de plaire.

63. Il est rare de posséder une vertu assez ferme pour nous faire aimer, par devoir, ce qui a cessé d'être aimable.

64. Quand, entre deux époux, il ne reste plus que le lien de l'estime, ce lien est bien près de se rompre, et adieu les douces joies du ménage.

65. La franchise que se doivent les époux ne doit jamais aller jusqu'à se reprocher les défauts physiques que l'on doit à la nature ou à un accident irréparable.

66. Les époux, même dans les moments de la plus grande intimité, doivent conserver la pudeur.

67. La pudeur, a dit un sage, est le plus beau fleuron de la couronne d'une femme vertueuse.

68. Sous le rapport de la décence, jamais un mot hasardé ne doit sortir de la bouche d'une honnête femme, n'y eût-il même que son mari pour l'entendre.

69. Il doit en être de même du mari.

70. Un mari assez stupide pour débaucher l'esprit de sa femme, a perdu le droit de se plaindre si elle vient à se mal conduire.

71. Les lois divines et humaines ont dit : « Femme tu obéiras à ton mari. » Elle doit donc mettre dans

ses paroles et ses actions le plus de douceur possible, et de la soumission si cela est nécessaire.

72. Mais cette soumission ne doit jamais aller jusqu'à la faiblesse et la lâcheté.

73. La soumission doit cesser quand le mari exige des choses injustes, contre les mœurs, la vertu ou la probité, et les saints devoirs de la famille.

74. Dieu a donné la femme à l'homme pour faire la joie et le bonheur de la famille; elle doit donc accepter ce rôle de bonne grâce.

75. Une femme acariâtre, colère, grondeuse, toujours rechignée et de mauvaise humeur, est la peste de la société, elle se fait détester de son mari, de ses enfants et de toute sa famille. Où pourra-t-elle aller chercher le bonheur?

76. Une femme sera constamment respectée tant qu'elle pourra, aux yeux de tous, se couvrir du manteau de respect que son mari a pour elle.

77. Le mari doit comprendre que sa femme est son égale devant Dieu et devant la nature; il ne prendra donc pas ce ton de supériorité et de despotisme qui ne prouve, chez lui, qu'un manque d'éducation.

78. Tout individu qui affiche devant des étrangers son despotisme domestique, n'est qu'un sot digne de mépris et de pitié.

79. Un mari doit toujours être bon, doux, affable, plein d'indulgence et d'affection pour sa femme, et il la forcera ainsi à s'en rendre digne.

80. Si une femme montre un peu trop de goût pour la dépense, c'est souvent par la faute du mari qui ne l'a pas suffisamment éclairée sur la position financière de leur maison.

81. Si, après l'en avoir instruite, son goût pour la toilette et les plaisirs l'emportait au-delà des bornes du budget du ménage, c'est au mari à faire intervenir son autorité de chef de maison, pour faire cesser le désordre.

DE LA POLITESSE AVEC SES AMIS.

« O mes amis, il n'y a point d'amis » disait un sage de l'antiquité, et ce sage avait tort ainsi que tous les écrivains qui, en partageant son opinion, ont écrit longuement et ennuyeusement sur l'amitié. Si ! il y a des amis, de vrais amis, et il n'y a pas d'homme qui n'eût pu en trouver plusieurs dans le cours de sa vie, s'il eût voulu faire ce qu'il faut pour en avoir.

Mais les hommes exagèrent tout, les passions, les vices, les vertus ; l'exagération se retrouve dans les arts, dans les sciences, dans les opinions religieuses, politiques, philosophiques, dans le mensonge et la vérité, dans la littérature, dans la poésie, car le sentiment poétique n'est rien autre chose qu'une exagération. Et tout cela, est-ce un mal, est-ce un bien ? Ce qui me paraît évident, c'est que de l'exagération est né le progrès, car les choses immobiles, positives, qui ont des limites nettes et tranchées, ne peuvent progresser, parce qu'elles ne peuvent être exagérées.

C'est en exagérant les devoirs de la *sainte amitié*, comme disent les philosophes, c'est en exigeant de ce sentiment plus qu'il ne peut donner, c'est en le traînant hors des limites du vrai et de la nature humaine, qu'ils ont fini par ne plus le comprendre, ne plus le

voir, et alors ils ont dit : « O mes amis, il n'y a plus d'amis! »

Nos physiciens sont venus à bout de peser le gaz, de mesurer la chaleur! Qu'est-ce que cela en comparaison de la découverte que l'exagération de la défiance vient de faire faire à mon excellent ami Rodolphe de ***. Il croit à l'amitié, il y croit beaucoup! mais dans de certaines limites très variables en plus et en moins, et il a inventé une méthode très exacte pour mesurer les quantités de ce plus ou de ce moins. Pour arriver à sa découverte, il a procédé très rationnellement : il a pris un terme connu pour parvenir, par la comparaison, à la connaissance du terme inconnu, et il a choisi l'argent pour son terme connu, parce que, dit-il, l'affection que les hommes ont pour l'argent est à peu près égale chez tout le monde. Il faut que vous sachiez que Rodolphe a six mille francs de rente.

Ceci posé, il réunit toutes les cartes de visite éparses sur son bureau, et en fit un paquet qu'il tint de la main gauche. De la main droite il tira une carte et lut : M. A... Voyons, dit-il, combien donnerais-je pour empêcher mon ami A... d'être pendu, s'il devait l'être? C'est un galant homme, c'est vrai, mais il est raide comme une barre de fer, un peu grossier, nullement charitable, malhonnête, froid comme la glace... C'est égal, je donnerais dix francs; donc je l'aime comme on aime dix francs. — A un autre : voici mon ami B. Celui-ci est égoïste, mais aimable, très poli, gai en société. Pour le sauver de la corde, je donnerais bien... cinq cents francs. — Tirons une autre carte : mon ami C. Oh! celui-là, c'est autre chose, il

est bon, généreux, et il sait se faire aimer de tout le monde; mais il est bête et ennuyeux dans la conversation comme une page de l'*Encyclopédie du XIX*e *siècle.* N'importe, je donnerais mille francs pour lui éviter la strangulation. A un autre.—Mon ami D. : c'est mon ennemi le plus cruel; il ne manque jamais d'affecter de la distraction quand je conte l'historiette la plus intéressante, et de bâiller quand je hasarde le mot pour rire. Je donnerais bien cent sous pour le voir pendre. — M. E., c'est mon huissier; qu'il aille au diable. Je ne le vois jamais sans une sommation ou une assignation à la main. Je ne donne rien. — Ah! ah! voici mon ami F. C'est un homme de lettres, un peu pédant, assez mal élevé comme sont tous les hommes qui se sont élevés eux-mêmes sans soutien étranger. Il aime l'épigramme, la critique (pour les autres, s'entend); malgré son air bon homme, il est un peu railleur, un peu caustique; mais au total, il n'est pas méchant et il est poli quand il veut. J'ai pour lui environ pour trois cents francs d'amitié. — M. G. C'est un garçon pauvre, mais il a du cœur, de nobles sentiments, et il m'aime!.... Comprenez-vous? Il m'aime! il m'aime sincèrement et il me l'a prouvé, à moi qui ne lui ai jamais rien donné. En voici la preuve : jamais, même dans ses plus grands moments de détresse, il ne m'a demandé un sou à emprunter, et il savait pourtant bien que je lui aurais prêté. Mais il connaissait le proverbe : « *Ne prêtez ou n'empruntez jamais à un ami, si vous ne voulez pas vous brouiller avec lui.* » Bon jeune homme! va! je donnerais ma vie, c'est-à-dire trois mille francs ou six mois de mon revenu, pour le sauver de la pendaison. Ce sera entre

nous, pour la vie, comme entre Castor et Pollux, jusqu'à concurrence de trois mille francs par an..... s'il peut me les rendre.

Rodolphe continua de faire ainsi l'estimation par francs et centimes de toutes les amitiés qu'il avait dans le cœur, puis il pensa à mesurer l'affection que les autres avaient pour lui, en employant le même procédé, mais avec une modification essentielle. Quand il savait qu'un de ses amis avait reçu de l'argent, il allait chez lui et, chemin faisant, il sondait son cœur pour savoir la somme exacte d'amitié que lui-même avait pour cet ami. Arrivé chez lui, il lui demandait à emprunter exactement la même somme que lui-même aurait donnée pour l'empêcher d'être pendu, mais il lui disait : « Mon bon ami, je suis ruiné et il faut que je me brûle la cervelle, si vous ne me prêtez pas la somme de.... »

M. A. lui prêta cinq francs ; M. B. deux cent cinquante ; M. C. cinq cents ; M. D. offrit de lui prêter un pistolet ; M. E. l'envoya promener ; M. F. lui donna des consolations parce qu'il n'avait rien autre chose qui fût prêtable ; M. G. l'embrassa en pleurant et lui dit : « Mon ami, je possède pour toute fortune cette table sur laquelle nous dînerons tous les jours, ce grabat sur lequel nous coucherons ensemble, ces livres que nous lirons tous deux ; avec mes économies de la semaine nous achèterons une chaise, parce que je n'en ai qu'une, et nous ne nous quitterons plus. Je gagne peu, mais avec de l'économie et surtout de la philosophie, cela peut suffire à deux.

J'accepte, mon nouvel Euryale, dit Rodolphe, mais

à la condition que nous irons demeurer chez moi, etc.

Vous voyez donc qu'il y a encore de l'amitié véritable, même quand on la pèse au poids de l'or, puisque Rodolphe vit depuis deux ans avec son Euryale et partage exactement avec lui sa bourse et ses plaisirs. Et quand je lui demande s'il a beaucoup d'amitié pour lui, il me répond tranquillement : — J'en ai pour trois mille francs par an. Hélas ! trop souvent l'amour pourrait se peser dans les mêmes balances.

L'amitié peut-elle durer longtemps? Quoique l'on sache fort bien qu'il n'y a rien d'éternel dans ce monde, la question n'en est pas moins épineuse et mérite d'être discutée. Je dirai oui, si vous me parlez de cette amitié froide, tranquille, peu embarrassante, ne demandant aucun sacrifice, telle enfin que les amitiés du monde, qui s'éteignent sans haine, sans querelle, sans sujet, purement par oubli. Je dirai non, si cette amitié est passionnée, exigeante, jalouse ; si elle heurte notre égoïsme et notre intérêt. Dans ce cas, elle est de courte durée et finit toujours par la haine.

Un autre sage de l'antiquité a dit : « Conduisez-vous avec votre ami comme si vous deviez être un jour ennemis, et avec votre ennemi comme si, plus tard, vous deviez devenir amis. » Ce conseil est excellent, et vous indique la seule règle raisonnable qu'il y ait à suivre dans le monde. Tirez-en les conséquences.

RÉSUMÉ.

1. Si vous avez un secret, gardez-le pour vous et

ne vous avisez pas d'aller, dans un élan sentimental, le confier à votre ami, parce qu'il en abusera pour vous perdre quand il sera devenu votre ennemi.

2. Gardez-vous de prêter de l'argent à votre ami, car il se brouillera avec vous pour ne pas vous le rendre et deviendra votre ennemi. Si vous tenez à le conserver, donnez-lui la moitié de votre bourse, de votre fortune même si cela vous convient, mais ne lui prêtez ni cent sous, ni cent francs, ni cent mille rancs.

3. Épanchez dans le sein de l'amitié les confidences de votre cœur, vos désirs, vos passions, vos espérances, vos faiblesses mêmes, mais dans les limites qui vous permettraient de faire sans danger ces confidences au public.

4. Deux brigands peuvent s'associer dans leurs intérêts et se traiter mutuellement en amis. L'amitié vraie ne peut exister qu'entre gens qui s'estiment réciproquement. Choisissez-donc votre ami parmi les honnêtes gens, estimez-le, mais ne le laissez jamais se trop familiariser ni avec votre femme, ni avec votre fille.

5. Tâtonnez longtemps et allez lentement dans le choix d'un ami. L'amitié qui vient au trot s'en retourne au galop.

6. Vous pouvez parler tant que vous voudrez de vos défauts à votre ami, mais ne lui parlez jamais des siens.

7. Faites-lui toutes les révélations qui peuvent lui être utiles, mais seulement autant qu'elles ne seront pas nuisibles à des tiers.

8. L'amitié de salon est de nos jours fort tolérante,

elle se permet l'artifice, la dissimulation, les petites ruses, les grandes rivalités, un peu de perfidie, et rien ne la ravive plus qu'un coup d'épée donné ou reçu au bois de Boulogne. Edmond et Henri sont cités à Paris pour l'intimité de leur amitié, et quatre fois ils ont été sur le terrain pour se couper la gorge.

9. Ne tutoyez jamais vos amis. Le tutoiement engendre la familiarité, la familiarité amène les querelles, les querelles enfantent la haine.

10. L'amitié est impossible entre un grand et un petit, fort difficile entre un jeune homme et une jeune femme. Entre deux jolies femmes, c'est une fiction poétique.

11. « Trà gli amici mi-guardi, Iddio ; che dè nemici me guardere ben'io », dit un poète italien dont Voltaire rend ainsi la pensée : — « Mon Dieu, délivrez-moi de mes amis ; je me charge de mes ennemis. »

12. Soyez sincère avec vos amis, mais mettez-y beaucoup de circonspection. Dites-leur toujours la vérité, mais pas toute la vérité.

Le duc de *** répétait à qui voulait l'entendre qu'il ne savait pas lire. Un de ses amis lui dit un jour qu'il était un *ignorant*, et M. le duc le fit jeter à la porte par ses domestiques, et il fit bien.

13. Ne vous familiarisez avec votre ami que jusqu'au point où il se familiarisera avec vous, et ne dépassez pas cette limite. Auguste alla dîner chez un citoyen romain qui se vantait d'être son ami et qui, en conséquence, lui donna un repas sans cérémonie. En sortant de table, l'empereur ne se plaignit pas, mais il dit à son hôte : « Par Jupiter ! je ne savais pas que nous fussions si familiers. »

14. Si vous croyez que vous avez des amis véritables, attendez, pour les juger, que l'adversité vous ait frappé.

15. Il n'y a pas de plus douce, de plus innocente erreur que celle de croire à l'amitié.

16. Si vous obligez vos amis, faites-le de bonne grâce, car : « c'est enchérir sur le don que d'épargner à un homme l'humiliation de demander », disait le prince de Conti.

Un homme de lettres rencontre un jour dans la rue un individu qui l'aborde, en lui disant : « Bonjour, mon cher ami, comment te portes-tu? — Bien, mon cher ami, comment te nommes-tu? » lui répond l'homme de lettres.

POLITESSE A TABLE.

Un jour j'allais au château d'Audour, chez Mme d'O. En route je rencontre M. D***, alors garde du corps, qui me prie de le présenter. La commission était épineuse, car j'allais sur invitation à dîner, et je craignais d'être indiscret; cette dame avait toujours vécu avec la meilleure société, et elle savait qu'un homme bien élevé choisit un autre moment pour présenter quelqu'un. Cependant, comme j'étais lié d'une étroite amitié avec elle, et que le jeune homme devait partir le lendemain pour rejoindre son corps, je me hasardai à commettre cette inconvenance.

Mme d'O. nous accueillit avec un sourire très gracieux, mais dont l'expression un peu railleuse ne put m'échapper, car c'est uniquement à moi qu'elle s'a-

dressait ; je fis comprendre à la vieille dame que le paquet arrivait à son adresse, et tout fut dit.

On se met à table ; Mme d'O. fait placer le garde du corps à côté d'elle, à droite, et fait elle-même les honneurs de sa table. Elle passe d'abord un potage à son voisin de droite, qui, croyant faire de la politesse, le fait passer à son voisin, qui le garde. Mme d'Ortan en conclut qu'il ne mange pas de potage, et continue à servir en passant son tour. Quand tout le monde fut servi, excepté lui, on apporta le bœuf : même cérémonie de mon garde du corps, et même résultat ; « probablement ce jeune homme n'a pas faim, se dit Mme d'O.» Un troisième, un quatrième plat, il fait de même, et l'on passe de même son tour. Alors seulement M. D*** commença à se douter qu'il avait fait une maladresse, mais, par amour-propre, il se croit obligé de répondre « qu'il n'a pas faim, » à la dame qui lui demande pourquoi il ne mange pas. Là-dessus elle passe son tour pendant le reste du dîner, et le pauvre garçon sort de table affamé, après avoir accepté, cependant, une demi-tasse de café noir.

Nous montons à cheval et nous partons. Je lui demande alors pourquoi il n'avait pas dîné, et il me raconte naïvement son affaire. — Mon bon ami, lui dis-je, non-seulement la *cérémonie* dont vous me parlez est ridicule, — mais encore malhonnête ! — Comment, me dit-il ? mais je l'ai vu faire dans beaucoup de maisons où l'on m'invite ! On a tort dans ces maisons, et je vais vous le prouver. Nous étions une douzaine à table, et, parmi nous, il y avait un capitaine de hussard qui mange comme quatre, une jeune dame attaquée d'une gastrite chronique, un

curé menacé de mourir de gras-fondu ou d'apoplexie, un juge de paix étique, tous habitués du château, et dont Mme d'O. connaît le régime ; outre qu'une maîtresse de maison, ce me semble, est bien libre de faire la faveur d'un morceau choisi à la personne qu'il lui plait. Eh bien, mon cher, avec la *cérémonie* comme vous l'entendez, vous lui ôtez la liberté de faire un choix des morceaux qu'il lui plaît de donner à chacun de ses convives. Si on sert une volaille, avec votre méthode il peut arriver au hussard un maigre bout d'aile destiné à la dame à la gastrite, à l'apoplectique une énorme cuisse qu'elle avait destiné au hussard, à ce dernier, les pattes, et la tête destinée au curé ; une carcasse à l'étique, etc., etc. Que diable ! mon cher, il n'y aurait plus moyen de s'entendre s'il plaisait aux convives de donner au voisin le morceau qu'on leur avait choisi ! — C'est vrai, dit en soupirant le garde du corps, je conçois que c'est une impolitesse de refuser ce que le maître ou la maîtresse du logis vous fait passer, et là-dessus il descendit de cheval et entra dans une auberge où je le regardai dîner.

— Je comprends maintenant, mon cher ami, que j'ai manqué d'usage et par conséquent de politesse, mais mon estomac en a porté la peine. Cela me fait penser à une anecdote dont j'ai été témoin ; l'impolitesse fut plus grande que la mienne, mais la peine fut aussi plus sévère.

J'étais dans la diligence avec dix à douze voyageurs, parmi lesquels était une jeune dame très maniérée, affectant les façons d'un grand personnage, et ayant l'air de vouloir qu'on la prît pour une du-

chesse, au moins. Nous arrivâmes à Auxerre, où la diligence s'arrêtait ordinairement deux heures pour donner le temps aux voyageurs de dîner à une table d'hôte qui les attendait chaque jour. Nous nous mettons à table, et la grande dame se trouve placée à côté d'un voyageur qui se chargea de découper. Vers le milieu du dîner, on servit une magnifique poularde à laquelle une peau fine et grasse, parfaitement rissolée, donnait un air fort appétissant. Notre découpeur s'en empare, et demande galamment à la grande dame quel est le morceau qu'elle préfère. — Monsieur, répondit-elle avec un admirable aplomb, je ne mange jamais que la peau ! — Nous restâmes tous saisis d'étonnement lorsque nous vîmes le voyageur qui découpait s'incliner très poliment devant la dame, dépouiller aussitôt la poularde avec une adresse merveilleuse, mettre la peau entière sur une assiette, et la lui faire passer ; elle l'accepta et le remercia d'un léger signe de tête, et d'un gracieux sourir.

Il y avait parmi nous quelques personnes qui allaient passer de l'étonnement au murmure, lorsque le découpeur prit gravement par les pattes la poularde écorchée, appela le chien de la maison et la lui jeta en lui disant : — Tiens, Turc, voilà ta part. — Il se retourne ensuite vers Mme Briant, notre maîtresse d'hôtel, lui demande une nouvelle poularde, et ajoute : — « Celle-ci est sur le compte de Madame. »

La leçon était rude, mais méritée. La grande dame se leva de table et sortit. Une heure après, comme nous remontions en voiture, le conducteur nous apprit qu'elle était partie pour Paris, par le coche des

nourrices, et qu'elle était gantière dans la rue de la Femme-sans-tête, île Saint-Louis.

Lorsque M. D*** eut fini cette petite histoire, nous remontâmes à cheval et notre conversation roula presque constamment sur la politesse et les convenances que l'on doit observer à table ! — Parbleu, lui dis-je, je me défie un peu du désintéressement et de la politesse de ces gens officieux qui, sous prétexte *d'éviter de la peine* à un maître ou une maîtresse de maison, se chargent le plus souvent qu'ils le peuvent de découper les grosses pièces, et ont toujours le soin de laisser le meilleur morceau sur le plat afin de le garder pour eux. Cette inconvenance est le caractère distinctif des parasites du plus bas étage.

— Et à propos de parasite, vous me faites penser à la vieille Mme P., qui, après avoir ruiné par son luxe de table et sa coquetterie trois maris consécutifs, en est, aujourd'hui, à n'avoir pas de quoi payer son dîner tous les jours.

— Comment fait-elle, la malheureuse ?

— Elle y supplée par une industrie toute particulière; elle sait que chez Mme A. on dîne à quatre heures ; chez Mme B. à cinq; chez Mme C. à six, etc. A quatre heures elle rend visite à Mme A ; si on l'invite elle dîne ; si on ne l'invite pas, elle va chez Mme B., puis chez Mme C., et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on l'ait invitée. — Comment, lui dit un jour une de ses vieilles connaissances, vous ne craignez pas d'être indiscrète en allant à l'heure du dîner chez des gens que souvent vous connaissez à peine ? — Bah ! bah ! ma chère, qu'on m'invite ou ne m'invite

pas, je suis toujours sûre de faire plaisir aux gens ; si ce n'est pas en entrant, c'est en sortant !

— Ceci prouve une grande vérité, c'est que pour faire le triste métier de parasite, il faut n'avoir plus ni honte ni pudeur. Mais avez-vous assisté quelquefois à un dîner presque entièrement composé de gens grossiers, sans éducation ?

— Jamais, répondit mon jeune homme.

— Eh bien, moi, j'ai été plus heureux que vous, et je vous assure que rien ne serait plus amusant si on ne risquait pas d'y attraper quelques horions.

Il ne faut pas non plus attacher trop d'importance à de certaines choses vétilleuses, à des minuties purement conventionnelles, qui ne prouvent qu'une grande habitude du monde quand on les suit, et qui ne gênent personne quand on ne les suit pas. Depuis deux ans je remarquais que mon ami Jules n'assistait plus aux charmants dîners que nous donnait de temps à autre Mme C. Je le rencontre un matin au Luxembourg, et je lui en demande le pourquoi.

— Hélas ! mon cher ami, me dit-il en soupirant, ne pouvant plus me comporter à table avec décence, j'ai été obligé de renoncer aux dîners invités.

— Je ne vous comprends pas ?

— Voyez cela ! ajouta-t-il en se frappant sur le ventre.

— Eh bien ? je vois que vous êtes beaucoup engraissé, et que vous avez acquis un ventre à la financière. Qu'est-ce que cela prouve ?

— Que si je m'approche de la table de manière à pouvoir atteindre mon verre, je touche la nappe avec

mon ventre, ce qui est hors de toute convenance! Cela prouve que, pour ne pas répandre du bouillon ou de la sauce sur mon gilet ou ma chemise, je suis obligé d'attacher ma serviette autour de mon cou ou d'en passer le bout dans la boutonnière de mon habit, ce qui est une monstruosité pour un homme de bon ton, comme je me vantais de l'être. Cela prouve, continua-t-il avec désespoir, que je ne puis plus avancer assez le bras sur la table pour découper une volaille, quand on m'en prie, et c'est le seul beau talent que j'aie jamais eu. Il en résulte que je ne puis plus réserver les meilleurs morceaux pour mes amis!

— Et pour vous?

— Et pour moi. Ah! qu'on ne vienne pas me parler des embarras de la grandeur en comparaison des embarras de la grosseur.

Les gens d'esprit ne partagent pas les opinions de Jules, dans toutes les circonstances. Dans un repas où il n'y a que des hommes, par exemple, il suffit d'avoir réciproquement cette politesse affectueuse qui nous fait éviter toute contestation, et céder avec urbanité aux sentiments des autres. Avec cela on vous pardonnera aisément les petites infractions que vous pourriez faire à la politesse conventionnelle.

N'exigez pas d'un savant qui passe tout son temps dans son cabinet à élaborer péniblement des ouvrages utiles, n'exigez pas qu'il connaisse ou même qu'il accepte certains usages du monde qui, disons-le franchement, lui paraissent par trop puérils; n'attendez de lui que cette politesse du cœur qui lui fera deviner les bienséances, et c'est déjà beaucoup. Si vous

avez vous-même de la politesse, vous vous donnerez bien de garde de le railler ou de blesser son amour-propre ; car cet homme, tout modeste qu'il est ou qu'il veut paraître, sait fort bien la différence de valeur qu'il y a entre celui qui régente un dîner ou un salon et celui qui régente et instruit son siècle.

L'abbé Cosson était un célèbre professeur de belles-lettres au collége Mazarin, et l'un des hommes les plus érudits du siècle dernier. Un jour il fut invité à dîner chez l'abbé de Radonvillers, et il se trouva là avec des gens de la plus haute société, cordons bleus, maréchaux de France et autres, qui avaient encore conservé un vernis des usages polis du siècle de Louis XIV. Le bon abbé Cosson avait la faiblesse de se croire très habile dans la connaissance de l'étiquette et du bon ton, et en sortant de table il se vantait à l'abbé Delille d'en avoir parfaitement rempli les usages pendant le dîner.

— Vous ? lui répondit Delille pour le taquiner, vous vous trompez grossièrement, car vous n'avez pas cessé de faire des incongruités.

— Cela n'est pas possible, dit l'abbé Cosson tout effrayé, car, enfin, j'ai fait comme tout le monde.

— C'est votre présomption qui vous le fait croire ; le vrai est que vous n'avez rien fait comme les autres !

— Vous vous trompez.

— Je vais vous le prouver. Voyons, comptez sur vos doigts :

1° Vous avez déployé votre serviette, vous l'avez étendue sur vous et attachée par un coin à votre boutonnière. Il n'y a que vous qui vous soyez permis

cette inconvenance. On n'étale pas sa serviette, on se contente de la mettre sur ses genoux.

2° Vous avez mangé votre soupe avec votre cuillère d'une main et votre fourchette de l'autre! une fourchette pour manger sa soupe, grand Dieu!!

3° Vous avez mangé un œuf, et vous avez laissé la coquille, sans la briser, sur votre assiette.

4° Vous avez demandé du bouilli, tandis qu'on doit demander du bœuf.

5° Vous avez aussi demandé de la volaille, malheuheureux! au lieu de demander du poulet, du chapon ou de la poularde. Mais ne savez-vous donc pas qu'on ne parle de volaille que dans la basse-cour.

6° Avant de demander à boire vous avez soufflé dans votre verre et vous l'avez essuyé avec votre serviette! mais, misérable, que feriez-vous donc de plus dans une gargote où vous vous méfieriez de la propreté de la maison. Vous avez rappelé à tout le monde ces vers de Boileau :

> Et les doigts des laquais, par la crasse tracés,
> Annonçaient par écrit qu'on les avait rincés.

N'était-ce pas très flatteur pour le maître de la maison et ses convives!

7° Vous avez ensuite demandé aux personnes qui en avaient devant elles du Bordeaux et du Champagne? vous ignorez donc que l'on doit dire, dans ce cas, du vin de Bordeaux, du vin de Champagne.

8° Vous avez été très malhonnête avec M. le baron de R... et moi, tout en voulant faire l'officieux. Chaque fois qu'on vous offrait à boire, vous vous avisiez

de prendre nos verres et de les faire remplir avant le vôtre, sans que nous vous en ayons prié. Et qui vous disait que nous voulions boire ? qui vous avait dit que nous désirions boire plutôt du vin que de l'eau, plutôt tel vin que tel autre vin ? Comment pouviez-vous savoir si, par une faveur spéciale, le maître de la maison ne nous avait pas destiné, à l'un ou à l'autre, une bouteille unique du vin pour lequel il nous sait une préférence. Dans un dîner de la plus mince bourgeoisie, on ne se permettrait pas une telle inconvenance.

9° Au lieu de rompre votre pain, ce qui doit toujours se faire, vous l'avez coupé avec votre couteau.

10° Au dessert, vous avez mis des bonbons dans votre poche, croyant sans doute que cela ne tirait pas à conséquence. C'est une chose très inconvenante.

11° Vous êtes enrhumé du cerveau, dites-vous, mais ce n'était pas une raison pour placer, après vous être mouché, votre mouchoir sur le dos ou sur bras de votre fauteuil, ce qui est pis qu'une impolitesse, car c'est une malpropreté.

12° Comme vous mangez très lentement et que vous n'avez pas eu la précaution de vous faire servir des portions plus petites que celles des autres, il en est résulté que chaque fois qu'il fallait servir un nouveau plat, on était obligé de vous attendre ; trouvez-vous cela très poli ?

13° On vous a servi du café très chaud, et vous l'avez versé par petites parties dans votre soucoupe et l'avez bu à chaque fois, ce qui ne se fait jamais.

Tout le monde le boit dans sa tasse et ne le verse sous aucun prétexte dans sa soucoupe.

14° Enfin, pour comble d'infamie, en vous levant de table, vous avez plié votre serviette, comme si vous pensiez qu'on en pouvait faire un usage quelconque avant qu'elle ait passé chez la blanchisseuse!

Vous voyez, mon cher Cosson, ajouta Delille, que vous êtes bien loin de votre compte, et que vous n'avez rien fait comme les autres. Le pauvre abbé resta confondu; il comprit que le grec et le latin ne suffisent pas pour être homme du monde, et que l'éducation ne se donne pas dans les colléges.

Et à propos de la dixième inconvenance de l'abbé Cosson, je me souviens d'avoir vu plusieurs fois dans le monde, des gens assez mal élevés ou assez indiscrets pour mettre dans leurs poches tout ce qu'ils trouvaient à leur convenance dans un dessert bien servi; et, je dois le dire, c'est le plus souvent chez les dames que l'on observe ce genre d'inconvenance. Il peut en résulter quelquefois des choses très désagréables pour les personnes qui se laissent aller à cette indiscrétion. Citons-en un exemple assez amusant.

Sous l'Empire, la cour était assez mêlée, et on y trouvait des courtisans, braves guerriers du reste, qui n'étaient nullement forts sur les exigences du bon ton. Le baron L*** était de ceux-là. L'Empereur l'invita un jour à le suivre à la chasse avec un assez grand nombre de courtisans. On devait se réunir à Saint-Cloud, y déjeuner, et partir ensuite pour aller courir le cerf dans la forêt de Meudon. Le rendez-vous de chasse était un pavillon joignant la forêt.

Le baron, ravi de cette invitation, se rendit, heure militaire, au déjeuner de Saint-Cloud. Il était gros mangeur, un peu gourmand, et il ne savait pas que l'Empereur ne restait jamais plus de quinze minutes à table. Au moment où il allait attaquer une cuisse d'oie grasse de Strasbourg, Bonaparte donna le signal de départ en se levant de table. Voilà le baron tout déconfit, car il ne faisait que d'entrer en appétit. Il jeta les yeux autour de lui, et, croyant n'être pas aperçu, il enveloppe la cuisse d'oie dans un morceau de papier, et la glisse dans la poche de son magnifique habit brodé. Mais, hélas! l'homme propose et Dieu dispose! Un méchant page, qui l'avait vu manœuvrer, alla conter cela à un aide-de-camp, qui en amusait Sa Majesté dix minutes plus tard.

Après avoir chassé une heure ou deux, on arrive au pavillon de chasse, et comme on était en automne, on avait allumé un grand feu. L'Empereur fut extrêmement aimable pour M. le baron ; il le prit par l'oreille, comme il faisait à ses plus intimes favoris, le conduisit vers la cheminée, et se plaça devant lui de manière à ce que le baron, qui tournait le dos au feu, en fût aussi près que possible. Là, Bonaparte le prit avec une charmante familiarité par un bouton de son habit pour l'empêcher de désemparer, et lui dit mille choses agréables.

Le baron, qui se grillait les cuisses et les mollets, levait tantôt une jambe, tantôt l'autre, et se démenait comme saint Laurent sur son gril; mais le bonheur de jouir ostensiblement d'une aussi grande faveur du maître lui faisait prendre patience. Tout à coup une

odeur de graisse fondue se répand dans le salon, l'Empereur se retire brusquement en arrière.

— O ciel ! vous brûlez Monsieur le baron ; retirez-vous donc, car vous sentez déjà le rôti.

— Pardon, Sire, mais il me semble que Votre Majesté s'effraie un peu trop vite ; j'ai chaud, je l'avoue, mais je ne brûle pas.

— Comment, reprend l'Empereur, mais vous êtes presque rôti ! vous fondez ! tenez, voilà votre graisse qui coule sur vos bottes et sur le parquet !

Et, en effet, la malheureuse cuisse d'oie se fondait dans la basque d'habit de M. le baron, et coulait sur le parquet. Je vous laisse à penser si les courtisans s'amusèrent de cette aventure.

Quelquefois l'habitude de faire comme le baron, c'est-à-dire de mettre des cuisses d'oie dans sa poche, peut avoir des suites plus compromettantes. Le grand Condé recevait souvent à sa table de pauvres officiers qui avaient fait la guerre sous ses ordres. Un jour qu'il y en avait un qui paraissait très malheureux, un domestique, au moment où on allait se lever de table, vint annoncer au prince qu'un couvert d'argent avait été volé. Un convive avait remarqué que le pauvre officier, pendant le dîner, avait glissé quelque chose dans sa poche en prenant des précautions pour n'être pas vu. Il ne douta pas que ce ne fût lui qui avait fait le coup. En conséquence, il proposa de fouiller tout le monde en commençant par lui-même. L'officier déclara net qu'il ne souffrirait pas qu'on le fouillât. — Pourquoi cela, dit l'auteur de la proposition ? — Je ne le veux pas, parce que je le regarde comme déshonorant, et ensuite pour autre

chose que je ne dirai pas. — Ha! ha! cette autre chose se devine! — Si vous soupçonnez ma probité, vous vous trompez, monsieur, vous ne devinez pas! et une grosse larme s'échappa des yeux du brave invalide. Le prince en fut touché. — Allons, allons, messieurs, ne parlons plus de cette misère; j'aime à croire qu'il n'y a ici que des honnêtes gens, et l'on ne fouillera personne.

L'officier pensa que cette satisfaction n'était pas suffisante pour lui, et il supplia le prince de lui accorder un instant d'entretien particulier. Arrivé dans son cabinet, il se jeta à ses genoux. — Monseigneur, lui dit-il en pleurant, j'ai une femme, quatre enfants, et à peine de quoi leur acheter du pain. J'ai cru qu'aujourd'hui, sans vous faire de tort, je pouvais leur porter un petit régal qu'ils ne font pas deux fois par an, et voici ce que je vous ai pris.

L'invalide sortit de sa poche un petit paquet, en ôta l'enveloppe de papier, et montra au prince une carcasse de poulet.

— Maintenant, monseigneur, vous pouvez me faire fouiller, pourvu que ce ne soit que devant vous. Je ne le souffrirais pas devant d'autre, parce que je ne veux pas déshonorer l'épaulette que vous-même avez attaché sur mon épaule. Et, achevant ces mots, il retourna lui-même ses poches.

Le prince de Condé rentra dans la salle à manger en conduisant le brave soldat par la main. — Messieurs, dit-il, j'espère que vous voudrez bien m'accepter pour caution de l'honneur et de la loyauté de monsieur. Je vous le présente comme mon ami et mon

commensal, et, dès demain, son couvert sera mis tous les jours à ma table.

Le grand Condé passait pour être dans la vie privée, l'homme le plus simple et le plus poli qu'il y eût en France; ce qui prouve que la grandeur n'exclut pas la simplicité de mœurs. Voici ce qu'un poète disait de ce prince :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon a bâti des murailles.
Et ne t'étonne pas si Mars est jardinier.

Dans ce beau siècle de Louis XIV, si renommé pour la politesse française, on n'en était pas encore où nous en sommes, sous le rapport du bon ton à table. Le duc et la duchesse de Chaulnes servaient leurs convives avec la même cuillère qui leur avait servi à manger leur soupe, comme M. de Coulange le leur reproche. Madame la maréchale de Luxembourg prenait en grande aversion les malavisés qui mangeaient des primeurs qu'elle se procurait à un haut prix, et elle ne pouvait pas souffrir les indiscrets qui retournaient à un plat dont le prix était un peu élevé. Nous sommes en progrès.

Un homme bien élevé, et qui reçoit par écrit une invitation à dîner, doit y répondre tout de suite s'il ne peut l'accepter, afin de ne pas laisser faire pour lui une dépense inutile. Il serait bien, s'il accepte l'invitation, d'en avertir par un billet, mais ceci n'est pas indispensable à cause du proverbe : « Qui ne dit rien consent. » Il faut arriver exactement à l'heure; plus tôt vous gêneriez le service ou la maîtresse de la

maison qui, peut-être est à sa toilette ; plus tard, vous vous feriez attendre, ce qui est une impolitesse, et puis, souvenez-vous du précepte :

Un dîner rechauffé ne valut jamais rien.

Allez-y seul, à moins que la lettre d'invitation ne comprenne nominativement d'autres personnes de votre maison ou de vos amis. Surtout n'y menez jamais ni enfant ni chien.

Un jour j'avais eu l'imprudence d'accepter un dîner chez M. Badouillard, rue Saint-Louis au Marais. Huit jours, après, j'allai lui rendre ma visite *de digestion*, comme cela se fait entre gens qui savent vivre. Dans la conversation, il me glissa dans l'oreille qu'une invitation en vaut une autre, et je compris à demi-mot. Le lendemain, il reçut une invitation en règle, mais pour lui seul, vu que je suis garçon, et qu'un garçon n'est pas tenu, à la rigueur, de rendre les dîners qu'il reçoit.

Au jour dit, et à heure précise (c'est une justice que je me plais à lui rendre), je vois entrer chez moi : M. Badouillard, madame Badouillard, mademoiselle Fifine Badouillard, Lili Badouillard, puis les jeunes messieurs Dédé et Dodof Badouillard ; puis leur domestique suivi de Roro le petit chien, et portant sur le poing le perroquet Coco. Bobonne, la servante, venait après portant au bras un lourd panier hermétiquement fermé. Dans l'idée que ce pouvait être un supplément à mon modeste dîner de garçon, je demande ce qu'il contient : on ouvre le panier, je regarde.... ô ciel ! c'était Mimi, le chat angora favori de

madame ! Dans ma colère, j'aurais voulu pouvoir mettre Mimi en gibelotte pour en nourrir toute la famille des Badouillard.

Du reste, le dîner se serait assez bien passé (grâce au restaurateur du coin chez lequel j'envoyai ma femme de ménage), si madame Badouillard avait eu un peu moins de susceptibilité sur les bienséances de la table.

Pour couper court aux cérémonies, j'annonce que chacun se placera comme il l'entendra, après avoir préalablement fait asseoir madame à ma gauche et monsieur à ma droite. Hélas ! j'avais, sans m'en douter, commis une vraie chinoiserie ! Madame Badouillard m'apprit que nous n'étions pas à Pékin, où la place d'honneur est à gauche, tandis qu'à Paris, elle est à droite. En conséquence, elle fit lever M. Badouillard, s'empara de son fauteuil en m'annonçant qu'en sa qualité femme, elle devait occuper la place d'honneur. Le mari, pendant ce temps-là, était allé s'asseoir à ma gauche ; mais madame le fit encore décamper pour placer mademoiselle Fifine à côté de moi, vu, dit-elle, qu'il faut, autant que possible, toujours placer un cavalier entre deux dames, à moins que le rang, la haute position de quelques convives ne mettent un obstacle à cet arrangement.

La conversation, quoique peu brillante, eût été supportable si madame Badouillard n'était venue à chaque instant l'interrompre, et, comme par fatalité, positivement aux instants où elle paraissait prendre une lueur d'intérêt. Par exemple :

— Dédé, on n'étend pas son beurre sur son pain ;

il n'est permis qu'aux enfants et aux artistes de faire des tartines.

— Lili, on ne pèle pas ainsi une poire en spirale, c'est mauvais genre; on la coupe longitudinalement en quatre, et l'on pèle ensuite les quartiers à mesure qu'on les mange.

— Dodof, il est malhonnête de se servir ostensiblement de cure-dent à table. On doit le tenir caché dans sa main en se nettoyant les dents.

— Mon mari, les bonnes manières défendent de poser sur la table sa tabatière; mettez-la dans votre poche.

— Fifine, il n'est pas de bon ton de casser son œuf par le bout pointu.

— Mon ami, remettez donc le couvercle sur le petit pot de crême que vous avez mangé.

— Dodof, on ne prend pas du pain soi-même, quand même il est à votre portée. Demandez-le à un domestique.

— Dédé, on ne boit pas l'eau tiède qu'on vous sert dans un bol bleu ou *rince-bouche;* on s'en rince la bouche, et on la *vomit* ensuite dans son verre, mais en mettant sa main devant, comme ferait un ivrogne qui se trouverait incommodé par un haut-le-cœur; c'est aujourd'hui le suprême bon ton, quoi qu'en disent les gens malpropres. Nettoyez-vous ensuite les lèvres avec votre serviette.

— Lili, vous avez les doigts très sales; lavez-les dans votre verre, pour prouver aux convives que vous faites ponctuellement vos ablutions.

Enfin, madame Badouillard, qui avait bien voulu se charger chez moi du rôle de maîtresse de maison,

roula, grosso-modo, sa serviette dans sa main, la jeta sur la table, ce qui est, selon les principes, le signal de passer au salon. Je lui faisais mes compliments sur son savoir, lorsqu'elle me dit de la meilleure grâce du monde :

— Mon Dieu, mon cher philosophe, (madame Badouillard appelle philosophes tous les gens qui ne portent pas des gants blancs ou jaunes), il y a longtemps que je fréquente le monde, et j'en ai fait une étude approfondie, (je le savais) ; comme toutes les femmes, j'ai voulu plaire, (on me l'avait dit), et j'y suis parvenue (je n'en savais rien), au moyen des belles manières, indépendamment du reste. (Le reste se devine). J'ai, ainsi que je l'ai dit, étudié mes auteurs, et je sais par cœur, depuis M. C., jusqu'à M. H. R., tous les écrivains qui ont écrit (d'inspiration) sur la politesse et l'usage du monde. Moi-même, sans être un bas-bleu, j'ai jeté sur le papier quelques règles sur la civilité puérile et honnête, pour l'instruction du siècle grossier où nous vivons.

— Ah ! madame, si vous vouliez me faire la faveur de me communiquer ce précieux manuscrit ?

— Et pourquoi pas, mon cher philosophe ?

Madame Badouillard me remit entre les mains le résumé que je fais imprimer ici mots pour mots.

RÉSUMÉ.

1. On ne présente jamais quelqu'un dans une maison à l'heure du déjeuner ou du dîner, et on ne s'y présente jamais soi-même, à moins d'une invitation formelle.

2. On ne mène jamais un chien avec soi dans une maison, soit qu'on y aille pour dîner, pour rendre visite, ou pour toute autre cause.

3. On ne conduit jamais ses enfants pour dîner chez quelqu'un, à moins qu'ils aient plus de huit ans, et que, dans ce cas, ils aient été expressément invités. Il en est de même pour les visites et soirées.

4. Les hommes doivent arriver à l'heure juste indiquée par le billet d'invitation, jamais plus tard. Mais, si l'on veut, huit à dix minutes plus tôt.

5. Il n'y a que les grands seigneurs et les malotrus qui se font attendre.

6. Une dame qui se fait attendre plus d'un quart d'heure est une femme qui veut faire de l'effet, mais qui s'y prend maladroitement; si, avant d'entrer elle pouvait écouter à la porte, elle en serait plus que convaincue.

7. Lorsqu'on annonce que le dîner est servi, ne vous précipitez pas dans la salle à manger. Attendez que le maître ou la maîtresse de la maison vous aient donné le signal d'entrer.

8. Offrez le bras gauche à une dame et conduisez-la dans la salle à manger.

9. En conduisant votre dame vous passez le premier et votre dame vous suit sans vous quitter le bras. Dans toute autre circonstance passer avant une dame est une malhonnêteté.

10. S'il n'y a pas de dames entrez le dernier si vous le pouvez.

11. Laissez entrer les premiers vos supérieurs, et en général toutes les personnes qui, dans le monde, occupent un rang plus élevé qne le vôtre.

12. Le maître de la maison entre ordinairement le dernier et la maîtresse la première.

13. Si quelqu'un se retire de la porte en vous disant de passer le premier, arrêtez-vous et rendez-lui sa politesse ; mais s'il insiste, passez en le saluant. Toutes ces cérémonies de la porte sont des simagrées qui, aujourd'hui, sont devenues ridicules.

14. Attendez, pour vous approcher de la table, que l'on vous ait désigné votre place, à moins qu'il n'y ait des cartes déposées sur les serviettes. Dans ce cas vous vous approchez de la place dont la carte porte votre nom.

15. Attendez, pour vous asseoir, que le maître de la maison en ait donné le signal en s'asseyant lui-même.

16. Dans tous les cas, attendez que les dames soient placées avant de vous placer vous-même.

17. Ne vous asseyez jamais ni trop loin ni trop près de la table.

18. S'il est inconvenant de se mettre à table le premier, il ne l'est pas moins de déployer sa serviette avant les autres.

19. Ne déployez pas entièrement votre serviette ; bornez-vous à l'étendre sur vos genoux.

20. Il est permis aux dames d'attacher leur serviette avec des épingles, comme elles le voudront.

21. Ne relevez pas les manches de votre habit, comme si vous alliez vous laver les mains.

22. Ne vous dandinez jamais sur votre chaise, ne vous balancez pas, ne vous tenez pas renversé contre le dossier ; en un mot, prenez une attitude aisée, mais décente.

23. Évitez surtout de gêner vos voisins et de leur donner des coups de coude dans la vivacité de vos mouvements.

24. Toute gesticulation forcée est incommode ou inconvenante.

25. Ne promenez pas vos pieds sous la table.

26. Ne mettez jamais les coudes sur la table.

27. N'élevez pas la voix comme si vous parliez à des sourds.

28. Si la conversation est générale parlez assez haut pour être entendu de tout le monde ; s'il y a plusieurs conversations particulières, parlez assez bas pour ne pas gêner la conversation de vos voisins.

29. Si vous demandez un verre, un couteau, ou du pain, au domestique qui est au buffet, ne l'appelez pas *garçon*, comme on fait chez un restaurateur, mais par son nom, dont vous vous informez si vous ne le savez pas. Le mieux est de lui faire un signe sans l'appeler.

30. Ne dites et ne faites jamais rien qui puisse amener une discussion politique ou religieuse.

31. Quand le maître ou la maîtresse de la maison servent eux-mêmes et qu'ils vous font passer une assiette, ne la faites jamais passer à un autre ; ce serait une impolitesse.

32. Dans un dîner, serait-ce même à une table d'hôte, vous ne devez jamais ni demander, ni indiquer le morceau que vous préférez.

33. On ne tend jamais son assiette pour être servi le premier.

34. On ne souffle pas sur sa soupe quand elle est trop chaude ; on attend qu'elle se soit refroidie.

35. On ne porte pas son assiette à sa bouche pour boire son bouillon ; on le boit avec la cuillère.

36. Ne vous servez pas de votre fourchette, concurremment avec votre cuillère, pour manger votre soupe.

37. Il n'y a que les charretiers qui versent du vin dans leur bouillon pour le boire.

38. Laissez votre cuillère dans votre assiette à soupe, quand le domestique vient enlever cette assiette.

39. Otez, au contraire, votre fourchette de votre assiette plate, quand vous avez mangé ce qu'on vous avait servi, à moins que vous ne soyez dans une grande maison où l'on change de couteau et de fourchette à chaque nouveau mets, comme en Angleterre.

40. On ne mord pas à même son pain ; on ne le coupe pas en morceaux par avance. On le casse en petits fragments, à mesure, et on porte ces fragments à sa bouche avec les deux doigts.

41. On n'étend pas le beurre, les confitures, etc., sur des tranches de pain coupé en tartines ; cette règle n'a d'exception pour le beurre que lorsqu'on prend du thé.

42. Ne coupez votre viande en morceau qu'au fur et à mesure que vous la portez à votre bouche.

43. Ne mangez pas avec avidité et ne vous remplissez pas trop la bouche.

44. Prenez du sel avec la pointe de votre couteau ou la cuillère à sel ; il n'y a que les gens les plus grossiers qui mettent les doigts dans la salière.

45. N'essuyez pas la sauce de votre assiette avec de la mie de pain pour la manger ensuite.

46. Ne flairez jamais la viande qu'on vient de vous servir.

47. Ne jetez pas vos os sous la table, ni dans la salle; posez-les sur le bord de votre assiette.

48. Ne rongez pas un os de trop près; vous ressembleriez à un chacal.

49. Si vous trouvez dans votre assiette une chose malpropre, comme un cheveu, une chenille, etc., passez votre assiette à un domestique, mais donnez-vous de garde de le dire, afin de ne pas dégoûter les convives.

50. Ne prenez votre couteau que pour vous en servir, et replacez-le sur la table aussitôt après.

51. Évitez de renverser la salière, de mettre votre couteau en croix avec votre fourchette, de placer votre couteau le tranchant de la lame en haut, etc., il peut y avoir parmi les convives des personnes superstitieuses qui s'en effraieraient. Il faut respecter les personnes jusque dans leurs plus ridicules faiblesses.

52. Ne critiquez jamais les mets que l'on vous sert, et ne faites jamais comparaison d'un mets avec un mets pareil mais meilleur que vous auriez mangé ailleurs.

53. Si on sert un poisson, une pièce de gibier, ou autre chose un peu trop avancée, n'en mangez pas et donnez pour prétexte que vous n'aimez pas cette espèce de poisson ou de gibier; mais ne dites jamais que c'est parce que vous la trouvez trop faite.

54. Ne parlez jamais la bouche pleine, de crainte des éclaboussures.

55. En mangeant ne faites jamais de bruit ni avec vos lèvres, ni avec vos mâchoires, et surtout mangez avec une extrême propreté.

56. N'essuyez pas vos doigts à la nappe, mais à votre serviette. Les Anglais les essuient ainsi que leur couteau à un morceau de pain, mais en France ce n'est pas l'usage.

57. Ne portez jamais votre viande à la bouche avec vos doigts, mais avec votre fourchette.

58. Quand vous avez mangé un œuf à la coque ne laissez jamais la coquille entière sur votré assiette, mais écrasez-la avec votre couteau.

59. Quand on vous fait passer un plat, ne remplissez jamais votre assiette comme font les maçons, mais servez-vous avec discrétion, vous avez toujours le temps d'y revenir.

60. Ne vous servez jamais avec votre fourchette, mais avec celle qui est dans le plat; tenez votre fourchette de la main gauche si vous voulez être du dernier genre.

61. Ne demandez jamais du *bouilli* pour du bœuf; de la *volaille* pour du poulet, du chapon ou du dinde: *du champagne* ou *du bordeaux*, pour du vin de Champagne ou du vin de Bordeaux.

62. N'essuyez pas votre verre avec votre serviette avant de demander à boire, car c'est une accusation tacite de malpropreté que vous portez contre la maison où vous êtes.

63. Évitez de laisser de l'eau ou du vin dans votre verre, surtout quand vous sortez de table.

64. Ne prenez jamais le verre d'un voisin ou d'une voisine pour lui faire verser à boire, ou l'on croira que vous avez appris le bon ton au cabaret.

65. Ayez soin que les dames placées à côté de vous soient toujours servies convenablement, qu'elles ne manquent de rien, et, si vous le pouvez ou savez le deviner, prévenez jusqu'à leur moindre désir.

66. Au dessert ne mettez jamais dans votre poche, ni fruits, ni gâteaux, ni bonbons; si vous en preniez l'habitude on finirait par vous faire manger avec des couverts en Ruolz.

67. Ne coupez jamais vos fruits avec un couteau d'acier, mais avec le couteau à lame d'or ou d'argent que l'on vous donne pour cela.

68. On ne pèle pas une poire avant de l'avoir coupée longitudinalement en quatre quartiers, que l'on pèle ensuite à mesure qu'on les mange.

69. N'offrez pas à une dame de partager avec vous un fruit que vous avez sur votre assiette, ou que l'on vous offre. Cette familiarité est de mauvais ton ; il n'y a guère qu'une dame déjà d'un certain âge qui puisse se permettre une offre pareille, surtout à un monsieur.

70. Cependant, s'il n'y a pas de fruits pour tout le monde et qu'il faille partager, vous aurez le soin de présenter à une dame le quartier le plus gros, auquel vous auriez laissé la queue de la poire.

71. On ne trinque plus à table; si vous vous avisiez de le faire, on vous prendrait pour votre grand père.

72. Ne mangez pas trop vite pour ne pas presser

les autres, ni trop lentement pour ne pas vous faire attendre.

73. Si vous avez le hoquet, éclipsez-vous un moment et ne revenez à table que lorsqu'il est passé.

74. Si vous éternuez, couvrez-vous la bouche avec votre serviette pour éviter les éclaboussures à vos voisins.

75. Si vous vous mouchez, remettez de suite votre mouchoir dans votre poche.

76. S'il arrivait à un convive un de ces petits accidents inhérents à la misère de la nature humaine, n'ayez pas l'air de vous en apercevoir, et surtout ne vous avisez pas de demander une prise de tabac à un voisin.

(Autrefois, dans le bon vieux temps, nos pères avaient toujours un chien sous la table, et lorsque pareille petite misère arrivait, on avait soin de pourchasser le chien, ou d'en faire le semblant; mais il s'est trouvé tant de convives qui abusaient de cette prévoyance de l'amphitryon, que la mode des chiens lévriers et des danois est tout-à-fait tombée; c'est tout au plus si on admet à présent sous la table des riches, un bichon ou une petite levrette. C'est moins commode pour certains tempéraments.)

77. Essuyez-vous la bouche avec votre serviette avant de boire, car rien n'est ignoble comme de graisser son verre avec ses lèvres.

78. Avoir l'air de flairer son vin, et le boire à petite gorgée, comme un dégustateur, est une chose grossière qui n'est permise qu'à un cabaretier qui va acheter du vin à la Rapée.

79. Faites jeter par la fenêtre, comme un insolent

mal appris, l'homme qui s'aviserait de boire dans le verre d'une dame sous le sot prétexte de deviner ce qu'elle pense.

80. Il serait malséant de porter une santé, un toast, avant le maître de la maison, à moins que ce ne soit à lui que vous portiez le toast.

81. Si on vous a porté un toast répondez-y; mais point de phrases, cela trouble la digestion des jaloux et des envieux.

82. Il n'y a que les gens les plus grossiers qui, après avoir porté un toast, jettent et cassent leur verre pour grimacer l'enthousiasme. Cela sent le dîner de garnison.

83. Lorsque quelqu'un porte un toast au maître ou à la maîtresse de maison, videz votre verre entièrement, libre à vous de n'y avoir versé que peu de vin.

84. A cause de l'animation qui suit le vin de Champagne, un redoublement de gaîté est permis au dessert, pourvu que cette gaîté ne soit ni bruyante, ni gesticulante.

85. Évitez surtout ces ricanements prolongés, sans cause apparente, si vous ne voulez pas qu'on vous délivre un brevet de bêtise et quelquefois d'insolence.

86. Ne vous avisez pas de jeter à quelqu'un des boulettes de pain, si vous ne voulez pas passer pour un paysan sans éducation.

87. La grossièreté des manières et des mœurs dénonce toujours la grossièreté de l'intelligence et du cœur.

88. Quand vous sentez que vous avez assez bu, arrêtez-vous, quelles que soient les instances qu'on

puisse vous faire, sans cela vous pourriez agir et parler comme un ivrogne, et l'ivrognerie est le plus crapuleux de tous les vices.

89. Ne renversez pas votre verre vide sur la table pour montrer que vous ne voulez plus boire, il suffit de refuser avec fermeté.

90. Ne parlez pas à l'oreille, ou à voix basse, ou d'un air mystérieux, à votre voisin ou à votre voisine, parce que les gens susceptibles pourraient croire que vous parlez d'eux.

91. Si vous parlez de quelqu'un nommez-le, mais ne le désignez pas avec le doigt, car c'est ce que vous pourriez faire de plus malhonnête.

92. Quand on vous sert du café, laissez-le refroidir dans votre tasse si vous le trouvez trop chaud; mais ne le versez dans votre soucoupe sous aucun prétexte.

93. Il serait extrêmement indiscret à un convive de prier quelqu'un de chanter au dessert, et ce serait manquer complètement d'usage que de chanter soi-même sans en être prié. Les maîtres seuls de la maison ont le droit d'en prier quelqu'un.

94. Mais cet usage de chanter à table était si mortellement ennuyeux, qu'heureusement il est passé de mode.

95. Néanmoins, si par quelque circonstance particulière, on vous invite à le faire, chantez sans vous faire prier davantage, car les simagrées ne sont plus tolérées que chez les petites filles de huit ans.

96. Si vous vous faites prier, ne chantez pas et tenez ferme, car si vous cédiez , votre résistance d'auparavant serait une grande impolitesse.

97. D'ailleurs, après votre première excuse, les gens de bon ton n'insisteront pas.

97. Dans tous les cas, une chanson à boire, chantée à table devant des dames, prouve un absolu manque de tact.

98. Lorsque, dans une maison arriérée, on vous apportera la tranche de citron et le bol d'eau tiède pour vous rincer la bouche et vous laver les mains, servez-vous en le moins malproprement possible sans trop dégoûter vos voisins, si cela se peut, et souvenez-vous de la caricature des *gorets*.

99. Ne vous levez pas de table avant que le maître ou la maîtresse de la maison en aient donné le signal en se levant eux-mêmes.

100. En vous levant, déposez votre serviette sur la table, mais sans la plier. Ne la jetez pas sur le dossier d'une chaise ou d'un fauteuil.

101. Offrez le bras aux dames pour les conduire au salon, et ne montrez aucune préférence pour l'offrir plutôt à celle-ci qu'à celle-là.

102. Il serait malhonnête de se retirer aussitôt que l'on est sorti de table. La politesse exige que l'on reste une heure au moins au salon après le dîner.

Ici finit le résumé de Mme Badouillard, qu'elle me remit, en ajoutant : — Avec cela, mon cher philosophe, et en observant scrupuleusement ce peu de préceptes, ne vous gênez pas ; mettez-vous à votre aise comme chez vous, dînassiez-vous même chez un ministre.

Je me permettrai d'ajouter un seul précepte à ceux de cette dame, et le voici :

103. Pour peu que vous ayez d'esprit, n'affectez

jamais d'avoir plus de savoir-vivre que vos hôtes et leurs convives en ont eux-mêmes ; car, eussiez-vous appris par cœur les cent deux axiomes de Mme Badouillard, vous n'en seriez pas moins fat et impoli. L'art du monde ne consiste pas seulement à hurler avec les loups, mais encore à hurler comme eux et sur le même ton, quand vous y êtes. Cela signifie qu'il faut savoir et vouloir faire comme les autres, quel que soit le ton de la société où vous êtes. Par exemple, et ceci est d'une haute importance : dans un dîner du quartier Saint-Germain, vous vous servirez de salade quand la dame de la maison vous présentera le plat ; dans le quartier Laffitte, vous ferez servir la dame avant vous ; dans la rue Saint-Louis, au Marais, vous vous servirez avant elle, parce que là, ainsi que dans la petite bourgeoisie, une ancienne tradition dit que *la politesse est restée au fond du saladier.*

Quoi qu'il en soit, dans les trois quartiers que je viens de citer, comme partout, on vous pardonnera quelques infractions aux usages reçus, si vous montrez de la bonté, de l'obligeance, de l'envie de plaire et un grand fonds d'indulgence.

DE LA POLITESSE DANS LES RUES.

Il faut être poli partout, dans les temples, dans les salons, et même dans les rues. Il faut surtout l'être avec les femmes, quel que soit leur âge et leur costume. Il n'y a que le dernier et le plus brutal des manants qui puisse insulter ou provoquer une femme dans la rue, soit par des gestes, des paroles et même

de simples railleries. Ceci tombe tellement bien dans les idées de tout homme de cœur, que nous n'avons pas besoin de l'appuyer par des exemples.

RÉSUMÉ.

1. Donnez le haut du pavé, c'est-à-dire le côté des maisons, à la dame que vous avez sous le bras, comme à toute autre personne pour laquelle vous avez de la considération.

2. Si vous êtes seul et que vous voyiez venir une personne sur le trottoir où vous êtes, donnez le haut du pavé, en vous détournant, à un homme chargé d'un lourd à fardeau, un prêtre de telle religion que ce soit, à une dame, à un homme élevé en dignité, à un vieillard et à un infirme.

3. Si une voiture arrêtée gêne la circulation, quelque pressé que vous soyez, ne rudoyez personne pour passer plus promptement, et attendez patiemment votre tour.

4. Si, après un orage, il faut traverser le ruisseau sur une planche, laissez passer les vieillards et les dames les premiers.

5. Dans ce cas, ne vous avisez pas d'offrir votre main à une dame qui ne vous la demande pas, car vous feriez de la galanterie de commis en calicot.

6. Évitez les grandes foules et, si vous y êtes pris, retirez-vous en le plus tôt possible, car vous pourriez être forcé de devenir égoïste pour n'être pas écrasé, et de jouer des coudes plus ou moins cruellement.

7. Ne fumez jamais dans la rue.

8. Ne sortez que dans un costume propre et décent.

9. En marchant, faites tout ce que vous pourrez pour n'éclabousser personne, et prenez-y garde surtout si vous avez une femme sous le bras.

10. Une dame ne doit jamais relever sa robe plus haut que la cheville du pied, et toujours avec la seule main droite.

11. Évitez de toucher les passants avec les coudes, et pour cela marchez, s'il le faut, de côté comme un crabe.

12. Évitez de froisser les passants et d'en être froissé.

13. Si vous portez un parapluie ouvert, tenez-le de manière à voir devant vous, afin de ne crever les yeux de personne et de ne pas heurter les parapluies qui viennent à vous.

14. En cas de très grande averse, un homme peut offrir, sans tirer à conséquence, de partager son parapluie avec une dame qui n'en a pas. Mais, pendant qu'ils marchent ensemble, il ne doit lui faire aucune question.

15. Dans aucun cas, une femme ne doit faire une pareille offre à un homme et encore moins lui demander un abri sous son parapluie. Elle a toujours la ressource, en pareil cas, d'entrer dans une boutique; nulle part, on ne lui refusera l'hospitalité jusqu'à ce que l'orage soit passé.

16. Si vous vous égarez dans les rues et que vous demandiez poliment votre chemin à un conmissionnaire ou à un marchand, on vous l'indiquera sans jamais vous tromper.

17. Découvrez-vous, soit en demandant votre chemin, soit en l'indiquant à une personne qui vous le demande.

18. Si vous *regardez une femme sous le nez* dans la rue, vous êtes un impertinent; si vous lui adressez avec politesse des propos galants, vous êtes un fat; si vous la suivez, vous êtes un sot; si vous faites ainsi sa connaissance, vous êtes un imbécile, et vous le reconnaîtrez par les suites.

19. Toute femme qui sourit, ou répond, ou se laisse suivre dans la rue, est une femme sans mœurs, un peu moins qu'une femme galante, ou elle est tout près de le devenir.

20. Si vous rencontrez un ami dans la rue, vous le saluez et vous remettez votre chapeau sur la tête, même en vous arrêtant à causer avec lui.

21. Si c'est un supérieur ou une dame, vous conservez votre chapeau à la main jusqu'à ce qu'on vous ait prié de vous couvrir.

21. L'entretien doit être très court, et c'est à la personne la plus âgée ou la plus considérée à le rompre la première en prenant congé.

22. Il est de mauvais ton de parler ou de faire des signes d'une fenêtre à une personne qui est dans la rue.

23. Il est également de mauvais ton, quand on est en voiture, de faire arrêter ses chevaux pour causer avec un piéton.

24. Dans ce cas, on se borne à se saluer réciproquement en passant, ou, s'il y a de la place, on fait monter la personne à côté de soi pour causer, mais

il faut alors diriger les chevaux au pas vers le lieu où se rendait le piéton. Il est plus poli de l'y conduire tout-à-fait.

POLITESSE A LA PROMENADE.

Dieu vous garde des parties de campagne, si vous n'avez pas plus que moi le goût de la pastorale et du saucisson, des idylles et du vin réchauffé, des plaisirs champêtres et de l'omelette au lard, de la grosse joie et des petites privautés; sans compter la riante verdure et les rhumatismes, la poussière, le soleil, le vent, la pluie, les crapauds, et l'odeur du fumier. Tous ces petits inconvénients bourgeois peuvent faire les délices de certaines personnes; mais, si vous voulez m'en croire, tenez-vous-en à des parties de bois de Boulogne, et à des promenades aux boulevarts, aux Champs-Élysées, ou dans les magnifiques jardins de Paris.

Cependant, si par une de ces fatales convenances dont la société enchaîne parfois notre liberté, vous vous trouviez engagé, faites bon cœur contre fortune, mettez un volume de Florian ou de Gessner dans votre poche, et partez de bonne grâce. Il est convenu que que dans une partie de campagne il faut s'amuser, faire des farces et boire du lait. Amusez-vous donc, buvez du lait si vous l'aimez, mais laissez faire les farces à d'autres. Les paysans, tout grossiers qu'ils paraissent, sont pleins de ruse et de finesse; souvent le farceur qui veut les mystifier pour faire rire la société, finit par être mystifié lui-même. Don-

nons-en des preuves : Une jeune paysanne courait après son ânesse, qui s'était échappée et fuyait au grand trot. Un farceur de société, qui trouvait la jeune fille jolie, lui demanda d'où elle était. — De Villejuif, répondit-elle. — Alors, vous devez connaître la fille de Nicolas Guillot ? faites-moi le plaisir de lui porter un baiser de ma part ; en même temps il chercha à l'embrasser. Mais la jeune paysanne lui dit, en s'y opposant : — Monsieur, puisque vous êtes si pressé, donnez-le à mon ânesse, elle sera arrivée plus tôt que moi.

Un peu plus loin le farceur s'arrête devant un enfant gros, gras et bien portant. Il s'adresse au père, qui était un robuste paysan, et lui dit : — Comment faites-vous donc, vous autres, pour avoir des enfants si gras et si frais, tandis que les nôtres, à nous autres gens du monde, sont toujours faibles, malingres et languissants ? — Pargué, monsieur, répondit le rustre, c'est que nous les faisons nous-mêmes !

Ce coup-là, personne ne rit, parce que le farceur avait là madame *son épouse*, qui n'avait pas envie de rire.

Mais laissons les ennuyeuses parties de campagne, et venons-en à la simple promenade. Vous irez en voiture, ou à cheval, ou à pied, ce qui vous donnera trois divisions dans notre résumé.

RÉSUMÉ.

A. **Promenades en voiture.**

1. Si vous avez un équipage, offrez aux dames le fond de la voiture et prenez le rebours.

2. N'y eût-il qu'une dame, vous devez prendre le rebours dans votre voiture, jusqu'à ce qu'elle vous ait engagé à vous asseoir à côté d'elle, ce qu'elle fera toujours si elle a un peu d'usage ou de politesse.

3. Agissez de même avec vos supérieurs.

4. Placez toujours les prêtres et les vieillards dans le fond, dussiez-vous prendre le rebours.

5. Reconduisez jusqu'à leur porte les personnes de considération auxquelles vous aurez offert une place dans votre voiture.

6. Si vous êtes à pied et que quelqu'un vous fasse monter dans sa voiture, prenez le rebours et insistez s'il y a d'autres personnes que vous pour prendre le fond.

7. Quand vous montez en voiture, il est de la politesse de faire monter les autres personnes avant vous. Si ce sont des dames, offrez-leur la main pour les aider à monter ; si ce sont des vieillards, soutenez-les par le bras.

8. Si on veut vous faire monter le premier dans une voiture, refusez d'abord ; mais si on insiste, montez, fût-ce dans la voiture de votre supérieur.

B. **Promenades à cheval.**

9. Ne montez jamais à cheval avant une dame, et quand elle est en selle, donnez-lui sa cravache qu'elle vous a confiée.

10. Donnez-lui le pied pour l'aider à se mettre en selle, si elle vous le demande.

11. Ne partez jamais avant elle, et laissez-lui régler le pas des chevaux.

12. Marchez à côté d'elle, à sa droite, mais que la tête de votre cheval ne dépasse jamais les épaules du sien.

13. Ne l'incitez pas à pousser son cheval plus vite qu'elle le désire.

14. S'il y a de la poussière et du vent, quittez sa droite s'il le faut, et placez-vous de manière à ce qu'elle ne reçoive pas la poussière que votre cheval fait lever. Restez plutôt derrière si cela est nécessaire.

15. Tenez-vous constamment prêt à lui porter secours, et jetez de temps à autre les yeux sur l'harnachement de son cheval, pour vous assurer que rien ne se dérange.

16. S'il y a de la boue, tenez-vous à distance pour ne pas l'éclabousser.

17. Si vous montez à cheval avec un homme, et que cet homme soit votre supérieur, laissez-le monter le premier et tenez-lui l'étrier s'il n'y a personne là pour le faire.

18. La place d'honneur est à droite; si vous êtes plusieurs personnes pour accompagner un homme important, cédez la place d'honneur à la personne d'un rang plus élevé que le vôtre.

19. Si vous êtes avec un homme d'un rang très élevé, la tête de votre cheval ne doit pas dépasser la croupe du sien; et même, s'il est votre général, par exemple, vous devez marcher tout-à-fait derrière lui, jusqu'à ce qu'il vous appelle à ses côtés.

20. Si vous n'êtes pas le subordonné de celui que vous accompagnez, mais qu'il ait un rang plus élevé

que le vôtre, il suffit que son cheval dépasse le vôtre d'une longueur de tête.

C. **Promenades à pied.**

21. Lorsque vous donnez le bras à une dame, la politesse n'exige pas absolument que vous portiez son ombrelle ou son châle; mais si vous êtes galant, faites-le.

22. Réglez votre pas sur le sien et ne la faites pas marcher trop vite.

23. Ayez le soin de lui faire éviter tous les mauvais pas.

24. S'il s'agit de passer un ruisseau, offrez-lui la main pour l'aider à le franchir; mais, si vous ne voulez pas passer pour un franc campagnard, ne vous avisez pas de la porter de l'autre côté.

25. Il n'y a que dans la classe la plus grossière du peuple qu'on peut voir une femme donner le bras à deux hommes, l'un à droite, l'autre à gauche.

26. Aux dames seules appartient le droit de décider où l'on ira se promener; les messieurs n'ont que voix consultative.

27. S'il y a plus de dames que de messieurs, les hommes bien élevés offrent leur bras à la plus âgée, ou à la plus élevée par sa position sociale, ensuite aux femmes mariées, puis aux demoiselles, ce sont les plus jeunes, parmi ces dernières, qui restent sans cavaliers.

28. Il est permis à un cavalier de conduire au bras deux dames à la fois; mais cela se fait rarement.

29. Rien ne flatte plus un vieillard que de voir son bras accepté par une jeune dame.

30. Il n'y a aucun inconvénient pour une jeune dame, ou même pour une demoiselle, à demander le bras d'un vieillard.

31. Je n'ai pas besoin de dire que s'il n'y a pas suffisamment de siége pour que tout le monde puisse s'asseoir, dans une promenade, c'est aux hommes à rester debout.

32. Une dame qui ferait asseoir son fils ou sa fille quand il manquerait de siége pour les autres dames, serait une impertinente.

33. Il est convenu que les hommes paient tout et partout : les chaises dans les jardins, les petites gourmandises pour les enfants, les bouquets, les oranges, les voitures s'il survient un orage, etc., etc. ; et nos dames acceptent tout cela ! ! !

34. Dans les jardins publics et autres promenades fréquentées, conservez toute la gravité de la décence la plus rigoureuse. Ne riez pas aux éclats, ne sautillez pas en marchant, ne parlez pas assez haut pour être entendu des autres promeneurs ; et surtout ne vous avisez pas de chanter.

35. Ne devancez jamais la personne que vous accompagnez à la promenade, et si elle s'arrête pour examiner quelque chose, arrêtez-vous avec elle.

36. Si vous vous promenez avec deux personnes d'un rang plus élevé que le vôtre, ne prenez pas le milieu, mais mettez-vous à leur gauche.

DE LA POLITESSE ÉPISTOLAIRE.

Tout individu capable d'écrire une lettre anonyme insultante pour celui qui la reçoit, ou compromettante pour un tiers, est un lâche et un infâme ; il n'y a que la plus vile canaille qui se permette ce genre d'action pour satisfaire sans courage et sans danger sa haine envieuse. Les honnêtes gens n'attachent aucune importance à de telles lettres et ne s'en laissent pas impressionner.

Pour écrire à quelqu'un, il faut en avoir le sujet, car, toute lettre écrite sans but est un bavardage inutile, qui ne prouve souvent que de la vanité pour le style épistolaire. On écrit à un ami pour lui faire part d'un évènement heureux ou malheureux qui nous est arrivé, pour s'informer de sa santé, etc., etc. On écrit pour faire une invitation, des remerciements, des félicitations, des lettres de faire part, et dans mille autres occasions qu'il est inutile d'énumérer. Sous peine d'impolitesse grossière, on doit répondre de suite, ou du moins dans le plus bref délai, à toute lettre qu'on a reçue. Avant d'écrire une lettre pour annoncer un évènement heureux ou malheureux, attendez que cet évènement soit parfaitement accompli, sans quoi vous risqueriez de faire comme Rodriguèz et Murillo.

Tous deux s'embarquèrent pour le Brésil, et en partant ils promirent à leur père Pedro, de lui écrire aussitôt leur arrivée. En effet, six mois après, le père reçut deux lettres à la fois. La première qu'il décacheta était daté du 12 août, et commençait

ainsi : « Mon cher père, j'ai la douleur de vous ap-« prendre que mon frère Murillo est mort le 8 août « de la fièvre jaune, etc., RODRIGUÈZ. »

Il décacheta la seconde lettre, daté du 12 août, qui disait : « Mon cher père, j'ai la douleur de vous an-« noncer que mon frère Rodriguèz est mort le 10 « août de la fièvre jaune, etc., MURILLO. » Jugez de l'embarras du malheureux père en recevant ces deux nouvelles !

Voici ce qui est arrivé : Murillo, le sept, était agonissant, et son frère, ne doutant pas qu'il mourût dans la journée, voulut profiter d'un vaisseau en partance pour annoncer le plus tôt possible ce malheur à son père. Il lui raconta comme accomplies les cérémonies qu'il avait projeté pour son enterrement, et, pour cela, il data sa lettre du 12 au lieu de la dater du 7. Murillo, au lieu de mourir, guérit, et son frère Rodriguèz tomba malade et mourut trois jours après, le 10. Le surlendemain, qui était le 12, Murillo écrivit cet accident à son père, et les deux lettres arrivèrent en Europe par le même navire. Ce Murillo fut le père du célèbre peintre de ce nom, dont l'Espagne s'honore actuellement.

Dans tous les cas, quand on écrit à quelqu'un, si ce n'est pas une lettre d'affaires, vous devez l'écrire de votre main, et non la faire écrire par un secrétaire ou toute autre personne en vous bornant à la signer ; ce serait une grave impolitesse. Ecrivez lisiblement, proprement, sans ratures, sur une feuille entière et non sur une demi-feuille. Choisissez du papier très blanc, fin, très beau, sans vignettes ni autres ornements, ce qui est de très mauvais ton.

Mais il y a des hommes qui ont assez de mauvais goût pour écrire à des *rats*, *des lionnes* et *des lorettes* (1) : Dans ce cas ils doivent employer du papier doré sur tranche, parfumé, encadré de vignettes à jour ou coloriées de couleurs tendres. « La première page, dit Mme Celnart, est presque un tableau, tant l'encadrement est étendu : les dessins sont ou roses, ou *bleu-ciel*, ou vert naissant, ou perse, ou ils représentent des petits sujets coloriés d'après nature, et mélangés d'ornements et filets d'or ou d'argent. Une arabesque accompagne la devise, le nom de baptême, ou les initiales du nom de famille, qui doivent être imprimées en gaufrage, en tête du papier. » J'ajouterai au texte de Mme Celnart que la lorette de caserne et l'élégant pioupiou, parmi toutes les vignettes, préfèrent le cœur enflammé ou percé d'une flèche ; du reste, c'est à eux que l'on doit l'invention du genre.

Une lettre se plie en quatre et s'envoie sous enveloppe ; cependant ceci n'est pas rigoureux pour les lettres d'affaires. Ce serait faire une grossièreté impardonnable que d'écrire une lettre sur un papier où se trouverait déjà quelque chose d'écrit, ou sur le revers d'une autre lettre ; ou enfin, à moins qu'il n'existe une

(1) *Rat*, danseuse de l'opéra ; *Lionne*, femme élégante et entretenue ; *Lorette*, femme galante. Du reste, rien de nouveau sous le soleil, et en voici la preuve. Porphyre, dans son *traité de l'abstinence*, livre IV, dit : « Le dogme de la métempsychose est reçu chez les mages. Pour faire voir le rapport qu'il y a entre eux et les animaux, ils ont coutume de se désigner par les noms de ceux-ci. Ils appellent *lions* ceux qui participent à leurs mystères : ils donnent le nom de *lionnes* aux femmes de leurs sectes, ils appellent leurs prêtres *corbeaux*, etc.

grande familiarité entre les personnes, d'écrire deux sur la même feuille de papier. On affranchit les lettres d'affaires, celles que vous adressez à un supérieur pour lui demander quelque chose, etc. Mais il serait malhonnête d'affranchir celles que vous écrivez à vos connaissances, à vos amis, et principalement à ceux qui sont moins riches que vous, à moins que ce soit un billet d'invitation ou un billet de faire part, et encore, dans la haute société, ils ne s'affranchissent pas. C'est ce qu'on appelle de la civilité économique. Du reste, le plus honnête, dans tous les cas, est de faire porter sa lettre par un domestique.

Lorsque vous écrivez, servez-vous de votre esprit et jamais de l'esprit des autres. Surtout gardez-vous bien de copier une lettre dans un formulaire ou un autre ouvrage; car, si par hasard la personne à laquelle vous écrivez venait à découvrir le plagiat, elle ne manquerait pas de vous donner un brevet d'incapacité.

Un homme peu lettré, M. O... devint amoureux d'une jeune personne très spirituelle, M[lle] N... Il jugea convenable, avant de la faire demander en mariage, de lui écrire une magnifique déclaration. Le difficile était de rédiger la lettre, il fit dix à douze brouillons sans pouvoir y parvenir, et enfin il reconnut son incapacité, ce qui prouve qu'il n'était pas tout à fait sot. Pour sortir d'embarras, il prend la nouvelle Héloïse de J.-J. Rousseau, choisit la lettre la plus brûlante, et la copie littéralement d'un bout à l'autre, avec les seuls petits changements que nécessitait la circonstance. La réponse ne se fit pas longtemps attendre, mais elle ne contenait que ces

mots : « Monsieur, tournez le feuillet, et vous trouverez la réponse. »

Le véritable style épistolaire consiste à écrire absolument comme si l'on parlait ; il en résulte que si vous parlez bien, vous écrirez bien ; et que si vous parlez comme un sot, vous écrirez comme un sot. Vous aurez beau étudier l'esprit des autres, lire les lettres de Mme de Sévigné, étudier la forme de toutes les correspondances possibles, si vous n'avez pas d'esprit, vous deviendrez encore plus sot, et si vous en avez vous risquerez de le gâter.

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Tâchez d'écrire le plus proprement et le plus correctement que vous pourrez. Si vous n'êtes pas sûr de votre orthographe, faites relire votre lettre, avant de l'envoyer, et corrigez-la. Si vous ne faisiez que quelques fautes, il vaudrait mieux les laisser, car, écrire parfaitement l'orthographe est, dans le monde, un si mince mérite, qu'il n'y a que les pédants et les maîtres Lourdé qui puissent s'en scandaliser.

Bonaparte savait l'orthographe, ne l'écrivait pas, et méprisait souverainement les puristes. Voltaire raconte qu'il ne pouvait pas écrire une page sans ouvrir trois ou quatre fois un dictionnaire. Les œuvres de Corneille, de Racine et de Molière, fourmillent de fautes de français et d'orthographe. J'ai vu à Paris un imbécile, collectionneur d'autographes, payer 2,400 fr. un billet de Boileau, parce qu'il y trouvait trois fautes d'orthographe.

Que votre style épistolaire soit simple, concis,

clair, tout à fait sans prétention, sans phrases à effet, sans verbiage inutile, et il sera toujours bien; qu'il soit respectueux avec vos supérieurs en rang, avec les vieillards et avec les femmes. Remarquez bien que je ne dis pas seulement les *dames*, mais les *femmes*. Qu'il soit familier avec vos amis; en un mot, qu'il prenne le ton que vous prendriez avec les personnes si vous leur parliez.

Les négociants, quand ils s'écrivent entre eux, emploient des abréviations dans les mots; elles vous sont défendues par la politesse, surtout dans les titres. Par exemple : il serait impoli d'écrire M^{r} ou Mme pour Monsieur ou Madame; V. T. H. S. pour votre très humble serviteur. Lorsque vous parlez d'un tiers, si ce tiers est un parent de la personne à laquelle vous écrivez, vous mettez *Monsieur* ou *Madame* en toutes lettres : *Monsieur votre père*, *Madame votre tante*, etc. Mais s'il s'agit d'un étranger, vous pouvez employer l'abréviation : *Mr Félix me charge*, etc. Si vous tutoyez l'ami auquel vous adressez votre lettre, il serait ridicule de mettre *Monsieur ton père*, *Madame ta mère*, vous retranchez les mots de Monsieur et de Madame. Les nombres s'écrivent en toutes lettres, si ce n'est quand il s'agit d'une date ou d'une somme d'argent, dans ces deux cas seulement on emploie des chiffres; dans une lettre d'affaire une somme d'argent s'écrit en toutes lettres.

La date se met en haut de la page dans les lettres d'affaires et de commerce. Cependant quelques négociants et gens d'affaires commencent à prendre l'habitude de la mettre après le corps de la lettre; elle se met en bas, contre la marge gauche, dans

toutes les autres. Si on écrit à un homme d'un rang élevé, sur grand papier ou papier ministre, vous mettez en haut de la page les titres et le nom de la personne à laquelle vous écrivez. Par exemple :

A son éminence Monseigneur le cardinal de...

A son excellence Monsieur l'ambassadeur de...

A trois largeurs de doigts vous écrivez en dessous :

Monseigneur ou *Monsieur*, selon le rang de la personne. Puis vous laissez en dessous trois doigts de blanc avant de commencer le corps de votre lettre, vous remarquerez que plus la personne est d'un rang élevé, plus ce blanc doit avoir de largeur.

Si vous écrivez à une personne qui a un titre honorifique, vous le mentionnez : *Monsieur le baron*, *Monsieur le comte*. Si c'est à un homme non titré, *Monsieur*. Quand on écrit à une femme, depuis la reine jusqu'à la bergère, le titre de *Madame* ou *Mademoiselle* suffit. A un père ou à une mère, *mon cher père*, *ma bonne mère*, l'adjectif *ad libitum*, pourvu que ce ne soit pas *mon honoré*, *ma très honorée*, ce qui sent l'éducation des frères ignorantins. *Cher papa* ou *chère maman* est puérile pour les jeunes gens quand ils ont passé douze ans ; les demoiselles se le permettent jusqu'à vingt-cinq, et ce n'est pas ce qu'elles font de mieux. A une personne avec laquelle il n'y a que commencement de familiarité, *Monsieur et ami ;* avec un collègue en administration, *mon cher collègue* ou *Monsieur et cher collègue ; mon cher camarade* avec un camarade de classe ou d'armée ; *Monsieur et cher camarade*, *Monsieur et cher ami* ne

peuvent pas se dire. Cela me fait penser à Bobineau, qui écrivait à Colombine, *Mademoiselle et chère amante*, etc., etc. (Voyez le chapitre des locutions en usage dans le monde.)

La suscription de la lettre est la chose la plus difficile; il s'est élevé là-dessus trois polémiques de la plus haute importance. Les démocrates farouches, ceux qui font aux mots une guerre tellement terrible qu'ils n'ont pas le temps de remarquer les choses, veulent, en raison de la liberté et de l'égalité, que la suscription se borne à ces mots : *Salut et fraternité*; ou bien, *liberté*, *égalité*, *fraternité*. Les moins féroces ajoutent *votre dévoué*.

Les gens polis disent : *je suis votre très-humble serviteur*. Les gens plus polis disent : *je suis avec respect*, ou, *avec le plus profond respect*, *votre très-humble serviteur*, etc. Les gens très-polis disent : *j'ai l'honneur d'être*, *Monsieur*, *votre très-humble et très-obéissant serviteur*, etc. Ne remplacez jamais le *respect* ou le *profond respect* par un *dévouement* ou *parfait dévouement*, parce qu'aujourd'hui on sait trop combien vaut l'aune des *dévouements parfaits*; l'*estime* et l'*amitié* ne jettent pas plus de poudre aux yeux; et la *parfaite considération* est devenue style d'administration.

Madame Celnart prétend que *j'ai l'honneur d'être* est moins respectueux que *je suis*. Les gens qui ont fréquenté les salons du bon ton disent le contraire; moi je ne dis rien, si ce n'est qu'il faut consulter son cœur et les convenances, et que tout le reste est niaiserie. Un jeune homme qui écrit à un vieillard, une dame ou un supérieur, *je suis avec*

considération, est un sot; celui qui écrit *avec la considération la plus distinguée*, est encore plus sot; un vieillard, une dame ou un supérieur peuvent fort bien se passer de la considération d'un jeune homme, d'un blanc-bec ou d'un commis. Quand on m'a fait ou prié de faire *des compliments empressés*, j'avoue que je n'ai jamais rien compris à cette phrase. *Recevez mes salutations* est par trop leste, et ne peut s'adresser qu'à un inférieur que l'on veut molester. Et, à ce propos, je vous dirai que l'on ne doit molester personne, ni par lettres, ni autrement. Si vous écrivez à votre ennemi le plus cruel, fût-ce pour lui proposer un duel, employez encore les règles de la politesse.

Je suis, avec la plus parfaite considération et la plus haute estime, d'un supérieur à un inférieur, serait presque une insolence si ce n'était une fatuité, etc. En résumé, le *respect*, l'*affection* et l'*amitié* doivent fournir le fond de toutes les suscriptions : le *respect* pour les supérieurs, les vieillards, les dames et les parents les plus proches ; l'*affection* pour les parents les moins proches, les pères aux enfants, etc., l'*amitié* pour les amis et camarades.

Pour les personnages d'un rang élevé, la suscription se coupe en deux parties ; exemple :

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Cette formule convient parfaitement, surtout quand

on veut obtenir quelque chose. Dans ce cas, on peut encore mettre ceci :

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

DE VOTRE ALTESSE (ou de votre excellence, etc.),

le très-humble et très-obéissant serviteur.

Si vous êtes un rigide démocrate, ces formules pourraient bien offusquer un peu votre fierté républicaine, et vous me direz comme Benoît.

Benoît est un brave garçon, qui a fait la guerre en Afrique pendant sept ans, et s'en est revenu avec une jambe de moins et une pension en espérance. Ses deux bras et une jambe qui lui restent lui permettant de travailler utilement, il est entré chez un fermier en qualité de *valet* d'écurie. Un jour, il me prie de relire une pétition qu'il adressait au ministre de la guerre. J'y ajoutai la suscription ordinaire. Benoît, en lisant la dernière période, *votre trés-humble et très-obéissant serviteur*, devint rouge comme un coq d'Inde en colère.

— Monsieur, me dit-il fièrement, je suis valet d'écurie et démocrate, c'est vrai ; mais je ne suis serviteur de personne !

Ce fut avec la plus grande peine que je parvins à lui faire comprendre que ces mots qui le choquaient ne constituaient qu'une simple formule de politesse, sans autre valeur, et qu'en l'employant avec un ministre il n'en restait pas moins libre, comme un valet d'écurie.

Et puis, je vais révéler ici un petit secret d'administration qui convertira les plus fiers : c'est que le

chef de bureau chargé de décacheter les lettres d'un ministre regarde d'abord la suscription. Si elle est malhonnête et hors d'usage, il en conclut naturellement que la lettre vient d'un homme grossier, sans éducation, et il la jette très tranquillement dans le panier aux rebuts, sans la lire.

Toute lettre cérémonieuse ne doit pas avoir de *post-scriptum*. *Recevez l'assurance des sentiments distingués avec lesquels* etc., est on ne peut plus collégien.

Vous ne pouvez charger d'une commission pour un tiers que les personnes avec lesquelles vous êtes intimement lié. Il serait fort incivil d'écrire à votre supérieur ou à tout autre individu dont la position sociale est plus élevée que la vôtre : *Veuillez bien vous charger*, *Monsieur le Duc*, *d'assurer de mes respects Monsieur*, etc.

Quant à l'intérieur d'une lettre, finissons-en. J'en ai déjà trop dit pour les gens d'esprit, et je n'en dirai jamais assez pour ceux qui n'en ont pas. Venons-en à la manière de mettre l'adresse. Votre lettre sous enveloppe, en forme de carré long, est cachetée avec de la cire, ce qui est plus respectueux et plus distingué, ou avec des pains à cacheter, faute de cire. Vous la retournez et écrivez d'abord en haut du carré, à droite, *Monsieur* ou *Madame*, en retranchant la préposition *à*. A la seconde ligne vous répétez le mot *Monsieur*, et vous ajoutez le nom à la suite. C'est tout ce que cette ligne doit contenir, à moins qu'il n'y ait un titre qui puisse se placer devant le nom, comme *Monsieur le duc*, *Monsieur le baron*, etc. La troisième ligne contient les qualités ; la quatrième le nom de la

rue et le numéro de la demeure; enfin la cinquième le nom de la ville où demeure la personne. Exemple :

Monsieur

Monsieur le marquis de Champauchou,
professeur de civilité puérile et honnête,
rue des Marmousets, 30.
Paris.

Le célèbre médecin Boerhaave se vantait d'avoir une réputation si étendue, qu'il suffisait, pour qu'une lettre lui parvînt, d'y mettre cette suscription : *à Boerhaave, en Europe ;* et en effet il en reçut une d'un lettré chinois qui ne portait que cette adresse. Nous avons à Paris pas mal de petits grands hommes qui sont bien enchantés quand pareille aventure leur advient. Ainsi donc, quand vous écrivez de Paris, vous pouvez vous abstenir de mettre *Paris*, que vous remplacerez par *en ville.* Si c'est à un homme excessivement connu, comme *Lamartine*, *Victor Hugo*, vous pouvez vous abstenir de mettre la rue et le numéro.

Mais cependant prenez garde aux homonymes, car il y a au moulin plus d'un âne qui s'appelle Martin. Un jour il arrive au bureau des messageries une énorme caisse d'excellente liqueur, à l'adresse de Monsieur V. Hugo, sans autre qualification. Les employés du bureau ne doutent pas un instant, et font transporter la caisse au grand homme qui porte ce nom. Le grand homme trouve tout simple cet hommage spiritueux d'un inconnu à son vaste génie ; il boit les liqueurs et les fait boire à ses amis. Rien de mieux.

Mais voilà qu'un beau jour un autre M. V. Hugo,

celui-là négociant, se présente à la messagerie pour réclamer la caisse de liqueur. Grand embarras ! on le renvoie à M. Victor Hugo grand homme. M. V. Hugo grand homme envoie promener M. V. Hugo négociant, en lui disant que les hommages au génie étaient avalés, consommés, et que d'ailleurs ce qui est bon à prendre est bon à garder. Grand bruit ! M. V. Hugo négociant exige que l'on paye la marchandise. M. V. Hugo grand homme n'entend pas de cette oreille. Procès. Des juges qui ne comprennent pas tous les priviléges du génie socialiste, condamnent M. V. Hugo à dégorger, jusqu'à la concurrence d'une somme de.....

Ceci vous prouve bien qu'il est prudent de mettre la rue et le numéro sur une adresse. Nos bons aïeux mettaient le numéro après le nom de la rue, ainsi *no 35* ou autre. Le progrès français n'a été que jusqu'à retrancher l'antécédent n°. Les Anglais, qui perfectionnent toutes nos découvertes, ont imaginé de faire une inversion un peu bête, il est vrai, mais qui a le mérite d'être neuve ; ils placent le numéro, sans *n*, devant le nom de la rue, ainsi :

35, rue Saint-Honoré.

Vous sentez bien que cet effort d'intelligence a séduit nos dandys et nos jolies femmes, d'où il résulte qu'il y a aujourd'hui deux camps dans la société : le camp qui veut le numéro avant, et celui qui le veut après. Sur ce point, je vous conseille de faire comme vous voudrez.

Si vous confiez une lettre à une personne qui veut bien se charger de la remettre à un tiers, vous la lui

donnez ; mais la personne doit la cacheter elle-même, en votre présence, en la prenant de vos mains, sous peine de la plus grande impolitesse.

Quant aux lettres de faire part, pour mariage ou enterrement, je vous conseille de ne pas en abandonner la rédaction à votre lithographe, sous peine d'y trouver force inconvenance. Par exemple, les personnes qui *font part,* c'est-à-dire qui écrivent collectivement le billet d'enterrement, je suppose, ne doivent pas être tous les membres de sa famille indistinctement, mais seulement les plus proches parents, ou, à défaut de parents, les héritiers. Il est du dernier ridicule de voir figurer, dans certaines lettres, une kirielle de noms, de quoi peupler tout un village, et surtout ceux de bambins de deux à trois ans. Quand le mort a encore son père et sa mère, ce sont eux, et ses frères et sœurs seulement, qui doivent *faire part.* S'il n'y a pas d'ascendants, les enfants seuls figurent dans le billet. Les frères, sœurs et neveux, cousins et cousines, ne doivent y placer leurs noms que lorsqu'ils sont héritiers, s'il n'y a pas d'enfants.

La vanité ne doit jamais montrer le bout de l'oreille dans ces sortes de billets, surtout dans ceux d'enterrement. « N'est-ce pas pitoyable, en effet, dit un homme d'esprit, d'y voir annoncer que l'un des parents est membre de plusieurs sociétés savantes, ou chevalier de la Légion d'Honneur?..... Comment la vanité ose-t-elle se montrer si importante, quand la tristesse doit occuper le cœur et l'esprit? »

J'ai entre les mains, au moment où j'écris ceci, une lettre de faire part des plus curieuses. J'y trouve que M. L. est notaire; M. C , avocat; M. N., huissier;

M. D., marchand de nouveautés ; et M. B., fabricant de bougie. Il n'y manque absolument que les adresses pour devenir de la politesse industrielle.

Quant aux lettres d'invitations, nous en traitons au chapitre *des invitations.*

RÉSUMÉ.

1. Tout individu capable d'écrire une lettre anonyme pour nuire à quelqu'un est un lâche et un infâme.

2. Tout individu capable d'écrire une lettre pseudonyme pour nuire à quelqu'un est un faussaire.

3. Tout individu qui écrit une lettre contenant des injures ou des malhonnêtetés est un grossier personnage, sans ombre d'éducation.

4. Si vous recevez une injure, verbalement ou par écrit, répondez-y par le mépris, et n'écrivez pas. Si par quelques circonstances particulières vous étiez forcé de le faire, écrivez avec fermeté, mais poliment.

5. N'écrivez jamais si vous n'avez pas un sujet pour écrire, à moins que ce soit à un ami intime ou à un parent.

6. Si vous recevez une lettre, répondez le plus prochainement possible.

7. Écrivez de votre propre main aux personnes que vous honorez ou auxquelles vous devez du respect.

8. Écrivez proprement, correctement, sur beau papier neuf et sans tache. Écrivez à moitié marge pour les ministres et grands protecteurs.

9. Ne poudrez jamais votre lettre avec du tabac, car c'est une grosse impolitesse dont on pourrait s'apercevoir.

10. Quand vous écrivez à un parent ou à un ami, écrivez-leur vous-même, tel que vous pensez, et ne vous faites aider par personne.

11. Si vous écrivez à un supérieur pour lui demander quelque chose, faites-vous faire un brouillon de lettre par quelqu'un qui entend mieux que vous les formules à suivre, et recopiez-le.

12. Si votre lettre s'adresse à un chef d'administration, faites-la recopier par une personne qui ait une belle écriture.

13. Quand on écrit à un ministre, à un prince ou à une autre personne d'un rang très élevé, on écrit à mi-marge, et le commencement de la lettre doit être vers le milieu de la largeur du papier. La feuille de papier doit être in-folio, dite *papier-ministre*. Dans ce cas, suivez exactement le formulaire que nous vous avons enseigné dans cet article.

14. Que votre style soit toujours approprié 1° à la circonstance ; 2° à la personne ; 3° à vos propres sentiments ; 4° éloignez-en l'emphase, le prétentieux, et tout ce qui sent le chercheur d'esprit.

16. Le style le plus simple, le plus naturel, est le cachet de l'homme qui a véritablement de l'esprit.

16. Du reste, conformez-vous en tout point aux règles adoptées par l'usage de la bonne société, règles que je vous ai enseignées ci-dessus.

DU RAFFINÉ EN POLITESSE.

Autrefois, on trouvait dans le monde le *raffiné d'honneur*, sorte de spadassin du bon ton, qui vous tuait un homme pour un mot, pour un signe, pour un regard, par principe et dans les règles. Aujourd'hui, nous n'avons plus que le *raffiné de politesse*, personnage beaucoup moins dangereux, mais tout aussi original.

Le raffiné de politesse est né près d'un salon, y est entré en bavolet, y a reçu sa première et sa dernière éducation, et tout le reste du globe lui est resté inconnu, jusqu'au moment où de *grands malheurs de famille* l'ont forcé d'accepter une place de copiste dans un ministère qu'il n'a pas quitté depuis trente ans, et où, par son exactitude, il est parvenu aux appointements de 2,000 francs.

Il a de cinquante-cinq à soixante ans, et s'il ne lui manquait pas quelques dents et qu'il eût la taille plus droite, vous pourriez le prendre, grâce à sa perruque blonde, pour un homme de quarante-cinq ans. Il est long, mince, maigre, comme tiré à la filière, et fort agile pour son âge. Il porte encore les souliers à boucles d'argent à la Louis XVI, les bas chinés du Directoire, la culotte courte de l'Empire, l'habit à queue de morue de la Restauration, le paletot de Louis-Philippe; mais il a refusé la blouse du Gouvernement provisoire. Il n'entre jamais dans un salon sans avoir, en toute saison, un bouquet de violette à la boutonnière, et, à la main, un nombre toujours

impair d'autres bouquets, trois, cinq ou sept, destinés aux *belles dames.*

Il entre une minute après avoir été annoncé, car il faut ce temps-là pour arranger sa perruque et sa petite harangue. Il fait un pas et salue devant lui ; puis deux autres pas, et salue à droite ; puis trois autres pas, et salue à gauche. Il arrive devant la dame du logis : quatrième salut plus profond que les autres. Il lui prend la main et la baise bien respectueusement, en lui disant : « *Belle dame, permettez* » ; il se redresse alors pour la première fois depuis qu'il est entré, il choisit le bouquet le plus frais qu'il ait à la main ; il le présente, et dit : « *Permettez, belle dame* » en faisant une cinquième révérence, mais d'un air plus dégagé. Enfin il fait sa distribution de bouquets. Mais comme le fin matois ne veut faire soupçonner aucun sentiment de préférence, il les distribue aux voisines les plus près de la maîtresse de la maison, à droite et à gauche, et jamais plus d'un côté que de l'autre. Le compliment est le même pour toutes, avec cette seule modification pour les jeunes filles : « *Permettez, charmante demoiselle.* »

Le raffiné de politesse est la bonté moutonnière personnifiée. Vous lui écrasez un doigt de pied avec le talon de votre botte, et vous vous disposez à lui faire vos excuses, il prend l'initiative, et vous dit : « Mille pardons, monsieur, j'ai la mauvaise habitude d'avancer ainsi le pied ! j'ose espérer que vous ne vous êtes pas blessé ? » — Mais si lui-même a la maladresse de marcher sur le pied de quelqu'un, ah ! alors, c'est une explosion d'excuses, de désespoir, de chagrin, et

il ne finit ses gémissements que pour prendre une prise de tabac dans sa tabatière en argent.

Malgré ses cinquante ans, le raffiné se permet encore de danser; mais uniquement en faveur des vieilles dames et des petites filles, ce que les gens grossiers appellent *faire danser les tapisseries.* Aussi, quand il arrive à la soirée, voyez comme toutes les figures de huit à douze ans, et de quarante à cinquante, s'épanouissent de joie et d'espérance ! Jamais le raffiné n'ouvre la bouche que pour dire, fût-ce au dernier malotru, une chose agréable, et jamais je ne l'ai entendu médire de personne, pas même des gens qui l'ont gravement offensé.

J'ai vécu dans l'intimité d'un peintre célèbre, M. D., qui a laissé Greuze bien loin derrière lui, et je lui ai volé le secret qu'il emploie pour faire des têtes de jeunes hommes si belles, et des têtes de jeunes femmes si angéliques. Il fait poser de jeunes femmes de vingt ans pour dessiner ses têtes de jeunes hommes, et de jolies petites filles de douze à treize ans pour peindre ses têtes de jeunes femmes. Le raffiné emploie, pour plaire à tout le monde, un procédé tout-à-fait analogue; il parle aux hommes le même langage flatteur que l'on n'adresse généralement qu'aux dames, et il parle aux dames comme on le ferait à des anges.

Vous avez probablement entendu parler d'un original plein d'esprit, nommé M. Grimod de la Reynière, auteur d'un *Almanach des Gourmands*, qui eut un très grand succès tant que ce fut lui qui le rédigea. Cet homme joignait tous les jours chez lui l'exemple au précepte, d'où il est résulté qu'après avoir, je ne dis pas dissipé, mais *mangé* une partie de sa fortune,

il fut obligé d'aller se fixer à Montmorency, où il a digéré le reste. M. de Latouche, l'auteur spirituel du *Paysan de la vallée aux Loups*, de la *Correspondance de Ganganelli*, etc., alla un jour lui rendre visite et accepta son invitation à dîner, invitation qu'il ne faisait que très rarement, et seulement aux gens d'un mérite reconnu. Après avoir mangé de dix plats très recherchés, qu'il faisait servir les uns après les autres, la conversation tomba sur Charles Nodier.

— Votre Nodier! s'écria l'amphitryon, c'est un critique sans sel, un littérateur sans goût, qui, j'en ferais la gageure, ne saurait pas distinguer l'aile d'un faisan de celle d'une bartavelle!

— C'est un savant distingué.

— Un savant! lui!... Pourriez-vous me dire quelle sauce il a inventée?

— Dans tous les cas, c'est un homme aimable, un charmant convive.

— Pour le coup, voilà qui est trop fort! Je vous dis, moi, que c'est un homme qui manque tout-à-fait d'usage, de bonnes manières et de politesse. Comment, Monsieur! il a dîné trois fois chez moi, et il n'a pas eu une seule indigestion! et vous appelez cela de la politesse!!

Le raffiné de politesse pousse la complaisance plus loin que Charles Nodier, et il n'hésiterait pas à crever d'ingestion plutôt que de refuser une *belle dame* qui insisterait pour lui faire manger la moitié d'une dinde truffée, car ce qu'il aime le mieux au monde, après la politesse, c'est la dinde truffée. Aussi est-il bien un peu parasite et gourmand; mais sous ce rapport comme sous tous les autres, c'est l'homme le plus

accommodant qu'il y ait au monde, et vous ne lui serviriez que des pommes de terre en robe de chambre, qu'il trouverait encore moyen de vous complimenter sur leur goût délicieux et la délicatesse de leur fumet. Il serait bien possible, par exemple, que, plus tard, il s'arrangeât de manière à avoir une affaire pressée chaque fois que vous l'inviteriez, et il vous affirmerait bien sincèrement qu'il en est au désespoir.

Malgré ses ridicules, dont on s'amuse le plus souvent, le raffiné de politesse possède le rare talent de se faire bien venir partout, et de se faire aimer de tout le monde. Chaque année, depuis le quatorze décembre jusqu'au seize janvier, il est attaqué d'un gros rhume qui le retient chez lui et le force à suspendre ses visites; mais comme tout le monde en connaît la cause, tout le monde le lui pardonne, et chacun est content de le voir revenir avec la saison des violettes.

RÉSUMÉ.

1. L'excès en tout est un défaut; mais l'excès en politesse, tel ridicule qu'il puisse être, ne vous fera jamais que des amis.

2. Le seul excès que vous devez craindre en ce genre, est celui qui vous conduirait à une lâche servilité, même avec les dames.

3. Cependant, que votre politesse ne soit jamais affectée au point d'être ridicule.

4. Le raffinage de telle chose que ce soit lui fait perdre de son poids.

MONSIEUR SANS-GÊNE.

Vous avez sans doute connu monsieur Sans-Gêne, car ce *bon enfant*, comme il se nomme lui-même, se rencontre partout depuis la révolution de 1830, et surtout depuis celle de 1848.

Monsieur Sans-Gêne se trouve placé à côté de vous, au spectacle, et pourvu que vous vous fassiez mince pour lui laisser ses coudées franches, vous voilà dans ses petits papiers; il commence la conversation par *monsieur ;* au second acte il vous dit *mon cher*, et au troisième *mon cher ami* : vous voilà camarades ; il vous raconte les succès de la pièce, les scandales des coulisses, les anecdotes du foyer, le procès du directeur, les bons mots de la Déjazet, les intrigues de la prima dona, et le désappointement des auteurs. Il sait tout et raconte tout avec gaîté, malice, et même avec un certain esprit qui vous amuse. Il vous dit son nom et vous arrache le vôtre. Le spectacle est fini et votre homme vous crie de le suivre pour éviter d'être écrasé dans les couloirs où il se fraye, à grands coups de coude, un large passage à travers la foule. Arrivé dans la rue, il passe son bras sous le vôtre, et vous accompagne jusqu'à votre porte, bon gré malgré vous, pour que vous n'ayez pas peur des filous ; là, il vous serre la main, vous dit : « Adieu *mon bon ami* » et s'en va en sifflant. En montant votre escalier vous vous dites : « C'est un drôle de corps, mais un bon enfant. »

Le lendemain vous êtes en soirée chez Madame B..,

le salon s'ouvre brusquement; un individu s'y précipite avant qu'on ait eu le temps de l'annoncer : c'est Monsieur Sans-Gêne. Il est en redingote et ses bottes sont un peu crottées, mais bast! il est trop bon enfant pour tenir à l'étiquette. Vous êtes la première personne qu'il aperçoit : il s'élance, vous serre la main à vous écrasez les doigts, vous embrasse. — Que je suis heureux, mon ami, de vous rencontrer ici : mais pardon, il faut que je me présente d'abord au maître et à la maîtresse de la maison, et il ne vous adresse plus la parole de toute la soirée.

Il va ensuite se jeter de son long sur une causeuse dont il crotte le damas avec ses bottes; puis il tire de sa poche une calote de velours noir qu'il met sur sa tête de crainte de s'enrhumer. Il se lève, va tirer un cordon de sonnette qu'il agite de toutes ses forces; un domestique arrive « Joseph, lui dit-il, apportez du bois, car voilà un feu qui ne va pas. » Il place lui-même trois énormes buches dans le foyer, et les attise jusqu'à ce qu'elles soient enflammées ; alors il ramène de côté les deux pans de sa redingote, s'appuie le dos contre le chambranle de la cheminée, croise les jambes, se chauffe les mollets, et se met à chanter quelque calembredaine. Il va ouvrir le piano dont il ne sait pas jouer, il va fureter dans tous les coins, regardant tout, touchant à tout, puis, s'il casse une porcelaine, il en ramasse un éclat, l'examine, « tiens, dit-il, je croyais que c'était du Sèvres, mais je vois à la cassure que c'est du Japon, » et il va faire peur à une dame en faisant semblant de vouloir l'embrasser. S'il trouve un coffret sur la cheminée, il l'ouvre, lit les lettres ou les tablettes qu'il

contient; un livre lui convient-il ? il le met ostensiblement dans sa poche. Pour faire enrager une demoiselle, il prend une rose sur sa tête et la met à sa boutonnière ; il arrache un ruban à une autre, etc., etc., etc.

Tout-à-coup il demande tout haut : *Quelle heure est-il ?* » Sans prendre en considération la grave impolitesse qu'il commet, il sonne le domestique : « Joseph ! apportez-moi mon chapeau que j'ai laissé dans l'antichambre. » Il s'approche de la glace, ôte sa calotte, met son chapeau, et s'en va au pas de charge sans rien dire à personne.

Tout le monde le regarde partir, on se dit : « Il est drôle, mais bien bon enfant ce Monsieur Sans-Gène, d'ailleurs il est baron, il a quarante mille francs de rente, il est généreux et célibataire, c'est un très bon parti. Alors chaque maman jette un coup d'œil significatif sur sa demoiselle, et on parle d'autre chose.

Le lendemain matin au moment où vous allez vous mettre à table, votre porte s'ouvre et quelqu'un entre sans se faire annoncer; c'est Monsieur Sans-Gêne qui s'écrie : « Parbleu, mon bon ami, cela se trouve bien ! je venais justement vous demander à déjeûner ! » Sans attendre votre réponse il prend une chaise, s'assied au haut bout de la table, se saisit d'un couteau et découpe. Pendant que vous faites servir vos convives ou votre famille, il débouche une bouteille, goûte le vin. — Comment se nomme votre domestique ? — Philippe. — Philippe, dit-il, allez chercher du Mâcon, le Bordeaux est trop froid pour mon estomac ; ayez soin aussi de servir le café très chaud, et d'avoir du très bon cognac, car je ne bois jamais de liqueurs. »

— Mon bon ami, dit-il après déjeûner, je vous enlève aujourd'hui pour toute la journée ; ma voiture est en bas qui nous attend.

Je me laisse faire et nous allons au bois. A six heures nous arrivons chez lui, où un excellent dîner et trois ou quatre de ses joyeux amis nous attendent. On mange, on rit, on cause pendant une heure et demie. Nous en étions au Champagne dont nous avions déjà sablé quelques verres quand tout-à-coup notre amphitryon se lève et va... se coucher.

— C'est un drôle de corps, dis-je !

— C'est vrai, me répondent ses trois amis, mais c'est un bon enfant, tout-à-fait sans façon, nous sommes faits à cela et nous agissons de même. Maintenant à nous le Champagne et à la santé de notre hôte.

Heureux le célibataire qui a quarante mille francs de rente et qui peut se mettre à son aise partout !

RÉSUMÉ.

1. Pour jouer impunément le rôle de M. Sans-Gêne, il faut avoir quarante ans, quarante mille francs de rente et être à marier.

2. A moins de ça, Monsieur Sans-Gêne cesse d'être un aimable original pour devenir un grossier personnage.

3. Dans tous les cas, ses manières prouvent qu'il a plus d'estime pour sa personne que pour la personne des autres.

4. Il manque totalement d'éducation et ne comprend pas la politesse.

DE LA BONTÉ.

Mademoiselle de France, sœur d'un de nos rois, était si bonne qu'elle ne pouvait entendre dire du mal de quelqu'un sans en souffrir. Elle avait eu beaucoup à se plaindre d'une dame de la cour, et cependant jamais on ne lui entendit parler d'elle, ni en bien, ni en mal. Un jour, sa femme de chambre crut lui faire sa cour en tenant des propos un peu méchants sur le compte de cette dame.

— Chut! chut! Julie, ne dites pas de vilaines choses comme celles-là.

— Mais, madame, vous savez bien que je dis la vérité.

— Je ne veux pas savoir des vérités de ce genre.

— Cette femme vous a grièvement offensée!

— Je ne m'en souviens plus.

— Elle est votre ennemie mortelle!

— Moi, je ne suis l'ennemie de personne.

— Comment, je ne puis rien dire de ceux qui vous veulent du mal.

— Non.

— Pas même du Diable?

La princesse hésita un moment et répondit :

— Julie, il ne faut dire du mal de personne!

Je n'ai pas besoin d'ajouter, après cela, que mademoiselle était aimée jusqu'à l'adoration de toutes les personnes qui l'entouraient.

La bonté est, pour les hommes qui doivent vivre dans le monde, non-seulement un devoir, mais encore

la méthode la plus sûre pour désarmer l'envie, cette passion funeste qui ne pardonne aucune supériorité de rang, de fortune ou de mérite, cette odieuse envie qui, non contente d'envenimer tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle touche, dévore le cœur de celui qui la porte dans son sein. Si j'étais homme à me venger cruellement de mon plus mortel ennemi, je lui souhaiterais de devenir envieux!

La bonté, toute seule, suffit pour vous faire aimer dans le monde, car elle porte en elle un charme indéfinissable qui séduit et attire les cœurs. Elle a une telle puissance sur l'âme humaine, qu'un seul de ses actes peut faire oublier plus d'une action douteuse. Un homme doué d'une grande bonté ne peut pas manquer de politesse, car elle est dans sa nature, et quant à l'usage du monde, à la rigueur il pourrait, s'en passer, s'il ne tenait qu'à être bien reçu partout. Si les hommes destinés à gouverner connaissaient toute la puissance de la bonté, nous ne verrions pas si souvent les trônes se briser sous le poids de la colère du peuple.

Un homme qui a sauvé la France de l'anarchie, qui l'a couverte de gloire, et qui a semé sur son sol le germe de toutes les prospérités; un homme qui, mort depuis près de trente ans, règne encore sur la France par le souvenir; cet homme, dis-je, connaissait fort bien la puissance de ce levier pour agir sur les masses, qu'il entraînait à sa suite comme par un pouvoir magique.

Napoléon, n'étant encore que consul à vie, aimait à aller passer quelques heures de loisir à la Malmaison, pour se reposer du gouvernement difficile de la

France. Il y était suivi par ses aides-de-camp et plusieurs jeunes officiers supérieurs, auxquels se joignaient quelques jeunes gens distingués par leurs talents ou leur mérite. Isabey, le peintre, était de ce nombre. Là, cette brillante jeunesse était relevée de toute étiquette, se livrait sans contrainte à une folle gaîté, et, dans ses jeux, elle invoquait souvent les souvenirs du collége. Un jour elle jouait au cheval fondu. Ce jeu d'écoliers consiste à se mettre à la file, à vingt-cinq ou trente pas les uns des autres; puis le dernier prend son élan en courant, saute par dessus la tête de tous ses camarades l'un après l'autre, en leur appuyant les mains sur les épaules s'il n'est pas assez leste pour les franchir sans cela. Arrivé au dernier il s'arrête à vingt-cinq pas, et tend le dos en attendant que les autres le franchissent à leur tour.

La ligne de joueurs fit le tour du parc, toujours courant et sautant, et arriva ainsi dans l'avenue des peupliers, où, par hasard, Bonaparte se promenait les deux mains derrière le dos. Isabey venait de franchir les joueurs; il en aperçoit encore un devant lui, s'élance, lui met les deux mains sur les épaules et saute; mais comme le cheval-fondu ne s'attendait à rien, il se fond en effet sous la secousse qu'il éprouve et roule sur le sable avec le sauteur. Isabey ne s'aperçut que dans ce moment qu'il venait de renverser le premier consul. Il eut une si belle peur qu'il se mit à courir avec la rapidité d'un cerf, enfila la route de Paris, allant toujours le même train jusqu'à son arrivée, et fut, à demi-mort de fatigue, se cacher chez un de ses amis. Bonaparte se releva furieux et mit la main sur la garde de son épée. Mais

lorsqu'il vit les enjambées que faisait Isabey dans sa course sur la grande route, sa colère s'évanouit et il ne put s'empêcher d'en rire aux larmes avec ses jeunes apprentis courtisans.

Le lendemain Isabey reçut, de la part du premier consul, une lettre qui l'invitait à revenir à la Malmaison, où il ne se présenta qu'en tremblant. Bonaparte lui dit, en lui pinçant légèrement l'oreille :

— Ah! ah! vous avez eu grand'peur hier! j'en suis bien aise. Cela vous apprendra que tout grand peintre qu'on soit, on ne doit pas sauter sur le dos du premier magistrat d'une république comme la France.

Et tout fut fini. Isabey, tout le temps de sa vie, eut un véritable culte d'amour pour l'empereur.

Plusieurs années après cette aventure, l'empereur conduisait à Moscou son armée jusque-là victorieuse. Il avait plu toute la journée, et les chemins défoncés n'offraient plus qu'une boue épaisse et tenace. Deux simples soldats, très fatigués, marchaient avec la plus grande peine, en enfonçant dans la boue jusqu'à mi-jambe. L'un d'eux, dans sa mauvaise humeur, maugréait de tout son cœur contre Napoléon, et le traitait on ne peut plus mal, dans son langage un peu trop énergique.

— Tais-toi donc, lui dit son camarade en lui poussant le coude.

— Pourquoi donc; ne m'est-il pas permis de me plaindre?

— Mais l'Empereur est derrière nous, il t'entend.

— Eh bien! n'as-tu pas peur qu'il me destitue?

Napoléon, qui, en effet, avait entendu toute la conversation, arrêta son cheval devant le soldat et

lui dit : — Mon brave, chacun sent ses peines et s'en plaint à sa manière. Allez dire à votre colonel que je viens de vous faire sergent.

En 1815, à la bataille de Waterloo, un officier des grenadiers de la garde tomba la poitrine percée d'une balle. En mourant il cria vive l'Empereur ! c'était le grognard dont je viens de vous parler.

RÉSUMÉ.

1. La bonté est la vertu qui vous fera le plus chérir dans le monde et dans la famille.

2. Elle fournit le moyen le plus puissant pour désarmer l'envie et la médisance.

3. Elle porte avec elle un charme indéfinissable qui attire tous les cœurs.

4. Elle a une telle puissance sur le cœur humain, qu'un seul de ses actes peut faire pardonner bien des actions douteuses.

5. Une personne douée d'une grande bonté ne peut jamais manquer de politesse, car la politesse n'est que l'expression de la bonté.

6. Le masque de la bonté est celui avec lequel les hypocrites font le plus de dupes.

7. Les jeunes personnes doivent donc se défier du masque de la bonté, et encore plus de la bonté de leur propre cœur.

8. Ce n'est que par des actes et non par de vaines paroles que l'on peut s'assurer que les gens qu'on ne connaît qu'imparfaitement ont véritablement de la bonté.

LA POLITESSE DE COEUR.

M. Alfred B. était le fils d'une très honnête famille que la première révolution avait ruinée. Son père, homme de mérite, plein de philosophie et de courage, se retira du monde pour aller habiter, au milieu des bois, une petite propriété, seul débris qui lui restait d'une grande fortune, et là, il s'occupa exclusivement de l'éducation de son fils Alfred. Mme B., sa femme, avait beaucoup vécu dans le monde, elle put donner à son fils les meilleures leçons sur la politesse et le savoir-vivre, et elle s'attacha surtout à développer les excellentes qualités dont la nature a toujours semé les précieux germes dans le cœur de tous les enfants, quoi qu'on en dise. Le plus ordinairement, quand ces germes meurent sans se développer, c'est faute d'avoir été cultivés par les parents, qui souvent abandonnent leurs enfants aux funestes effets du mauvais exemple et de la mauvaise compagnie.

Alfred était doux, charitable, aimant, bon à l'excès, et sans cependant que sa bonté dégénérât jamais en faiblesse. A dix-huit ans, son père et sa mère le chargèrent de bénédictions, de lettres de recommandation, lui donnèrent la petite somme qu'une sévère économie de dix ans leur avait permis d'amasser pour cet objet, et l'envoyèrent à Paris prendre ses inscriptions de droit. Le jeune homme, dans la capitale, eut le talent de se faire aimer de tous ses camarades d'études, sans partager leurs

plaisirs (il n'était pas assez riche pour cela), ni leurs excès, qui ne pouvaient s'accorder avec la sévérité de ses principes. Après quatre ans d'un travail opiniâtre, il devint un avocat instruit et éloquent, et après avoir gagné un procès important qui lui fit beaucoup d'honneur dans le monde et au barreau, il crut sa fortune faite..... Pauvre garçon!..... Il croyait encore que la probité rigoureuse et le talent modeste suffisent pour faire son chemin!

Quatre ans plus tard, le pauvre Alfred était désespéré, parce qu'il ne lui restait plus que deux moyens de se soustraire à la misère qui commençait à le talonner: l'un, d'aller se jeter à la rivière la tête la première; l'autre, d'achever la ruine de son père et sa mère, et il avait trop de morale dans le cœur pour faire l'un ou l'autre.

Il en était là lorsqu'il fut invité à dîner chez le baron de L., ancien ami de sa famille. Après avoir brossé son vieil habit noir un peu râpé, et passé de l'encre sur le contour roussâtre de son chapeau, il partit. Le hasard le plaça, à table, à côté d'une fort jolie demoiselle, fille unique du général D., et parfaitement bien élevée. Quelquefois un cruel hasard vient fortuitement déranger le système de décence le plus rigoureux et couvrir de confusion la victime qui s'y attendait le moins. La charmante voisine d'Alfred fut une de ces victimes. Elle se pencha en avant et étendit les bras pour atteindre à un objet qu'on lui présentait. Dans cette attitude forcée, il lui échappa une de ces incongruités bruyantes que la décence empêche de nommer, surtout dans un livre écrit sur la politesse. A ce bruit fatal, qui fut entendu d'un

bout de la table à l'autre, tous les yeux se portèrent sur Alfred et sa voisine. Il me serait impossible de vous peindre la confusion et la honte de la pauvre jeune fille; elle rougit d'abord, puis elle pâlit horriblement et fut sur le point de se trouver mal.

Alfred eut pitié d'elle, et, avec cette bonté de cœur qui le caractérisait, il résolut de la tirer de cette pénible position. Il se leva, et adressant la parole au baron et à ses convives : « Monsieur le baron, dit-il, et vous mesdames, je vous prie humblement de me pardonner la faute que je viens de commettre, et de l'attribuer à une maladie qui, depuis quelques jours, est venue m'affliger. » Puis le jeune homme prit son chapeau et se retira après avoir salué avec une sorte d'humilité. Quand il fut sorti on rit un peu à ses dépens, on s'amusa un peu de la singularité de sa maladie, puis on n'y pensa plus. — Voilà, se disait-il en lui-même, une aventure qui me couvrira de ridicule dans le monde; mais, ma foi, je n'en aurai jamais de regret, car c'est une bonne action qui ne manque pas de courage.

Huit jours après, Alfred était plongé dans de tristes réflexions, car il venait de recevoir congé de son propriétaire, et il devait lui abandonner son modeste mobilier pour s'acquitter des trois termes échus. Il entend frapper à la porte de son humble logis, et n'est pas peu surpris de voir entrer chez lui le général D. — Je vois, monsieur, que ma visite vous étonne, elle vous surprendra bien davantage quand vous saurez que je viens ici comme messager d'une jolie demoiselle dont voici un billet.

Alfred, après avoir fait au général les honneurs de

son petit logement, lui demanda la permission d'ouvrir la lettre, qui, du reste, n'était pas cachetée. Il lut :

« Monsieur, la première fois que vous m'avez vue vous m'avez donné la preuve que vous aviez un bon et noble cœur, car vous vous êtes dévoué pour moi. Je suis convaincue qu'un homme capable d'une telle action ne peut que faire le bonheur d'une femme. En conséquence, mon père vous dira que je désire vous témoigner ma reconnaissance en vous offrant ma main et ma fortune. Votre, etc. »

Cette lettre bouleversa le pauvre Alfred; il la regardait, il regardait ensuite le général, et une grosse larme qui roulait dans ses yeux tomba sur la signature du billet, qu'il tendit au général d'une main tremblante.

— Jeune homme, vous acceptez ?

— Je ne le puis, général !

— Comment, monsieur, vous refusez ma fille ! une fille qui a trois cent mille francs de dot ?

— Oui, général ! je refuse, mais écoutez-moi : la misère est un mal affreux, je le sais, mais elle n'a rien de honteux quand on ne l'a mérité ni par sa paresse, ni par aucun autre vice. Je ne rougirai donc pas de vous avouer que je ne possède absolument rien.

— Allons, monsieur, partons, car vous avez trop de galanterie pour faire attendre une dame, et ma fille nous attend. Je suis entêté comme un vieux Breton, et, en vous mariant malgré vous je veux prouver qu'un bon cœur et une bonne éducation valent souvent mieux que la fortune pour faire son chemin dans le monde.

La bonté du cœur est le lien le plus puissant de la société; c'est elle qui a donné naissance, non pas seulement à la politesse, mais à toutes les vertus de la plus haute morale, telles que la pitié, la charité, l'indulgence, l'amitié, etc., etc. Elle consiste dans une vertu douce et bienveillante, indulgente et encourageante. L'homme bon ne suppose pas facilement le mal, parce qu'il n'est pas capable de le commettre, et qu'il juge les hommes d'après lui-même. Aussi est-il généralement assez crédule, et les méchants profitent trop souvent de cette tendance de son esprit pour le tromper; mais cela ne le corrige pas, parce qu'il aime mieux être dupe que désillusionné sur le compte des gens pour lesquels il a de l'affection.

C'est là un admirable défaut, mais qu'il ne faut pas porter jusqu'à la faiblesse et l'aveuglement. N'accordez pas vos bienfaits à des gens qui, non-seulement ne le méritent pas, mais encore en profiteront pour alimenter leurs vices.

RÉSUMÉ.

1. Avec la bonté du cœur vous pourrez manquer à l'usage du monde sans tirer à conséquence; mais toutes les fois que vous consultez votre bon cœur, il est impossible que vous manquiez à la politesse.

2. Soyez indulgent, très indulgent, avec les personnes qui débutent dans le monde, et, si l'occasion s'en présente, aidez-les dans la voie difficile de la société en leur tendant une main secourable.

3. Soyez tolérant avec tout le monde, même avec les méchants.

4. Ne devenez le bienfaiteur que de ceux qui le méritent, afin de ne pas jeter au vent le bon grain qui pouvait être utile.

5. Si vous ne voulez pas éprouver de déceptions dans vos bienfaits, n'en cherchez pas la récompense dans la conscience de vos obligés, mais seulement dans votre propre conscience et dans l'estime des honnêtes gens.

6. Obligez les gens comme si vous saviez d'avance que vous obligez des ingrats.

7. Les cœurs les plus secs peuvent vous pardonner le bien que vous leur avez fait; mais ils ne vous pardonneraient jamais s'ils pensaient que vous pouvez vous en souvenir.

8. L'excès en tout est un défaut; de là, trop de bonté peut dégénérer en bêtise.

9. Saignez-vous s'il le faut pour nourrir les malheureux de votre sang; mais ne vous laissez jamais tondre la laine sur le dos.

10. Enfin, soyez un homme bon, et non pas un bonhomme.



DEUXIÈME PARTIE

DE LA CONVERSATION.

DEUXIÈME PARTIE

DE LA CONVERSATION.

Une première règle sans exception est d'éviter toute discussion sur les opinions religieuses ou politiques. Ces discussions amènent toujours des polémiques irritantes ; elles dégénèrent en véritables querelles, puis en haines, d'où résultent quelquefois de lâches vengeances. Elles réveillent l'esprit de discorde, l'intolérance et le fanastime ; elles rompent les liens les plus sacrés, les plus aimables de la société, en détruisant dans le cœur des hommes cette douce bienveillance qu'ils doivent avoir les uns pour les autres.

Cependant vous êtes autorisé, grâce à la manie de notre malheureux siècle, à raconter le fait politique du jour, à l'analyser, à donner votre avis, et même, s'il n'y a pas de femme, à le discuter. Mais prenez-y garde ! ne choisissez jamais une table ou un salon pour être le champ clos où vous attaquerez les opinions des autres en faisant étalage de la vôtre.

En France on peut affirmer, sans se tromper de beaucoup, qu'il y a autant d'opinions politiques qu'il y a d'hommes, et que chacun est fermement per-

suadé que sa propre opinion est la meilleure de toutes. Vous rencontrez à chaque pas des gens qui n'ont su gouverner ni leurs passions, ni leur fortune, ni leur ménage, ni leur femme, ni leurs enfants, et qui ont la stupidité de croire qu'ils gouverneraient parfaitement la France. Ils ont toujours dans la bouche : « Si j'étais gouvernement.... si j'étais ministre.... si j'étais président... » Pauvres gens! je ne conçois pas comment ils ne crèvent pas de vanité! vraiment, il faut que l'orgueil ne soit pas un péché mortel ! Ce sont précisément ceux-là qui tiennent le plus à leur opinion ; quelque ridicule qu'elle soit, ils se feraient martyrs plutôt que d'y renoncer, et ils sont toujours prêts à martyriser les autres pour les contraindre à la partager.

L'homme sensé, d'un esprit aussi solide que juste, a aussi son système politique, son opinion ; mais jamais, soit dans la conversation, soit autrement, il ne la soutiendra brutalement, et encore moins voudra-t-il la faire adopter par la violence. Il se dira, dans la sincérité de son cœur : « Je crois que mon opinion est bonne, mais cependant, comme le sage, je reste dans le doute parce que je me défie de moi-même. En effet, quelle chose peut m'assurer que je ne me trompe pas, que je suis infaillible ; que mon opinion, en contradiction avec celle des autres, est la seule vraie ; qu'à moi seul, par conséquent, j'ai plus d'intelligence, plus de génie que tous les hommes de génie et d'intelligence que je connais, et qui ne pensent pas comme moi ? Et si, après avoir bouleversé mon pays pour le triomphe d'*une idée*, comme disent les sots ; si après avoir persécuté de paisibles citoyens et fait

verser du sang, je venais à m'apercevoir que je me suis trompé, que la foi implicite que j'avais dans la suprématie de mon intelligence n'était qu'une orgueilleuse folie ou l'entêtement d'une aveugle vanité !!!. »
Si les fanatiques de tous les partis avaient assez de bons sens pour se faire ce raisonnement, ils frémiraient !

Mais les sots, et malheureusement c'est de beaucoup le plus grand nombre, ont en leur mérite une foi inébranlable : c'est positivement là leur cachet. Aussi, quelle que soit sur eux votre supériorité d'intelligence, laissez-les dire ; n'essayez pas de les contredire dans l'espérance de les ramener à des idées plus raisonnables, car ce serait vouloir faire remonter un ruisseau vers sa source. Les meilleurs raisonnements, les arguments les plus logiques, ne les convertiront pas et glisseront sur eux sans laisser la moindre impression, comme l'eau sur de la toile cirée. Tout ce que vous obtiendrez d'eux, c'est leur sotte pitié ou leur haine. En ne les contrariant pas, la conversation sera finie plus vite, et tout le monde y gagnera.

D'ailleurs, les conversations politiques, je ne dis pas seulement en France, mais en Europe, ne peuvent aboutir à rien de positif dans le bien, parce que nous sommes encore, sur cet objet, plongés dans la plus profonde barbarie. La politique, telle qu'on en fait chez nous, est-elle un art, une science ? non, car elle n'a aucune base rationnelle naturelle ou de convention, aucune règle généralement consentie ; elle n'offre rien à apprendre, rien à enseigner, et elle n'a pas un seul mot rigoureusement défini, pas un seul

axiome qui ne soit contestable et contesté. Le premier ignorant venu est aussi apte à la discuter que l'homme qui s'en est occupé toute sa vie, et je suppose que c'est pour cette raison qu'elle est devenue la conversation la plus familière pour les ignorants. Ce sont justement ceux-là qui vous citent à tout propos le *principe.* Mais le principe, où est-il donc? Quelqu'un a-t-il vu le *principe* ailleurs que dans le dictionnaire ou la phrase prétentieuse d'un journaliste! De quelle couleur est-il? Puisqu'il est invoqué par toutes les nuances politiques, vous devez le savoir! est-il blanc, rouge, tricolore, etc. Le principe qui varie en raison des partis, n'est qu'un mot.

Si, par hasard, vous vous trouvez malgré vous entraîné dans une conversation politique avec un homme auquel vous devez des égards, soit parce qu'il est votre protecteur, soit parce qu'il est votre supérieur, et qu'il vous force à exposer vos propres opinions, vous vous trouvez dans une position fort embarrassante. Si vous affectez de penser comme lui et de partager absolument ses *idées*, vous vous exposez, car les *idées* des grands sont un peu comme les voiles d'un navire qui se tournent à tous les vents, dans l'unique but de faire avancer le vaisseau le plus rapidement possible. Supposons, par exemple que les *idées* de votre protecteur sont à la monarchie: crac, voilà une révolution, et ses *idées* sont tournées à la république démocratique trois jours après. Vous le rencontrez le quatrième jour, et il se souvient de ce que vous lui avez dit. Il vous tourne le dos, parce que vous êtes monarchique. Vous l'abordez et vous lui parlez en démocrate, il vous tourne encore le dos

en se disant : cet homme est une véritable girouette ! Cela vous paraît singulier, parce que vous ne connaissez pas l'essence de l'homme en place. Il faut, pour vous le faire bien comprendre, que je vous raconte une anecdote, quoiqu'elle n'ait rien de commun avec la politique.

En 1829, il y avait, rue des Vieilles-Boucheries, un cabaret-gargote, où venaient, presque chaque jour, dîner et s'enivrer de vin bleu deux pauvres hommes de lettres de Paris. Pour éviter les accidents, ils convinrent que le jour où l'un s'enivrerait, l'autre resterait sobre pour reconduire son ami, et que chacun aurait alternativement son tour. Mais hélas ! l'homme propose et Dieu dispose. Dès la première fois qu'ils essayèrent de mettre leur convention en pratique, ils se grisèrent tous deux, de sorte que celui qui devait conduire l'autre se trouvait fort embarrassé. C'était la nuit, et le pavé était boueux et glissant. Des paveurs, pour empêcher les passants de s'estropier, avaient placé, selon l'usage, un lampion sur un tas de pierres. Que fait un de mes ivrognes ! Il étend son compagnon sur le ventre, au milieu de la rue, lui pose le lampion sur le dos, puis il va tranquillement se coucher, bien sûr qu'une voiture n'écrasera pas son ami. Le lendemain on rit de l'aventure, et, pendant plusieurs mois, ils exécutèrent un peu mieux leur convention.

Arriva la révolution de juillet 1830. Un des deux ivrognes, que je nommerai Ro*, se trouve dans la grande curée et attrape une sous-préfecture dans une province éloignée. Il oublie de suite, comme par enchantement, son camarade Rou**, et se dispose à par-

tir, en le laissant dans une gêne approchant de la misère. Le savant Roquefort, un de leurs amis communs, va trouver Ro*, et lui reproche d'abandonner aussi cruellement un ancien camarade.

— Dans votre sous-préfecture, vous avez besoin d'un secrétaire, d'un chef de bureau, ne fût-ce que d'un commis ou d'un copiste, Rou** accepterait tout, car il est sans ressource.

— J'en suis bien peiné, dit Ro*, mais je ne puis le placer.

— Pourquoi cela ?

— J'ai une raison grave qui me lie les mains.

— Quelle peut-elle être ?

— Vous voulez absolument le savoir : eh bien, je vais vous la dire, mais cela restera entre nous, car je ne veux pas lui faire de tort.

— Je vous le promets.

Alors Ro* se baissa jusque vers l'oreille de Roquefort, en mettant une main à côté de sa bouche, et il lui dit à voix basse : — Cet homme boit !

Vous voyez, par cet exemple, qu'il ne faut qu'une révolution de trois jours pour faire tourner un homme du blanc au noir.

Et puis, si un homme haut placé veut absolument sonder votre pensée politique, vous pouvez prendre un moyen évasif de lui répondre longuement, et de lui faire dépasser le but qu'il se propose, le tout avec la franchise la plus polie, ce qui vaut beaucoup mieux que de mentir aux autres et à sa conscience. Moi, par exemple, je m'en tirerais par une chinoiserie, et voilà ce que je lui répondrais :

Les lois morales et politiques qui doivent régir les

hommes sous le triple rapport de la famille, de l'homme perfectible et de l'homme membre de la société, sont des lois éternelles, immuables autant que la nature humaine. Elles doivent être l'expression physiologique et vraie de notre nature, et se trouver en harmonie avec toutes les autres lois connues du monde visible et palpable. Ces lois morales et politiques peuvent seules constituer la société sur des bases inébranlables, parce qu'elles sont vraies et que la vérité est une et éternelle, et elles assureront la félicité publique, parce qu'elles sont inattaquables.

Dans tous les cas, ces lois ne peuvent être connues et enseignées que par un très-petit nombre d'hommes, car pour cela il faut être arrivé par l'étude au plus haut développement de l'intelligence humaine, et c'est le travail de presque toute la vie, en supposant qu'on y soit apte. Alors le voile dont la nature s'est plu à couvrir la vérité, ces hommes le déchireront ; ils mettront à nu les passions et les besoins de l'humanité résultant de notre organisation morale et physique ; ils promulgueront les lois qui feront l'éducation des peuples et leur bonheur. Quelques fous, tels que Fourrier et d'autres, se jetteront peut-être dans la lice ; mais le peuple les enverra bientôt à Charenton, quand il verra que des hommes vraiment éclairés et un gouvernement de bonne foi travaillent pour le rendre plus heureux.

Ces hommes puissants par l'intelligence n'existent pas dans le monde, je le sais, et c'est à cela qu'il faut attribuer la barbarie dans laquelle est encore plongée notre civilisation politique. Mais qu'a-t-on fait pour les faire surgir de la foule ? Rien. Si de loin

en loin une intelligence humaine a jeté quelques rayons lumineux sur notre horizon borné, cette clarté subite nous a effrayés, éblouis; nous avons fermé les yeux à la lumière jusqu'à ce que cette étoile brillante se soit évanouie pour toujours.

Qu'avons-nous fait pour le développement puissant des intelligences législatives? Rien. Quels encouragements avons-nous donnés aux hommes qui ont eu l'idée d'étudier les grandes lois de la nature pour en faire l'application aux besoins politiques de la société? Aucun! L'intérêt personnel, l'égoïsme et l'argent, voilà les dieux qui nous gouvernent.

Nous parlons monarchie, et nous n'avons pas de dévouement; nous parlons république, et nous n'avons pas de vertus; nous parlons démocratie, et nous sommes ambitieux! Nos stupidités politiques ne sautent-elles pas aux yeux de tout le monde! Par exemple, il nous faut des lois, car nous savons que les lois sont l'enseignement, la morale des peuples : Qui cherchons-nous pour les faire? Sont-ce les plus instruits? Non. Sont-ce les plus sages? Encore moins! Sont-ce les plus vertueux? On n'y pense seulement pas! Dans les conceptions monarchiques, nous choisissons les plus nobles ou les plus riches. Dans les démocraties, le choix est plus singulier encore. Dans cette conception, il arrive le plus souvent que celui qui n'a pas même assez de lumière pour distinguer le juste de l'injuste, celui dont l'éducation morale et intellectuelle est encore à faire, ou même dont les penchants vicieux sont les seuls mobiles de conduite, est appelé à donner des lois à celui dont la morale et l'intelligence sont le plus développées, et dont la

mission devrait être de donner l'enseignement aux autres.

En voilà assez et même trop sur la politique. J'ai dit franchement ce que je pense, et cependant je ne crois pas qu'on en puisse déduire mon opinion personnelle. Agissez dans les mêmes principes, et vous serez certain de n'avoir jamais à vous en repentir.

Pour se faire remarquer dans la conversation, il faut de l'esprit, cela est vrai, mais il ne faut pas en faire.

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Selon moi, il n'y a rien d'insupportable dans la société comme ces parleurs éternels, toujours à l'affût d'un bon mot ou d'un lazzi, ne laissant jamais passer une occasion sans le saisir aux cheveux pour vous le jeter dans la conversation. L'homme qui a véritablement de l'esprit, ne le lance pas ainsi à tort et à travers : c'est un charme qui a d'autant plus de puissance qu'on ne cherche pas à le gaspiller à tout propos. Ceux qui sont assez heureux pour le posséder sont modestes, car l'un ne va jamais sans l'autre.

Ce n'est pas là ce que pensait une dame de province qui, sur la lecture de leurs ouvrages, s'était passionnée pour les beaux esprits qui les avaient composés. C'était dans le beau temps littéraire de La Fontaine, Molière, Boileau, etc., etc. Son plus vif désir était de voir en face toutes ces célébrités qu'elle n'avait encore pu admirer que dans sa bibliothèque. Enfin un jour, n'y tenant plus, elle arrive à Paris, va rendre une visite à Mme de La Sablière, avec laquelle

elle était liée d'amitié, et lui fait part de la cause unique de son voyage. — Mon Dieu, ma bonne amie, rien ne sera plus aisé que de vous satisfaire. Justement j'ai chez moi, demain, plusieurs de ces messieurs, Chapelle, Bachaumont, Racine, Molière, Boileau, et ma bête. — Quelle bête? — Le Bonhomme, La Fontaine enfin.

Je laisse à penser si la provinciale fut exacte au rendez-vous! On se mit à table, où l'on causa beaucoup de la pluie, du beau temps, et des nouvelles de la cour et de la ville. Au dessert, la dame brûlant d'impatience et de curiosité, se pencha vers l'oreille de Mme de La Sablière et lui dit : — Ma bonne amie, quand ces messieurs vont-ils donc commencer?

La bonne dame croyait que les gens d'esprit devait parler tout autrement que les autres, comme des comédiens sur la scène, je suppose, et elle fut tout-à-fait désappointée.

L'homme d'esprit est ordinairement modeste, je l'ai dit, mais il n'en a pas moins la conscience de ce qu'il vaut. Il sait qu'il est au dessus des autres; mais s'il cherche à s'en glorifier, il se met au dessous de son esprit. Il sait cacher avec art tout ce qui peut choquer les autres; il évite surtout de se mettre en comparaison avec eux. Tout ce qu'il dit est marqué au coin de la politesse la plus obligeante, de la réserve, de la douceur et de la décence la plus étroite.

La Bruyère a dit, et un homme qui n'avait pas moins d'esprit, M. A. Martin a répété : « L'esprit de la conversation consiste bien moins à montrer beaucoup d'esprit qu'à en faire montrer aux autres : celui qui sort de votre entretien content de soi et de son

esprit, l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer, ils veulent plaire; ils cherchent moins à être instruits, et même réjouis, qu'à être goûtés et applaudis, et le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui. »

Cette vérité incontestable bien établie, vous en conclurez que le mérite le plus précieux dans la conversation n'est pas celui de savoir bien parler, mais celui de savoir bien écouter, c'est-à-dire sans donner le moindre signe d'impatience.

Savoir écouter est presque aussi indispensable que savoir parler, et c'est particulièrement là que l'on reconnaît l'homme de bon ton et de la bonne société. J'ai vu quelquefois, dans des réunions de la petite bourgeoisie, un homme d'esprit fort embarrassé de lui-même, lorsqu'au milieu d'une conversation intéressante il s'aperçoit qu'il n'est plus écouté; il ne sait plus s'il doit continuer ou s'arrêter; il rougit, il hésite, et enfin il garde le silence. Il sera bien heureux, si après avoir essuyé cette grossièreté malhonnête, on n'a pas l'impertinence de le prier de continuer, en l'assurant qu'on l'écoutera avec la plus grande attention.

N'interrompez jamais celui qui parle, soit pour relever une erreur qu'il commettrait, soit pour aider à sa mémoire, indiquer une date, etc., c'est faire le métier de souffleur, et, partout ailleurs qu'au théâtre, c'est le plus impertinent de tous les rôles. J'ai connu des individus que cette sotte manie rendait insupportables. Ils coupent la parole à quelqu'un pour finir la phrase commencée, ou pour fournir à la personne qui parle des paroles et des expressions de leur crû. Ils n

sentent pas qu'ils blessent ainsi l'amour-propre des gens, et que lors même qu'ils auraient affaire à un sot, de tels services sont toujours humiliants et mal reçus. On rencontre des impudents qui vont encore plus loin ; ils vous coupent net la parole pour s'emparer d'une histoire que vous aviez commencée et la finir à leur manière. Malheureusement, des gens d'esprit se laissent quelquefois aller à cette grossièreté sous prétexte de ne pas laisser gâter par un imbécille une anecdote piquante.

Pour briller dans la conversation, il faut avoir de l'esprit, et ceci ne s'apprend pas ; mais avec le simple bon sens, on peut s'en tirer convenablement, si l'on sait employer les *lieux-communs.* Je n'entends pas parler ici *de la pluie*, *du beau temps*, *du chaud et du froid*, mais du scandale du jour empruntée à la *Gazette des Tribunaux*, de la nouvelle politique, scientifique, littéraire, etc., que vous pouvez, sans un grand effort de génie, rhabiller un peu à neuf et présenter sous une forme plus ou moins pittoresque.

Nous n'avons pas besoin de dire que la première règle de la conversation est de parler très purement la langue française, de n'employer jamais que les mots et les locutions admis dans la bonne compagnie, et de respecter la morale, et la décence la plus rigoureuse.

RÉSUMÉ.

1. Évitez toute polémique sérieuse, surtout en politique et en religion.

2. Eussiez-vous mille fois raison, cédez de bonne grâce quand vous voyez qu'une discussion devient irritante et peut dégénérer en querelle.

3. Parler politique devant des femmes, c'est prouver que l'on manque à la fois de tact et de politesse.

4. Il n'y a qu'un sot qui soutient obstinément son opinion.

5. Est encore plus sot celui qui vous dit : « Si j'étais ministre, si j'étais gouvernement, je ferais ceci, je ferais cela, etc. »

6. Cela fait penser au berger Jeannot qui disait : « Si j'étais roi, je n'irais garder mes vaches qu'à cheval. » L'homme d'esprit sait toujours rester dans sa sphère.

7. Tel homme qui n'a jamais su gouverner ni sa fortune, ni sa femme, ni ses enfants, a la stupidité de se croire capable de gouverner l'État.

8. Si vous avez une opinion prononcée en politique, il est inutile d'en faire parade en société, et intolérant de vouloir la faire adopter par les autres.

9. Il n'y a que Dieu qui soit infaillible : il n'y a que les imbéciles qui croient l'être.

10. L'homme d'esprit doute de lui-même : le sot ne doute de rien.

11. Si, dans la conversation, vous voulez vous faire remarquer, gardez-vous bien de faire de l'esprit.

12. L'esprit est un charme qui a d'autant plus de puissance qu'on ne cherche pas à le gaspiller à tout propos.

13. L'homme d'esprit doit être modeste, ou le pa-

raître. S'il agit autrement, il se met au dessous de son esprit.

14. L'esprit de la conversation consiste bien moins à montrer celui qu'on a qu'à faire paraître l'esprit des autres.

15. Celui qui sort de votre entretien content de soi et de son esprit, est tout aussi content de vous.

16. Lorsque quelqu'un parle, écoutez-le avec la plus grande attention, ou du moins ayez-en l'air.

17. Savoir écouter est presque aussi indispensable que savoir parler, et c'est particulièrement là que l'on reconnaît l'homme de bon ton et de bonne compagnie.

18. Rien n'est plus impertinent que d'interrompre celui qui parle, soit pour relever une erreur de faits ou de date, soit pour aider à sa mémoire ou lui souffler un mot qu'il paraît chercher.

19. Couper la parole à quelqu'un pour finir une histoire qu'il a commencée bien ou mal, est de la dernière grossièreté.

20. Lorsque quelqu'un parle, il est de la plus grande impudence de bâiller, fredonner un air, se curer les dents, battre du tambour avec les doigts sur quelque meuble, chuchotter à l'oreille de quelqu'un, tirer une lettre de sa poche et lire, regarder l'heure qu'il est, etc.

21. Lorsque la conversation est générale, chacun prend la parole à son tour, et jamais deux ou plusieurs personnes ne doivent parler à la fois.

22. Ne prenez jamais un ton tranchant ou même trop animé, et que votre langage soit toujours aimable, doux, honnête, sans affectation de supériorité.

23. Mettez-vous toujours à la portée des personnes qui vous écoutent, et, sous peine de pédanterie, ne leur parlez que de choses qu'elles peuvent comprendre.

24. A moins qu'on ne vous en prie, ne parlez jamais de vos études particulières, ni des occupations qui font votre spécialité, si vous ne voulez pas endormir d'ennui votre auditoire.

25. Ceci est l'écueil contre lequel vient se briser la politesse des hommes de loi, des financiers, des grands négociants, etc. Il n'y a guère que les gens de lettres, les artistes et les aimables paresseux qui savent éviter ces malencontreux récifs.

26. Évitez également le ton grave et le ton trop léger.

27. Dans une discussion orageuse, ne prenez parti ni pour ni contre, et ne vous en mêlez que si vous pensez pouvoir mettre les parties d'accord.

28. Ne gesticulez que très peu en parlant, si vous ne voulez pas ressembler à un mauvais comédien.

29. Ne faites jamais recommencer quelqu'un qui parle, sous prétexte que vous n'avez pas entendu.

30. Il n'y a rien d'inconvenant comme ces questions : *Comment dites-vous? Je ne vous ai pas entendu ; seriez-vous assez bon pour répéter?* etc.

31. Il est malhonnête, pendant une conversation générale, de tirer à part une personne pour lui parler en particulier.

32. Il est encore plus impoli d'écouter deux personnes qui causent à part. Vous devez, dans ce cas, vous éloigner d'elles sans affectation.

33. Soyez le plus bref possible dans vos récits,

surtout quand il s'agit de choses de peu d'importance, et point de digressions inutiles.

34. Soyez extrêmement patient pour écouter jusqu'à la fin de leurs récits les vieillards qui aiment à parler longuement.

35. Parlez de vous le moins possible, et n'en dites ni bien ni mal.

36. Ce serait une sottise que de faire vous-même votre éloge; mais ce serait plus sot encore de découvrir vos défauts, car ce serait une imprudence.

37. Dans une conversation générale, ne hasardez jamais une plaisanterie avec un de vos supérieurs, quelque innocente qu'elle soit.

38. Si vous souffrez qu'on vous loue, soyez certain que l'on croira que vous aimez la flatterie.

39. Dans la société, ne comparez jamais le mérite de deux personnes, n'y en eût-il qu'une de présente, car toute comparaison est oiseuse ou odieuse.

40. Quelle que soit l'absurdité d'une histoire que l'on raconte, si l'individu qui la dit en affirme la vérité, vous devez faire semblant de la croire, c'est-à-dire ne donner aucun signe d'incrédulité.

41. Un signe ou une parole d'incrédulité, dans ce cas, est un démenti, et un démenti est une très grave offense.

42. Enfin (si ce n'est par bonté, que ce soit par prudence) abstenez-vous rigoureusement de tout ce qui est mensonge, méchanceté, calomnie, médisance, et en général de tout ce qui peut nuire à des absents.

43. J'ai connu une dame très spirituelle, ayant un excellent cœur, qui se laissait emporter à dire une méchanceté plutôt que de laisser passer l'occasion de

faire briller son esprit par un bon mot ou une épigramme bien tournée. Elle est morte sans avoir un seul ami pour lui fermer les yeux.

44. Toute conversation est interdite aux personnes qui ne parlent pas purement leur langue.

45. Il est de très mauvais ton de jurer pour donner plus d'énergie à son discours.

46. La bonne société ne vous passsera pas les *morbleu, parbleu, corbleu*, etc., etc., pas même les *ventre-saint-gris*.

47. Jurer dans un salon, c'est montrer qu'on n'a pas l'habitude d'y entrer.

48. Je n'ai pas besoin de dire que tout propos rocailleux ou simplement équivoque ne doit jamais sortir de la bouche d'un homme bien élevé.

DES LOCUTIONS QU'ON DOIT ÉVITER DANS LE MONDE.

Depuis longtemps le monde a adopté une certaine forme de langage qu'il serait honteux d'ignorer dans un salon, quoique ce ne soit absolument qu'une affaire de mode, qui peut changer d'une année à l'autre sans aucune cause bien déterminée, et surtout sans que la grammaire française y soit pour la moindre des choses. Il ne faut quelquefois qu'un évènement sans importance, une anecdote, une épigramme, une scène ou un couplet de vaudeville, pour rendre ridicule un mot très employé quelques jours avant. Par exemple :

Le mot *empoigner* est ridicule depuis l'arrestation de Manuel à la chambre des députés, au point qu'au-

jourd'hui encore, personne n'oserait l'employer sérieusement dans la conversation, et encore moins l'écrire.

Mon épouse, grâce aux épiciers du vaudeville, ne peut plus se dire sans moquerie dans la société.

Quel est le mari qui osera appeler sa femme *ma poule* depuis qu'un plaisant y a ajouté *mouillée*... ! Quant à *ma biche*, *mon cœur*, *mon amour*, *mon ange*, cela sent le poivre et la chandelle d'une lieue. *Ma mignonne*, *mon chou*, sont restés chez les héritiers du bourgeois gentilhomme et des marchands de fourrure.

Ma *chatte* est tout à fait confiseur. *Mon rat* est puéril, surtout depuis que M. de R., ancien préfet, écrivait à sa femme : « Mon rat mon heure est arrivée ; « il faut en finir avec la vie que je méprise tant ; « n'oublie donc pas de m'envoyer le linceul que je « t'ai demandé, ton bonnet pou R. » En recevant ce fatal billet, madame R. faillit mourir de chagrin, et ses craintes ne se calmèrent que lorsque le secrétaire de M. le préfet, qui connaissait l'orthographe du digne magistrat, eut ainsi traduit sa lettre : « Mon « ramoneur est arrivé, il faut en finir avec l'avis que « Jémet (1) prise tant ; n'oublie donc pas de m'en- « voyer le lin seul que je t'ai demandé. Ton bon « époux, R. »

Ange, tout court, a été essayé par Victor Hugo, dans *Hernani :*

Hélas ! j'aime pourtant d'une amour bien profonde.
Ange ! une heure avec vous, une heure en vérité,
A qui vaudrait la vie, et puis l'éternité.

Ce dernier vers surtout est admirable ! Cependant

(1) Nom d'un tapissier.

cela n'a pas pris et serait aujourd'hui du dernier mauvais. Quand on veut parler à sa femme ou de sa femme, on dit *ma femme*. Quant on veut parler de sa maîtresse, ce qui est toujours inconvenant, on la nomme par son nom, si elle en a un. On serait fat si on disait *ma bonne amie*, tout à fait perruque si on la nommait *mon amie*, et stupide si l'on disait mon *amante*.

Si vous devez vous marier, ne dites pas *ma future;* il vaudrait autant dire de son père *papa beau-père*, et vous parleriez comme Coco d'Asnière. Tant que le contrat de mariage n'est pas signé, vous devez la désigner par son nom; quand les signatures seront apposées, vous pouvez risquer *ma fiancée*, et encore craignez qu'un mauvais plaisant n'aille parler de la fiancée du roi de Garbe.

N'allez pas vous aviser de dire à un officier supérieur, *général;* cette expression sent trop la familiarité; mais pour peu que vous ayez porté les sardines dans la garde nationale, ou que vous ayez couché à l'hôtel des Haricots, vous pouvez dire *mon général*, le plus sûr et le plus poli est *Monsieur le général.*

Quand une demoiselle aura de dix-huit à vingt-quatre ans, si vous ne la connaissez pas appelez la *Madame*, ça lui fera plaisir; si elle a de vingt-cinq à trente-cinq, vous l'obligerez en l'appelant *Mademoiselle;* de trente-six à cinquante, revenez à *Madame;* passé cinquante ans, appelez-la comme vous voudrez, ça lui est indifférent.

Il est permis à une demoiselle et même à une femme mariée, de dire jusqu'à vingt-six ans *papa* et *maman*, passé cet âge elle doit les nommer *mon père* et *ma mère*.

Quand un jeune homme a passé quinze ans, il se donne un air niais en disant *papa* et *maman.*

On ne dit plus *mon grand'père* et *ma grand'mère*, c'est paysan; encore moins *mon aïeul paternel* et *mon aïeule maternelle*, c'est pédant. On dit *mes grands parents.*

Il y a dans le monde trois sortes d'amis : Les amis que l'on aime, les amis qui nous sont indifférents, et les amis qu'on déteste. On appelle les premiers par leur nom de maison ou leur prénom, tout court, quelquefois *mon ami*, *mon bon ami* ou *mon cher ami*, mais cela suppose de l'intimité. — Aux seconds, vous direz *monsieur* suivi du nom de maison s'il y a familiarité. — Aux troisièmes, vous direz simplement *monsieur.* — *Mon cher* est de mauvais goût ; *cher* est d'une niaise afféterie; *camarade* pue la gamelle; *mon camarade* sent le régiment; *mon brave* a une odeur de pipe et de caserne; *mon vieux* sent le tripot et le corps de garde.

Quand vous dites à une femme *ma vieille amie*, s'il n'y a pas au moins soixante ans que vous la connaissez vous êtes un mal appris; si vous dites à votre femme, *ma vieille*, vous parlez comme un chiffonnier; *ma chère enfant* annonce une grande supériorité d'âge et de la familiarité; *mon enfant* a un ton protecteur qui ne convient que dans la bouche d'un supérieur, d'un prêtre, ou d'un vieillard.

Quand vous parlez à quelqu'un qui est votre égal, ou même votre inférieur, ne répétez pas son nom de maison après chaque mot de *monsieur*, comme — *Oui, monsieur Badouillard ;— Non, monsieur Badouillard, — Monsieur Badouillard, comment se porte Ma-*

dame Badouillard; — *Asseyez-vous, Monsieur Badouillard*, et ainsi de même pendant toute une conversation. Cette gracieuseté de la bureaucratie qui veut paraître une aimable protectrice, frise de très près l'impertinence. (Avis aux préfets de province.)

Ne donnez jamais de petit nom à toute personne qui passe l'âge de six ans; primo, parce que c'est de très mauvais goût; secundo, parce que, dans votre aveugle amitié, vous risquez de jeter sur l'enfant un vernis de ridicule qui se conserve quelquefois après l'enfance et pendant une partie de la jeunesse.

On me conduit un jour dans la maison Badouillard, honnête bourgeois de la rue Saint-Louis, au Marais. Nous entrons au salon et nous présentons nos hommages très respectueux à Madame, qui nous reçoit à ravir. Elle sonne sa femme de chambre : « Dites à *Chouchou* que je l'attends au salon. » *Chouchou* entre; c'était une vieille croix de Saint-Louis, entre cinquante et cinquante-cinq ans. « Me voilà *Poupoule.* » Puis, nous apercevant : « Ha! Messieurs, je suis enchanté de l'*honneur* de votre visite. » Et ce fut, de part et d'autre, un feu de file de compliments. *Chouchou* sonne la femme de chambre : « Allez dire à *Dédé*, *Dodof*, *Lili* et *Fifine* de venir au salon. Vous permettez, Messieurs, que je vous présente ma petite famille? »

On nous présente d'abord un grand gaillard de dix-huit ans, M. *Dédé* (Amédée); puis, un effronté de dix-sept, M. *Dodof* (Adolphe); une grosse joufflue de dix-neuf, Mlle *Fifine* (Joséphine); et enfin une grimacière de vingt, Mlle *Lili* (Julie).

Ces aimables enfants apppelaient la femme de

chambre *Bobonne*, le domestique, *Toto* (Thomas), la chatte, *Mimi*, le chien, *Roro*, le cheval de cabriolet, *Dada*, et leur perroquet *Coco*.

Quand vous entrez pour la première fois dans un salon, dites à la maîtresse *Madame la baronne*, si elle est baronne, ou *Madame la marquise*, *la duchesse*, etc., *j'ai l'honneur de vous saluer.* Si vous y retournez souvent, il s'établit une certaine familiarité de bon ton qui vous permet de dire *bonjour*, *Madame.* Mais Dieu vous préserve, quoi qu'il arrive, de dire *bonjour baronne, bonjour marquise!* On vous prendrait pour un fat du commmencement du dix-huitième siècle.

Quelque noble que vous soyez, si vous ne voulez pas passer pour un arrière-cousin de la comtesse d'Escarbagnas, ne dites pas le *comte mon cousin*, la *duchesse ma sœur*, *mon frère le baron*, *mon fils le préfet*, *mon neveu le pair de France.* Fi donc! cela sent à pleine bouche le cuisinier et la marchande de pommes du temps de l'Empire; ces bonnes gens avaient presque toujours ces mots là à la bouche, et ils l'ont même encore un peu à présent.

Si vous parlez de votre père ou de votre mère, ne dites pas *Monsieur mon père*, *Madame ma mère;* cette locution, intronisée en France par Marie de Médicis, n'est plus tolérable qu'en Italie, où elle s'est conservée : *il signor mio padre ; la signora mia madre.*

Il y a des personnes, qui, à chaque phrase, s'interrompent pour vous dire : *Comprenez-vous? vous comprenez bien? vous m'entendez bien? comprenez ce que je vous dis.* C'est absolument comme si elles disaient : « Etant bien convaincu que vous êtes un sot, je me crois obligé de vous faire ces questious

afin de m'assurer si votre pauvre intelligence peut aller jusqu'à me comprendre. »

Y a-t-il rien de plus impertinent que cette locution : *si ce que vous dites est vrai, si Madame dit vrai je crois que,* etc.. » On ne peut pas donner un démenti plus désobligeant. Pourquoi ne pas s'exprimer ainsi : « *d'après ce que vous dites, je crois que*, etc. »

Un article de la civilité puérile et honnête de Madame Celnart vous a appris que les mots *oui* et *non* doivent toujours être suivi de *Monsieur*, *Madame* ou *Mademoiselle.*

Les pronoms *lui*, *elle, il,* sont très malhonnêtes quand on cite une personne présente. Ne dites donc pas *je lui ai dit ; elle m'a dit :* Mais, j'ai dit à Monsieur , Madame m'a dit. *La* Julie, *la* Joséphine ne se dit que des filles.

Une femme bien élevée, en parlant de son mari, dit *mon mari ;* si elle dit *Monsieur un tel*, on pourra croire qu'elle n'est pas marié, ou que son mari n'est pas aimé d'elle et en subit les conséquences.

Si vous demandez à M. Badouillard comment se porte sa femme, dites-lui : *Comment se porte Madame ?* sans rien ajouter que son titre si elle en a un, comme *Madame la duchesse, la comtesse, la marquise* ou *la baronne.*

Quand vous n'avez pas entendu une question, ne répondez pas *hein ?* mais : *Comment ? Je vous demande pardon, je n'ai pas entendu ? Vous plairait-il de recommencer votre question ?* etc. Monsieur Badouillard dit : *plaît-il ?* parce que M. Badouillard ne tient pas à une faute de français de plus ou de moins.

Si quelqu'un vous heurte violemment ou vous

écrase un doigt de pied, il vous demandera pardon et vous dira ensuite : *Oh ! mon Dieu, je vous ai fait bien mal, Mademoiselle.* Ne répondez pas, *ce n'est rien, rien du tout*, comme dit M. Celnart, ou, *au contraire, Monsieur*, ce qui revient au même ; mais excusez-le avec politesse.

Ne dites pas voilà une *affaire conséquente, un établissement conséquent, une fortune conséquente*, pour une affaire importante, un établissemeut qui a de la valeur, une grande fortune, parce que, avant tout, il faut parler français.

RÉSUMÉ.

1° Malgré tout ce que je viens de vous dire, il n'y a pas une locution, pas un mot, si surannés qu'ils soient, que vous ne puissiez employer d'une manière pittoresque et piquante, dans de certaines occasions ;

2° Dans tous les cas ne mettez jamais d'affectation dans votre langage ;

3° Pour bien parler il faut parler comme tout le monde ;

4° N'affectez pas, par exemple, de dire une *cuiller* pour une cuillère ; c'est plus français, mais trop prétentieux.

DES CUIRS ET DES VELOURS.

Ces deux mots, quoique très employés dans le monde, ne sont pas généralement compris dans leur véritable sens. Le mot *cuir* proprement dit est une faute de grammaire, un solécisme ou un barbarisme, comme disent les collégiens. Il a pris son origine dans le mot *écorcher*, enlever la peau ou le cuir d'un animal. On a dit d'abord d'un homme qui faisait des fautes

de langage, *qu'il écorchait sa grammaire ou sa langue ;* puis, poussant la figure de rhétorique aussi loin qu'elle pouvait aller, on s'est dit : puisque écorcher est enlever le *cuir*, celui qui écorche sa langue fait un *cuir*. L'homme qui dit *tu mouriras* pour *tu mourras*, fait un cuir

Le velours est également une faute de français, mais qui consiste invariablement dans la manière de lier deux mots par une liaison fausse qui, selon la personne qui fait le velours, donne plus de douceur à la prononciation et la rend *douce comme du velours*. Par exemple, comme la prononciation de l's et du z est plus douce que celle du T, un *veloutier* vous dira *comment z'allez-vous ? j'ai z'été.*

On trouve des *cuirassiers* et des *veloutiers* partout, sur la scène de nos théâtres, à la Chambre des Députés et dans les salons de la plus grande société ; rien n'est plus commun, et cependant il n'en faut qu'un pour bouleverser une conversation, tout-à-coup, au moment le plus imprévu. « Au bruit du *cuir* lancé par un large Monsieur à qui une grande fortune donne un aplomb ridicule, dit un homme d'esprit, ou par un jeune fat dont la cravate est si artistement plissée, on voit les interlocuteurs rougir et pâlir tour à tour ; on dirait qu'ils ont été surpris par la vue de la tête de Méduse. Quelques-uns d'entre eux seulement se cachent la figure avec leur mouchoir pour rire sans danger, d'autres se mouchent ou demandent du tabac à leurs voisins par forme de distraction. Enfin le cuir occasionne une révolution complète ; c'est le 89 de la conversation. »

Il y a des faiseurs de cuirs d'une si grande naïveté qu'on se fait un véritable plaisir de les écouter.

M. Jome, brave huissier de Matour, était de ce genre. Un jour, il traversait une forêt ayant sur l'épaule un magnifique lièvre qu'il avait acheté dans un village voisin. Un garde-forestier qui le rencontre voulut s'emparer du lièvre, d'où une querelle, puis une bataille dans laquelle M. Jome resta vainqueur. En arrivant à Matour, il racontait son aventure à tout venant et la terminait par ces mots : « Quand alors où ce que je vis que j'étais le plus fort, je le batta ! je le batta !...

— Avec un i, monsieur Jome, dit un individu.

— Non morbleu, reprit-il vivement, c'était bien avec mon bâton.

RÉSUMÉ.

1. Si vous faites des cuirs, prenez un maître de grammaire et gardez-le jusqu'à ce que vous n'en fassiez plus. Jusque-là ne vous lancez pas dans le monde.

2. Rien ne déconsidère un homme dans la société, comme de faire habituellement des cuirs.

3. Une faute très grossière de langage peut échapper à l'homme le plus instruit dans le feu de la conversation. S'il en rit lui-même, vous pouvez en rire avec lui.

4. S'il ne rit pas de sa faute, faites semblant de ne pas vous en être aperçu.

5. Agissez-en de cette dernière manière avec l'homme coutumier du fait.

6. Il est de très mauvais ton d'affecter de faire des cuirs, quand on peut faire autrement. C'est de la plus basse bouffonnerie.

DU BEAU PARLEUR.

Le beau parleur touche de bien près au faiseur d'esprit, mais il tient plus à la phrase qu'à la pensée, et

il est plus bavard (qu'on me passe ce mot). Vous le verrez toujours debout, quand même tout le monde serait assis, et il a le soin de se placer de manière à être vu de tous, car il veut non seulement qu'on l'entende, mais qu'on le regarde parler. Adressez-vous une question à un homme de mérite placé à côté de vous, le beau parleur vous a entendu, donc c'est à lui à vous répondre. Aussitôt il étend le bras vers la personne que vous avez interrogée, et de la main il lui fait signe de ne rien dire; son autre bras est étendu vers les dames, et sa main s'abaisse deux ou trois fois comme pour leur dire : « Silence, mesdames, vous allez m'entendre; » ses yeux font le tour de la société pour s'assurer que tout le monde est attentif, et alors il commence, la tête haute, le jarret tendu et la poitrine avancée.

Il ne parle pas, il déclame en traînant son discours et en s'arrêtant après chaque phrase pour soulager sa mémoire, car le beau parleur a un répertoire considérable de phrases ronflantes, poétiques, à effet, qu'il a pillées à droite et à gauche dans nos auteurs qui ont le plus brillant style. Or, il lui faut le temps de les trier pour les adapter à peu près au sujet dont il est question, et les affubler des mots les plus bizarres, des adjectifs les plus extraordinaires, les plus incompréhensibles qu'il ait pu trouver dans le dictionnaire de l'Académie.

Il faut qu'on l'écoute religieusement, avec une profonde attention, et, si vous avez le malheur d'adresser un mot à quelqu'un, il s'arrête court, ses bras tendus vers vous, et en vous jetant un coup d'œil foudroyant. Quand le silence est rétabli, il recommence

la phrase interrompue et il continue à parler beaucoup et longtemps pour ne rien dire. S'il arrive que, par une hardiesse étrange, une de ses victimes veuille secouer le joug pesant de sa conversation, il s'irrite, rougit jusqu'au blanc des yeux et cesse de parler. Il boude et garde un silence obstiné toute la soirée. Mais si l'heure n'est pas trop avancée, après être resté un moment pour faire bonne contenance, il se retire en tapinois et va chercher un autre salon où il fera naître une occasion de tirer la même fusée qu'il avait préparée d'avance.

Cet homme, qui veut qu'on l'écoute si religieusement, n'écoute jamais les autres, et quel que soit l'intérêt de la chose dont on parle, il tourne le dos au narrateur et va papillonner autour des dames pour leur débiter ses compliments boursoufflés. « *Belle dame, vous séduirez toujours les cœurs avec ces grâces pantomimiques éclairées par la rampe du monde admirateur. — Avez-vous reçu de précieuses nouvelles du noble auteur de vos jours ? — Salut à la gyne enchanteresse qui a daigné, en notre faveur, descendre de son ciel bleu habité par les dives, pour venir, ainsi que le météore lumineux qui brille sur le front du génie, éclairer de ses lumières éblouissantes les profondeurs ténébreuses de notre polylogie. — Très gracieuse dame, l'aurore de vos joues le dispute au vermillon d'un soleil matinal.* Il lui arrive quelquefois de mettre la charrue devant les bœufs, comme vous le voyez, mais il appelle cela une inversion ingénieuse. Le pauvre homme n'imagine pas qu'on parle pour se faire comprendre, mais seulement pour caresser l'oreille par des mots sonores et ronflants, pour l'étonner par des

locutions extraordinaires, intelligibles ou non, pour étourdir l'esprit par l'emphase, le galimatias, le compassé, et toute la phraséologie d'un rhéteur collégien. Et cependant il ne termine jamais une période sans la finir par un impertinent « Comprenez-vous bien? Entendez-vous ce que je veux dire? »

Pour couper court, le phrasier n'est qu'un sot qui a de la mémoire, et s'il en a beaucoup, malheur à vous, car il s'empare de la conversation, coupe sans cérémonie la parole à tout le monde, et, pendant la soirée entière, il saura vous forcer à jouer le rôle d'un muet automate. Et surtout quand vous partirez, donnez-vous bien de garde de sortir avec lui, car il ne vous lâchera pas en route et vous écrasera continuellement des foudres de son éloquence fantastique. Arrivé à votre porte, il vous saisira par le bras et, quoi que vous fassiez pour vous en débarrasser, il saura vous forcer à rester en place, sous la gouttière et les deux pieds dans la boue, jusqu'à ce qu'il lui plaise de terminer ses pompeuses et interminables périodes.

La *belle parleuse* diffère du phrasier en ce qu'elle a plus d'esprit et qu'elle se souvient encore de la rude leçon que Molière a donnée aux *Précieuses ridicules*. Si elle aime à causer, c'est plutôt pour montrer son esprit et faire étalage de ses connaissances acquises, que pour faire briller un beau langage. Cependant ses mots sont choisis, ses phrases tournées avec finesse et son style poétique et fleuri. Elle évite l'ampoulé et le pathos autant que le phrasier les recherche. Dans un salon, elle laisse parler chacun à son tour, et ce n'est guère qu'en très petit comité qu'elle s'abandonne, sou-

vent sans même s'en apercevoir, à son amour pour la parole.

Une jeune veuve, Mme de L. avait toutes les grâces de la jeunesse, de la beauté, et beaucoup d'esprit ; mais c'était un véritable moulin à paroles, et ses amis s'en affligeaient, parce que, dans le monde, malgré l'indulgente amitié qu'on avait pour elle, on ne pouvait s'empêcher de la trouver ridicule et quelquefois même insupportable. Un de ses meilleurs amis, M. T., résolut de lui donner une leçon sévère et de la corriger de ce misérable défaut, au risque de se brouiller avec elle. Pendant quelques jours, il lui parla avec tant d'enthousiasme du mérite et de l'esprit d'un jeune homme dont il avait fait la connaissance, qu'il fit naître chez Mme L. le désir de voir ce phénix de la société. M. T. promit de le lui présenter le plus tôt possible.

En effet, le lendemain, la dame les reçut tous deux dans son salon avec toute l'affabilité qui lui était ordinaire. Le jeune homme était doué d'un physique agréable et d'une tournure assez distinguée ; il salua gracieusement la dame et se plaça silencieusement, comme les gens d'un mérite vrai mais modeste, dans le fauteuil que Mme L. lui fit approcher. La dame prit aussitôt la parole ; la conversation se prolongea pendant près d'une heure, après quoi les deux messieurs prirent congé et se retirèrent.

Le même soir, M. T. se rendit dans un salon où il savait trouver Mme L., il s'approcha d'elle et lui demanda ce qu'elle pensait du jeune homme.

— Justement, je parlais de lui à ces dames, c'est un jeune homme charmant, plein de mérite, et dont

la conversation pétille d'esprit. Nous avons causé pendant une heure, comme je le disais à l'instant, et cette heure ne m'a pas duré une minute. Ma bonne amie, ajouta-t-elle en s'adressant à la maîtresse de la maison, il faut absolument prier monsieur de vous le présenter.

— Je le ferais bien volontiers, dit M. T., mais mon jeune homme a une infirmité qui lui fait perdre une grande partie de ses moyens, et tout le monde n'a pas la même indulgence que madame !

— Une infirmité, dites-vous, je ne m'en suis pas aperçue ?

— Hélas ! mesdames, il est..... sourd et muet !

La surprise et la confusion de Mme L. ne peuvent s'exprimer ; la pauvre dame, s'abandonnant à son habitude pendant la fatale visite du jeune homme, avait si peu cessé de parler, qu'elle n'avait pas eu l'occasion de s'apercevoir de son infirmité.

La belle parleuse est au beau parleur comme celui-ci est au pédant.

RÉSUMÉ.

1. L'homme le plus spirituel devient bête quand il veut faire le beau parleur.

2. La phrase tue l'esprit.

3. Le beau parleur est ordinairement bavard, et il ne faut que ces deux qualités pour assommer une société tout entière.

4. La plupart des beaux parleurs manquent d'esprit ; tous manquent de jugement.

5. Si vous voulez plaire, parlez simplement, mais dites des choses aimables.

6. La société repousse tous les gens prétentieux, parce qu'ils la blessent ou l'ennuient.

7. L'homme qui s'admire dans ce qu'il dit n'est que bien rarement admiré par les autres.

8. Le beau parleur n'est rien autre chose qu'une variété du pédant.

LE PURISTE.

Il est indispensable dans la bonne société de savoir parler français si l'on ne veut pas devenir un sujet de moquerie pour les personnes railleuses et légères. Les jeunes gens, surtout, sont impitoyables sur ce point, ce qui les fait souvent tomber dans l'injuste avec les étrangers. Je les ai vus s'égayer une heure heure entière à propos d'un Anglais qui venait d'apprendre d'un cuistre auquel il donnait à dîner, que les adjectifs *rôti* et *grillé* étaient synonymes dans la plupart des cas. Le même soir, en conséquence de cette instruction, l'Anglais demande au contrôle de l'Opéra, *une loge rôtie.* Or, cet Anglais n'était rien moins que le célèbre Davy, l'homme le plus savant de son siècle.

Les fautes de français prouvent d'ailleurs un manque total de cette première éducation qui est la clef indispensable de tous les genres de mérite. Si donc vous avez le malheur de ne pas parler bien correctement votre langue, ayez, ou le courage de vous retirer du monde, ce qui, entre nous, ne serait pas un

grand malheur pour vous, ou d'apprendre la grammaire, ce qui n'est pas aussi difficile qu'on le croit, si l'on est doué de persévérance.

Surtout, ne devenez pas puriste au point, si je vous dis que l'affectation du *purisme* (1) est du pédantisme, de me reprocher de ne pas parler français. Évitez autant que vous le pourrez les temps de verbe qui finissent en *isse* et en *asse*, et faites deux velours plutôt que de dire : *il a tort t'envers z'elle;* on vous le pardonnera, tandis que le puriste qui fait la grimace quand il échappe une faute à quelqu'un, qui dogmatise, ou même qui a l'insolence de vous reprendre, est la plus assommante espèce de pédant. Du reste, vous remarquerez dans le monde que les puristes les plus hérissés sont toujours des imbécilles incapables d'écrire deux pages qui aient du bon sens, et si vous les sortez du domaine de la grammaire, vous les trouvez d'une impuissance absolue.

Aussi ne sortent-ils jamais de leur fort, et leur pédantisme ne les abandonne qu'à l'instant même où ils descendent dans la tombe. Le grammairien Saumaise, se sentant mourir, adressa ces dernières paroles à ses amis : « *je m'en vais ou je m'en vas*, *l'un et l'autre se disent*, *ou se dit.* »

Incapables de rien produire de bon, incapables de comprendre les œuvres du génie, les puristes ont, dans tous les temps, cherché à mordre sur les plus admirables œuvres de nos grands hommes. C'est ainsi que Scudéri a publié une critique grammaticale du *Cid* de Corneille, et d'Olivet, une autre du même

(1) Ce mot a été rejeté par le dictionnaire de l'Académie.

genre sur les tragédies de Racine. Écoutez un échantillon de la critique de *Bajazet* :

> Eh ! pourrai-je empêcher, malgré ma diligence,
> Que Roxane d'un coup n'assure sa vengeance ?

« Il fallait, dit d'Olivet : *pourrai-je empêcher que*, *malgré ma diligence*, *Roxane*, etc. », et toutes ses critiques sont à peu près de la même force. Piron lui a, pour cela, délivré le certificat de juré-puriste :

> Juré piqueur de diphthongue :
> Endoctriné de tout point;
> Sur la virgule et le point,
> La syllabe brève et longue;
> Sur l'accent grave et l'aigu,
> Le circonflexe tortu,
> L'*u* voyelle et l'*u* consonne.

Nous avons eu dans notre temps un assez célèbre puriste, Urbain Domergue, qui répétait souvent avec un profond désespoir : « Hélas, les participes ne sont pas connus en France ! » C'est à lui que s'adresse la jolie épigramme de Lebrun :

> Ce pauvre Urbain que l'on taxe
> D'un pédantisme assommant,
> Joint l'esprit de la syntaxe
> Aux grâces du rudiment.

Ce genre de pédant est tellement encroûté dans le supin et le gérondif au milieu desquels il passe sa vie, comme Rivarol le disait plaisamment de Beauzée, qu'il ne comprend pas la critique que l'on fait de lui et ne soupçonne pas le ridicule dont il se couvre. On

essayait un jour de monter la tête de l'abbé Dangeau contre Lainez, qui ne perdait pas une occasion de le ridiculiser : « Bah ! répondit-il, il peut dire tout ce qu'il voudra, je n'en ai pas moins dans mon portefeuille deux mille verbes bien conjugués. »

RÉSUMÉ.

1. Parlez correctement votre langue, si vous pouvez, mais ne soyez pas trop sévère sur la manière dont les autres la parlent.

2. La langue française est tellement difficile qu'il n'y a peut-être pas dix hommes à Paris qui puissent se vanter de comprendre parfaitement les participes.

3. En société, ne reprenez jamais celui qui fait une faute de français, sous peine de passer pour un pédant malhonnête.

4. Évitez autant que vous le pourrez les temps des verbes qui finissent en *asse* et en *isse*.

5. Quand un mot est généralement compris par le public et qu'il peint bien votre pensée, servez-vous-en dans la conversation sans trop vous inquiéter de l'Académie. Ainsi dites *amatrice*, comme J. J. Rousseau, *utiliser* comme Chabot, *puriste* et *purisme* comme les écrivains, *gamain*, comme tout le monde, etc., etc.

6. Ce sont les écrivains et le public qui ont seuls le droit de créer de nouveaux mots. L'Académie n'est là que pour les enregistrer, et les définir quand elle le peut.

7. Cependant, n'adoptez pas un mot populaire quand il a un sens bas, trivial ou indécent.

8. Ne l'adoptez pas non plus quand notre langue possède un mot qui a le même sens.

9. Employez le moins que vous pourrez les mots techniques d'un art, d'une science ou d'un métier. Servez-vous plutôt d'une périphrase afin de vous faire comprendre de tout le monde.

10. Ne vous moquez jamais d'un étranger qui parle mal notre langue, car, si vous savez la sienne, vous êtes malhonnête, si vous ne la savez pas, vous êtes un sot; c'est l'aveugle qui se moque du borgne.

11. Si une suite de mots, comme « *il a tort envers elle* » vous offre quelque chose de dur dans la prononciation des liaisons, ne faites pas de velours, mais escamotez la liaison et dites comme si l'on écrivait « *il a tor enver elle.* »

12. L'affectation du purisme est la plus sotte que l'on puisse rencontrer dans la société.

DES CHERCHEURS D'ESPRIT.

Gardez-vous surtout, dans le monde, d'accepter le rôle de bouffon, de faiseur d'esprit et de calembouriste, si vous ne voulez pas vous couvrir d'un vernis de ridicule qui ne s'efface jamais. Le plus ordinairement un farceur éveille la gaîté : on rit; mais le plus souvent, c'est de sa personne et non de ce qu'il dit ou fait.

Le pire de tous ces saltimbanques de salon, c'est le calembouriste, parce que très souvent on le rencontre dans un homme qui, par sa position, devrait avoir le plus de gravité.

Un jour on m'invite à une soirée dans une maison du quartier Laffitte. Comme j'habitais loin de là, et que je suis un peu casanier, pour me séduire on me dit que j'y verrais un de mes anciens condisciples d'étude, devenu le premier magistrat de la France, c'est-à-dire garde-des-sceaux. Beaucoup de curiosité et un peu de politesse m'engagent à accepter, et au jour dit j'arrive. Après avoir rempli toutes les petites simagrées d'usage, je prie la maîtresse de la maison de me présenter au ministre; nous le cherchons, et enfin nous le trouvons à la porte du petit salon où les dames se retiraient par fois pour faire la causerie intime.

— Ah! dit la dame, après un quart d'heure de recherche nous vous trouvons enfin: où étiez-vous donc?

— Vous me pardonnerez de m'être fait chercher, madame, car j'arrive dans l'instant du siége de Troie.

— Je n'ai pas l'honneur de vous comprendre.

— En ce cas, madame, voyez plutôt.

En effet, nous vîmes sur une causeuse deux dames assises, et le ministre s'était placé un instant à côté d'elles. Pendant qu'il y était la causeuse était bien le *siége de trois.*

La dame rit beaucoup; elle conta le calembour à la foule qui s'assembla autour de nous, et je remarquai que les avocats, les substituts, les procureurs du roi (de province), ainsi que leurs femmes, rirent à s'épouffer. Il n'y eut guère que les juges inamovibles qui se pincèrent les lèvres et gardèrent un sérieux glacial; je crus même en voir un, à l'autre

bout du salon, qui haussa les épaules, mais d'un mouvement presque imperceptible.

Quand on eut fini de rire, la dame me présenta, et je fis mon compliment le plus poliment possible. Le ministre, après m'avoir répondu avec beaucoup d'affabilité, se retourna vers la maîtresse de la maison :

— Madame, lui dit-il, vous voulez donc me destituer?

— Pourquoi cela, répondit-elle, en s'apprêtant à rire d'un nouveau calembourg.

— Pourquoi? parce que si vous me présentez des gens comme monsieur, il ne me sera plus possible de rester chez vous garde-des-sceaux (*garde des sots*).

La dame, en avalant le rire qui s'épanouissait déjà sur ses lèvres, fit une grimace comme un chat qui s'étrangle, et un silence général annonça clairement au ministre qu'il venait de prendre rang parmi les sots qu'il prétendait garder. Cette idée me fit sourire; il prit le change, crut que je riais du calembour, et il me conduisit dans un coin du salon, où nous causâmes seuls quelques minutes. Mais déjà on nous entourait quand je lui demandai des renseignements sur un député, M. Pétou, qui m'intéressait à cause de la bonne foi qu'il mettait dans ses discussions politiques, et de la dignité de caractère dont il ne s'est jamais écarté.

— M. Pétou, me dit-il, eh bien! M. Pétou parle! (*Crepitum ventris emittere, aut loqui.*)

Au milieu des hourras d'applaudissements et de rires convulsifs, je pus me glisser dans la foule jusqu'à la porte. Je pris lestement ma canne et mon

chapeau, et m'éclipsai comme une ombre chinoise.

Le calembour, exilé des salons de la bonne compagnie, ou, au moins, n'osant y apparaître que très rarement, s'est réfugié dans la société bourgeoise, où le plus ordinairement il est assez bien accueilli. Là, une des conditions essentielles pour qu'il soit bien reçu, c'est qu'il se présente avec le passeport de la bêtise. *Oh! que c'est bête! ah! que c'est mauvais!* s'écrie-t-on; et alors il est permis de rire aux éclats sans compromettre ses prétentions à l'esprit.

Je m'adresse à un monsieur qui fait le bel esprit dans la société de la rue aux Ours; il ne me répond pas; je réitère ma question : — Ah! pardon, monsieur, si je ne vous ai pas entendu de suite : mon esprit faisait des culottes.

— Comment cela, monsieur!

— Oui, il était ailleurs (*tailleur*).

Oh! que c'est bête! s'écria-t-on de toute part, et le calembour eut le plus grand succès.

DU BEL ESPRIT.

Le bel esprit est une variété du faiseur d'esprit, mais il s'en distingue par un ton plus raide, plus vaniteux, et il déteste le bon mot et le calembour, que souvent il ne comprend pas; c'est toujours lui qui dit : *Ah! que c'est bête!* mais il le dit sans rire. Il a horreur de toute bouffonnerie, et c'est la seule qualité que je lui reconnaisse.

Du reste, c'est un profond littérateur et surtout un grand poète, et s'il est resté ignoré, c'est qu'il l'a bien

voulu, dit-il, car il a dans son portefeuille plusieurs ouvrages de la plus grande force, mais il ne les a pas publiés, parce qu'il craint d'être incompris. Tous les hommes célèbres de Paris lui sont particulièrement connus, et souvent il leur a donné des conseils qui n'ont pas nui à leurs succès. Il dit : Mon ami Hugo, mon ami Lamartine, mon ami Béranger, et pour peu que vous ayez l'air de l'écouter avec quelque intérêt, il pourrait bien tirer de son portefeuille une lettre de chacun de ces messieurs, mais il ne vous montrera que l'adresse et la signature, car la froide politesse du style pourrait n'être pas en parfaite harmonie avec l'amitié intime que ces messieurs lui ont vouée.

J'ai aussi un ami qui a quelque célébrité, mais je ne vous le nommerai pas, parce que je ne vise pas à passer pour un bel esprit. Un jour mon ami, que je désignerai par un B., se fourvoya dans une voiture publique pour aller à Fontainebleau, et le hasard le plaça au milieu d'un groupe de jeunes gens parmi lesquels se trouvait un bel esprit. La conversation tomba sur un livre que venait de publier B., et on en fit une critique un peu sévère, pour se donner les manières du journalisme, qui cependant en avait dit du bien. Le bel esprit crut devoir prendre la défense du livre et le fit d'autant plus chaudement qu'il ne l'avait pas lu. Un de ses camarades lui fit remarquer qu'il apportait un peu trop de chaleur dans la discussion.

— Eh! morbleu, dit-il, c'est quand nos amis sont absents qu'on doit les défendre avec plus d'ardeur.

— Ah! vous connaissez M. B.?

— Si je le connais! c'est mon ami intime; il m'invite toutes les semaines à déjeuner chez lui.

— B., étourdi par l'aplomb du bel esprit, se retourne et se frotte les yeux pour s'assurer qu'il ne se trompe pas, et qu'il n'a jamais vu son ami intime. La conversation continue et le jeune homme ajoute :

— J'ai toujours été si bien reçu chez mon ami B, que, vraiment, ce serait une affreuse ingratitude que de ne pas chercher à lui rendre au moins une de ses politesses. Aussi je me propose, dès que j'aurai touché ma rente, de lui offrir un dîner chez Véfour.

La voiture, en ce moment, s'arrêtait devant l'hôtel du Cadran bleu, à Fontainebleau, et tous les voyageurs mirent pied à terre. B. s'approche de son ami intime, et lui dit en souriant :

— Monsieur, puisque vous êtes dans l'intention d'offrir à dîner à votre ami B., profitez de l'occasion : autant vaut ici, au Cadran bleu, qu'à Paris.

— Je ne vous comprends pas, monsieur ?

— Vous allez me comprendre. Je suis M. B., et voici mon bulletin de voiture qui vous le prouvera.

Les camarades rirent à s'épouffer, et le bel esprit resta un peu confus, mais il se remit aussitôt :

— Parbleu ! monsieur, je suis très enchanté de la circonstance, puisqu'elle me met en rapport avec un homme de votre merite, et j'espère que vous voudrez bien me pardonner si, changeant de rôle, c'est moi qui prend l'initiative des invitations. Me ferez-vous l'honneur d'accepter un modeste dîner au Cadran bleu ?

L'originalité de l'invitation la fit accepter par M. B., mais à la condition que chacun paierait son écot. Lorsqu'on apporta la carte, le bel esprit voulut absolument payer pour M. B., et, pour cela, il lui em-

prunta vingt rancs, parce qu'il n'avait pas encore reçu ses rentes.

Le bel esprit recherche particulièrement deux sortes de sociétés : celles où il n'y a que des femmes, et celles où viennent des hommes de lettres en réputation. Dans les premières, il hasarde une petite lecture d'une de ses œuvres légères, quelques vers à Iris, un sonnet à Chloé, voirement une idylle à la rose. Tout cela est d'un genre un peu fade, un peu usé, mais que voulez-vous ? dans sa jeunesse il lisait Florian, il rafolait de Dorat, il a suivi les cours d'Andrieux, et il a eu trois pièces de vers insérées dans l'*Almanach des Muses*. On ne se décide pas aisément à renoncer à de si beaux titres. Les dames aiment assez la littérature doucereuse et musquée; elles lui font dans le monde une réputation de poète charmant, et il faut bien qu'il se contente de ça en attendant l'immortalité ou le fauteuil académique, ce qui revient au même, à ce qu'on dit.

Il recherche aussi, comme je vous l'ai dit, les salons où l'on rencontre quelquefois des célébrités, et il trouve toujours le moyen de s'y glisser, fût-ce par le trou de la serrure. Malheur à vous si vous venez de publier un ouvrage quelconque qui ait un succès retentissant. Il vous cherche, il vous suit, il vous saisit par le pan de votre habit, par le bout de votre cravate, par un bouton, et vous êtes pris. Il vous cassera le nez à coups d'encensoir, il vous accablera de ses louanges effrontées, il vous assommera de ses compliments ridicules, et vous forcera, pendant une demi-heure, à jouer le rôle d'un sot; car rien ne

ressemble plus à un sot qu'un homme d'esprit obligé de répondre à des louanges outrées.

Le Bas-Bleu.

Si le bel esprit de salon est un être ridicule, que doit-on dire des femmes attaquées de cette fatale manie ? Molière croyait avoir démoli à jamais l'hôtel de Rambouillet, mais hélas il n'a fait que d'en changer les décorations. Nous n'avons plus de précieuses ridicules, il est vrai ! on ne dit plus : voyez l'heure au *greffier solaire* (1), approchez *les commodités de la conversation* (2), coupez *la superficie de ce luminaire* (3), voici un *conseiller des grâces* (4), apportez votre *âme des pieds* (5) ; mais nous avons encore la femme savante, avec ses quatre variétés, savoir : la *femme incomprise*, le *bas-bleu*, la *puriste* et la *belle parleuse.* Or il est de la nature des femmes de ne rien faire à demi ; aussi cette nature devient-elle sublime quand elle les pousse à la vertu et au dévouement.

1° La *femme incomprise* ne se rencontre jamais que dans les petits salons bourgeois où l'on veut bien la recevoir ; vous la reconnaissez au premier coup d'œil à ses souliers crottés et à son chapeau de travers ; elle a de trente à quarante ans, et porte ordinairement des lunettes. Elle n'a pas renoncé à la mode du sac, parce qu'il lui en faut un pour traîner avec elle

(1) Un cadran de pendule.
(2) Un fauteuil.
(3) Mouchez la chandelle.
(4) Un miroir.
(5) Un violon, pour faire danser.

trois volumes d'un roman inédit, et le manuscrit d'un drame noir. Elle a un rouleau de papier à l'autre main pour se donner une contenance.

La femme incomprise est essentiellement romantique ! voilà pourquoi elle a une larme qu'elle roule dans son œil bleu en regardant le plafond, un soupir renfermé dans son cœur de femme ! Elle accepte volontiers à dîner si elle se trouve là quand vous vous mettez à table. Pendant le dîner elle vous raconte qu'elle a cherché toute sa vie un éditeur et un cœur d'homme, sans pouvoir trouver ni l'un ni l'autre, parce qu'on n'a pas voulu la comprendre. Au dessert, elle déroule son manuscrit et vous lit, bon gré mal gré, quatre pages de ses mémoires, où elle vous apprend comme quoi elle est la plus malheureuse des femmes, parce que les libraires-éditeurs sont des ignorants qui ne connaissent pas le beau style ; parce que les directeurs de théâtre sont de stupides spéculateurs qui n'ont pas voulu faire fortune avec son drame ; parce que les hommes sont des brutes qui ne comprennent rien à la délicatesse du sentiment.

Puis, la femme incomprise lève les yeux au ciel, laisse échapper un profond soupir, prend sa demi-tasse, son gloria, ses deux petits verres d'eau-de-vie, et elle finit par vous demander vingt francs à emprunter. Si vous êtes riche, prêtez-les lui ; si vous ne l'êtes pas, ne lui prêtez rien, mais donnez lui la moitié de la somme, et vous y aurez gagné chacun dix francs.

2° Le *bas-bleu* est l'héritier en ligne directe des femmes savantes de Molière. C'est une espèce tout-à-fait à part, et qui n'a rien de commun avec la femme incomprise, si ce n'est la vanité. Il y en a plusieurs

espèces, savoir : Le *grand bas-bleu*, le *petit bas-bleu*, et le *bas-bleu politique*, qui est le pire de tous. Le grand bas-bleu se rencontre partout, depuis le salon le plus infime, jusque dans le palais ministériel, mais, à vrai dire plus rarement dans ce dernier que dans l'autre. Les salons de la grande société lui sont toujours ouverts ; il n'en est pas tout-à-fait de même pour ceux de la bonne société, parce que le grand bas-bleu foule aux pieds, ordinairement, certains préjugés assez généralement respectés ; aussi ne faut-il pas éplucher les détails de sa vie intime, car, même après avoir trié la part faite par la calomnie, la médisance trouverait encore à mordre.

Quoique sa toilette soit soignée, élégante, et même de bon goût, il y a toujours quelques choses de singulier, d'excentrique, d'original même, auxquelles vous le reconnaîtrez. Il a de l'esprit, beaucoup d'esprit, et même quelquefois du bon sens : c'est le jugement qui est sa partie vulnérable. Il a, comme écrivain, un talent qui sent moins la femme que l'homme, un style fleuri, élégant, plein de charme, un peu creux, quelquefois assez châtié, qu'un peu de logique et de pensées rendraient parfait ; imagination plus brillante que réglée ; amour du paradoxe ; morale un peu sophistiquée ; enfin une véritable tête d'homme sur un corps de femme, ce qui fait une disparate fort piquante. Le grand bas-bleu a un salon et reçoit ; vous y rencontrez peu de femmes, parce que, d'une part, elles s'y ennuient, et que, d'autre part, le grand bas-bleu déteste la société des femmes ; mais, en dédommagement, vous y trouverez tous les hommes de mérite de Paris, depuis le

grand écrivain jusqu'au plus mince feuilletoniste.

Ce salon n'est pas positivement une école de mœurs, mais c'est une véritable académie de conversation; elle y est spirituelle, vive, enjouée, de bon goût, sans pédanterie ; la vanité sait s'y déguiser sous une forme aimable; la critique n'y est ni amère, ni insolente, et la sottise ne s'y rencontre jamais. Enfin, c'est là qu'il faut aller chercher les meilleurs types, non pas du savoir-vivre, mais du savoir-dire. Allez-y donc si vous le voulez, mais n'y conduisez ni votre femme ni votre demoiselle.

Le grand bas-bleu est aussi entaché de la manie de publier ses mémoires qu'il intitulera, *confessions, souvenirs, émotions*, ou etc., etc., mais, ainsi que le disait Madame de Staël, il ne se peindra qu'en buste, et cela me fait penser à un mot hardi de l'auteur de Corinne. Madame Récamier lui reprochait un jour de n'avoir que des hommes dans son salon. — Vous avez raison, ma bonne amie, mais ces hommes ont du mérite ! Vous savez le proverbe : « Qui se ressemble s'assemble ! »

Pour éviter toute interprétation, tenez pour bien entendu que je n'ai eu l'intention, en traçant ce portrait, que de peindre madame de Staël.

Le *petit bas-bleu* pullule partout, se glisse partout, se rencontre partout. C'est une sorte de choléra que personne n'oserait se vanter de pouvoir éviter. Sa toilette, qu'il renouvelle au Temple tous les trois mois, est assez ordinairement propre, et pourrait être tolérée dans un salon s'il ne la gâtait pas par un tas de chiffons roses (le petit bas-bleu aime le rose), et par un immense étalage de bijoux en chrysocale. As-

sez souvent il a été jolie femme avant d'être bas-bleu, etc'est pour cette raison qu'il n'a commencé à écrire qu'à trente-cinq ans; mais une fois qu'il a mis le doigt dans l'encre, il l'y plonge pour toujours, et ce n'est qu'à sa mort qu'on peut lui retirer son encrier. Il écrit plus ou moins bien, et d'un style plus didactique que brillant; mais son fort, c'est la compilation et la réminiscence. Son ignorance est profonde, aussi en littérature, adopte-t-il volontiers le genre du roman historique.

Le petit bas-bleu a débuté dans les lettres par une tragédie, puis une comédie, puis un drame, puis un mélodrame, puis un vaudeville, et il peut vous le prouver, car, grâce à l'ineptie des directeurs, il a encore le tout dans son portefeuille. Madame X. racontait l'autre jour à monsieur S., grand calembouriste, qu'elle voulait faire une dernière tentative, et qu'elle s'occupait maintenant d'un opéra avec ballet. — Hé! madame, lui répondit-il, je crois comme vous que le *balais* est la partie qui convient le mieux à votre genre de talent; à votre place je ne m'occupera pas d'autre chose. »

L'injustice des hommes est cause qu'aujourd'hui le bas-bleu se jette à corps perdu dans le genre moral. Il fait des petits livres intitulés, *Conseils édifiants à ma fille*, l'*Essence de rose de la vertu*, le *Miel de la chasteté*, le *Sucre candi de la morale*, les *Bonbons de la charité*, et autres de la même espèce. Sa plume est si féconde dans le genre pédagogue, que si, pour me faire comprendre, je ne vous avais cité des titres bizarres, je serais certainement tombé sur l'intitulé d'un livre publié, et j'aurais eu l'air de faire une person-

nalité, ce dont Dieu me garde! Il écrit, à quarante sous la page, dans les journaux d'enfants, de demoiselles et de modes, et il est toujours occupé, parce que le temps qu'il ne passe pas à écrire, il le passe à courir l'éditeur.

L'ignorance ne doute de rien, pour elle rien n'est difficile; d'où il résulte que le petit bas-bleu est audacieux, et que, si vous le lui demandez, il écrira sur tous les sujets, l'astronomie, la physique, l'histoire naturelle; si vous le payez, il vous fera même un traité d'agriculture. Le tout sera plein d'erreurs, d'aperçus faux, de choses mal comprises, mais qu'importe! Un homme n'a-t-il pas la première moitié de sa vie pour désapprendre ce qu'on lui a enseigné dans sa jeunesse, et la seconde moitié pour se mettre studieusement à la recherche de la vérité? Et puis, quelles que soient les choses qu'on lui a enseignées et celles qu'il a apprises lui-même, ne faut-il pas qu'il finisse comme tout le monde, par mourir dans l'ignorance?

La conversation du petit bas-bleu est fort ennuyeuse, parce qu'il est constamment gonflé d'une énorme vanité, et que lorsqu'il ne parle pas de lui ou de ses ouvrages, il médit. Quoiqu'il soit un peu envieux du succès des autres et qu'il se plaise à rabaisser leur mérite dans la pensée de rehausser le sien, sa médisance ne va pas ordinairement jusqu'à la calomnie. Il a de l'esprit sans jugement, de la politesse sans bonté, et de l'obligeance par nécessité. Donnez-lui quinze mille francs de rente, et vous en ferez, pour la société, la pédante la plus insupportable que l'on puisse trouver. Si vous avez une demoi-

selle qui ait une tendance à faire du bel esprit, mettez-la quelques jours en contact avec un petit bas-bleu, et je vous réponds qu'elle sera guérie pour toujours de cette manie. Vous aurez fait comme ces Lacédémoniens qui montraient un esclave ivre à leurs enfants pour les prémunir contre la funeste passion du vin.

Le *bas-bleu politique*, pouah ! Que dire de cet être hermaphrodite, qui n'a retenu de l'homme et de la femme que les défauts et le svices. Cette femme a toute l'ignorance de la femme sans éducation, toute la grossièreté d'une harangère, toute l'effronterie d'une fille de trottoir, et toute la morale d'une femme galante. Depuis son enfance elle s'est émancipée elle-même, et elle demande à grands cris, montée sur la borne d'un carrefour, dans les clubs, dans ses livres écrits au cabaret, elle demande l'émancipation de la femme ! C'est-à-dire qu'elle voudrait ravaler les mœurs de son sexe au niveau des siennes. La paresse et l'inconduite l'ont menée à la misère, elle pérore stupidement sur le nivellement des fortunes ; l'envie ronge son cœur corrompu, elle jette sa bave envenimée et impuissante contre les femmes qui ont du mérite et une bonne tenue. C'est la caricature ridicule d'un conspirateur *quand même*, parce que son sot orgueil la pousse à toutes les ignominies pour acquérir de l'importance. Pour imprimer ses œuvres sans orthographe elle fait des souscriptions et prélève sur la bourse des sots, qui croient à son mérite parce qu'elle pousse jusqu'à l'exagération leurs propres opinions. Du reste elle n'a jamais fait que des espèces de vers patriotiques, des espèces de chansons patriotiques,

des espèces de brochures patriotiques, et des espèces de drames patriotiques. Tout cela se chante et se lit à la gargote, entre le fromage et le vin bleu, et là, elle domine, tranche, décide, avec tout l'aplomb d'un dictateur. Pouah ! Pouah ! chassez-moi cela si jamais ça se présente à votre porte !

RÉSUMÉ.

1. Gardez-vous des chercheurs d'esprit si vous ne voulez pas vous ennuyer ; gardez-vous de le devenir vous-même, si vous ne voulez pas ennuyer les autres.

2. Le farceur peut amuser un moment ; mais le plus souvent c'est de lui que l'on rit et non de ce qu'il dit.

3. Dans le monde on accueillera bien par hasard, et de temps à autre, un calembour, mais non le calembouriste.

4. Le calembouriste et son bagage ennuyeux ne sont plus de mise que dans la petite bourgeoisie.

5. Encore faut-il pour qu'un calembour fasse rire, que l'on puisse dire : « Dieu ! que c'est bête ! »

6. Remarquez bien ici que la bêtise dont on accuse le calembourg est un brevet adressé à celui qui l'a fait.

7. Donc, si vous voulez obtenir un brevet de bêtise, faites des calembours.

8. Les chercheurs d'esprit sont plus exposés que les autres à dire des bêtises. L'expérience le prouve tous les jours.

Le Bel Esprit.

9. Le bel esprit a le ton plus rogue et plus élevé que le chercheur d'esprit.

10. Il déteste le bon mot et le calembour, que souvent il ne comprend pas.

11. Il a horreur de toute bouffonnerie. C'est un profond littérateur et un grand poète... ignoré ou incompris.

12. Il a donné des conseils très-utiles à tous les grands écrivains.

13. Il porte toujours dans son portefeuille une lettre de Lamartine, une de Béranger, et une de V. Hugo.

14. Un jour il bouleversera et réformera la littérature française par la publication de ses œuvres immortelles. Il n'attend, depuis bien longtemps, qu'une chose pour cela, c'est d'avoir trouvé... un éditeur.

15. Si vous ne voulez pas passer pour un sot ridicule et pédant, ne faites pas le métier de bel-esprit.

Le Bas-Bleu.

16. Le rôle de bas-bleu est le pire qu'une femme honnête puisse jouer dans le monde, quand le bas-bleu y est reçu.

17. Le bas-bleu est héritier en ligne directe des femmes savantes de Molière ; le monde a peu d'estime pour lui.

18. C'est une espèce d'hermaphrodite qui n'a gardé de la femme que les défauts, et qui n'a pris de l'hom-

me que les ridicules et quelquefois les mauvaises habitudes.

19. La femme qui a un grand et véritable talent perd le nom de bas-bleu pour prendre celui d'*homme de lettre*, d'*auteur*, ou d'*écrivain*.

20. Il n'y a pas chez elle hermaphroditisme, mais métamorphose. C'est une femme dont l'esprit et le talent ont fait un homme. Voilà pourquoi, en parlant d'elle, on dit : cette dame est homme de lettres, et non pas femme de lettres.

21. Malgré cela, il est plus honorable pour une femme de jouer dans le monde le rôle de bonne mère de famille et de femme d'ordre que celui de femme auteur. Cette dernière n'est qu'un contre-sens de la nature.

22. La femme la plus estimable est celle dont on parle le moins, et la plus parfaite celle dont on ne parle pas du tout.

23. La femme auteur se met trop souvent au dessus des préjugés. Pour faire étalage d'une philosophie qu'elle n'a pas, elle se fait souvent paraître plus mauvaise qu'elle l'est.

24. L'homme doit se mettre au dessus des préjugés, et la femme s'y soumettre, a dit Mme Neker.

25. Rien de si rare que la femme homme de lettres, et pourtant tous les bas-bleus prétendent à ce titre.

26. Il y a plus de bas-bleus par vanité que par conviction de leur talent.

27. La femme incomprise est une aspirante au bas-bleu.

28. Elle est l'héritière en ligne directe des pré-

cieuses ridicules de Molière. C'est une pauvre femme à laquelle la vanité a fait perdre la tête.

29. Le bas-bleu politique est, par le temps qui court, l'espèce la plus méprisable de toutes.

30. Le bas-bleu politique est essentiellement immoral, envieux, vaniteux, sot, et sans l'ombre de jugement. Posez-lui telle question que vous voudrez, vous êtes sûr qu'il la résoudra dans le sens le plus ridicule.

31. Si une femme possède un véritable talent, qu'elle s'en réjouisse dans l'unique pensée qu'il lui servira pour l'éducation de ses enfants.

32. Dans tous les cas restez modeste, et défiez-vous des illusions de l'amour-propre.

33. Observez le monde, et vous remarquerez que ce sont les femmes les plus sottes qui ont la plus haute opinion de leur esprit et de leur mérite.

34. Méfiez-vous de vous-même, jusqu'à ce que votre mérite vous soit confirmé sérieusement par des amis sincères, capables de bien juger, et n'ayant aucun intérêt à vous tromper. Ces amis-là sont rares.

35. Après lecture, s'ils vous disent : « oui, c'est bien, » ils pensent que c'est mauvais. S'ils vous disent : « ce n'est pas mal, » jetez votre manuscrit au feu.

36. Heureuse ! mille fois heureuse ! la femme assez intelligente pour ne pas chercher son bonheur hors de son ménage et de la vie de famille.

L'HOMME DE LETTRES.

L'homme de lettres comprend, comme le bas-bleu, plusieurs espèces parfaitement distinctes, savoir : 1° l'homme de lettres compris; 2° l'homme de lettres incompris; 3° l'écrivassier. Les caractères génériques auxquels vous les reconnaîtrez tous les trois, sont : vanité énorme; amour-propre très-irritable; admiration naïve et sincère pour son propre mérite ; profond mépris pour le mérite des autres. Tous sont atteints, plus ou moins, d'une maladie endémique dans leur classe, qui les porte à s'enfler comme la grenouille de la fable, au point de crever comme elle ; ce qui s'est vu quelquefois.

1° L'homme de lettres compris a un nom connu, vend ses ouvrages et a toujours trois ou quatre éditeurs dans sa manche. Ceux-ci sont à l'affut de tout ce qui sort de sa plume, prêts à le lui acheter de 50 à 150 francs la feuille; ce qui fait, à bon compte de journaliste, de 15,000 à 60,000 francs le volume de 25 feuilles. Selon votre manière de calculer, à vous, cela ne ferait pour le plus haut que 3,750 fr. le volume, ce qui serait déjà bien joli. Mais, bast! nous autres nouveaux auteurs, éditeurs et journalistes, nous avons fait comme Sganarelle, nous avons changé votre arithmétique banale, et voici comment nous opérons. Avant que je commence, dites-moi, avez-vous vu jouer un petit vaudeville plein de malice et de vérité, intitulé l'*Imprimeur sans caractère* ? — Non. — Ni moi non plus, mais je commence ma démonstration.

Adolphe habitait une petite ville de province, Orléans, à trente lieues de Paris. Il n'avait pour toute fortune que son intelligence très-développée, ses vingt-deux ans, le cœur de son Adèle, et il n'aurait pas donné cela pour tous les trésors de la Californie. Adèle l'aimait de même, plus encore, car elle était aussi vertueuse que jolie. Mais M. Géronte, son père, ne voulait pas entendre parler de mariage, parce que sa fille devait avoir deux cent mille francs de dot, après la mort du vieillard, s'entend. M. Géronte, aussi Géronte qu'on peut l'être, avait fait, dans sa jeunesse, quelques madrigaux à Iris, d'où il résultait qu'il lisait tous les jours trois ou quatre feuilletons.

Un jour Adèle lui apporte le journal, et lui pose le doigt sur un article où il était dit que M. L. avait vendu soixante mille fr. le manuscrit de son poème de ***. « Diavolo ! dit Géronte en se grattant derrière l'oreille, j'aurais bien dû continuer à faire des vers. »

Quinze jours après Adèle lui pose le doigt sur un nouvel article, et voit que M. de C. avait vendu trois cent mille fr. une nouvelle édition de ses œuvres romantiques. « Diavolo ! diavolo ! dit-il, qui peut le plus peut le moins, et je suis sûr que j'aurais fait de la prose très-facilement. »

Quinze autres jours après Adèle lui met le doigt sur un troisième article annonçant que M. T. avait vendu cinq cent mille fr. une nouvelle édition de son histoire de la révolution. « Diavolo ! diavolo ! diavolo ! dit Géronte, je ne suis plus étonné si tous les auteurs de Paris sont millionnaires ! »

Géronte était encore à rêvasser sur l'histoire de la

révolution, lorsque la porte s'ouvre tout-à-coup. Adolphe, tenant un manuscrit d'une main, et Adèle de l'autre main, se précipite, tombe à ses genoux, et.... TABLEAU !

Au second acte, Adolphe est à Paris depuis trois mois. Chaque jour il s'est crotté jusqu'à l'échine en courant d'éditeurs en éditeurs pour présenter son précieux manuscrit, le premier œuf de sa poule aux œufs d'or. Mais hélas! comme si tous les libraires de la capitale s'étaient donné le mot, ils lui disent les uns après les autres. — Monsieur, votre nom, s'il vous plaît ? — Je m'appelle Adolphe F**. — Nom inconnu ; Monsieur, je ne puis imprimer votre brochure. — Mais, Monsieur, donnez-vous au moins la peine de la lire avant de la refuser. — Inutile, Monsieur, je ne lis jamais. — Cependant avant d'avoir un nom connu, il faut bien débuter. — Ma foi, Monsieur, je n'en vois pas la nécessité.

Enfin la providence fait que le cent quarante-neuvième éditeur auquel Adolphe présente son manuscrit se trouve un certain Ladvocat, qui avait la manie de vouloir créer de nouveaux noms en littérature : aussi il en a cuit à ce brave homme! Il prend le manuscrit, paie 150 fr. à compte, le fait imprimer, prôner et mousser par les journalistes, et voilà Adolphe inscrit au nombre des quatre ou cinq mille hommes de lettres qui battent tous les jours le pavé de Paris.

Changement de décoration; nous voilà à Orléans. Tout pour un beau matin, M. Géronte voit entrer dans sa chambre Adèle, son enfant chérie, chantant, dansant, riant, et tenant un journal dans ses blanches

mains. Elle le pose sur le guéridon, et dirige le doigt de son père sur cet article : « L'éditeur Lad*** vient d'acheter, pour la modique somme de 14,000 francs, l'ouvrage de l'illustre écrivain, M. Adolphe F***, traitant *de l'utilité d'une refonte dans la civilisation chinoise, pour le bonheur de l'humanité française*. Cet ouvrage aura le plus grand succès.

Huit jours après, M. Géronte partait pour Paris avec sa charmante Adèle qui ne se sentait pas de joie.

Au troisième et dernier acte, la scène se passe dans le magasin de l'éditeur Lad***. Adolphe règle ses comptes avec le libraire, dans un cabinet dont la porte est restée ouverte, et M. Géronte qui vient d'entrer au magasin, sans que sa présence soit soupçonnée, y reste par discrétion en attendant que l'auteur et l'éditeur aient fini.

— Voici notre affaire réglée, dit Lad*** : Je vous ai acheté votre manuscrit 14,000 fr., ci : Vous avez reçu une première fois 150 fr., — ci. La seconde fois 150 fr. — ci. Voici en sus 200 fr. que vous allez encaisser, ce qui fait 500 fr. ; total 14,000 fr. dont vous allez me donner quittance.

— C'est juste, dit Adolphe, et il prenait la plume pour signer quand M. Géronte se présenta.

— Pardon, messieurs, leur dit-il, il me semble que vous faites erreur ? Vous vous trompez dans votre calcul, ou au moins dans le total.

— Pardonnez aussi, monsieur, mais je vois que vous n'êtes pas dans la partie, dit le libraire. Voici ce que c'est : les 14,000 fr. sont pour le public, et les 500 fr. pour l'auteur. Cela ne se fait jamais autre-

ment. La mousse! monsieur ! la mousse ! le public ne connaît que la mousse !

— Et vous trouvez des journalistes assez complaisants pour.....

— Toujours la mousse ; seulement il ne s'agit plus ici que de la mousse du vin de Champagne.

Dénouement. Géronte bénit Ladvocat qui lui promet d'imprimer ses madrigaux ; il bénit ses enfants... TABLEAU ! et mariage. Grâce à l'annonce des 14,000 fr. le livre se vendit ; grâce à ce *succès* , Adolphe vendit un second ouvrage 800 fr., un troisième 1,500 fr., et dès lors, il fut classé parmi les auteurs compris, ou, si vous aimez mieux, parmi les véritables hommes de lettres.

Telle est, à quelques variantes près, l'histoire de tous les auteurs passés, présents et futurs. Du reste, dans les salons, ils ressemblent assez à tout le monde, et, s'ils s'en distinguent, ce n'est pas par leur modestie. Ne vous fiez pas trop à leur air bonhomme, et, si vous voulez vous en faire bien venir, affectez pour leurs ouvrages une admiration aussi outrée que vous le pourrez ; vous ne leur en direz jamais, sur ce point, autant qu'ils en pensent. Ne craignez pas de leur casser le nez avec l'encensoir si vous tenez à ce qu'ils vous prennent pour un homme d'esprit. Avant de leur adresser la parole, tournez la langue sept fois dans votre bouche, car ils ont la susceptibilité très chatouilleuse. Si vous alliez leur dire, par exemple : « Je suis enchanté, monsieur, de me rencontrer avec un *homme d'esprit* comme vous. » Vous auriez dit une sottise, et vous allez le comprendre. L'homme de lettres, partout où il se trouve en société, est in-

timement convaincu que son intelligence est énormément supérieure à celle de tous les autres, et il peut arriver qu'il ait raison. Si vous le ravalez jusqu'à n'être qu'un *homme d'esprit*, pour conserver sa supériorité il sera obligé de vous prendre pour *un sot*, vous et les autres, et son raisonnement sera très logique. Vous deviez donc dire : « Je suis enchanté, monsieur, de me rencontrer avec un *grand génie* comme le vôtre. »

Du reste, parmi les auteurs de génie, il en est qui ont conservé assez de bon sens pour se comporter dans le monde comme des personnages naturels. La société de ceux-là est charmante, pleine de politesse, d'affabilité, de convenance, et tout en connaissant leur valeur, ils sont indulgents et ne cherchent jamais à en écraser les autres, ce sont eux qui font avancer la civilisation, soit pas leurs bonnes manières dans le monde, soit par leurs écrits.

2° L'homme de lettre incompris n'a point de nom, comme dirait un éditeur ; et cependant il était, au collége, un petit phénix qui gagnait tous les prix. Ce qu'il a le mieux retenu de son éducation, c'est le pédantisme de ses professeurs, et quelques vers de Virgile et d'Horace. Il est parti de sa province avec une tragédie dans la poche gauche, une comédie dans la poche droite, un poème épique dans une main, et un roman dans l'autre ; son traité d'économie politique et ses œuvres variées sont dans sa malle. Il vient à Paris exprès pour faire une révolution dans les arts, réformer la littérature et désillusionner le public sur cet imbécille de Corneille, sur ce polisson de Racine, ce sot de Voltaire, sur Chateaubriand, Lamartine,

Hugo, Dumas, et autres écrivassiers semblables. Devant le conducteur de la diligence et ses compagnons de voyage, il dit : « La puissance de ma parole remuera les masses..... je détrônerai le mauvais goût..... j'ouvre une route rationnelle à l'intelligence humaine..... je, etc., etc., etc.

Dix-huit mois après, vous le rencontrez dans un salon bourgeois. Il a dépensé pour faire imprimer ses livres à ses frais, toute sa mince fortune, et une partie de celle de son bonhomme de père qui n'a pas voulu laisser aller à Sainte-Pélagie un aussi vaste génie. Sa tragédie et sa comédie sont restées aussi inconnues du public que ses œuvres imprimées dont on a vendu vingt-cinq exemplaires, et il dit en haussant les épaules de pitié ; « Ces stupides comédiens ! ces stupides libraires ! ce stupide public. »

Malgré son chapeau roussâtre, son habit râpé, et ses souliers couvert de cirage anglais, il porte la tête renversée en arrière ; il a le verbe haut, la voix magistrale, le ton tranchant. Il parle de tout, décide de tout, et ses jugements sont définitifs, sans appel, sous peine de lui voir les yeux flamboyants et les gestes saccadés. Quand il pérore il est entouré (toujours dans le salon bourgeois) de quelques clercs d'huissier, de notaire ou d'avoué, qui l'écoutent la bouche béante et lui prodiguent, à chaque mot, leur tribut d'admiration.

Un sot trouve toujours un plus sot qni l'admire.

Vous apprenez de la maîtresse de la maison qu'il a renoncé depuis quelque temps à la littérature pour se

faire.... phalanstérien. Plus tard, vous le retrouvez huissier ou maître d'école, dans son village, à cent lieues de Paris.

3° L'écrivassier a de l'esprit dans de certaines limites, et il fait assez bien une compilation, ce qui n'est pas aussi facile qu'on le pense. Il fait des livres avec des livres, pourvu qu'on lui fournisse de la colle et des ciseaux. Il publie des anas, des almanachs, des petits ouvrages sur l'économie domestique, la cuisine, l'art d'engraisser les lapins, de faire des feux d'artifice, et il a même risqué des romans de cuisinière qui se sont écoulés en province, et qui lui ont rendu deux cent cinquante francs par volume. Il travaille comme un bœuf et trace péniblement son sillon ; mais s'il a de l'ordre, il peut acheter tous les ans un habit neuf, et tous les six mois un chapeau.

Et puis, à force de forger on devient forgeron. Plus il avance et plus la voie s'élargit devant lui. Il finit par donner des articles aux petits journaux, et jamais il ne perd une occasion de se faire mousser lui-même. Comme il sait s'utiliser partout, qu'il est souple comme un gant, il parvient à être un des rédacteurs d'une petite revue, et alors quand il est obligé, dans sa rédaction de citer des célébrités qu'il n'a jamais vues que le jour où il a été lui-même leur faire hommage d'un exemplaire de son histoire de *, ou d'un drame qui n'a eu que trois représentations, il ne manque jamais d'imprimer, « mon célèbre ami L., — mon savant ami R., » ou bien, « dans la lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir de son excellence, ou de son altesse, ou de sa sainteté, » il irait même jusqu'à la majesté s'il l'osait.

Sa petite réputation se fait et s'étend, non pas dans le public, mais dans la librairie de son quartier, et tout-à-coup le voilà, sans que l'on sache pourquoi ni comment, rédacteur en chef de la revue dans laquelle il s'était glissé si humblement. Oh ! alors il pousse son luxe effréné jusqu'à prendre un logement de cinq cents francs, avec meubles de damas à ramage, gravures à cadre doré, et il se donne fièrement le cabriolet de place, tandis que ses collaborateurs vont en omnibus. Son ambition devient alors insatiable, et de piètre écrivain qu'il était le voilà habile intrigant.

Il se fait prôner dans sa revue par ses collaborateurs qui, sous peine d'être renvoyés de la rédaction, sont obligés d'écrire dans leurs colonnes: « notre célèbre rédacteur en chef a dit....., notre savant rédacteur en chef a pensé.., notre illustre rédacteur en chef a prouvé.., etc., etc., » voilà pour lui des titres à l'académie : et on ne sait pas ce qui peut arriver !

On compte à Paris, quinze mille individus qui s'intitulent hommes de lettres, parmi lesquels trente ou quarante hommes de lettres véritables, dont dix à l'académie ; cent à cent cinquante écrivassiers dont trente à l'académie ; — cinq à six mille génies incompris, publiant leurs chefs-d'œuvre à leurs frais, et disparaissant annuellement de la scène littéraire, eux et leurs livres, pour être remplacés par d'autres arrivants. On imprime chaque année à Paris huit mille ouvrages, dont un ou deux survivent à leurs auteurs ; dix à douze vivent quelques années ; cinquante ou soixante s'enfument au rabais dans la boutique de L, libraire dans la rue de la Harpe ; et sept mille neuf

cent vingt-six vont mourir chez l'épicier, la frnitière, et le bureau de tabac.

RÉSUMÉ.

1. Recherchez la société des gens instruits, des véritables hommes de lettres, vous ne pouvez qu'y gagner.

2. Fuyez celle des mauvais écrivains si vous craignez l'ennui.

3. Sauvez-vous de l'homme de lettres incompris comme de la peste, car il n'y a rien de bon à gagner avec les sots orgueilleux.

4. Si vous avez la vanité de vous faire homme de lettres, ayez ou beaucoup d'argent, ou beaucoup d'esprit. Avec le premier moyen, l'argent, vous arriverez plus vite à vous faire une belle réputation.

5. Avec de l'argent vous trouverez très aisément un pauvre diable qui aura de l'esprit pour vous; vous lui ferez faire des feuilletons que vous signerez.

6. Avec de l'argent (1 franc 50 centimes par lignes) vous ferez insérer *dans le corps* de tel journal que vous voudrez, tout ce que vous voudrez; mais vous vous bornerez à un long éloge de votre talent.

7. Avec de l'argent, si on ne veut pas insérer vos feuilletons gratis, vous paierez pour les faire insérer.

8. Avec de l'argent, vous vous ferez *mousser* vous-méme dans toutes les feuilles littéraires.

9. Avec de l'argent, vous donnerez des dîners aux rédacteurs en chef, aux écrivains architectes de réputation, et aux gens influents dans tous les genres.

10. Avec de l'argent et des dîners, vous obtiendrez le ruban rouge.

11. Avec de l'argent, des dîners et le ruban rouge, vous entrerez à l'académie.

12. Avec de l'argent, des dîners, le ruban rouge et le fauteuil, vous serez un immortel, tout comme les autres, et vous serez parfaitement oublié un mois après votre mort.

13. Si vous n'avez que de l'esprit, soyez intrigant et flatteur, et vous arriverez à force de courbettes ; mais il vous faudra beaucoup plus de temps.

14. Si vous avez de l'eprit et du jugement ne vous faites pas homme de lettres.

LE SAVANT.

La science!... Pourriez-vous me dire ce que c'est que la science?

Rien de plus simple, me répond un bouquiniste, c'est l'érudition. Ce n'est pas ça, me dit un naturaliste, c'est la classification naturelle, G. Cuvier l'a dit. Vous n'y êtes pas; c'est ceci, c'est cela, etc., etc. Un homme ayant plus de logique, parce qu'il est mathématicien, Herschell me dit : La science, c'est la connaissance de la vérité. A la bonne heure! voilà une définition qui me va! Mais, hors les sciences mathématiques, pourriez-vous m'enseigner où elle est, cette vérité, où elle demeure? Hélas! elle est encore au fond du puits où elle s'est cachée, et voilà pourquoi ceux qui la cherchent se sont noyés.

Et moi aussi j'ai cru aux savants et à la science!

Combien m'a-t-il fallu d'années de travail pour me désabuser. Connaissez-vous le seigneur Médul-al-Békir, de Smyrne? Voilà ce qu'il disait un jour :

« J'étais encore petit garçon, lorsque je vis un homme que tout le monde admirait et consultait, qui tranchait despotiquement sur toutes les questions, qui ne parlait que par sentences, qui était membre de trente-cinq académies d'Ulemas, qui marchait la tête si haute qu'il eût, avec les pieds, écrasé les petits enfants sans les voir. Je demandai : « Quel homme est-ce? — C'est un savant, me répondit-on. » Et je l'admirai comme les autres!

« Dans ce temps-là je croyais à la science, et je voulus aussi devenir un savant. Je me mis à voyager dans les Universités de l'Europe, et j'appris, j'appris, j'appris pendant trente ans. Alors mes cheveux devinrent blancs, mes membres raides, mes pieds goutteux et mon caractère triste et irritable. J'étais malheureux et ennuyé; mais je me disais : — J'en sais autant que l'homme que j'admirais dans mon enfance! — et je me consolais, parce que j'étais gonflé d'orgueil et de vanité.

« La consomption me minait; je ne savais pas pourquoi. Un célèbre médecin me dit : — Laissez-là vos livres, vos crocodiles empaillés et vos microscopes; allez respirer l'air des champs, prenez de l'exercice, promenez-vous et prenez garde à tomber dans les ornières ou à vous cogner le nez contre les troncs d'arbres. — Encore sans savoir pourquoi, je le crus et je partis de Smyrne.

« — Voilà un savant! voilà un savant! — se mit-on à crier en me voyant arriver dans mon village

natal, et bientôt une foule de gens vinrent me voir; les uns pour me consulter, les autres pour savoir si un savant était fait comme un autre. Un jeune Icoglan et sa jolie compagne me dirent : — Seigneur ulémas, la vie est longue et nous voudrions savoir ce qu'il faut faire pour la passer dans le bonheur?

« — Mes enfants, leur répondis-je, c'est un secret dont Allah s'est réservé la connaissance à lui seul, — et ils s'en furent en soupirant.

« Une petite fille me dit : — Seigneur ulémas, mon petit frère a six mois; il ne sait encore ni marcher, ni manger, ni parler, tandis que les petits poulets courent après leur mère, mangent seuls, appellent leurs parents, en sortant de la coquille; pourquoi cela? — Ma foi, ma fille, je l'ignore. — Et elle s'en fut en riant et sautant.

« Une vieille femme me dit : — Seigneur ulémas, j'ai vu beaucoup de savants qui lisaient couramment dans le ciel, et qui n'ont jamais pu savoir ce qui se passait dans leur ménage! Savez-vous pourquoi? — Dieu seul le sait, lui répondis-je. — Et la bonne femme fut en gromelant trouver un calender qui le lui expliqua.

« Un janissaire de vingt ans me dit : — Seigneur ulémas, j'expose tous les jours ma vie pour une demi-piastre, et je voudrais apprendre ce que c'est que la vie, afin de savoir si ce que j'expose vaut l'argent. — Je n'en sais rien du tout, lui répondis-je, — et il alla se faire tuer dans une escarmouche contre les Russes.

« Un bostangi de seize ans, au teint pâle et blême, me dit : — Seigneur ulémas, j'ai une fièvre qui me

dévore; mais je ne sais pas ce que c'est que la fièvre. — Ni moi non plus, lui dis-je.

« Un enfant vif et gai me dit : — Seigneur ulémas, quand je veux lever le bras et remuer la jambe, je lève le bras et je remue la jambe; tenez, voyez : pourquoi cela? — Mon petit ami, je n'en sais pas plus long que vous là-dessus, — et il s'en fut en gesticulant des pieds, des mains et de la tête, comme un pantin.

« Un vieux foulhas me dit : — Depuis quarante ans je sème du blé, et chaque année il germe de la même manière. Quand je ne sème que des choux il ne me vient point de carottes; mes figuiers me donnent tous les ans de nouvelles branches, des feuilles et des fruits; comment cela se fait-il? — Mon ami, lui répondis-je, les savants ne le savent pas, — et il s'en fut en haussant les épaules.

« Un iman, maître d'école, me dit : — Seigneur ulémas, j'ai lu dans le livre d'un infidèle que tous les corps sont matière et se meuvent dans le temps et l'espace; que la terre gravite autour du soleil selon les lois de l'attraction; mais je ne sais pas ce que c'est que la matière, le principe du mouvement, le temps, l'espace et l'attraction? — Et moi aussi je voudrais bien le savoir, lui répondis-je. — Et l'iman s'en retourna donner de la férule sur les doigts de ses écoliers.

« Un émir au turban vert, cadi du village, me dit : — Seigneur ulémas, je voudrais que mes administrés vécussent entre eux comme des frères, qu'ils s'aimassent et pratiquassent la vertu, le bon ordre et le bien; qu'ils fussent heureux, non enclins aux vices et

au mal. Comment faut-il m'y prendre pour atteindre ce but? — Seigneur cadi, lui répondis-je, je veux être empalé si je sais un seul moyen de rendre les hommes un peu meilleurs que des loups.

« Le mouphti de la mosquée me dit : — Seigneur ulémas, pensez-vous que la science soit utile au bonheur des hommes? — Quelques philosophes disent que oui, lui répondis-je; mais beaucoup d'autres soutiennent que non. Quant à moi, je n'en sais rien du tout.

« Alors un derviche mendiant qui, pour la plus grande gloire d'Allah, tournait sur lui-même comme un tonton, s'arrêta tout net et s'écria : — De par la barbe du saint prophète, Seigneur ulémas le savant, que savez-vous donc, et à quoi pouvez-vous être utile à vos frères?

« Ce que je sais, m'écriai-je dans mon indignation? Je sais parler deux ou trois langues mortes que personne ne parle et ne comprend plus depuis mille, deux mille et trois mille ans; je sais que les oiseaux ont des plumes et pas de mamelles, et que les animaux qui ont des mamelles n'ont pas de plumes, comme l'a judicieusement observé Cuvier; j'ai passé trois ans de ma vie à disséquer l'œil d'une mouche, l'aiguillon d'une guêpe et trois pattes d'araignées. J'ai presque trouvé le moyen de distinguer un lapin d'avec un chou, ou, si vous aimez mieux, de distinguer un animal d'avec une plante, ce que n'avaient pu faire les savants avant moi. Je sais que les chenilles ont trois cents paires de nerfs, que les hannetons ont quatre ailes, que les mouches n'en ont que deux, découverte précieuse sur laquelle est établie la méthode

entomologique. Je sais comment dansaient les Athéniennes, comment les Lacédémoniennes préparaient le brouet noir et la soupe aux lentilles. Je sais comment étaient faites les cuillères à pots chez les Thessaliens, les marmites chez les Thébains, les casseroles chez les Corynthiens, les pots de chambre chez les Romains. Je sais pourquoi Platon faisait ses offrandes aux dieux de la main droite ; je sais que les Égyptiens ont partagé le jour en douze heures, parce que le chien Anubis....

« Houra ! houra ! houra ! sur le savant, cria-t-on de toutes parts. La peur me prit, et je me mis à courir ; toute la marmaille du village s'élança à mes trousses et me poursuivit à coups de pierres jusqu'à une demi-lieue du village. Enfin, j'arrivai à Smyrne, meurtri, haletant et tout à fait dégoûté de la science. Dès ce moment je résolus de devenir un sage, ce qui est un autre genre de folie tout à fait différent. »

RÉSUMÉ.

1. Il faut avoir beaucoup étudié pour arriver à savoir qu'on ne sait rien, ou du moins pas grand' chose.

2. Ne confondez pas l'érudit avec le savant : le premier est un homme de mémoire, le second est un homme qui pense.

3. L'érudit doit ses connaissances à la lecture ; le véritable savant doit les siennes à l'observation des faits et à la méditation.

4. L'homme qui a découvert une vérité et qui sait

en déduire toutes les conséquences rigoureuses est un savant.

5. Le vrai savant est modeste, rarement vaniteux, jamais pédant.

6. Ne croyez pas à la science d'un pédant.

7. Les vraies sciences, c'est-à-dire les sciences mathématiques et physiques, ont aussi leurs érudits.

8. Ceux-là savent tout ce qui a été dit et écrit dans leur spécialité.

9. S'ils n'ont pas fait progresser la science, ils ne sont pour moi que des érudits.

10. Habituez-vous à ne pas regarder comme fait scientifique tout ce qui est douteux et dont la vérité ne peut pas se démontrer comme une proposition mathématique.

11. Soyez donc sceptique, mais en science seulement, car ce sont les préjugés honnêtes, les douces erreurs et la crédulité du cœur qui font les charmes de la vie et les liens les plus aimables de la société.

12. Le temps et l'expérience viendront vous désillusionner toujours trop tôt.

DU PÉDANTISME.

Prolégomène. — Je ne sais en vérité comment m'y prendre pour faire comprendre aux dames *de visu vel de auditu*, ce que c'est qu'un pédant. Essayons cependant de leur en donner une idée, et pour suivre le conseil d'Horace, joignons l'exemple au précepte : *exempla ponere*, comme dirait Cicéron.

Premier point. — Pédantisme : air, manière, ca-

ractère d'un pédant, et vanité du faux savoir. (ROQUEFORT, *Dictionnaire étymologique*, au mot pédagogue.)

Les ignorants, *ignarus* (d'où l'adjectif ou le substantif français *ignare, qui nullas omnino litteras novit.* Cicéron), ou *imperitus* (dont on a fait en français *impéritie*, manque complet d'habileté, de connaissance. *Imperitus*, d'*imperitare*, fréquentatif d'*imperare* pour *in parere*, préparer). Je disais donc, les ignorants ignorantissimes, ne savent pas que le substantif masculin *pédantisme* n'a pas d'analogue euphonique parfait, ni dans la langue des Hellènes ou Grecs, ni dans la bonne latinité. Dériverait-il du bas-breton ou du celtique des anciens Gaulois, qui me paraît être un dialecte (de διαλένω, distinguer, discerner), du scandinave ? (*Lingua scandinaviæ,* c'est-à-dire des Danois, Suédois et Norvégiens). C'est ce dont je m'assurerai la première fois que j'aurai l'occasion d'examiner ce qu'il nous reste de Runes, *veterum populorum septentrionalium sermo,* dans la Basse-Bretagne.

En attendant, il faut bien que nous le fassions dériver du grec ou du latin, car un érudit de salon ne doit jamais rester court. En effet, les plus savants linguistes (du latin *linguax* ou *linguosus*, composé de *lingua,* langue : *ejicere linguam*, Cicéron), les linguistes, dis-je, font dériver le mot pédantisme du mot grec *païdagôgos*, composé de παῖς, enfant et de αγω, je conduis, *pueros regere*. Remarquez bien ceci : *païs* et *agô* sont des racines dont on n'aurait pas pû faire *païdagôgos ;* mais du mot *païdos*, jeune garçon et du substantif *agôgos*, conducteur, comme qui dirait cornac, on a moulé comme de cire les mots *païdagögos* en grec,

pædagogus en latin, pédagogue en français et en anglais.

Maintenant que nous tenons le pédagogue, nous en ferons facilement un pédant sans trop le tirer par les cheveux (*pædagogum capillis ducere*, comme dit Tibule), parce que la pédagogie renferme toujours le germe du pédantisme, et que *omnis nascitur ex ovo*, ainsi que le professait le célèbre Linnæus. Plaute dit tout simplement que pédagogue et pédant sont naturellement synonymes : mais, *distingo*, pour rendre le mot pédant, il se sert du mot *insulsus*, ce qui voudrait simplement dire, à la rigueur, que les pédagogues sont des imbécilles, *to be a school pedant*, ainsi que le disent les Anglais.

Enfin, c'est en Italie que le mot grec *païdos* et les deux premières syllabes du *pæda-gogus* latin, se sont métamorphosés en *pedante*, dont voici la signification dans toutes les langues européennes : « instituteur vaniteux, minutieux, tranchant ; homme qui affecte un ton décisif et qui cache son ignorance sous un air de supériorité et de savoir. » *Ignarus atque insolens alicujus rei*, Cicéron.

Deuxième point —. Le pédant, que l'on ne rencontre que trop dans le monde, porte la tête et le verbe haut, *thian ming yeou te* (1), comme dit le *chou-king*, ou livre sacré des Chinois, au chapitre de *Kao-yao-mo* (2). Son faux orgueil se montre dans son geste impérieux, dans ses manières tranchantes. Il croit

(1) Parce que le ciel met au-dessus des autres gens, les hommes distingués par leur science.

(2) Avis de Kao-yao, ministre de l'empereur Chun.

que ses paroles sont des jugements sans appel, et cependant il parle de tout, absolument, foulant au pied ce précepte de Properce, que peut-être il n'a jamais lu.

Navita de ventis, de tauris narrat arator,
Enumerat miles vulnera, pastor oves (1).

Ne peut-on pas lui appliquer avec justesse ce vers si heureux d'Horace :

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus (2).

Le pédant, variété assommante du bavard, s'empare volontiers du haut bout de la conversation et s'y accroche de telle manière qu'il est bien difficile de lui faire lâcher prise; car, pour se faire remarquer, il faut qu'il disserte et qu'il ait le verbe haut : *vacuum vas altius pleno vase resonat.* Mais il se donnera bien de garde d'aborder un sujet que vous pouvez connaître. Avec les femmes, il fait de l'érudition grecque, latine, ou il hébraïse; avec les musiciens, il parle peinture; aux peintres, il parle musique; à l'avoué, littérature, et au poète, droit et législation. Du reste, il est toujours grave et lourd; la fine plaisanterie, le bon mot, la gaîté, cette légère désinvolture de bon ton que l'on se permet quelquefois quand elle ne dépasse pas les bornes les plus étroites de la décence, toutes ces choses l'irritent et lui font prendre la fuite comme un corbeau qui sent la poudre.

(1) Que le navigateur parle des vents, le laboureur de ses bœufs, le soldat de ses blessures et le berger de ses moutons.

(2) Le bœuf veut porter la selle et le cheval labourer.

Le vrai savant, au contraire, ne cherche pas à faire de l'effet, mais à plaire en faisant ses efforts pour mettre en évidence le talent et l'esprit des autres.

« J'observe en mes voyages, dit Montaigne dans « ses *Essais*, cette practique pour aprendre tousjours « quelque chose par la communication d'autrui (qui « est une des plus belles escholes qui puisse être) de « ramener tousjours ceux avec qui je confère, au pro- « pos des choses qu'ils savent le mieux.

« Basti al nocchiero ragionar de' venti
« Al bifoleo dei cori, et le sue piaghe
« Conti' guerrier, conti' l pastor gli armenti. »

Per accessionem observons, en passant, que Montaigne ne cite pas l'auteur de ces trois vers et que, selon la remarque judicieuse du savant Coste l'annotateur, c'est une énorme faute d'érudition ; heureusement que nous pouvons la relever, grâce aux immenses recherches que nous avons faites sur cet important sujet. Ces vers ne sont qu'une traduction presque littérale de ceux de Properce, *navita de ventis*, etc., que nous avons cités plus haut; ils ont été extraits par Montaigne d'une vieille traduction italienne du poète latin, faite en vers par *il signor Bestiasini.*

Non seulement le pédant ne suit pas le précepte de Montaigne, mais il ne veut pas même que les autres aient une autre opinion que la sienne, ou du moins que celle qu'il énonce et qu'il admire lui-même avec une naïveté toute paternelle : *every crow thinks her own bird fairest* (1). Si vous avez le malheur de le

(1) Chaque corbeau trouve ses petits plus beaux que ceux de son voisin. Proverbe anglais.

contredire en quoi que ce soit, il devient furieux et vous accable de ses citations grecques, latines ou chinoises qu'il a pillées à droite et à gauche, comme un voleur de grand chemin. On pourrait dire de lui ce que Wen-Tchang disait des seigneurs de son temps quand ils extorquaient le bien du peuple : « *Kin tchi tchou heou thsiu tchi iu min, yeou yu ye* (1).

Dans la supposition même qu'un pédant possédât à fond la science dont il fait parade, il lui siérait mieux encore de se taire. Ce que le peuple le plus anciennement civilisé, les Chinois, ont parfaitement compris quand ils ont dit : « Plus un homme fait de progrès dans la science, plus il ménage ses paroles (2). Du reste, les Espagnols et les Italiens ont parfaitement compris cet apophthegme de Khoung-fou-tseu (que les ignorants appellent Confucius), quand ils ont fait ces proverbes : *habla poco y bien, tenerte han por alguien* (3), ou bien : *hombre de pocas palabras, y essas sabias* (4), disent les Espagnols ; les Italiens s'expriment avec plus de concision : che piu sa', meno parla (5), et les Français disent : parlez peu et parlez bien.

Mais arrêtons-nous, il en est temps, car le pédantisme est une maladie contagieuse et je ne sais pas trop, ma foi, si à force d'avoir voulu paraître pédant

(1) Ils ressemblent beaucoup aux voleurs qui arrêtent les passants sur les grands chemins pour les dépouiller.

(2) Le P. Du Halde, vol. II, page III.

(3) Parle peu et à propos, et tu passeras pour un homme de conséquence.

(4) Un homme doit peu parler et dire de bonnes choses.

(5) Celui qui sait le plus, parle le moins.

pour en donner un exemple, je ne le suis pas devenu moi-même. Si cela est, j'en demande mille fois pardon à mes lectrices qui, avec raison, auront indubitablement sauté ce commencement de chapitre. Cela me fait penser à une jolie petite fille qui, dans un salon où étaient plusieurs dames, faisait semblant d'écouter les citations sans fin que leur faisait un cuistre : « Maman, dit-elle, ce monsieur qui dit tant de bêtises qu'on ne comprend pas, ne sait donc pas parler chrétien ?.... » Je vais donc vous parler chrétien.

Mme C. a imprimé deux pages contre le pédantisme, et elle finit ainsi : « Ne prononcez jamais Goëte, mais *Gueute ;* Byron, mais *Beyrone ;* Shakespeare, mais *Chespire ;* Holyrood, mais *Holeiroud ;* fotheringay, mais *fozirinegay ;* times, mais *taïsme* ; spleen, pour *splin* ; Keepsake, pour *Kipsèke*, etc. » C'est dommage que cette dame ne nous ait pas donné ainsi tout le dictionnaire anglais, parce qu'alors nous eussions estropié à la fois les prononciations des lettres en français et en anglais. Cependant, en terminant par le *biftek*, elle m'a tout-à-fait ramené à son opinion, et je me garderai bien maintenant, quand je serai chez un restaurateur, de demander un *beeftakc.*

RÉSUMÉ.

1. Le pédant, fût-il vraiment savant, n'en serait pas moins insupportable à tout le monde.

2. La science qu'on veut paraître avoir, fait souvent douter de celle qu'on a réellement.

3. Le salon n'est pas le lieu que l'on doit choisir

pour parler science ou faire l'étalage de son érudition.

4. Si vous faites parade de votre érudition devant des femmes, vous leur ferez penser, avec juste raison, que vous avez encore conservé les habitudes du collége, eussiez-vous cinquante ans.

5. Il est extrêmement impoli de faire, en société, des citations dans une langue étrangère.

6. Si cela vous arrive devant des femmes, vous agirez en cuistre stupide et vaniteux.

7. Il n'y a qu'un stupide pédant qui affecte dans le monde de se servir de mots techniques ou scientifiques qui ne sont pas généralement connus.

8. Si vous avez une passion pour Homère, Virgile et Horace, délectez-vous-en dans votre cabinet, mais n'en parlez jamais dans un salon.

9. Si vous parlez allemand, parlez-le à votre cordonnier ou à votre tailleur; si vous savez l'italien, parlez-le avec un italien; si vous parlez anglais, sifflez-le à des Anglais; si vous parlez chinois, tâchez de trouver un chinois qui vous comprenne. Mais lorsque vous êtes avec des Français, parlez-leur français, si vous le pouvez.

10. Le pédantisme étant l'affectation pédagogique d'en savoir plus que les autres, il n'y a de pédants que dans les sciences. On trouve dans le monde, des pédants en musique, en peinture, en toute sorte de choses, et en politesse même.

11. Quand un mot d'une langue étrangère a été généralement adopté par notre langue, écrivez-le et prononcez-le tel qu'on le prononce en français. Toute autre manière est du pédantisme. S'il n'a pas été gé-

néralement adopté, vous n'avez pas à vous en occuper, parce que vous ne devez pas vous en servir.

12. Le pédantisme chez les femmes est dix fois plus ridicule que chez les hommes.

MYSTIFICATION.

Une mystification est toujours une méchanceté, et par conséquent une impolitesse impardonnable parce qu'elle ne peut partir que d'un mauvais cœur. Cependant elle est excusable dans de certains cas, quand elle prend sa source dans une naïveté, sans intention de faire de la peine. En voici un exemple :

M. le comte Denon, directeur des Musées et pair de France, avait fait la campagne d'Egypte avec l'empereur Napoléon, et s'était avancé dans la haute Egypte jusqu'aux pieds des montagnes de la Nubie. L'empereur lui portait une véritable affection, et comme le prince de Taleyrand savait saisir aux cheveux toutes les occasions de plaire au maître, il faisait beaucoup d'amitié à M. Denon. Un jour il l'invite à dîner et recommande à sa femme de le parfaitement recevoir. « Si vous voulez lui plaire, ajouta-t-il, parlez-lui beaucoup de ses aventures de voyage. — Mais, dit madame de Taleyrand, je ne connais ni sa personne, ni ses aventures, ni ses voyages. — Cela ne fait rien : montez dans mon cabinet; j'ai déposé ses voyages sur le premier rayon de ma bibliothèque, à droite; vous les parcourrez rapidement, et vous en retiendrez assez pour le mettre sur la voix ; vous n'aurez plus ensuite qu'à l'écouter.

Au diner, on place M. Denon à côté de madame de Ta-

leyrand; tout à coup elle se retourne vers le vaniteux directeur des musées et lui dit avec amabilité : — « Je suis bien enchanté, monsieur, de faire connaissance avec un voyageur aussi célèbre que vous. — Vous me flattez beaucoup, madame ; serais-je assez heureux pour que vous ayez lu mes voyages ? — Entièrement lus, monsieur, et avec le plus grand intérêt ! Mais, dites-moi, qu'est devenu ce pauvre Vendredi ? — Vendredi ! Je n'ai pas l'honneur de vous comprendre. — Et si, et si, vous savez bien ; ce pauvre bon sauvage qui vivait avec vous dans votre île déserte..... »

M. Denon resta saisi, stupéfait, tandis que tous les convives, et Taleyrand lui-même, riaient à s'épouffer. Hélas ! hélas ! la princesse s'était trompée de livre, et elle prenait M. Denon pour Robinson Crusoé. Certes, la dame ne mit aucune méchanceté dans cette affaire, et cependant la mystification était cruelle.

Quelquefois, quand une mystification est renvoyée à son auteur par la victime, elle peut se pardonner. Par exemple, un pauvre curé bien humble, bien naïf, était questionné sur divers points de dogme, par un évêque, et répondait tout de travers. L'évêque impatienté lui dit : « quel est l'âne bâté qui vous a ordonné prêtre ? — C'est vous, monseigneur, » répondit humblement le pauvre prêtre.

L'abbé de Janson avait l'esprit caustique et railleur. Il dit un jour à Boileau : — Si j'étais à votre place, mon cher, j'aimerais mieux m'appeler Bois-vin que Boileau ! — Et moi, monseigneur, répondit le poète, si j'étais à la vôtre, j'aimerais mieux m'appeler Jean-Farine que Janson. La mystification était

cruelle parce qu'il y avait alors à Paris un saltimbanque très connu sous le nom de Jean-Farine ; mais monsieur de Janson l'avait mérité, et il n'osa pas s'en plaindre.

Le misérable rôle de mystificateur n'est pas toujours sans danger ; j'en ai vu plusieurs exemples dans ma vie, mais je n'en citerai qu'un. M. Adolphe de Trémois était, il y a quatre mois, un lion aussi insolent qu'élégant, et parmi les fashionables de la Chaussée-d'Antin, il passait pour le mystificateur le plus spirituel de Paris. Or, maintenant c'est l'homme le plus poli, le plus aimable que je connaisse, et voici comment s'est opérée chez lui une conversion aussi étonnante.

Un jour, dans un omnibus, il se trouve à côté d'un bon homme fraîchement arrivé de province, remarquable par sa figure bénévole, par son chapeau à la gibus, son habit à l'avantage, et ses souliers ferrés. Adolphe dit aux deux amis qui l'accompagnaient, voilà ma victime, et nous allons nous amuser.

En effet, le provincial fut berné, turlipiné, conspué pendant une demi-heure, sans dire un mot ; enfin la mystification fut complète jusqu'au moment de quitter la voiture, et il s'empressa de descendre le premier, accompagné des huées d'Adolphe et de ses deux amis. Mais il s'arrêta au bas du marche-pied, — attendit Adolphe, lui tendit même la main pour l'aider à descendre, et, ouvrant la bouche pour la première fois, il dit : « Monsieur, je suis certain que vous avez beaucoup d'esprit et que vous en faites un usage très amusant ; maintenant il me reste à savoir si votre courage est égal à votre insolence, et c'est

ce que je vais savoir à l'instant. » Il termina ce petit discours par deux vigoureux soufflets appliqués de main de maître.

Une demi-heure après les deux amis d'Adolphe le transportaient chez lui et consultaient avec anxiété un chirurgien qui leur disait : — Messieurs, le coup d'épée qu'il vient de recevoir lui a percé la poitrine de part en part, mais je ne crois pas qu'aucun organe indispensable à la vie ait été attaqué, et j'espère le sauver.

Malheureusement on rencontre dans le monde des gens pleins d'esprit, ayant beaucoup d'éducation, et qui, pourtant, aveuglés par l'amour-propre ou la vanité, se sont laissé entraîner à la misérable habitude du persifflage et de la mystification. Mais ceux-là savent y mettre tant d'adresse et de gaîté, qu'on a l'air de le leur pardonner dans le monde. Ils rencontrent un homme d'une humeur gaie, pacifique jusqu'à la niaiserie ; ils le persifflent, mais sans cruauté, et ils ont le perfide talent de l'immoler à la risée publique sans qu'il puisse se plaindre d'avoir été offensé. Ces mystificateurs bien élevés sont tout simplement des hommes méchants par instinct, et il ne s'en trouve que trop dans la société, même dans les positions les plus élevées. Nous allons en citer une preuve.

Dans le moment de sa plus grande puissance, l'empereur Napoléon apprend que les Jésuites, sous le nom d'Oratoriens, se sont glissés en France, et y possèdent déjà trois colléges. Aussitôt il commence par donner des ordres pour les faire immédiatement expulser, puis ensuite il assemble son conseil d'état pour le consulter sur ce qu'il avait à faire. Le savant

naturaliste, G. Cuvier, nouvellement nommé baron et conseiller d'état, fit, quoique protestant, un long discours en faveur des Jésuites, et fut d'avis qu'on les rappelât. Comme courtisan, il manqua complètement de tact, c'est-à-dire qu'il ne devina nullement les intentions de l'empereur.

Le prince de Taleyrand s'amusa beaucoup de voir patauger Cuvier ; il sortit du conseil pour aller l'attendre dans un salon alors plein de courtisans. Au moment où le naturaliste sortit du conseil avec son portefeuille sous le bras, le prince l'arrêta et lui dit : — Baron, vous qui êtes un savant naturaliste, je gage que vous ne me dites pas quelle bête est la plus reconnaissante ? — Monseigneur, je pense que c'est le chien, dit Cuvier en hésitant, car il se doutait d'une mystification sans cependant la deviner. — Ce n'est pas ça, baron ; voyons, cherchez. — Ce sera donc l'éléphant ? — Du tout, vous n'y êtes pas... C'est le dindon, car depuis que les Jésuites l'ont apporté d'Amérique, il ne cesse de les redemander. Le pauvre Cuvier, stupéfié, abasourdi, se retira au milieu des rires et des railleries des courtisans.

Il y a un genre de mystifications abominables qui peuvent avoir une influence terrible sur la santé des mystifiés ; telles sont celles qui consistent à mêler des drogues amères ou purgatives aux aliments ; des spiritueux, comme par exemple de l'eau-de-vie, dans du vin blanc ; des aphrodisiaques dans une liqueur, etc., etc., il n'y a guère que la canaille qui emploie de pareils passe-temps ; aussi n'en parlerions-nous pas dans un traité de la bonne compagnie, si nous n'avions pas à citer le trait d'un prince, d'un vrai

prince, d'avant l'empire, qui descendit un jour à cette turpitude. Dans un dîner, voulant s'amuser aux dépens du célèbre poète latin Santeuil, il jeta du tabac d'Espagne dans une tasse de café, qu'il lui fit prendre. Peu d'instants après, le malheureux Santeuil, une des gloires de la France, mourut dans des douleurs affreuses.

Quelques mystifications ont fait rire aux dépens de ceux qui les ont faites, sans avoir de suite plus graves. Avant la révolution de 1789, deux avocats de Paris furent appelés dans une petite ville pour plaider devant un honnête juge qu'ils savaient assez peu lettré. Ils convinrent, pour s'amuser, de plaider en latin, ce qu'ils firent devant un nombreux auditoire qu'ils avaient en partie amené à l'audience pour s'amuser de cette mystification. Le juge, étonné de cette nouveauté et piqué de ne pas comprendre un mot des plaidoiries, les laissa néanmoins parler tant qu'ils voulurent; mais, lorsqu'ils eurent fini, il les condamna à payer une forte amende à son profit, en motivant son jugement sur l'indécence de plaider devant un tribunal, dans une langue inconnue. Ils furent obligés de payer séance tenante, et si l'on se moqua de quelqu'un, ce ne fut pas du juge.

On ne saurait trop faire attention à ce que l'on dit dans le monde, quel que soit le rang élevé qu'on y occupe, car quelquefois une phrase, un mot, jeté au hasard, peut être pris pour une mystification et amener une réponse brutale dont on n'a pas le droit de se plaindre. Une reine de France avait reçu dans ses appartements une nombreuse société des dames de la Cour, parmi lesquelles se trouvaient plusieurs

dames nobles de province, et entre autres Mme la duchesse de ***, qui depuis longtemps n'avait pas quitté ses terres. La reine, qui ne la connaissait pas, entre autres questions lui demanda combien elle avait d'enfants. — Un seul, madame, lui répondit la duchesse.

Un quart d'heure après, le hasard ayant rapproché la duchesse de la reine, Sa Majesté lui demanda encore combien elle avait d'enfants. — Madame, dit sèchement la duchesse, comme je n'ai pas accouché depuis que Votre Majesté m'a fait l'honneur de me le demander, je n'en ai toujours qu'un. La reine se pinça les lèvres et passa outre; elle sentit qu'elle avait eu tort.

Il y a quelquefois des mystifications très innocentes et si comiques, que l'on ne peut s'empêcher d'en rire. Le marquis de Bièvre, surnommé de son temps le *prince du Calembour*, avait tenu quelques propos mortifiants sur le compte d'un individu nommé de Chambre. Celui-ci borna sa vengeance à envoyer au marquis cette lettre d'invitation :

« Monsieur le marquis,

« J'apprends que vous vous occupez de moi, et je
« ne saurais mieux vous en témoigner ma reconnais-
« sance qu'en vous priant de venir, quand il vous
« plaira, dîner chez moi. Vous y serez reçu sans cé-
« rémonie, et au hasard du pot...

« DE CHAMBRE. »

Dans une soirée chez le roi, un gentilhomme assis

à une table de jeu, perdait son argent, ce qui le mettait de fort mauvaise humeur. Enfin, sur un coup piquant, il jeta les cartes sur la table en s'écriant :

— Parbleu ! j'ai joué comme un vrai duc de Matignon. Le duc, qui se trouvait par hasard derrière lui, se met en évidence pour lui dire :

— Monsieur, vous êtes un sot !

— Hé ! monseigneur ! reprit le joueur, c'est justement ce que je voulais dire.

RÉSUMÉ.

1. Le rôle de mystificateur est toujours celui d'un méchant ou d'un sot.

2. Le mystificateur méchant, quels que soient son esprit et son éducation, se fait toujours mépriser par les honnêtes gens.

3. Il n'y a qu'un fat plein de vanité et de contentement de soi-même, qui puisse, dans la société, se charger du rôle de mystificateur.

4. Un sot peut mystifier un homme d'esprit impunément, parce que ce dernier dédaignera toujours de prendre sa revanche.

5. Une mystification qui passe de certaines limites devient une injure.

6. Il est permis de repousser ces sortes d'injures avec la canne ou avec l'épée.

7. Le mystificateur s'expose souvent à être mystifié.

8. Toute mystification qui peut compromettre la santé ou l'honneur d'une personne devient un crime que les honnêtes gens ne pardonnent jamais.

9. Du reste, il n'y a guère que les gens les plus grossiers qui se permettent ce genre d'amusement répudié par la décence et le bon ton.

LE MAUVAIS PLAISANT.

Le mauvais plaisant n'est pas tout à fait un mystificateur, ni tout à fait un bouffon, il n'a pas assez d'esprit pour jouer ni l'un ni l'autre de ces rôles, mais il nage entre deux eaux. Son papa et sa maman disent que c'est un espiègle, car il est ordinairement jeune, vu que les sots ne vieillissent jamais. Cela veut dire qu'à vingt-six ou vingt-huit ans il a conservé toute la puérilité de son enfance, qu'il aime encore à jouer aux jeux innocents, mais qu'il y met de la malice. Il est adoré dans les salons de la petite bourgeoisie, dont il fait le charme. Dès qu'il y paraît toutes les figures s'épanouissent, et la maîtresse de maison s'écrie : — Bon ! voilà M. Anatole, nous allons rire.

En effet, à peine est-il arrivé qu'il se glisse derrière un monsieur debout et place une chaise derrière lui ; le monsieur veut s'asseoir, mais Anatole saisit le moment précis pour retirer la chaise sous prétexte de l'offrir à un autre, et le monsieur tombe sur son derrière. S'il ne s'est pas blessé il se relève et tâche de sourire : Oh ! alors c'est un homme charmant, auquel ou peut rire au nez sans conséquence. Mais s'il s'est rompu les reins et qu'il se fâche : c'est un brutal, qui ne sait pas prendre la plaisanterie.

On veut danser, et un artiste complaisant veut bien prendre le piano pour amuser ces dames. C'est un

homme qui a beaucoup de talent : comment se fait-il donc que le piano reste sourd sous ses doigts habiles, ou fait entendre une cacophonie insupportable ? C'est M. Anatole qui a eu l'ingénieuse idée d'enduire de glue les touches de l'instrument. Tout le monde rit à en mourir, excepté l'artiste qui, de très mauvaise humeur, s'en va chez lui pour se laver les mains avec de l'huile, et qui se promet bien de frotter les oreilles au mauvais plaisant s'il le rencontre jamais hors la présence des dames.

M. Anatole est un homme à ressource. Après avoir bien ri, les dames commencent à se plaindre de ne pas pouvoir danser, il tire aussitôt un flageolet de sa poche et se met à jouer une contredanse. La gaîté revient, chacun prend sa danseuse et l'on court pour se mettre en place. Mais voilà tout à coup que des capsules fulminantes détonnent comme autant de coup de pistolet sous les pieds des danseurs. Les messieurs, les demoiselles, les papas et les mamans courent çà et là, se poussent et se bousculent les uns les autres en riant aux larmes ; mais plus ils courent plus ils écrasent de capsules et plus la fusillade augmente avec le tohu-bohu. Enfin, chacun tombe sur une chaise, haletant de bonheur, suffoquant de rire, et la farce est jouée.

Quand la tranquillité se trouve à peu près rétablie, les demoiselles remettent la danse en question ; mais, malheureusement, il se trouve que M. Anatole ne sait sur le flageolet que la moitié d'une contredanse qu'il a étudié un mois pour préparer le tour des pétards. On se passe donc de danser. Notre espiègle tire de sa poche un petit instrument semblable à une trompette

d'enfant, et en tire quelques sons à peu près semblables à ceux d'un mirliton.

— Messieurs et mesdames, dit-il, cet instrument vous paraît bien simple, et cependant il est très difficile d'en tirer des sons. Je gage que monsieur n'y parvient pas.

Et il passe l'instrument à un monsieur dont la tournure lui paraît un peu bonnasse. L'individu le prend, le porte à sa bouche, et le voilà devenu noir comme un nègre au milieu d'un nuage de noir de fumée que lui-même se souffle à la figure. Oh ! ce coup-là l'enthousiasme est au comble. Après avoir trouvé mon chapeau, que M. Anatole avait caché sous un fauteuil, et ma canne qu'il avait mis dans le piano, je m'éclipsai tout doucement, me promettant mentalement de ne jamais remettre les pieds dans le salon d'un débitant de quoi que ce soit.

Et si vous me demandez comment il peut se faire que M. Anatole soit arrivé avec ses deux oreilles jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, je vous transmettrai la réponse qui me fut faite au même sujet : — On peut être un sot et avoir du courage, et le temps que les autres jeunes gens passent à l'étude, M. Anatole l'a passé à faire des farces et à fréquenter les salles d'armes.

Si, donc, vous n'êtes pas plus fort que moi à l'épée et au pistolet, ne vous avisez pas de faire le mauvais plaisant; au contraire, si vous devenez la victime momentanée d'un autre Anatole, ne vous fâchez pas et soyez doux comme un mouton, sans quoi vous courez la chance d'un coup d'épée, ce qui ne vous éviterait pas le ridicule, lors même que vous

le donneriez au lieu de le recevoir. Il n'y a rien à gagner que des coups avec les gens grossiers et sans éducation.

RÉSUMÉ.

1. Le mauvais plaisant est un sot plein de son petit mérite. Abstenez-vous de jouer ce rôle ridicule.

2. Faire rire les autres sans les faire rire à ses dépens est un rôle pour lequel il faut immensément d'esprit, c'est pour cette raison qu'il est toujours joué par des sots. Ceux-là ne doutent jamais d'eux-mêmes.

3. Le rôle de mauvais plaisant exige un grand fonds d'impertinence ; c'est peut-être pour cette raison qu'il est méprisé dans le monde.

4. Le métier de farceur, qui tire moins sur le mystificateur, n'exige que de l'impudeur, de l'effronterie et de la mémoire.

5. Le farceur doit s'attendre à voir plus souvent rire de lui que de ses farces.

LE BOUFFON.

Il faut immensément d'esprit pour soutenir dans le monde le rôle de bouffon, sans tomber dans celui du saltimbanque ou du farceur de bas étage. Il faut, pour rendre la bouffonnerie supportable, que celui qui se charge de ce rôle ait l'esprit pénétrant, observateur, le jugement prompt et la répartie vive. Il faut que le lazzi, la pointe, le jeu de mot, le calembour même, coule de ses lèvres comme de source, sans peine,

sans étude, naturellement. Il faut qu'il sache manier admirablement la critique, la satire, l'épigramme; il faut qu'il sache cacher sous le masque de la naïveté, de la bonhomie, tout ce que l'esprit a de plus subtile, de plus fin, de plus malicieux. Il faut enfin que le bouffon connaisse à fond l'art mimique, et qu'il soit excellent comédien.

Cherchez un pareil homme dans tous les salons de Paris, et si vous l'y trouvez je vous promets un merle blanc. Vous pouvez en voir quelques échantillons passables sur nos théâtres, mais pourquoi? c'est parce que dans le bouffon de la scène il y a deux esprits et deux talents fondus dans le même individu: l'esprit et le talent de l'auteur, l'esprit et le talent de l'acteur. Je vais vous étonner, peut-être, et cependant je parle sérieusement; je crois qu'en enterrant Bobêche et Galimafré, on a enterré les deux derniers types du véritable bouffon.

Un jour, Galimafré, sur ses tréteaux, disait au docteur Mondor. — Mon maître, vous qui êtes un grand savant, je gage que si j'avais mis dans le même sac un procureur, un notaire et un huissier, vous ne devinez pas lequel j'en tirerais le premier? — La question est difficile... Voyons... tu en tirerais l'huissier? — Vous n'y êtes pas. — Le notaire? — Ce n'est pas cela.—Alors ce serait donc le procureur?— Point du tout. — Dans ce cas je ne vois pas... — Je vais vous le dire: en mettant la main au hasard dans le sac, le premier que j'en tirerais serait... un voleur!...

Cette chute est ébouriffante d'inattendu, de comique et de bouffonnerie.

Je me rappelle fort bien encore avoir vu Bobèche sur ses tréteaux, établis, autant que je peux m'en souvenir, sur le boulevard, où a été bâti depuis le théâtre des Funambules. Un célèbre astronome, Delalande, ayant fait une erreur de calcul, annonça qu'une comète devait bientôt rencontrer le globe terrestre et produire ce que nos géologues nomment aujourd'hui un effroyable cataclysme. Les Parisiens devinrent pâles d'épouvante, et sans Bobèche, qui les fit rire, et de leur crainte et de l'astronome, je ne sais trop ce qui en serait arrivé.

Bobèche, sur ses tréteaux, a une grande peur de la comète, et il parle déjà de faire ses paquets pour se sauver en Amérique, lorsqu'il rencontre, toujours sur ses tréteaux, le fameux astronome Cassandre. Il s'empresse de lui demander des renseignements sur l'affreuse comète, et Cassandre, qui ne demande pas mieux que de faire un étalage de sa profonde science, commence sa leçon avant la naissance du monde, sur l'air de Malbrough est mort. Il arriva à la création du globe, qui, selon lui, n'est qu'une comète solidifiée, dont l'antiquité se perd dans la nuit des temps, et alors Bobèche l'interrompt et lui dit :

BOBÈCHE, *avec une naïve curiosité.*

Le monde est donc bien vieux ?

CASSANDRE, *avec la plus grande gravité.*

Oui, le monde est bien vieux.
Il est vieux comme Hérode !

BOBÈCHE, *étonné et avec doute.*

Croyez-vous qu'il soit vieux comme Hérode

CASSANDRE, *d'un ton doctoral.*

Il est vieux comme Hérode !

BOBÈCHE, *avec une admirable naïveté.*

Je l'aurais cru moins vieux !

Cette improvisation de Bobèche est sublime de comique, d'esprit et de sarcasme, et elle rassura les Parisiens mieux que n'avaient pu le faire tous les journaux savants.

Que sont, en comparaison de Bobèche, nos bouffons de salon? des malheureux *loustics* qui se traînent lourdement sur les traces des Odry, Bouffé, Levassor, Hyacinthe et autres, en estropiant leurs chansonnettes de manière à en ôter le comique, la naïveté, en un mot tout ce qui en fait le mérite. Ces chansons, quand par leur gaucherie elles ont perdu tout leur sel, leur esprit et leur gaîté, deviennent dans leur bouche des trivialités ennuyeuses, qu'ils sont obligés de rabacher souvent jusqu'à satiété, parce que leur répertoire, dont ils ne peuvent pas sortir, a des limites plus ou moins étroites. Quant à leurs scènes prétendues comiques, et leurs charges forcées, sans l'ombre du naturel, il n'est rien de plus ennuyeux.

Le bouffon improvise; la plupart du temps le *faiseur de charges* ne fait qu'exécuter des scènes qu'il a apprises par cœur, et il les estropie à sa manière. Voilà pourquoi il est encore plus insupportable que le bouffon. La charge a pris naissance dans les ateliers de peintures et elle est aussi ancienne qu'eux. On pourrait le prouver en feuilletant la Biographie des peintres célèbres, où l'on en trouve de nombreux

exemples. Au commencement du règne de Louis XIV, le poète Scaron l'introduisit dans les salons sous le titre de *scènes burlesques*, et elle a été sur le point d'y prendre racine, avec le patronage d'une honnête femme, spituelle et gaie, Mme Scaron. Mais le poète comique mourut, et sa veuve, sacrifiant sa vertu à son ambition, consentit à devenir la maîtresse du roi. Dès-lors, elle bannit de la cour le genre burlesque et le remplaça par une autre facétie beaucoup plus triste, l'hypocrite pruderie. La charge retourna gaîment dans ses ateliers, avec ses joyeux éclats de rire, son comique franc, et ses spirituelles esquisses des ridicules de nos mœurs.

Enfin, sous le règne des Charlet, Charles Plantade, etc., et d'Henri Monnier, le maître de tous, elle se glissa dans quelques salons privilégiés où ces messieurs voulurent bien la conduire avec eux. Bientôt elle devint un engouement général : ***Mayeux***, ***Jacques Iroux***, le ***Roman chez la portière***, l'***Anglais en voyage***, ***madame Gibou***, etc., etc., etc., chassèrent des salons la comédie bourgeoise, l'insipide proverbe, la poésie dithyrambique ou galante, la mystification et le calembour. Mais il en est arrivé comme de la presse, la liberté de la charge a perdu la charge. Oubliant les maîtres intelligents d'où elle sortait, elle se compromit avec les sots imitateurs, les paillasses sans goût, sans esprit, qui décolorent et gâtent tout ce qu'ils touchent; elle se fourvoya avec le commis-voyageur, avec le clerc de notaire, le calicot et le garçon épicier; elle se vautra dans le ruisseau, se couvrit d'ordures, et se fit chasser des salons de bon ton. Voilà où elle en est maintenant.

Terminons par une excellente leçon d'un homme d'esprit, M. Horace Raisson : « Rien ne dénote plus de nullité que l'esprit d'imitation. De quel succès, en effet, pourrait s'enorgueillir celui qui s'attache à un homme ou à une chose en vogue, et se fait pour ainsi dire traîner à la remorque par la mode ? il y a mille manières de se faire distinguer dans le monde : la meilleure est d'y être soi. Si on ne peut pas toujours se dispenser de prendre part à ces jeux de société où presque tout un cercle a son rôle, on peut du moins, dans les proverbes, les charades en action, etc., se charger de représenter quelque personnage secondaire; c'est le moyen de paraître toujours à son avantage. Mais quant aux charges, il faut en laisser le mérite et le succès à ceux-là seuls qui y excellent. »

D'ailleurs, aujourd'hui, toutes ces puérilités vaniteuses de proverbes, charades en actions, chansonnettes comiques, etc., ont été généralement exclues des meilleurs salons. Quand en sera-t-il de même de la plaintive romance et de la discussion politique !

RÉSUMÉ.

1. Il n'est pas de rôle plus difficile à faire supporter dans le monde que celui de bouffon.

2. S'il est mal joué il tombe dans le saltimbanque ou le farceur de bas étage.

3. Si vous voulez faire une bouffonnerie, ne débutez pas par dire : « Je vais vous faire rire », car le monde est malin, et s'il vous faisait la bouffonnerie

de ne pas rire, je ne vois pas comment vous vous en tireriez.

4. Pour se hasarder au rôle de bouffon il faut avoir l'esprit pénétrant, observateur; le jugement prompt et la répartie très vive.

5. Il faut que les lazzis, la pointe, le jeu de mot, le calembour même, coule des lèvres comme de source, sans interruption, sans étude, naturellement, et avec autant de finesse que d'esprit.

6. Le véritable bouffon improvise et n'imite jamais. Quelque bon comédien qu'il soit, il restera toujours froid et ennuyeux en répétant la charge d'un autre.

7. Une bouffonnerie répétée perd tout son piquant et devient tout simplement une bêtise.

8. Rien ne dénonce plus la nullité de l'esprit que l'imitation de l'esprit des autres.

9. La meilleure bouffonnerie, traduite par un sot, de la scène dans un salon, devient une trivialité ennuyeuse.

10. Le métier de bouffon n'a jamais inspiré de considération dans le monde, ni même dans la mauvaise société.

11. Le bouffon est un homme qui préfère la vanité à la dignité.

12. Si vous voulez qu'on vous respecte, respectez-vous vous-même.

LES JOCRISSERIES.

Pour mériter le titre de Jocrisse, il faut: 1° Une profonde ignorance; 2° une incapacité complète;

3° une haute dose de suffisance ; 4° un aplomb imperturbable. Avec ces qualités on peut être très amusant en société, s'y faire remarquer, y briller par sa bêtise, et faire son chemin dans le monde. Quant aux sots ordinaires, c'est-à-dire aux sots ennuyeux, personne ne s'en soucie.

Le duc de Rispernon, le roi des sots de son temps, s'est fait en ce genre une célébrité qui ne périra jamais, et qui lui valut les faveurs de la cour. — Il était inquiet de ce que devenaient les vieilles lunes quand il y en avait de nouvelles. — Il demanda un jour si les chiens du roi allaient à pied à la chasse. — Un homme parlait de la mort de César ; le duc lui demanda pourquoi cet empereur mourut sans confession, puisqu'il y a tant de prêtres à Rome. — On vantait devant lui l'éloquence de Cicéron : a-t-il fait ses études chez les jésuites, demanda-t-il ? — Une dame lui racontait qu'elle n'avait pas d'enfant ; il lui demanda si sa mère en avait eu, pour savoir si sa stérilité ne viendrait pas de famille. — En parlant d'une tempête sur mer, il dit que le vaisseau avait pris le mors aux dents. Il racontait un combat naval et disait que plus de trente galères étaient restées sur le carreau. — Il s'était arrêté un jour devant le portail de l'église des Feuillants, rue Saint-Honoré, et comme il entendait affirmer qu'il était de l'ordre corinthien ; il dit : Vous vous trompez, messieurs, il est de l'ordre de Saint-Bernard.

J'ai connu, et ceci n'est pas un conte, un vieux général de la république de 1792, dont les jocrisseries figureraient avantageusement à côté de celles du duc de Rispernon. — Il vendit ses chevaux parce que,

disait-il, ne montant plus à cheval, ces animaux restaient toute la journée les bras croisés dans leur écurie; il fit faire des lieux d'aisance où sa femme et lui devaient seuls mettre le nez, afin de les avoir propres. Il fit faire un trou dans sa cour pour enterrer un tas de gravois et de pierraille qui l'encombrait. — Où mettrons-nous la terre que nous en tirerons, lui dit son terrassier? — Rien de plus aisé : faites le trou assez grand pour que tout puisse tenir.

RÉSUMÉ.

1. Il peut échapper une jocrisserie à l'homme du plus grand mérite, pour peu qu'il se laisse aller à la distraction.

2. Ne parlez jamais de choses que vous ne connaissez pas, si vous ne voulez pas vous exposer à dire des absurdités.

3. Le Jocrisse naturel peut amuser un moment, et on le tolère en conséquence.

4. Le facétieux, qui dit des jocrisseries pour amuser les autres, est plus Jocrisse, en réalité, qu'il ne le croit.

5. L'homme de bon sens ne descend jamais au rôle de saltimbanque.

6. Si vous ne respectez pas vous-même votre dignité d'homme, qui voulez-vous qui la respecte?

INTEMPÉRANCE DE LANGUE.

Rien de bon et rien de mauvais comme la langue, ont dit les anciens; cela dépend de la manière dont

on s'en sert. C'est avec la langue qu'on loue, qu'on encourage, qu'on instruit : c'est avec la langue qu'on critique, qu'on ment, qu'on médit, qu'on calomnie, qu'on assassine moralement ! ! A tout prendre, dans le siècle où nous vivons, la langue me paraît faire plus de mal que de bien, et si les hommes, (et les femmes s'entend), devenaient tout à coup muets, les choses n'en iraient peut-être pas plus mal ! ô maudite langue, combien de sottises tu nous fais faire, sans compter celles que tu nous fais dire ou entendre ! Il avait bien raison, le cuistre qui nous enseignait au collége qu'il fallait la tourner sept fois dans sa bouche avant de parler. Je n'ai trouvé son précepte en défaut qu'une seule fois dans ma vie ; c'est lorsqu'un gamin de ma classe tourna sept fois la langue dans sa bouche avant de l'avertir que le feu était à sa perruque, d'où il résulta que le pauvre pédagogue eut les oreilles un peu grillées.

Hélas ! quel est l'homme qui, en parcourant sa carrière, ne s'est pas repenti plus d'une fois, si ce n'est d'avoir eu une langue, au moins de l'avoir eu trop longue, et cela sans mauvaise intention, sans avoir eu l'envie de dire ou de faire une sottise, simplement pour satisfaire le besoin de parler sans se donner la peine de penser.

Et moi-même, moi si prudent et si sobre de paroles avec les gens que je ne connais pas, cette envie de remuer la langue m'a jeté trois ou quatre fois dans ma vie dans de mauvaises positions. On se repend souvent pour avoir parlé, et jamais pour avoir gardé le silence, enseignent les sages ; et Sancho Pança,

bien plus amusant qu'un sage, a dit : trop gratter cuit, trop parler nuit.

Or donc, un jour j'étais sur le paquebot qui fait la petite traversée du Hâvre à Honfleur. Par hasard, je me trouvais assis sur le pont à côté d'une dame qui me parut âgée de 24 à 25 ans, ayant sur ses genoux une jolie petite fille de 3 ou 4 ans. Pendant un quart-d'heure, je regardai le groupe charmant sans l'apercevoir, parce qu'il plaisait à ma pensée d'errer au hasard sur la vaste étendue de l'Océan, et que mon imagination me faisait regarder avec attention, dans ce moment, la reine Pomaré, qui ne me paraissait pas belle, je l'avoue. Tout à coup, la petite-fille, non pas de la reine Pomaré, mais de la dame qui était à côté de moi, me donna un coup de pied dans les jambes, par forme de passe-temps. Ce léger choc me ramena d'Otahiti, et je vis la dame pour la première fois.

— Voilà une charmante enfant, lui dis-je ; est-elle à vous ?

— Oui, monsieur, répondit-elle, c'est ma fille.

— Je vous en fais sincèrement mon compliment.

Puis la conversation en resta là, et voilà mon imagination vagabonde qui se remet en route et me conduit, en glissant sur l'Océan, jusqu'aux îles Marquises. Elle était bien aise de savoir comment étaient faits les citoyens français anthropophages. Mais elle les regarda un quart-d'heure au plus, et dégoûtée par leurs longues pipes, leurs longs bonnets, leurs longues lances et leur peau zébrée, elle les laissa là et revint sur le paquebot du Hâvre. Alors je revis la dame pour la seconde fois, mais, en voyageant sur

l'Océan Pacifique, j'avais complétement oublié notre première conversation; pour en renouer une nouvelle, je ne trouvais rien de mieux que de lui dire :

— Êtes-vous mariée, madame ?

Ma langue trop longue n'eut pas plutôt lâché ces fatales paroles, que j'entendis à quatre pas de moi le grognement d'un ours mal léché, accroupi derrière un ballot de marchandises. Il se leva sur ses deux pattes de derrière et s'approcha de moi en tendant les poings.

— Monsieur, me dit-il, pour qui prenez-vous ma femme ?

— Monsieur, pardon, mais.....

— Vous êtes un insolent !

— Monsieur, je vous assure que...

— Un impudent !

— Monsieur...

— Un rien du tout, une canaille.

— Monsieur, si vous voulez m'écouter, je...

— Un polisson auquel je vais donner une leçon de politesse.

Sa leçon de politesse consistait tout simplement à me jeter par-dessus le bord et à m'envoyer nager avec les marsouins qui jouaient autour de notre navire.

Un malotru est un jour invité, par hasard, à une soirée chez le roi. Il dit à une personne qui se trouve auprès de lui : — Monsieur, pourriez-vous me dire ce que c'est que cette *grosse truie* que je vois là-bas, près de la reine. — Monsieur, lui répond son voisin, cette *grosse truie* est madame la duchesse de K., et moi je *suis son petit*, l'ambassadeur de Suède.

Mon questionneur prit la fuite et on ne le revit plus

à la soirée. C'était un imbécille, sans usage du monde, qui ne sut pas s'en tirer avec l'aplomb de Mme O., que la légèreté de sa langue plongea un jour dans un bourbier à peu près semblable.

Cette dame assistait à une soirée dansante où il y avait beaucoup de monde. Elle aperçoit au milieu de la danse une petite fille grosse, courte, joufflue, rouge comme un coquelicot et fort laide. — Ah ! mon Dieu, madame, qu'est-ce que c'est que ce petit monstre là, dit-elle à sa voisine ? — Madame, c'est ma fille. — Ah ! c'est une enfant charmante !

Et elle continua tranquillement la conversation, comme si elle avait dit la chose la plus merveilleuse.

RÉSUMÉ.

1. Avant de parler, réfléchissez à ce que vous allez dire.

2. Un coup de langue est quelquefois plus dangereux qu'un coup d'épée.

3. Ne parlez jamais de corde dans la maison d'un pendu. Ce proverbe trouve son application tous les jours.

4. On se repent souvent pour avoir parlé, jamais pour avoir gardé le silence, disent les sages. Un homme du monde ne pourrait pas mieux dire.

5. Trop parler nuit, et trop grater cuit, dit Sancho Pança.

6. Ne demandez jamais des informations sur un tiers à une personne que vous ne connaissez pas.

7. Si vous en demandez, ne dites jamais du bien ou du mal de la personne dont vous vous informez.

8. D'ailleurs, ne comptez nullement sur la véracité de la personne que vous interrogez : elle mentira pour en dire du bien si le tiers est de ses amis ; elle mentira pour en dire du mal s'il est son ennemi ; elle mentira pour en dire quelque chose si elle ne le connait pas.

9. Ne dites jamais ni bien ni mal d'une personne absente, si vous voulez plaire à tout le monde.

10. Si vous dites du mal d'un absent, vous risquez de vous faire relancer par ses amis qui peuvent se trouver là sans que vous les connaissiez.

11. Si vous en dites du bien, ses ennemis peuvent devenir les vôtres. Le meilleur serait de n'en pas parler du tout.

12. Mais si vous êtes attaqué d'une intempérance de langue invincible, dites plus tôt du bien que du mal : vous vous ferez beaucoup moins d'ennemis.

LE BABILLARD.

C'est un être mixte, qui tient à la fois de la portière et de l'indiscret. Il n'est ordinairement ni vaniteux, ni orgueilleux, mais il faut qu'il parle, qu'il parle, qu'il parle, quand ce ne serait que par le besoin de remuer la langue. Il est peu galant de le dire, mais la vérité me force à avouer que j'ai trouvé ce défaut plus souvent chez les femmes qne chez les hommes. En faveur des mères qui veulent élever bien leurs demoiselles, je vais citer ici une petite fable que j'ai prise je ne sais où, et je leur conseille très fort de la faire apprendre par cœur à leurs petites

filles. Il est possible que ma mémoire me serve mal et que j'en estropie quelques vers, mais le fond n'en restera pas moins bon.

La Pie et l'Hirondelle.

Bon jour, ma bonne amie,
Disait un jour la babillarde pie,
A l'hirondelle au retour du printemps.
Vous paraissez vous bien porter, ma mie,
Ainsi que votre époux et vos jolis enfants.
Vous avez bravé les orages,
Et la tempête et les autans,
Et fait de périlleux voyages!
Qu'avez-vous vu de curieux
Et rencontré de dangereux,
En cherchant les lointains rivages?
Mais vous arrivez tous, grâce au ciel, bien portants!
Dans nos forêts point de nouvelle,
Les criailleurs de geai sont toujours en querelle,
Les avides moineaux dévastent prés et champs.
Non loin du chêne que j'habite
Vivent de tendres tourtereaux,
Auxquels je rends souvent visite,
Ce sont de bons voisins, mais de tristes oiseaux!
La tourterelle
Est douce et belle,
Mais entre nous il n'est rien de si sot.
Elle passe avec moi toute la matinée,
Sans desserrer le bec, sans m'adresser un mot.
Dieu sait comment elle use sa journée!
Avez-vous connu de vos jours,
Plus insupportable femelle?
— Ho! oui, répondit l'hirondelle:
C'est celle qui parle toujours.

Même avec les meilleures intentions, le babillard est un être fort dangereux, qui peut faire beaucoup de mal sans s'en douter: c'est l'enfant terrible des salons. Il est impossible que l'imagination la plus fé-

conde, l'esprit le plus orné, puisse suffire à la consommation de paroles que fait le babillard ; pour y pourvoir, il est obligé de ramasser partout, jusque chez sa portière et même dans la boue des ruisseaux, les anecdotes du jour plus ou moins scandaleuses, plus ou moins commentées et parées par la médisance et la calomnie.

Le beau parleur vous prend par le bras pour vous forcer à l'écouter, le babillard vous saisit par le bouton de votre habit et malheur à vous si vous n'avez pas l'adresse ou le courage de vous en débarrasser ; il vous faudra, dans la soirée, apprendre toute l'histoire de son quartier et peut être celle du vôtre. — Monsieur, je connais ce fait, lui direz-vous ; — impossible, monsieur, que vous en ayez appris les détails, car il n'y a que moi qui puisse les savoir. — Il est onze heures et je vais me retirer. — La pendule avance considérablement, (et il regarde à sa montre). Monsienr, il n'est que dix heures quarante minutes. Je vous disais donc.....

M. S. était aux anges, un certain soir, parce que cinq ou six personnes à la fois avaient l'air de l'écouter avec une grande attention.

— Je vous disais donc, ajouta-t-il, que la garde nationale est l'institution la plus précieuse qu'un gouvernement ait pu inventer pour les gens aimables que nos pères appelaient les roués du bon ton, et je vais vous citer une petite aventure, arrivée la semaine dernière, qui vous en fournira la preuve. Un de mes amis intimes, homme d'esprit et parlant bien, avait remarqué, depuis quelque temps une petite brunette aux yeux bleus, qui lui revenait assez bien. Le mari

de la charmante enfant était épicier par état, et caporal de la garde nationale par vocation. Mon ami intime, hardi comme un Richelieu, se glisse un certain soir dans la boutique sous prétexte d'acheter un cornichon ; et le rusé séducteur, trouve moyen, sans être apeçu de la ravissante dame, de se cacher derrière des tonneaux de mélasse, en attendant l'heure du berger, le scélérat ! D'ailleurs, il avait été aux informations, le rusé ! et il savait que le mari devait passer la nuit au poste.

Vers minuit, mon ami intime prit une crampe, car il y avait douze heures qu'il était assis sur ses deux talons, le menton entre ces deux genoux. Il essaie de changer de posture, mais, ô malheur, un roquet qui l'entend, se met à aboyer en lui mordant les jambes, et, pendant que la dame rit à gorge déployée, deux garçons armés de manches à balais, tombent sur mon ami et se mettent à lui épousseter les épaules. Mais heureusement que j'étais leste ; je me mis à courir de toute ma force, et..... Les éclats de rire de son auditoire firent apercevoir que la volubilité de sa langue l'avait emporté un peu plus loin qu'il aurait fallu. Il s'arrêta net dans sa narration, puis, quand on eut fini de rire, il recommença une autre histoire.

Cette anecdote vous prouvera que non seulement les babillards risquent de compromettre les autres, mais que souvent ils se compromettent eux-mêmes.

RÉSUMÉ.

1. Le babillard est un être mixte qui tient à la fois de la portière et de l'indiscret.

2. Il faut croire qu'il a une maladie qui l'oblige à remuer la langue, car ordinairement il n'est ni vaniteux, ni orgueilleux, et il n'a pas la prétention du beau parleur.

3. Généralement, ce défaut existe plus souvent chez les femmes que chez les hommes.

4. Malgré les meilleures intentions, le babillard peut devenir un être fort dangereux.

5. C'est l'enfant terrible des salons, qui fait beaucoup de mal sans s'en douter.

6. Comment, dans un flux de paroles qui ne tarissent pas, ne se glisserait-il pas, même à son insu, de l'indiscrétion, de la médisance, et un peu de calomnie?

7. Le babillard est l'être le plus ennuyeux, le plus insupportable qu'il y ait dans la société.

8. Non seulement le babillard compromet les autres, mais souvent il se compromet lui-même.

9. Un vieux proverbe dit : » Trop grater cuit, trop parler nuit.

LE VANTARD.

Edmond est un homme parfaitement élevé, bon, généreux, usant avec noblesse de sa fortune, charitable; et pourtant on le fuit dans la société comme s'il avait la peste. Quand ses amis le voient venir d'un côté du boulevard, ils passent de l'autre côté afin de n'en être pas aperçus, et s'il vient à eux dans une rue étroite, ils n'hésitent pas à faire un demi-tour et à retourner sur leurs pas. Edmond entre dans un salon, suivons-le.

Il arrive un peu tard et s'en excuse ainsi : — Je sors à l'instant même de chez le président de la République, qui m'a retenu jusqu'à la fin d'une discussion très importante. Aussitôt que j'ai pu m'en retirer je suis accouru et me voici.

A la maîtresse de la maison, il dit : — Avez-vous été voir hier la course du Champ-de-Mars? quant à moi, j'étais bien tranquillement chez moi, lorsque le prince de *** est venu m'enlever pour m'y conduire presque malgré moi. Sa *Zéphirine*, pur sang arabe, devait y courir. Pour le taquiner j'ai parié quatre mille francs pour *Tempête* contre *Zéphirine*, et j'ai perdu, ce qui nous a beaucoup amusés.

A un membre du Jockey-Club : — Mon cher ami, je suis sur le point d'acheter le *Coureur*, vous le connaissez? le plus magnifique barbe qui soit jamais sorti du Maroc. Anatole en veut quinze mille francs; c'est un peu cher, mais enfin, dans ma position on peut bien se passer quelques fantaisies.

A un de ses amis : — Ma foi, mon bon ami, Paris vient de l'échapper belle. Hier j'étais chez mon ami ***, le ministre. Il était sur le point de prendre la mesure la plus désastreuse pour la tranquillité publique; mais, fort heureusement, je suis arrivé à temps pour l'en empêcher.

A un intime. — Mon cher, je suis au mieux avec la charmante madame B, et décidément elle me préfère au duc de *** et au prince de *** qui lui ont fait si vainement et si longuement la cour. Je suis le plus heureux des hommes ! et cependant... tu connais ma bonté : le désespoir que vont éprouver la jolie com-

tesse et la petite marquise, quand elles apprendront cela, me fait vraiment de la peine.

A un officier supérieur. — Je crois, mon général, que vous étiez là, quand, moi troisième, j'enlevai à la pointe de l'épée, aux affaires de juin, la barricade de la rue Saint-Jacques. Cette affaire fut décisive et je puis dire avec assurance que ce jour-là j'ai sauvé la république.

A la conversation générale. — Voici, messieurs, un fait singulier. En feuilletant l'autre jour mes papiers de famille, j'ai découvert que je suis le cousin issu de germain du sultan......, actuellement régnant à Constantinople !! Sa grand-mère, l'avant-dernière sultane Validée, était une demoiselle Brunet de Nantes, ma grande tante. Il en résulte que je suis cousin du prophète Mahomet, par alliance.

C'en est assez pour vous faire comprendre que le vantard, ne parlant jamais que de lui, grimpant sans cesse sur les épaules des autres pour paraître le plus grand, doit être un des plus assommants personnages que l'on puisse trouver dans le monde. Du reste, monsieur Edmond Brunet est le fils d'un marchand fourreur de la rue aux Ours, qui, à force de travail et d'économie, est parvenu à laisser à son fils un héritage de quinze mille fr. de rente.

Son grand père, Jérôme Brunet, avait été sonneur à Palaizeau, à trois lieues de Paris. Un célèbre prédicateur du temps va, je ne sais à quelle occasion, prêcher dans ce village, et Jérôme de faire voler ses cloches pour avertir les fidèles de venir écouter la parole de Dieu, Après le sermon, un groupe se forme devant l'Eglise, et chacun exhale son admiration sur

le talent et l'éloquence du prédicateur. Jérôme, gonflé d'orgueil, n'y tient plus ; il perce la foule, se place au milieu, prend une pose majestueuse et dit :

— « Messieurs, ce magnifique sermon que vous admirez tous, eh bien ! c'est moi qui l'ai sonné ! »

RÉSUMÉ.

1. L'homme qui se vante de ce qu'il a fait est au moins un indiscret, plus souvent encore un orgueilleux.

2. Dans tous les cas, ce serait un homme dangereux si on le croyait.

3. Celui qui se vante de ce qu'il n'a pas fait est un sot.

4. S'il est question de femme dans ses prouesses, c'est le dernier des misérables.

5. Défaites-vous de cette habitude si vous ne voulez en courir le mépris des honnêtes gens.

LE FAT.

Il y a une grande différence entre le fat et le vantard, quoique tous deux visent au même but, celui de se donner une importance qu'ils n'ont pas. Seulement, le vantard sait qu'il n'a pas cette importance qu'il désire et il ment pour l'obtenir, ou au moins il emploie mille petites pratiques plus ou moins frauduleuses ; tandis que le fat se croit un être supérieur, et professe la plus profonde estime pour sa personne. Le vantard peut, à la rigueur, être un homme d'esprit, le fat est toujours un sot, un impertinent.

Qui n'a pas connu monsieur Férel dans les salons du quartier neuf Saint-George ? Ce serait un très joli jeune homme si la petite vérole ne lui avait pas un peu trop picoté la figure, mais il trouve que ça lui donne un air mâle qui lui sied très bien. C'est un fashionable un peu excentrique, qui corrige quelquefois la mode parce qu'il a la prétention de lui donner de nouvelles allures. C'est lui qui a inventé les pantalons larges, collant aux genoux seulement, parce qu'il trouve qu'il a une *rotule* parfaite, et que rien n'est mieux que de la montrer en étendant les jambes quand il est assis dans un fauteuil, le dos appuyé contre le dossier : c'est sa position favorite. Il n'y a pas de lion qui ait sa cravate mieux mise, ses bottines mieux vernies et un chapeau plus noir et plus brillant, à larges bords pour garer son teint du soleil ; quant à sa chevelure, comme ses cheveux tiennent assez bien la papillotte, il a imaginé de faire revivre les anglaises et les accroche-cœurs. A cela près, c'est un lion, qui dépense 45 francs par mois pour ses gants seulement.

Jamais Férel ne s'est assis dans un salon sans se placer de manière à pouvoir se mirer à chaque instant dans une glace qu'il ne perd jamais des yeux, même pendant la conversation la plus animée, afin de réparer à l'instant même le plus petit désordre de sa cravate, de sa chevelure, ou un faux-pli de son habit. Ses airs et ses manières sont constamment étudiées, et ses paroles sont assez souvent une sorte de persifflage, s'il n'est pas tout-à-fait sot comme de coutume.

Il ne parle jamais de ses parents sans dire : « *mes*

honorables parents ; monsieur mon père, madame ma mère ou ma respectable mère; mon oncle le député; mon cousin le savant, etc., etc. » Quand il parle de sa portière et de sa femme de ménage, il les appelle *mes gens.* Il prend volontiers, dans la conversation, une importance qui va jusqu'au ton protecteur.

Un jour le pauvre fat s'imagina de demander une faveur au ministère, il s'agissait d'un ruban rouge Une personne de sa connaissance, lié d'amitié avec un homme d'état qui pouvait lui faire obtenir très facilement cette grâce, les invita tous deux à dîner et, sous un ingénieux prétexte, trouva le moyen de les laisser seuls ensemble dans son salon pendant une demi-heure, afin que Férel eût le temps de faire sa demande. Après le dîner, le fat se retira le premier : — Hé bien, monseigneur, dit l'amphitryon à l'homme d'état, avez-vous accordé votre protection à Férel? — Comment, répondit le ministre ! il ne me l'a pas demandée, loin de là, car sur la fin de notre conversation il m'avait presque déterminé à lui demander la sienne ! !

Lorsque Férel, dans un salon, surprend une femme à le regarder, il le fait remarquer à ses amis : « Voyez comme elle m'aime, » leur dit-il. Si au contraire elle ne le regarde pas, c'est, dit-il, la ruse d'un cœur qui dissimule en vain sa défaite ; et il le croit ! Il a fait je ne sais combien de malheureuses ! Lui-même n'en sait pas le nombre, et cependant jamais ses amis les plus intimes ne lui ont connu même les apparences d'une liaison de cœur, si ce n'est avec une petite couturière. A ce propos on dit qu'il lui est arrivé une chose assez plaisante. Un soir, dans la

foule, on le vola. — Je ne regrette pas mon argent, dit-il à ses amis, mais les lettres de ma maîtresse que ces coquins m'ont prises avec mon portefeuille.— Vous verrez, lui répondit l'un d'eux, qu'ils en reconnaîtront l'écriture !

Quand Férel ne parle pas de ses ancêtres, dont lui seul connaît l'histoire, il fait l'énumération de sa fortune, dont il n'y a également que lui qui connaisse le chiffre. Il n'énumère pas ses maisons, ses fermes, mais ses châteaux et ses terres. Il vous affirme qu'il ne conçoit comment un honnête homme peut vivre avec trente mille francs de rente, et cependant il se plaint beaucoup de la dépense qu'il est obligé de faire pour nourrir ses chevaux.

— Au lieu d'avoir des chevaux dans votre écurie, lui dit quelqu'un, que ne dépensez-vous votre revenu à voir des gens d'esprit ?

— Mes chevaux me traînent, mais les gens d'esprit.....

— Hé bien, ils vous porteront sur les épaules.

Une autre fois il présentait dans un salon un jeune homme de sa connaissance dont la physionomie prévenait peu. Férel, pour faire ce qu'il croyait une bonne plaisanterie, dit à la maîtresse de la maison : « Madame, j'ai l'honneur de vous présenter M. ***, qui n'est pas aussi sot qu'il le paraît. — C'est, madame, ajouta le jeune homme, la différence qu'il y a entre nous deux.

Une chose qui a toujours étonné Férel et qui n'a étonné que lui, c'est que, malgré sa fortune, il n'ait jamais pu conserver un ami, et, que, malgré sa su-

perbe prestance et son amabilité, il n'ait jamais compromis une femme.

RÉSUMÉ.

1. Le fat est un être qui s'aime trop lui-même pour pouvoir se faire aimer des autres.

2. Il y a des fats qui ne sont que ridicules, mais il en est aussi de dangereux.

3. Une femme a tout à perdre dans la société d'un fat, et rien à gagner.

4. On croirait que Dieu a permis le fat, pour la punition des coquettes.

5. L'homme qui, pour satisfaire sa vanité, se vante de ce qu'il n'a pas fait, et perd ainsi la réputation d'une femme, n'est pas un fat, mais un scélérat.

6. Le plus sot de tous les fats est celui qui se vante, non pas de ce qu'il a fait, mais de ce qu'il fera.

DU MENTEUR.

Les moralistes puritains regardent le mensonge comme une infamie qui, dans aucun cas, ne peut être excusée; mais les puritains de toutes les espèces exagèrent toujours leurs principes jusqu'au fanatisme, de sorte que d'une chose qui peut être bonne dans son essence, ils finissent par faire une chose mauvaise ou impossible.

Les casuistes sont plus tolérants; ils reconnaissent trois sortes de mensonges : le *pernicieux*, qu'ils regardent avec raison comme un vice abominable ; l'*of-*

ficieux, qu'ils permettent dans certaines circonstances ; et le *joyeux*, qu'ils ne regardent que comme une simple plaisanterie sans importance.

Voltaire, qui était beaucoup plus homme du monde que moraliste (j'allais presque dire que moral), s'exprime ainsi : « Nous avons attaché d'autant plus d'infamie au mensonge que, de toutes les mauvaises actions, c'est la plus facile à cacher et celle qui coûte le moins à commettre. Mais dans combien d'occasions le mensonge ne devient-il pas une action héroïque ? Quand il s'agit, par exemple, de sauver un ami, celui qui, en ce cas, dirait la vérité, serait couvert d'opprobre ; et nous ne mettons guère de différence entre un homme qui calomnierait un innocent et un frère qui, pouvant conserver la vie de son frère par un mensonge, aimerait mieux l'abandonner pour dire la vérité. »

Le *mensonge pernicieux* constitue le calomniateur ; c'est le plus lâche des assassinats. M. B., banquier, à Paris, était un homme de la plus grande probité, et jouissant, dans le commerce, d'une confiance sans borne. Un riche capitaliste, le jeune comte de C., avait déposé entre ses mains une somme de trois cent mille francs, retirable à sa volonté, sous la condition d'avertir M. B. trois mois d'avance. Un jeune homme assez débauché, M. E., toléré dans le monde à cause de sa famille, s'imagina de demander en mariage mademoiselle B., et fut refusé par le banquier. Il jura de se venger, et voici comment il s'y prit. Il se lia d'amitié avec le caissier de la maison, et l'entraîna à déjeuner avec lui chez Véfour. Là, il le questionna avec finesse sur la position financière de son patron,

et à force d'adresse et de vin de Champagne, il parvint à savoir que les échéances du mois de juillet (on était alors à la fin d'avril) seraient très lourdes et gêneraient beaucoup la maison, mais que M. B. était en mesure, s'il n'arrivait aucun retrait de fonds inattendu.

Aussitôt M. E. court de salons en salons pour rencontrer M. le comte de C., et il le trouve enfin, chez une dame où le hasard avait réuni une nombreuse société.

— Soyez le bien venu, M. E.; vous qui savez tout ce qui se passe en ville vous nous conterez sans doute du nouveau?

— Hélas! madame, je ne sais rien qui puisse vous intéresser.

— Absolument rien?

— Mon Dieu!... quelques caquetages, quelques médisances, de la calomnie peut-être... par exemple, que ce pauvre M. B. est très mal dans ses affaires, et qu'il va faire faillite incessamment. Vous pensez bien, madame, que je n'en crois rien, car je suis trop son ami...

— En effet, je crois me souvenir que vous deviez épouser sa fille.

— Cela est vrai, madame; mais hier matin je suis allé retirer ma parole. Vous sentez qu'un homme qui a de la délicatesse ne va pas épouser une femme..

— Sans dot, n'est-ce pas?

— Pardon! je voulais dire qu'un honnête homme qui n'a pas de fortune ne doit pas faire partager ses privations à une femme qu'il aime. Fi donc! ce serait d'un égoïsme affreux!!

Le lendemain le bruit courait à la Bourse que M. B. allait faire faillite, et toutes les personnes qui avaient déposé des sommes dans sa caisse, aux mêmes conditions que le comte de C., se hâtèrent d'en demander le remboursement. Il ne restait donc plus au malheureux banquier qu'à se brûler la cervelle ou à se jeter dans la Seine ! il avait le choix.

Voilà le calomniateur ! voilà l'effet ordinaire du mensonge pernicieux.

Mais, quoi qu'en dise les esprits forts, il y a une Providence pour les honnêtes gens. Au mois de juillet, M. B. solda toutes ses échéances, et, huit jours après, il mariait sa fille au jeune comte de C. Le calomniateur fut le premier à venir le féliciter sur ce mariage.

Le *mensonge officieux* peut quelque fois devenir une vertu, en tant qu'il peut être très utile à une personne, la sauver même de la mort, sans être le moindrement nuisible à aucune autre. Mais, pour se le permettre il faut avoir beaucoup de bon sens, le tact fin et le jugement sûr; en un mot, il faut savoir acquérir la certitude de né pas nuire.

Le dernier roi d'Espagne, Ferdinand VII, aimait quelquefois, dans l'intimité, se dépouiller de la gênante étiquette. Il avait à sa cour un vieux courtisan qui, soit par l'effet de son bon cœur, soit pour se donner un air de franchise original, ne manquait jamais de prendre la défense des absents que la médisance attaquait, et il employait mille petits mensonges officieux pour parvenir à ses fins, ce qui amusait beaucoup le roi. Du reste, il avait un tel aplomb, qu'il était impossible de le démonter, lors même

qu'on le surprenait ostensiblement sur le fait de mentir.

— Marquis, lui dit le roi, vous connaissez sans doute le comte de Boustos?

— Oui, Sire, j'ai cet honneur-là ; c'est même le meilleur de mes amis.

— Eh bien, je suis très mécontent de lui ! je sais de bonne source qu'il s'est permis, il y a peu de temps, des propos offensants contre ma royale personne.

— On vous a trompé, Sire ! le comte vous est extrêmement attaché, et il a pour votre majesté autant de dévouement que de respect.

— En êtes-vous bien certain, marquis ?

— Parfaitement certain, Sire ; nous nous voyons tous les jours, et hier encore, en dînant ensemble, nous disions mille choses sur le respectueux amour que nous portons tous deux à votre Majesté.

— Hier, dites-vous?

— Oui, Sire, hier encore.

— Mais comment cela se peut-il? il y a quinze jours qu'il est mort !

— Quoi ! il est mort... Eh bien ! ajouta le vieux courtisan sans être le moins du monde déconcerté : *Requiescat in pace.* Puis il fit le signe de la croix et se mit tranquillement à parler d'autre chose.

Le mensonge officieux touche quelquefois de bien près à ce que la vertu a de plus sublime. Lorsque le prince de Galles, fils du malheureux Charles Ier, eut perdu la bataille de Worcester, ses Écossais l'abandonnèrent, et il fut obligé de se sauver seul, à travers champs. Après avoir erré et couché dans les bois

pendant quelques jours, il se trouva tellement excédé de fatigue qu'il entra dans un château, à tout hasard, pour y demander l'hospitalité. Or, il arriva que ce château appartenait précisément à un partisan de Cromwell. Néanmoins le brave gentilhomme le reçut et le cacha.

Un des généraux du protecteur, qui suivait le prince à la piste, se présente peu d'instants après au château et le réclame.

— Je ne l'ai pas vu, dit le baronnet.

— Monsieur, ajoute le général, vous savez que le décret est précis, et que si vous mentez, si vous avez donné asile au prince, vous êtes passible de la peine de mort.

— Je n'ai pas vu le prince, je ne lui ai pas donné asile.

— Jurez-moi, foi de gentilhomme, que vous ne mentez pas.

— Je le jure, répondit le baronnet.

Le général se retira, et quinze jours après le prince débarquait sain et sauve sur les côtes de Hollande. Mais les investigations minutieuses que fit faire Cromwell, firent bientôt découvrir la vérité, et le baronnet fut arrêté, conduit à Londres, et jugé par le parlement. Il parut devant ses juges le front haut et brillant d'une noble dignité, et il entendit lire l'acte d'accusation sans sourciller.

— Monsieur, lui dit le président, vous venez d'entendre l'acte d'accusation; vous avez encouru la peine de mort. Qu'avez-vous à dire pour votre défense?

— Rien, milords; l'acte d'accusation est vrai jus-

que dans ses plus petits détails; mais que celui d'entre vous qui, à ma place, eût été assez lâche pour faire autrement que moi, se lève et me condamne.

Le baronnet fut acquitté.

Le *mensonge joyeux* est toujours innocent, et quelquefois amusant quand il est bien dit et qu'il a de l'esprit. Mais le rôle de M. de Crac est beaucoup plus difficile à jouer dans e monde que certaines personnes se l'imaginent. Il ne suffit pas, pour plaire, de se traîner lourdement dans le merveilleux et l'impossible, et de bâtir un conte aussi ennuyeux qu'invraisemblable. Il faut encore raconter spirituellement, rapidement, et terminer par une étincelle vive, comique et imprévue. La *gasconade* tient un peu de ce genre, mais son comique est entièrement dans l'exagération, tandis que dans le mensonge joyeux il est dans l'imprévu.

Je dînais un jour chez un de mes amis et nous ne nous étions mis à table qu'après avoir accordé le quart d'heure de grâce à un convié en retard. Dix minutes après il entra d'un air fort ému, comme s'il arrivait d'une émeute.

— Ah ! enfin vous voilà ! lui dit notre hôte.

— Je vous demande pardon si je me suis fait attendre, mais j'ai vu sur la place à côté d'ici une chose si curieuse, que je n'ai pu m'empêcher de m'arrêter quelques instants.

— Quelle chose?

— Deux chiens qui se battaient avec un tel acharnement qu'ils se sont dévorés mutuellement. Il n'est resté que les deux queues sur-le-champ de bataille ! ! !

Il est encore une sorte de mensonge que l'on pour-

rait appeler le mensonge vaniteux. Quoique innocent en lui-même, il ne laisse pas que d'être un vice honteux, parce qu'on l'emploie pour usurper une considération qu'on ne mérite pas, pour s'attribuer des qualités ou des vertus qu'on ne possède pas, et qu'enfin on surprend la bonne foi des gens qui écoutent, pour l'exploiter au bénéfice d'un sot amour-propre. Souvent il en résulte des choses ridicules qui couvrent le menteur de confusion.

Un jour j'allais à Saint-Cloud, et parmi les voyageurs qui avaient pris place dans la même voiture, se trouvait, entre autres personnes, une jeune dame fort gaie, fort spirituelle, mais d'un esprit assez railleur; et une espèce de rodomont à moustaches cirées, à chapeau à ganse, et à redingote bleue à brandebourgs, boutonnée jusqu'au menton. Pendant toute la route, monsieur l'officier (car nous ne l'appelions pas autrement) ne fit que nous entretenir de ses brillants exploits en Algérie, d'où il arrivait depuis un mois après douze ans de service actif. Il avait pris je ne sais combien de villes, fait je ne sais combien de razias, et tué je ne sais combien d'Arabes. Enfin, il était sur le point d'être nommé général, lorsqu'une cruelle blessure le mit dans la nécessité de prendre sa retraite.

Alors M. l'officier ôta le gant de sa main gauche et nous montra qu'il était estropié de trois doigts grâce à un coup de yatagan qui lui avait percé la main.

— Mais aussi, ajouta-t-il, l'auteur de ma blessure n'a pas survécu d'une minute; d'un coup de pointe je l'ai étendu raide mort sur le pré.

La jeune dame, qui avait fait semblant de ne pas écouter jusque-là, se retourne vivement :

— Ah ! monsieur Patouillard, ne parlez-vous pas de votre blessure ?

— Oui, madame, dit-il en balbutiant.

— Quoi, vous avez tué cette pauvre vache qui, dans un pré à Viroflai, vous a cloué la main contre un tronc d'arbre, avec ses cornes, parce que vous la taquiniez avec un échalas. Oh ! c'est une action bien cruelle pour un homme qui a la réputation d'être si pacifique ! A propos, comment se portent votre excellente femme et vos nombreux enfants ? Depuis douze ans que vous tenez votre magasin de ruban dans la rue Quincampoix, j'ai été votre plus fidèle pratique, et je....

Mais monsieur l'officier ne pouvait plus l'entendre, car, au risque de se rompre les jambes, il sauta de voiture et se mit à courir du côté de Saint-Cloud avec une telle rapidité qu'il dut y arriver au moins un quart d'heure avant nous.

Le mensonge fait dans notre intérêt privé est toujours une chose honteuse, quand même personne ne devrait en souffrir. Ce vice a cela de malheureux que lorsqu'on en a contracté la fatale habitude on ne peut plus s'en guérir, et que l'on ment sans nécessité pour les choses de la moindre importance, sans pouvoir s'en empêcher. Il en résulte que lorsqu'il devient pour vous du plus haut intérêt de dire la vérité, on ne vous croit plus, malgré toutes vos affirmations.

Le menteur offre par fois un phénomène moral des plus singuliers. A force d'avoir répété un mensonge et d'avoir pendant longtemps voulu le faire

croire aux autres, on finit par le croire soi-même. J'ai connu dans ma ville natale un brave bourgeois qui n'avait jamais quitté la maison paternelle que pour aller passer six mois dans un magasin à Lyon. Il avait parlé si souvent d'un prétendu voyage d'Italie qu'il avait fini par se le persuader. Un jour, au milieu de sa famille, qui ne l'avait pas perdu de vue vingt-quatre heures en toute sa vie, il dit avec toute la naïveté de la foi, en cherchant une date que sa femme lui demandait : « C'était, je pense, peu de temps après mon retour d'Italie. » Tout le monde se mit à rire, et il ne put jamais deviner pourquoi !

Il y avait autrefois, au jardin des Tuileries, près de l'escalier de Neptune, et à la place même que l'on nomme aujourd'hui la petite Provence, un vieux tilleul dont l'ombrage couvrait quelques bancs en bois. Ce tilleul était connu sous le nom d'*arbre de Cracovie*, et c'était sous son ombre que se rassemblaient chaque jour les vétérans de la philosophie politique, les économistes, et les nouvellistes de profession. Là se débitait avec la plus grande confiance les utopies les plus niaises, les paradoxes les plus étranges, les nouvelles les plus mensongères et les plus extravagantes. Les habitués de ce salon en plein air prirent de leur arbre le nom de *craqueurs*, qu'ils ont conservé jusqu'à ce jour parmi le peuple. Au commencement de la révolution l'*arbre de Cracovie* fut abattu, et les *craqueurs* se dispersèrent dans les bureaux de journaux où vous les trouvez encore, eux ou leurs descendants, rédigeant les articles de fonds, les nouvelles diverses et les faits-Paris.

RÉSUMÉ.

1. Les moralistes puritains ont horreur de toute espèce de mensonge. Dans le monde on est plus indulgent.

2. Le mensonge *pernicieux*, c'est-à-dire celui qui peut nuire à quelqu'un, constitue la calomnie. C'est une action criminelle et infâme. (Voir ce que nous en disons à l'article de la MÉDISANCE.)

3. Le mensonge *officieux*, celui qui sans nuire à personne peut être utile à un tiers, se pardonne aisément dans le monde.

4. Le mensonge qui peut sauver la vie à un innocent, et ces circonstances se rencontrent dans les temps de révolutions, peut quelquefois devenir une vertu sublime, surtout s'il est accompagné de dévoûment.

5. Le mensonge officieux que l'on fait pour son propre compte, est, ou un ridicule, ou une lâcheté;

6. C'est un ridicule s'il n'est fait que par vanité, et pour se parer d'un mérite que l'on n'a pas;

7. C'est une lâcheté quand on le fait pour son intérêt matériel.

8. Le mensonge joyeux, qui ne nuit à personne et qui n'est dit que pour amuser ses auditeurs sans la prétention de se faire croire, n'est qu'une gaie plaisanterie qui ne tire à aucune mauvaise conséquence.

9. Mais pour se permettre le mensonge joyeux, il faut avoir infiniment d'esprit, et dire des choses neuves, piquantes, originales, et tout à fait inattendues. Cela n'est pas aisé.

10. Tout mensonge joyeux qui n'a pas les

qualités que je viens de dire doit changer de nom et s'intituler le *mensonge ennuyeux.*

11. Le mieux serait de ne jamais mentir, parce que lorsque l'on a contracté l'habitude du mensonge, il devient impossible ou au moins fort difficile de s'en corriger.

12. Des enfants élevés avec dureté par leurs parents, et vivant dans la crainte continuelle des punitions, ne peuvent devenir que des menteurs; ils mentent dans l'intention d'éviter ou de retarder leur supplice : qui osera les en blâmer ?

13. Les enfants élevés avec douceur, qui regardent par conséquent leurs parents plutôt comme des amis que comme des maîtres impérieux et sévères, que l'on corrige par le raisonnement et le plus rarement possible par les pénitences, deviennent rarement menteurs.

14. Un homme connu pour être menteur dirait, dans ses intérêts, la vérité la plus palpable, qu'on aurait beaucoup de peine à le croire.

15. Il semble que dans la bouche d'un menteur, toutes les vérités se métamorphosent en mensonges pour ceux qui écoutent.

LE MOQUEUR DE MAUVAIS TON.

La raillerie, quand elle est fine, spirituelle et gaie, surtout quand elle n'est ni méchante ni compromettante pour celui qui en est l'objet, peut se tolérer dans le monde, et elle y est même assez bien reçue parce qu'elle jette de la variété dans la conversation.

Mais quand elle est froide et offensante, elle est repoussée avec indignation par tous les honnêtes gens, et elle attire le mépris sur celui qui l'emploie.

Si vous avez un bon cœur et de l'esprit, permettez-vous donc une raillerie innocente ; mais évitez de la faire tomber sur un défaut de la nature et que, pour cette raison, ni vous ni celui que vous raillez ne pouvez corriger. Raillez sur la paresse, sur la négligence, sur la crédulité, sur une aveugle bonté, sur la distraction, sur une aveugle générosité, sur la prodigalité, en un mot sur tous ces défauts dont ceux qui les ont aiment quelquefois à se vanter ; vous ne vous ferez jamais d'ennemis, et cependant vous pourrez peut-être en corriger un sur mille, ce qui est un succès prodigieux.

Le moqueur est un railleur sot et de mauvais ton : c'est le paillasse du railleur, qui n'a compris de son rôle de critique que la méchanceté et la bouffonnerie. Il brille plus par sa pantomime que par ses paroles dépourvues de sens commun. Il vous fera pouffer de rire en vous montrant comment monsieur A. *roule* sa bosse ; comment boîte M. B. ; comment danse M. C. ; comment se mouche M. D. ; comment bégaye M. E. ; comment Mlle F. fait la révérence, etc. et, s'il possède le fin de la moquerie, c'est en leur présence, derrière leur dos, qu'il vous réjouira de sa pantomime. Pour peu que le moqueur ait d'audace, il attaquera sa victime de front, et deviendra mystificateur.

La moquerie est toujours de mauvais ton, et c'est ordinairement l'esprit des sots. Si vous avez ce stupide défaut, tâchez de vous en corriger pour que l'on ne vous fasse pas l'application de ce dicton populaire : « C'est la pelle qui se moque du fourgon. »

J'étais un soir au foyer de l'Opéra avec plusieurs hommes de lettres. L'un d'eux nous amusait beaucoup en gesticulant et imitant, en charge, le jeu de Duprez qui était alors un des premiers artistes de Paris, et comme comédien et comme chanteur. Notre journaliste, pour jouir lui-même du spectacle qu'il nous donnait, s'était placé devant une glace. Au moment où il avait la bouche ouverte comme un âne qui brait, il aperçut dans cette glace Duprez derrière lui. Surpris de cette apparition inattendue, il se retourne vivement vers l'acteur qui lui dit avec le plus grand sang-froid : « Continuez, monsieur ; je savais bien que vous étiez un mauvais écrivain, mais j'ignorais que vous fussiez un excellent paillasse. »

RÉSUMÉ.

1. La moquerie est toujours un manque de politesse et de bon ton.

2. Elle est à la fine raillerie ce que la méchanceté est à la malice.

3. Si elle s'exerce sur une infirmité naturelle, elle devient une injure grave.

4. Je n'ai jamais rencontré un moqueur qui eût véritablement de l'esprit.

5. Un moqueur est une sorte de paillasse qui ne comprend de son rôle que le côté méchant.

LES CHARLATANS.

Tous, dans le monde, nous sommes plus ou moins charlatans, c'est un aveu qu'il faut faire si nous sommes de bonne foi. Et, en effet, qu'est-ce que le

charlatanisme ? C'est tout simplement l'art de persuader que nos drogues valent mieux que les drogues des autres , et cela dans nos intérêts particuliers, soit intérêts d'argent , soit intérêts de vanité. Outre nos médecins charlatans, qui aujourd'hui sont les plus minimes de tous , n'avons-nous pas nos charlatans politiques , moralistes , économistes , industriels , littéraires , etc. Ces derniers , surtout , n'emploient-ils pas tous les moyens possibles pour faire croire au *bon public,* comme ils le disent, que leurs œufs valent mieux que les poules des autres ? Les plus dangereux de tous sont les charlatans de vertu et de probité, ou, si vous aimez mieux les hypocrites et les filous.

Vous qui , jeunes et sans expérience des hommes , débutez dans le monde , donnez-vous bien de garde des charlatans, car ce sont de vrais caméléons, des Protées, qui vous apparaîtront sous toutes les formes, sous l'habit brodé aussi bien que sous le modeste habit noir. Ils irriteront vos passions en les flattant , ils vous envelopperont dans leurs filets d'acier mais invisibles , et sans vous en douter , vous deviendrez leur dupe ou leur instrument aveugle. N'avez-vous pas vu ce peuple de Paris , si bon , si honnête quand il est libre de leur influence... Ne l'avez-vous pas vu quand il a été pris dans les filets du charlatanisme politique..... Les charlatans politiques sont nombreux en France, et c'est fort heureux !... Ceci vous étonne? Je vais vous l'expliquer tant bien que mal. Si un chien est enragé , faites-le mordre par une vipère, et, selon le célèbre docteur Fontana , il guérira , parce que deux venins se neutralisent entre eux. Il en est de même pour nous ; s'il n'y eût eu qu'un seul charla-

tan en France, la France était perdue. Heureusement qu'il y en avait beaucoup, que chacun a voulu faire prévaloir sa drogue, et qu'ils se sont neutralisés les uns les autres.

Le charlatan se reconnaît à première vue; c'est un homme qui promet d'autant plus qu'il peut moins tenir. Un médecin qui vous dit: J'ai la certitude de guérir mes malades, est un charlatan; un économiste qui vous dit: J'ai la certitude de faire le bonheur du peuple, est un charlatan. Dans un salon, un homme qui vous dit: J'ai la certitude de vous faire obtenir ce que vous demandez, est un charlatan; celui qui vous dit: Voilà une superbe affaire, les bailleurs de fonds auront cinquante pour cent de bénéfice, est un charlatan.

Les charlatans se glissent partout, et je vous défie de me citer un lieu, quelque secret qu'il soit, où ils n'aient pas pénétré, et en nombre. Vous voyez un médecin entrer dans le boudoir d'une petite maîtresse et vous vous dites: dans ce boudoir il y a maintenant un charlatan. « Hé non! il y en avait déjà un. » Vous voyez un normand entrer dans le cabinet d'un avocat, un intrigant chez un ministre, un, etc., et vous dites comme pour le boudoir de la petite maîtresse. Hé non! C'est tout de même.

Les charlatans courent les rues, mais il y en a de plus spirituels les uns que les autres. Adisson raconte en avoir vu un à Hammersmith, qui dit à son nombreux auditoire: « Mes chers compatriotes, je dois « ma naissance et mon éducation à ce village; je « l'aime tendrement, et en reconnaissance des bien- « faits que j'y ai reçus, je fais présent d'un écu à tous

« ceux qui sont nés dans cet endroit, s'ils veulent « me faire l'honneur de l'accepter. » Chaque auditeur, la bouche béante et les bras immobiles, s'attendait à recevoir la pièce de cinq schelings. M. le docteur met la main dans un long sac, en tire une poignée de petits paquets, et il ajoute : « Messieurs, je « les vends ordinairement cinq schelings et six sous, « mais en faveur de mon village, pour lequel j'ai « une tendresse filiale, j'en rabattrai cinq sche- « lings. » Chacun s'empresse de profiter de son offre généreuse; les assistants ayant répondu les uns pour les autres qu'il n'y avait pas d'étrangers parmi eux, et qu'ils étaient tous ou natifs, ou du moins habitants d'Hammersmith, tous ses paquets furent enlevés.

Chaque genre de charlatanisme a sa nuance, son type particulier, mais tous se ressemblent en ce point, qu'ils annoncent et promettent des choses auxquelles ils ne croient pas eux-mêmes.

RÉSUMÉ.

1. Ne croyez jamais aux promesses des charlatans.
2. Tout homme qui promet plus qu'il ne peut tenir est un charlatan.
3. Les charlatans sont tout simplement des filous qui profitent de la crédulité des honnêtes gens.
4. On rencontre dans le monde des êtres singuliers, qui croient eux-mêmes aux utopies qu'ils ont rêvées pendant un cauchemar ; ceux-là ne sont pas des charlatans, mais des idiots.

DE LA MÉDISANCE ET DE LA CALOMNIE.

Un homme d'esprit a dit : « Le médisance est la comédie des dévôts. » Si par dévôts il entend les hypocrites qui feignent une religion qui n'est pas dans le cœur, je comprends parfaitement son idée, et je la trouve juste. La médisance est un vice dangereux ; la calomnie est un crime abominable : c'est un assassinat moral, et le plus lâche qui puisse être commis. Vous pouvez vous défendre contre le couteau ou le poignard d'un brigand de la rue ; que ferez-vous contre la calomnie d'un brigand de salon qui se cache à vos yeux pour vous assassiner sans danger pour lui !

RÉSUMÉ.

1. La médisance ravale l'homme de la société au rang et aux manières d'une bavarde portière.

2. Elle est malheureusement trop répandue dans la société.

3. Cela vient de ce qu'elle est tolérée par les méchants et les sots, parce qu'elle les amuse.

4. Ne vous retirez jamais que le dernier d'une société mêlée, c'est le seul moyen que vous ayez pour être sûr qu'on ne dira pas de mal de vous.

5. Il n'y a pas de pire médisance que celle qui se cache sous un faux air de bonté et de charité.

6. « Ce bon monsieur N., vraiment cela me fait une véritable peine car je l'aime beaucoup ! croiriez-vous qu'on m'a dit..... » Et la médisance va son train.

7. L'homme honnête ne doit croire au mal que lorsqu'il en a la certitude, et dans ce cas loin de le divulguer, il doit le cacher.

8. Rien n'est plus propre à corrompre la société que d'y tolérer la médisance.

9. Il y a des gens qui ne médisent que par intempérance de langue, et qui sont bien loin de soupçonner tout le mal qu'ils peuvent faire. On dirait qu'ils ont pris à tâche de se faire passer pour méchants.

10. La médisance est ordinairement la fille de l'oisiveté et de l'ignorance.

11. Le calomniateur est un monstre que l'on chasse de partout quand il est démasqué.

12. La calomnie est un assassinat moral. Qui voudrait recevoir chez lui un assassin?

13. Un brigand vous assassine d'un coup de couteau; un calomniateur d'un coup de langue; quelle différence y a-t-il? une seule: il faut du courage au brigand; le calomniateur est un lâche.

DE LA FRANCHISE.

La franchise est une vertu rare dans la société, parce qu'elle est d'un emploi extrêmement difficile, très délicat, et que mal dirigée elle dégénère très aisément en grossièreté, outre que souvent c'est un masque dont se sert la méchanceté.

Quand dans le monde vous entendrez quelqu'un, surtout une femme, débuter par vous dire: « Je suis franche, moi! » vous pouvez être certain que la phrase finira par une impertinence.

Pour être loyal et franc, en société, il faut dire

toujours la vérité, mais non pas toute la vérité. Ce n'est pas de la dissimulation que de garder en soi-même des choses qui pourraient faire de la peine à quelqu'un, c'est de la politesse ; car rien ne vous oblige à vous ériger en Don Quichotte pour aller, non pas à coups de lance, mais à coups de langue, redresser les torts de la société.

Je rencontre souvent dans quelques maisons que je fréquente, un homme que j'estime beaucoup, et que, malgré tous mes efforts pour y parvenir, je n'ai jamais pu aimer, positivement à cause de sa franchise maladroite, et qui blesse continuellement mon amour-propre. Je sais qu'il est bon, je sais qu'il a de l'affection pour moi, et il faut que je me tienne à quatre pour ne pas le détester. Un jour, il entre chez moi au moment ou un facteur m'apportait un piano que je venais d'acheter : — Quoi ! cet instrument est pour vous? — Oui. — Vous avez plus de cinquante ans et vous voulez encore faire de la musique, roucouler la romance? Allons, allons, je suis trop votre ami pour permettre que vous vous donniez ce ridicule !

Et il fit remporter le piano, sans opposition de ma part.

Un autre jour, il entre comme j'étais dans le feu de la composition et il me demande ce que je fais ? — Un vaudeville. — Ah ! ah ! il faut dans ce genre beaucoup de gaîté, de folie, et même un certain dévergondage d'esprit et d'imagination. Vous, mon bon ami, vous êtes un homme grave, vous avez l'imagination froide, l'esprit méthodique..... Allons, jetez-moi tout cela au feu si vous ne voulez tomber tout à plat et vous faire impitoyablement siffler.

Et je jetai mon manuscrit au feu.

Une troisième fois il me trouve écrivant des lettres d'invitation ; comme il y en avait une pour lui, je la lui présente, il la lit, ramasse toutes les autres éparses sur mon bureau, et les met dans sa poche. — Mon bon ami, me dit-il, c'est une plaisanterie que vous me faites. Etes-vous assez riche pour recevoir, pour donner des soirées, des soupers, vous qui pouvez à peine faire toucher les deux bouts au jour de l'an. Avez-vous envie de vous serrer l'estomac avec une corde pendant trois mois de l'année, à la manière des sauvages quand ils ont faim ? A votre place, loin de donner des soupers, je mettrais un peu plus d'ordre dans mes affaires, et je renverrais un de mes deux domestiques pour me mettre un peu plus à l'aise.

Pour le coup je fus tenté de jeter par la fenêtre mon donneur de conseils et son infernale franchise ; mais le lendemain je renvoyai mon domestique.

L'amour-propre est la peau de l'homme ; il ne faut pas y toucher, ou il ne vous le pardonnera jamais. Aussi, ne faut-il pas confondre l'indiscrétion avec la franchise, car la première est un défaut, tandis que cette dernière est une vertu.

RÉSUMÉ.

1. La franchise consiste à dire toujours la vérité, mais non pas toutes les vérités.

2. Toutes les fois que vous dites à quelqu'un une vérité qui peut lui faire de la peine ou blesser son amour-propre, vous n'êtes pas franc, mais grossier et indiscret.

3. Ne touchez pas à l'amour-propre d'un homme si vous ne voulez pas vous faire un ennemi qui ne vous pardonnera jamais.

4. Plus vous toucherez juste, plus la plaie que vous ferez à l'amour-propre sera vive et cuisante.

5. Quand une femme débute par vous déclarer qu'elle est franche, c'est qu'elle cherche une excuse à une impertinence qu'elle va vous dire.

6. J'aimerais mieux mentir par politesse que de dire une vérité offensante. D'ailleurs, on peut aisément éviter l'un et l'autre.

7. Si on vous interroge sur le secret d'un autre, aucune franchise ne doit vous porter à le révéler.

LE FLATTEUR.

On demandait à un philosophe lequel de tous les animaux était le plus redoutable à l'homme? Entre les sauvages, répondit-il, c'est le calomniateur; entre les domestiques, c'est le flatteur.

Mais les philosophes, toujours huchés sur leurs échasses, n'ont pas toujours entièrement raison dans leurs phrases sentencieuses; il est vrai que le calomniateur est le plus abominable de tous les hommes; mais pour le flatteur, il y a une distinction à faire.

J'ai remarqué que tout homme qui réussit dans le monde et y fait un chemin rapide, soit à la cour, soit auprès des grands, soit de toute autre manière, est appelé un intrigant, un *vil flatteur* par la troupe crottée des philosophistes envieux, qui croupissent éternellement dans leur orgueilleuse misère; ils aiment mieux attribuer à des courbettes et à la flatterie,

qu'au talent, des succès qu'eux-mêmes auraient achetés au prix de mille bassesses. C'est un moyen tout comme un autre de dénier une supériorité de mérite qui les écrase. Laissons-les délayer leur âcre bile dans des phrases sentencieuses et à effet, qui, si on les analyse rigoureusement ne signifient rien, et venons-en à la définition du flatteur.

Vous trouverez dans le monde trois sortes de flatteries avec leurs combinaisons et lenrs nuances ; mais toutes marchent au même but, quoique avec des intentions différentes. Ce but unique est de plaire à la personne que l'on flatte. Pour parvenir à plaire l'expérience a démontré, depuis la création du monde jusqu'à ce jour, qu'il fallait exhausser autant que possible chez la personne à laquelle on veut plaire, son propre mérite et non pas le nôtre.

Je dis à un petit souverain d'Allemagne ou d'Italie qu'il est le plus grand prince de l'univers, parce que je veux lui plaire par un mensonge, afin d'en obtenir une faveur : je suis un flatteur ambitieux : première section composée des courtisans écrasés par les philosophes crottés.

Je dis à un auteur de mes amis qu'il est le premier poète du monde. Je mens parce que mon amitié pour lui m'aveugle, ou parce que je veux lui plaire à tout prix, et me faire aimer de lui autant que je l'aime ; deuxième section, composée d'amis plus ou moins sincères.

Je dis à une dame qu'elle est charmante, belle, aimable, spirituelle ; et je mens plus ou moins parce que je veux lui être agréable. Troisième section, composée des complimenteurs.

Or, me voilà un vil flatteur dans les trois sections, « l'animal domestique le plus redoutable à l'homme ! » pour me servir de l'expression du philosophe ! de ce même philosophe qui me dit quelques pages plus loin. « On prend plus de mouches avec du miel qu'a-« vec du vinaigre. Il faut tromper les hommes s'il « est nécessaire pour leur bonheur. Toute vérité « n'est pas bonne à dire, etc., etc. »

Si, par la flatterie, vous soufflez dans le cœur d'un homme puissant, d'un monarque, des passions dangereuses pour lui ou pour les autres, et cela dans vos intérêts ; si vous le trompez en excitant son amour-propre pour le trahir ensuite ; si vous excitez sa colère pour satisfaire votre vengeance particulière ! Oui, vous êtes un vil flatteur. Mais tant que vos flatteries innocentes ne nuiront à personne, tant qu'elles se formuleront en compliments plus ou moins vrais, mais toujours délicats, je ne verrai là que de la politesse et de la courtoisie.

Citons un exemple de flatterie intéressée, de celle contre laquelle les philosophants ont tant déclamé. Un marchand avait acheté trois cent mille francs la fameuse perle connue sous le nom de *Pélegrine*. Philippe IV, auquel il alla la présenter, lui demanda pourquoi il avait donné tant d'argent pour une perle? Je songeais, répondit le marchand, qu'il y avait dans le monde un roi d'Espagne qui me l'achèterait. Philippe, touché par cette flatterie délicate, lui paya sa perle quatre cent mille francs. Quel mal y a-t-il à cela ?

Un ambassadeur voyait pour la première fois une de nos plus belles reines de France. — Monsieur

l'ambassadeur, lui dit-elle, on prétend que la reine d'Espagne, votre souveraine, est la plus belle personne qu'on puisse voir ? — Je le croyais, madame, avant d'entrer ici, répondit l'ambassadeur.

RÉSUMÉ.

1. Flatter un homme puissant pour s'emparer de sa confiance et en abuser, est une chose abominable.

2. Toute flatterie qui n'a pour but que de faire plaisir à quelqu'un est la chose la plus innocente du monde.

3. Une flatterie maladroite peut être prise pour une mystification.

4. L'homme qui ne pourrait pas prononcer un mot de flatterie resterait muet dans la société.

5. Ne cassez pas le nez aux gens à coups d'encensoir, et mettez beaucoup d'art et de finesse dans la flatterie.

6. La flatterie indirecte est celle qui plaît le plus aux gens délicats.

7. Plus une personne a de vanité, plus elle est facile à flatter.

8. Les femmes ont plus de goût que les hommes pour la flatterie, probablement parce qu'elles ont plus d'amour-propre.

9. Telle femme qui a résisté aux richesses et à l'ambition, cède à la flatterie.

10. Pour un homme qui a de la tenue dans le monde, la flatterie auprès des femmes ne dépasse jamais les limites du compliment.

DE L'ORIGINALITÉ.

Combien de gens dans le monde affectent de l'excentricité, de l'originalité dans leurs manières, pour masquer une ou plusieurs des petites misères de l'humanité! l'un affecte de se faire remarquer par une mise philosophique, c'est-à-dire d'une simplicité mesquine, tirant un peu sur le trop négligé. Il déblatère contre le luxe du costume, méprise la toilette, et accuse les jeunes gens de délaisser la parure de l'âme pour celle du corps. Mais il ne vous dit pas qu'il n'a plus de crédit chez son tailleur, et que sans cela il serait tout aussi fashionable qu'un autre. Il en est qui ont l'originalité de mépriser le monde parce qu'ils n'y sont pas reçus. D'autres, sentant la faiblesse de leur imagination et l'impuissance de leur esprit, se sont emparés des paradoxes les plus fous, les plus étranges, et les soutiennent avec opiniâtreté pour se faire remarquer, etc., etc.: tous ceux-là sont de faux originaux.

Il en est qui, par égoïsme ou par ignorance des usages du monde, ne font rien comme les autres et ont des manières qui n'appartiennent qu'à eux, ceux-là sont de vrais originaux sans le savoir, et ils sont assez ordinairement fort incommodes.

Il y a des originalités de caractères qui sont vraiment inexplicables, et que l'on trouve chez des hommes du plus grand mérite; je vais en citer quelques exemples : — Henri III ne pouvait rester seul dans une chambre avec un chat. — Le duc d'Epernon s'évanouissait à la vue d'un levreau. — Le maré-

chal d'Albret se trouvait mal dans un repas où l'on servait un marcassin ou un cochon de lait. — Uladislas, roi de Pologne, se troublait et prenait la fuite quand il voyait des pommes. — Scaliger frémissait en voyant du cresson. — Tycho-Brahé, l'astronome, fléchissait sous lui à la rencontre d'un lièvre ou d'un lapin. — Le chancelier Bacon tombait en défaillance toutes les fois qu'il y avait une éclipse de lune. — Bayle était pris de convulsions toutes les fois qu'il entendait tomber l'eau d'un robinet ; le jour il affichait l'incrédulité et l'athéisme ; la nuit il avait peur des revenants. — Lamothe-Levayer aimait beaucoup le bruit du tonnerre et ne pouvait pas souffrir le son d'un instrument de musique. — Voltaire n'a jamais rien aimé de passion qu'un vieil aigle pelé et déplumé qu'il nourrissait au château de Ferney. — Le cardinal de Richelieu aimait tellement les chats qu'il en avait toujours huit à dix couchés sur son lit.

On ne finirait plus si on voulait citer toutes les originalités plus bizarres que celles-ci, qui se trouvent dans l'histoire de l'antiquité.

Il faut dans le monde peu de chose pour se faire la réputation d'original, et cependant ce sont les gens qui désireraient le plus à le paraître qui parviennent le moins à se faire passer pour tels ; cela vient tout simplement de ce qu'ils confondent le ridicule avec l'originalité. Cette dernière est toute dans l'esprit et le caractère, c'est la nature qui la donne et non la volonté. Un original n'emprunte rien aux autres hommes ; il ne voit pas les choses de la même manière, ne les juge pas de même, et les traduit dans la conversation comme il les voit et comme il les juge.

S'il a de l'esprit il pourra plaire ; s'il est un sot, il ennuiera.

RÉSUMÉ.

1. Restez dans le monde ce que la nature vous a fait, c'est ainsi que vous paraîtrez avec tous vos avantages, que vous soyez ou non un original.

2. Si vous cherchez à paraître original malgré la nature, vous ne parviendrez qu'à paraître ridicule.

3. Ne confondez pas certaine dépravation du cœur ou de l'esprit avec l'originalité.

4. Ne copiez jamais les manières originales de quelqu'un, car une copie ne peut devenir original.

5. Si vous avez une originalité spirituelle et aimable, vous pourrez plaire dans le monde, ne fût-ce que parce que vous l'amuserez.

6. Si votre originalité est morose, grondeuse et critique, on vous fera comprendre que ce que vous pourriez faire de mieux serait de rester chez vous.

LE DISTRAIT.

M. Victor est un très galant homme, qui administre parfaitement bien la maison de commerce à la tête de laquelle il est, et qui serait même un homme fort aimable dans la société sans un petit défaut très contrariant dans de certaines circonstances ; c'est que M. Victor ne sait pas écouter et qu'il est distrait.

Sa femme venait de lui donner un héritier, objet de ses vœux les plus chers. Tous les amis sont invités et on va en grande cérémonie faire baptiser l'enfant.

Il ne reste plus qu'à faire signer le père du nouveau né. M. Victor prend triomphalement la plume que lui tend le curé, et il signe *Victor.... et compagnie*, C'était une distraction qui fit beaucoup rire à ses dépens.

Une autre fois il invite à dîner un de ses amis qui lui amène sa sœur, veuve de vingt-deux ans. Pendant le repas la jeune femme se trouve mal, et ce bon M. Victor s'empresse de lui porter secours. — Mon Dieu, dit-il à son ami, ceci ne sera rien : probablement que votre sœur est enceinte. — Monsieur, lui répondit très sèchement le frère, j'ai eu l'honneur de vous dire que ma sœur est veuve depuis deux ans. — Ah ! pardon, monsieur, *j'ai cru qu'elle était demoiselle.*

Le distrait est tout simplement un homme qui n'écoute pas ce qu'on lui dit, et, dans la société, il n'est rien de plus malhonnête, quoique rien de plus ordinaire. Cette maladresse vous fait nécessairement passer pour un sot ou pour un impertinent, il n'y a pas de terme moyen. Si celui qui parle est un homme de mérite qui dit des choses neuves et intéressantes, la distraction est certainement une preuve d'ignorance et d'imbécillité; si c'est un homme médiocre qui raconte, et qui raconte mal, vous devez encore l'écouter avec patience, jusqu'au bout, pour ne pas blesser son amour-propre.

Outre cela, l'homme distrait est sujet à dire des choses déplacées, comme M. Victor, et à commettre tant d'actions ridicules, qu'il ne peut se mettre trop en garde contre ce libertinage de l'esprit, comme dit Labruyère.

RÉSUMÉ.

1. Si vous voulez qu'on vous écoute, écoutez les autres, ou au moins ayez-en l'air.

2. La distraction conduit à toute sortes de sottises dont on peut se repentir, surtout au jeu.

3. Elle annonce volontiers un esprit lourd, épais, qui ne peut pas secouer les chaînes d'une première idée pour en embrasser vivement une seconde.

4. C'est une preuve d'ignorance ou de bêtise quand c'est un homme instruit ou un homme d'esprit qui parle.

5. C'est, dans tous les cas, une impertinence qui ne se pardonne pas dans le monde.

6. Quel que soit l'esprit de celui qui parle, celui qui sait l'écouter montre autant d'esprit que lui.

7. Il n'existe pas d'homme assez peu maître de lui pour ne pas chasser la distraction de son esprit, quand il en a la ferme volonté.

DE L'HOMME NUL.

On donne volontiers ce nom, dans le monde, à des hommes qui ont assez de sens commun pour n'être pas des imbécilles, et pas assez d'intelligence pour être des gens d'esprit. Ils nagent entre deux eaux et ressemblent assez à des personnages raisonnables. Dans la société, ils forment l'immense majorité.

Ils auront assez de raison pour lire ce chapitre qui leur est consacré, et Dieu veuille qu'ils aient assez

d'intelligence pour le comprendre sans s'en formaliser. Or donc, vous qui me lisez, mettez-vous la main sur la conscience, et si vous avez assez d'esprit pour sentir qu'il vous en manque, vous êtes aptes à profiter de mes conseils. Quant au sot déterminé, s'il me lit, il ne se formalisera pas, car il ne s'imaginera jamais que c'est à lui que je m'adresse. Tout au plus pourra-t-il me renvoyer mon article sous enveloppe.

Tous les gens qui vont dans le monde n'y vont pas pour briller, grâce au ciel! Moi qui vous parle, je n'y ai jamais été pour cela, et bien m'en a pris. J'y ai été comme tous les gens raisonnables, pour me reposer des travaux du jour, et pour passer quelques heures au milieu d'une société aimable, douce, indulgente, bonne, moulée pour plaire à tout le monde, et j'ai tâché de me modeler moi-même sur le même patron. Pourquoi ne feriez-vous pas comme moi?

Mais alors, direz-vous, il faut donc nous condamner à l'immobilité et au mutisme? pas du tout. Si votre esprit ne dit rien, vous avez un cœur honnête et bon, et ces cœurs-là parlent toujours bien! Il ne s'agit plus que de traduire, et vous ne risquerez pas de dire une bêtise, car la bonté n'est jamais bête. Si l'on vous demande votre avis sur une chose, donnez-le, bon ou mauvais, mais sans prétentions et comme si vous n'y attachiez aucune importance. Un virtuose vient d'exécuter sur un instrument un morceau difficile; vous n'entendez rien à la musique et cependant vous avez été *étonné*, ne serait-ce que de l'agilité qu'il a dans les doigts : dites-lui que son talent vous a *étonné*, et il vous serrera la main. Une jeune personne vient de chanter une romance et, quoique vous n'y

ayez rien compris, la mélodie de sa douce voix vous a *touché* : dites-lui qu'elle a la voix *touchante*, et elle vous répondra par son plus doux sourire. En un mot, traduisez en paroles toutes les émotions bienveillantes de votre cœur, et tachez d'étouffer dans des banalités obligeantes jusqu'aux plus petites velléités de critique.

Par les seuls petits moyens d'une politesse affectueuse, le plus sot parvient à se faire aimer, et quand on aime quelqu'un, on ne s'aperçoit plus de sa sottise.

Et puis, il y a encore d'autres moyens à votre portée. La conversation dans le monde ne roule que sur la politique, les musées et les beaux-arts, la littérature du jour, les théâtres et, par extraordinaire, les courses, les promenades, les tribunaux, etc. Si on parle politique, gardez le silence le plus obstiné, et l'on vous regardera comme un homme sage, prudent, qui sait se taire à propos. Mais ayez scrupuleusement le soin de ne pas écouter et, pour n'en avoir pas l'air, passez dans le salon à côté car on pourrait peut-être aussi vous prendre pour un mouchard, si vous n'êtes pas très connu.

Quant aux beaux-arts, avec la précaution de vous abonner annuellement à quelque journal des arts, comme l'*Artiste* par exemple, dont vous lirez chaque matin une page, et d'aller aux expositions, vous pouvez disserter hardiment, à tort et à travers, bien sûr que les autres n'en savent pas plus long que vous. Néanmoins, informez-vous avant tout s'il se trouve des artistes et, dans ce cas, retenez leurs noms que vous jetterez comme au hasard dans la conversation

avec force louanges. Ces hommes-là diront à l'oreille de leurs voisins : « Voilà un monsieur qui comprend parfaitement les arts, ce doit être un amateur très distingué. »

Si l'on parle d'une pièce nouvelle, dites : « Je regrette beaucoup de n'avoir pas eu le temps d'aller hier à la première représentation ; mais je compte y aller demain. » Cela vous donnera le temps de vous former un jugement avec le journal des théâtres et les feuilletons des autres journaux. Choisissez, pour l'apprendre par cœur et le réciter, l'article qui dit le plus de mal de la pièce et de l'auteur : c'est plus distingué! Même tactique quand il s'agira de donner votre avis sur un roman ou tout autre ouvrage littéraire ; la conscience n'a rien à voir là-dedans.

Un jour, le cardinal de Richelieu, dans une effusion d'intimité avec le grand Corneille, lui demandait par quel moyen il pourrait porter un jugement sûr quand on lui demanderait ce qu'il pense d'un ouvrage.

— Monseigneur, répondit le grand poète, dites que c'est mauvais.

— Mais si je n'ai pas lu le livre?

— Dites que c'est mauvais, dites toujours que c'est mauvais. Pour une fois que vous vous tromperez, vous aurez dix-neuf fois raison.

De notre temps, le calcul de Corneille se trouverait bien au dessous de la réalité. Mais revenons à l'homme nul.

Lisez les faits divers de deux ou trois grands journaux et inscrivez dans votre mémoire le nom, la couleur et l'âge de la jument qui aura remporté le premier prix, sa race, les noms de son père et de sa

mère, entrelardez cela de quelques mots techniques que le premier palefrenier venu peut vous apprendre, et l'on vous croira un membre du jockey-club. — Arrêtez-vous à l'article des tribunaux et voyez à apprendre mot pour mot, par demande et par réponse, un interrogatoire comique du tribunal de police correctionnelle. Puis jetez-vous dans le crime et donnez-vous bien de garde d'oublier le plus petit détail de l'assassinat et du suicide. Il faut que vous soyez bien mauvais conteur si, avec une histoire de ce genre, vous ne faites pas frémir les mamans et trembler les demoiselles, ce dont elles vous sauront beaucoup de gré, car presque toutes les femmes aiment les émotions fortes.

Avec le bagage que je viens de vous détailler, vous pouvez vous présenter hardiment dans tous les salons de Paris, si vous n'y faites pas un très brillant effet, au moins vous n'y serez pas plus déplacé que dix-huit des vingt personnes que vous y trouverez.

RÉSUMÉ.

1. Avec un peu de mémoire et beaucoup d'usage du monde, l'homme nul se fait un jargon de société que l'on serait quelquefois tenté de prendre pour de l'esprit.

2. D'ailleurs, on appelle *homme nul* celui qui possède assez de sens commun pour n'être pas imbécille et pas assez d'intelligence pour être un homme d'esprit.

3. Si l'homme nul possède un grand fond de bonté

et de politesse, il pourra devenir dans la société une nullité fort agréable, et on l'aimera.

4. Mais pour cela, il faut qu'il se dépouille entièrement de toute vanité et qu'il paraisse absolument sans prétention.

5. On ne va pas toujours dans le monde pour y briller, mais pour passer quelques heures dans une société douce et agréable.

6. Tout homme qui se propose un autre but se prépare des déceptions.

DE LA NAÏVETÉ.

La naïveté est un défaut adorable dans une jeune personne, mais ce n'en est pas moins un défaut quand elle vit dans le monde, parce qu'on est plus souvent porté à la prendre pour de la bêtise que pour de l'innocence.

Quand la naïveté est vraie, elle est fort dangereuse, car les hommes corrompus ont généralement bon marché des Agnès. Quand elle est feinte, elle est sotte et ridicule, quelque talent qu'ait une jeune personne pour jouer le rôle d'innocente. Le monde est un grand théâtre sur lequel beaucoup de gens jouent la comédie ; mais quoi qu'ils fassent, il y a toujours des indiscrets qui savent et publient ce qui se passe dans les coulisses. Et puis, il faut immensément d'esprit pour savoir porter le masque d'un défaut ou d'une vertu que l'on n'a pas, et il n'y a justement que les sottes qui cherchent à cacher leur nullité sous le semblant

d'une naïveté dont elles endossent la robe enfantine. En voici un exemple d'une bêtise atroce.

J'allais un jour chez un de mes amis à Laclayette, joli bourg à douze ou quinze lieues de Lyon, dans les montagnes. Je rencontrai là un brave négociant lyonnais qui était venu, avec sa fille, passer quelques jours à la campagne. La jeune personne avait vingt-deux ans, et elle eût été fort bien si elle n'eût pas gâté son âge en se donnant des airs enfantins : « *Monsieur est* « *bien bon. — Monsieur est bien honnête. — Je ne sais* « *pas ce que vous voulez dire.—Maman me l'a défendu.* « *— Papa se fâcherait !* » et toutes ces puérilités accompagnées de révérences plongeantes, puis d'une course au cerceau dans le jardin. Et le papa de s'extasier, en s'écriant avec bonheur : Qu'elle est enfant, mon Innocentine !!!

Nous étions à causer dans le salon, tandis que mademoiselle Innocentine s'amusait à regarder par la fenêtre. Tout à coup, il lui échappe un cri d'admiration et de surprise : — Mon papa, qu'est-ce donc que ces charmantes petites bêtes? Comme elles sont jolies! comme elles sont gentilles! Oh! mon papa, je t'en prie, achète-m'en une!

Nous nous précipitons vers la fenêtre, nous regardons, et..... je vous le donne en cent pour deviner... — Des tourterelles? — Non. — Des agneaux? — Non. — Alors, je ne sais. — Hé bien, ces charmantes petites bêtes étaient des cochons de lait qui suivaient une truie. Pendant deux jours, la demoiselle nous dit des naïvetés dans un autre genre que, pour n'être pas trop naïf moi-même, j'appellerais le genre rocailleux,

et à chacune, le papa ne manquait pas de s'époufler de rire, en s'écriant : « Quelle innocence ! »

Quinze jours après, mademoiselle Innocentine disparut du toit paternel avec le commis-voyageur de la maison, et cela n'étonna que son père.

Hélas ! dans le maudit siècle où nous vivons, il n'y a plus guère que les papas et les mamans qui croient à l'innocence de jeunes personnes de vingt-deux ans, et dès qu'elles en ont passé seize à dix-sept, les méchants prennent volontiers la naïveté pour de la simplicité d'esprit et l'enfantillage pour de l'hypocrisie.

Je dois, dans ce chapitre difficile à écrire, inviter les mamans à vouloir bien s'apercevoir que leurs demoiselles finissent par n'être plus des petits enfants, à diriger leur éducation en conséquence, et à croire surtout qu'à l'âge où une femme peut se marier et devenir mère à son tour, elle doit être traitée en grande fille, sous peine pour la maman de partager le ridicule qu'elle verse sur la tête de son enfant.

J'ai connu une jeune personne très gentille, fort aimable, mais que sa mère, par une coquetterie surannée et marâtre, avait toujours tenue éloignée du monde dans lequel elle-même allait chercher ses plaisirs. Par un odieux calcul de vanité, elle voulait éviter une comparaison qui certes n'eût pas été à son avantage. Il en était résulté pour la jeune fille une ignorance absolue de tout ce qui se passe dans le monde. Un jour, la pauvre enfant, elle avait alors dix-huit ans, se fourvoya et entra au salon ; comme il ne s'y trouvait que sa mère, moi et mes cheveux blancs, il lui fut permis d'y rester un quart d'heure. Tout à coup, pour couper court à une discussion politique qui m'ennuyait,

je me tourne vers la demoiselle et je lui demande :— Et vous, mademoiselle, êtes-vous communiste ou socialiste? — Monsieur, me répondit-elle en hésitant, je suis chrétienne.

Elle avait pris des sectes politiques pour des sectes religieuses, et cependant il s'en fallait de beaucoup qu'elle fût sotte, comme elle l'a prouvé plus tard.

RÉSUMÉ.

1. La naïveté prouve ou de l'ignorance ou de la bêtise.

2. Dans une toute jeune fille, la naïveté peut être une preuve charmante d'innocence.

3. Dans une demoiselle élevée dans le monde et ayant passé seize ans, on la prendra pour de la bêtise ou de la fausseté.

4. Le moyen le plus sûr pour éviter cet inconvénient, c'est de ne jamais faire de questions sur une chose qu'on ne comprend pas, et de ne jamais parler que de ce que l'on sait bien.

5. La naïveté feinte, outre qu'elle est toujours sotte ou ridicule, prouve tout le contraire de l'innocence.

6. Il est excessivement difficile de feindre une naïveté qu'on n'a pas, à moins qu'on ne soit une excellente comédienne.

7. J'ai vu des demoiselles de vingt-cinq ans affecter une naïveté enfantine qui m'a fait douter de leur vertu.

LA COQUETTE.

Commençons par bien nous entendre sur les mots, afin de ne pas propager une erreur dangereuse et déjà trop répandue. Dans le monde, on donne volontiers le nom de *coquettes* à des femmes qui aiment à plaire à tout le monde, non seulement dans les intérêts de leur vanité, mais encore dans ceux de leurs vices. Pour moi, je les appelle tout simplement *femmes galantes*. La *coquette* dont je dois parler ici, aime également à plaire, mais sa vanité ne l'entraîne encore qu'à des légèretés qui, plus tard. la perdront, si elle ne se corrige pas. Célimène, dans *le Misanthrope*, en est un portrait parfait.

La vanité est une douce jouissance, surtout quand elle est satisfaite. Les hommes la placent dans toutes sortes de choses, la gloire, la célébrité, l'esprit, la fortune, le talent, le courage, etc., etc. Chez eux elle est éparpillée un peu partout ; chez les femmes elle se concentre sur deux points principaux : Plaire et être belle, et voilà pourquoi cette vanité paraît être plus forte chez elle que chez les hommes, quoique la dose soit à peu près la même dans les deux sexes.

La meilleure preuve qu'on puisse donner à une femme de l'estime que l'on fait d'elle, c'est de lui faire la cour et de lui dire qu'on *l'aime*, car, pour elle, ce dernier mot renferme tout, amabilité, grâce, esprit, etc., etc. C'est le dernier terme où viennent aboutir tous les compliments, toutes les choses gracieuses ou galantes qu'on peut lui dire.

Le mot *je vous aime* est comme une grosse pièce

d'or dont la menue monnaie est : *Vous êtes charmante, adorable, un ange ; vous êtes la plus belle, la plus spirituelle, la plus gracieuse, la plus élégante,* etc., etc., *de toutes les femmes que j'aie vues.* Or, étonnez-vous donc si toutes les femmes veulent être aimées ! C'est comme si vous vous étonniez de voir un avare préférer une pièce d'or à un écu.

Toutes les femmes veulent donc être aimées, rien de plus naturel ; mais ici, cependant, se trouve une grande difficulté : c'est que pour être aimé il faut aimer soi-même, car il n'y a point d'amour possible sans réciprocité. Or, une femme ne peut pas aimer vingt ou trente individus à la fois, d'autant plus qu'on sait par expérience que le cœur le plus banal n'a jamais qu'une place à donner.

Dans ce cas, une femme vertueuse n'en aime qu'un, son mari ; l'estime des autres suffit à sa vanité et à son bonheur. La coquette n'en aime point du tout, mais elle fait semblant de les aimer tous, là est la différence. C'est un rôle fort difficile et fort dangereux que lui a imposé son excessive vanité. Voyez-là dans un salon minauder au milieu d'une troupe sémillante de jeunes gens : elle sourit à l'un, parle à l'oreille à l'autre, appuie légèrement sa main sur le bras d'un troisième, fait un signe de tête à un quatrième, lance un coup d'œil à un cinquième, etc., etc. On se met à une table de jeu, elle s'associe avec l'un, presse le pied d'un autre, demande des conseils à un troisième, et, définitivement les trompe tous. Pour soutenir ce rôle jusqu'au bout, il faut une persévérance de ruses, de fourberies, de mensonges, qui effraierait le courtisan le plus consommé ou l'intri-

gant le plus intrépide, et néanmoins, des jeunes filles, sortant du pensionnat, osent la prendre! O vanité!!

Lorsqu'on s'embarque sur une mer orageuse, il faut craindre le naufrage. Quant à son honneur, la coquette n'a rien à craindre, car il est déjà perdu; mais il est possible, si elle a su parfaitement diriger sa barque, que sa vertu chancelante lui reste encore. A quoi tient-elle? à un fil que la première circonstance peut rompre, et alors adieu le bonheur... Le bonheur de toute la vie! Comprenez-vous bien cela?

Il y aurait un gros livre à faire sur ce sujet: mais comme personne ne le lirait, tenons-nous-en là.

RÉSUMÉ.

1. La coquetterie est le premier pas de la galanterie.

2. La coquette est une femme qui met son honneur à la loterie; il y a quatre-vingt-dix-neuf à parier contre un qu'elle le perdra.

3. La vertu est fragile, et souvenez-vous du proverbe: tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise.

4. On peut aimer une coquette, on ne l'estime jamais.

5. Les plaisirs de la vanité ne valent jamais ce qu'ils coûtent.

6. Passé l'âge de trente-cinq ans, la coquetterie devient un ridicule très risible. Comment se fait-il qu'il y ait des femmes, qui, pour passer quinze ans de leur vie dans un plaisir purement de vanité, con-

sentent à être ridicules ou déshonorées tout le reste de leur vie.

7. Jeunes filles, croyez-en ma vieille expérience : les hommes n'aiment les coquettes que parce qu'elles les amusent, mais il n'en est pas un qui les estime assez pour en épouser une.

8. Si la coquette trompe quelquefois, en revanche elle est constamment trompée par les hommes dont elle croit être aimée.

9. Pour les hommes, une coquette est ce qu'est un jouet pour un enfant : tant qu'il l'amuse il le conserve ; le jour où il ne lui plaît plus, il le brise.

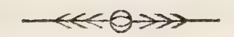


TROISIÈME PARTIE

DES EXIGENCES DE LA SOCIÉTÉ.

TROISIÈME PARTIE

DES EXIGENCES DE LA SOCIÉTÉ.



DU LOGEMENT CONFORTABLE.

La fortune est d'autant plus indispensable, quand on veut recevoir, qu'il faut avoir de grands appartements, ce qui est coûteux partout et énormément cher à Paris. Un appartement confortable ne peut pas se composer de moins de pièces que celles que nous allons énumérer. 1° Un grand salon, pour soirée; 2° un petit salon ou parloir, pour la conversation, le jeu, etc., quand le grand salon est envahi par la danse ; 3° un boudoir pour madame, où elle puisse recevoir son coiffeur, sa couturière et sa modiste ; 4° la chambre à coucher de madame, où, dans quelques froides soirées d'hiver, les amis intimes de la maison aiment à se réunir autour d'un bon feu ; 5° le cabinet de Monsieur, où il est censé travailler, et où les fournisseurs et employés de la maison sont admis à lui présenter leurs comptes; 6° sa chambre à cou-

cher; 7° une vaste salle à manger; 8° un office; 9° une cuisine, grande, claire et commode, avec escalier particulier; 10° une vaste antichambre; 11° les chambres des enfants, des bonnes, de la femme de chambre, etc., etc., et le tout au premier étage, au second pour le plus haut, moins les cabinets des domestiques, qui peuvent être sous les combles.

Un pareil logement au troisième ou quatrième étage (et, grâce au mauvais goût, il y en a), serait une dérision et ferait soupçonner ses habitants d'avoir à la fois de l'avarice et de la vanité. Ce n'est pas tout, il faut encore que cet appartement soit situé dans un quartier habité par les gens du bon ton, comme, par exemple, la Chaussée-d'Antin, le quartier Laffitte, le faubourg Saint-Germain, etc.: on peut avoir tout cela pour cinq à six mille francs par an.

Quand vous êtes assez heureux pour avoir trouvé ce qui vous convient, donnez le denier à Dieu, et, pour plus de sûreté, faites un bail. Surtout, ne vous déterminez pas à la légère, car si plus tard vous vous aperceviez de quelques désagréments dont vous ne vous seriez pas aperçu d'abord, vous ne vous en tireriez peut-être pas aussi aisément que le colonel C.

Ce brave militaire avait soixante mille francs de rente, et une fille de dix-huit ans à marier. Il résolut de donner sa démission, de quitter l'Algérie, de venir à Paris, et de tenir maison pour produire dans le monde son enfant chérie. Ce qui fut dit fut fait. Aussitôt son arrivée, avant même d'aller chercher sa fille à Saint-Denis, il s'occupa de trouver un beau logement, et, le hasard l'ayant fait passer sur le quai Voltaire, un magnifique hôtel le tenta. Il voit le por-

tier qui lui fait d'abord visiter l'appartement à louer, et qui le conduit chez le propriétaire. Celui-ci, reconnaissant de suite qu'il avait affaire à un nouveau débarqué, le surfait de mille francs ; le colonel accepte et donne le denier à Dieu. Le propriétaire, qui le voit si facile, a du regret de ne lui avoir pas demandé quatre mille francs au lieu de trois, et il espère se raccrocher aux branches.

— Monsieur, lui dit-il, j'oubliais de vous avertir que je ne veux pas d'enfants dans ma maison. Cela touche à tout ! Cela tache les vernis, les peintures.

— Je n'ai pas de petits enfants.

— Je ne souffre pas de chiens ; cela aboie après les locataires.

— Je n'ai pas de chien.

— Je ne veux pas de chat, cela fait des ordures sur l'escalier.

— Je n'ai point de chat.

— Je ne veux point d'oiseaux, surtout de perroquets, cela crie désagréablement et fatigue les voisins.

— Je n'ai ni oiseaux ni perroquet.

— En ce cas, Monsieur, je vais porter ces clauses dans notre bail et nous le signerons. L'appartement étant libre, vous pourrez emménager dans quinze jours.

Le colonel, enchanté de son marché, va faire un tour au Palais-Royal, et là, il rencontre un de ses anciens camarades, M. Lah**, auquel il raconte longuement ses projets et le marché qu'il vient de faire.

— Mon bon ami, lui dit M. Lah**, tu as commis deux graves erreurs ! comme tu n'es ni comte ni mar-

quis, tu auras beaucoup de peine à te faire tolérer dans la bonne société du faubourg Saint-Germain. Pourquoi vas-tu te loger à une lieue des beaux quartiers? Crois-tu que le beau monde quittera les boulevards et traversera la Seine pour venir peupler ton salon toujours désert! Ne compte pas là-dessus. Et puis, ton propriétaire t'a attrapé, car un appartement tel que tu me le dépeins, sur le quai Voltaire, n'a jamais valu plus de douze à dix-huit cents francs.

— C'est vrai, j'en suis fâché maintenant, mais la faute est faite!

— Voyons ton bail. Ah! ah! Monsieur ton propriétaire ne veut ni chiens ni chats. Attends...... oui..... c'est ça..... je le tiens. Laisse-moi ce bail, va chercher un logement dans la Chaussée-d'Antin, ne te montre pas sur le quai Voltaire, et je te réponds qu'avant huit jours je te rapporte ton denier à Dieu et l'annulation de ton bail.

Le surlendemain M. Lah** se rend quai Voltaire, entre chez le portier et demande M. C. le colonel arrivant de Constantine.

— Monsieur, il a loué dans cet hôtel, mais il n'a pas encore emménagé.

— Comment! pas emménagé? c'est excessivement désagréable! Il y a des gens qui n'observent aucune convenance: croiriez-vous qu'il laisse chez moi un dépôt..... c'est absolument manquer de tact! figurez-vous que je ne m'en suis chargé qu'à la condition qu'il le reprendrait dans deux jours, et en voilà quatre de cela.

Et M. Lah**, sort et s'en va en murmurant assez haut pour être entendu. — Oui, ma foi, c'est détes-

table, et s'il ne le retire pas d'ici à quatre jours, je le fais tuer sans cérémonie.

— Tiens, tiens, tiens ! dit le portier en remettant sa casquette, tuer un dépôt ! c'est drôle tout de même !

Trois jours plus tard, M. Lah** reparaît chez le portier.

— Hé bien, le colonel C. est-il emménagé, cette fois-ci ?

— Pas encore, Monsieur ; est-ce que vous avez encore son dépôt ?

— Mon Dieu oui, je l'ai encore, son affreux dépôt ?

— Si j'osais demander à Monsieur ce que c'est !

— Parbleu ! vous le savez bien, c'est son lion.

— Quoi ! comment, son lion ?

— Mon Dieu oui ! le lion qu'il a amené d'Afrique. Bel animal, ma foi, gros comme un âne, et qui couperait un homme en quatre d'un seul coup de dents !

— Miséricorde, est-ce bien possible ? un lion ?

Et le portier de quitter sa loge, de grimper l'escalier quatre à quatre, en appelant le propriétaire et criant à s'égosiller, un lion ! Monsieur, un lion !

Le propriétaire se hâte de descendre tout effrayé.

— Est-il possible, Monsieur, que le colonel ait un lion ! un féroce lion ?

— C'est si bien possible que n'en voulant plus entendre parler davantage, je vais tout-à-l'heure le faire conduire dans ses appartements.

— Du tout, Monsieur, du tout, je m'y oppose, il n'entrera pas de lion chez moi, et j'en parlerai vertement au colonel.

— Vous.... au colonel.... oui, je vous conseille de

vous y frotter ! mais, Monsieur, vous ne savez donc pas qu'il est deux fois plus tigre que son lion.

— N'importe, je ne veux pas me faire donner congé par tous mes locataires ; un lion ! J'ai un bail d'ailleurs, et nous verrons.

— J'ai l'honneur de vous faire observer que le superbe animal est privé comme un chien, doux comme un agneau. Depuis huit jours qu'il est chez moi il ne fait que courir de la cave au grenier et il n'a encore estropié personne. D'ailleurs, mon ami le colonel m'a fait lire son écrit que je crois même avoir sur moi ; tenez, justement le voilà, ce bail : il y est dit qu'il n'aura chez vous, ni enfant, ni chien, ni chat, ni perroquet, mais il n'y est pas question de lion.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! voilà une belle affaire ; un lion ! il y a de quoi me ruiner, car ma maison va devenir déserte. Monsieur, votre ami paraît avoir une grande confiance en vous ?

— C'est vrai, Monsieur ; il a toujours suivi exactement mes conseils, excepté pour son lion.

— Scélérat de lion, va ! Vous comprenez ma fatale position, et si vous vouliez.....

— J'avoue que je pourrais prendre sur moi... mais l'affaire est très délicate : vous avez accepté le denier à Dieu.

— Tenez, Monsieur, s'empressa de dire le propriétaire, le voilà, je le lui rends, et si vous voulez déchirer les deux baux, je vous aurais une reconnaissance éternelle. Maudit lion !

— Vous avez des manières si gracieuses, qu'en vérité, Monsieur, je ne me sens pas la force de vous refuser.

Les deux écrits furent déchirés, et le colonel se logea convenablement dans la rue Laffitte, pour le même prix.

RÉSUMÉ.

1. Choisissez un appartement qui soit en rapport avec votre fortune et vos goûts.

2. Qu'il y ait de l'air, du soleil, et pas d'humidité, si vous tenez à votre santé et à celle des vôtres.

3. Qu'il ne soit pas trop haut, si vous avez de vieux amis.

4. Ayez un bon propriétaire, mais faites toujours un bail dans lequel vous vous efforcerez de tout prévoir.

5. Tâchez que vous ne puissiez pas vous rencontrer sur l'escalier, ni avec des lions, ni des lionnes, ni des rats, ni des lorettes.

DU SERVICE DE TABLE ET DU COUVERT.

Ce chapitre entier peut être donné sous forme de résumé, et c'est aussi ce que nous allons faire.

RÉSUMÉ.

1. Offrez à vos convives, sans considération de rang ni d'importance, les mets aussi délicats que votre bourse vous le permettra, et qu'ils soient servis en quantité suffisante pour tous. Abondance sans profusion.

2. Si vous avez admis un maçon à votre table, vous lui devez autant d'égards qu'à vos autres convives, sauf les places d'honneur.

3. Si vous n'avez que des hommes vous pouvez vous abstenir de faire servir des sucreries, c'est la seule différence qu'il doit y avoir avec un dîner où il y a des dames.

4. Que les mets soient variés autant que possible.

5. Ayez du beau linge et surtout parfaitement blanc.

6. Dans un dîner d'apparat, la mode est passée de couvrir la nappe avec un napperon.

7. Le vin ne se sert plus dans des bouteilles, mais dans des caraffes de cristal, au désespoir des véritables gourmets. On n'a donc plus besoin de porte-bouteilles, ni même de rafraîchissoirs, si ce n'est pour frapper de glace le vin de Champagne. Les connaisseurs espèrent que cette mode stupide qui dépouille le vin d'une partie de son arôme, ne tiendra pas longtemps.

8. On placera devant chaque convive quatre verres : 1° un verre à pied pour le vin ordinaire ; 2° un petit verre pour le Madère sec ; 3° un verre à vin de Bordeaux ; 4° un verre à vin de Champage.

9. Le vin de Champagne se prend quelquefois dès le commencement du repas. Dans ce cas les bouteilles sont déposées à l'avance dans des rafraîchissoirs en argent contenant de la glace, et placés sur la table.

10. Depuis l'invention Ruolz, il faudrait être bien cancre pour ne pas se donner un buffet garni de magnifique argenterie.

11. Les réchauds seront donc en argent, et chauffés avec une bougie ; un réchaud sous chaque plat.

12. Comme tous les plats doivent presque se toucher, il y a des amphitryons qui trouvent économique de placer au milieu de la table, et même quelquefois aux quatre coins, des plateaux portant des corbeilles ou des vases de fleurs, etc., etc., il est beaucoup mieux de remplacer les fleurs par des pyramides de pâtisseries, bonbons, confitures sèches, que l'on ne démolit qu'au dessert.

13. Ne vous avisez pas d'éclairer la table avec une lampe antique suspendue, c'est passé de mode. Mais il est très confortable de la remplacer par un beau lustre de cristal.

14. Il est plus ordinaire de n'éclairer la table qu'avec des candélabres à trois branches. Dans ce cas il en faut au moins un par six convives. C'est-à-dire que quatre candélabres peuvent suffire pour une table de vingt-quatre couverts ; mais il est mieux d'en avoir un cinquième au milieu, en face de la maîtresse de la maison.

15. Le bœuf bouilli ne doit jamais paraître dans un grand dîner.

16. Il est bien d'avoir à offrir deux sortes de potages.

17. La maîtresse de maison doit veiller à ce que, à chaque service, les plats soient placés avec la plus élégante symétrie.

18. Dans peu de maisons on est servi entièrement en vaisselle plate, mais dans beaucoup les plats sont en argent.

19. Jadis les rois de France se faisaient servir dans des plats en or. Tout le monde ne connaît pas l'aventure de Dominique à ce sujet.

Louis XIV donnait à la famille royale un repas d'apparat, et la foule des courtisans circulaient autour de la table pour admirer la grâce avec laquelle sa majesté avalait une cuisse de faisan. Le célèbre Arlequin Dominique, comédien du roi, s'était glissé dans la foule, et ses yeux ne quittaient pas de dessus un plat en or, dans lequel étaient deux perdrix très appétissantes. Le roi s'en aperçut, et il dit : — Qu'on donne ce plat à Dominique. — Quoi ! sire, et les perdrix aussi ? répliqua l'Arlequin. Sa majesté stupéfaite hésita un instant, puis enfin elle ajouta en riant de l'effronterie du drôle : — Soit, et les perdrix aussi. »

20. Un dîner confortable peut ne se composer que 1° des potages et de leurs menus ; 2° d'un premier service ; 3° d'un second service ; 4° d'un dessert.

21. Une grande question est de savoir, dit Mme Celnart, si l'on apportera les cuillères *en masse* sur des assiettes pour servir les crêmes, ou si l'on servira une cuillère d'entremets à chaque convive. Il paraîtrait, toujours selon le même auteur, que ce dernier usage *est le plus distingué*.

22. Jamais un dîner d'apparat ne doit être servi par des femmes, mais exclusivement par des hommes. Écoutons encore l'auteur déjà cité : « Quand les convives entrent dans la salle à manger, les domestiques, en gants blancs, en *tenue soignée* ou en livrée, la serviette sur le bras, font cercle debout, à quelque distance de la table. »

23. Dans un dîner de gens d'esprit, sans morgue et de bon ton, on peut se permettre de faire servir par un domestique et une bonne.

24. Dans le dîner d'apparat, il faut indispensable-

ment un écuyer tranchant en costume, c'est-à dire : Habit noir à la française, gilet et cravate blancs ; culotte courte en drap de soie noire ; bas de soie noire et escarpins.

25. L'écuyer tranchant lève les plats les uns après les autres de dessus la table, les pose sur un buffet à côté et les découpe. Si c'est une pièce estimée, comme un faisan, par exemple, il replace tous les morceaux coupés comme ils étaient quand l'animal était entier, sans oublier de remettre en position la tête et la queue conservées en plume par le cuisinier, et il place le plat devant le maître ou la maîtresse de maison qui, dans ce cas, se chargent de servir, ainsi qu'ils le font pour tous les plats recherchés.

26. Si l'écuyer tranchant découpe un plat ordinaire, il faut qu'il ait le talent de faire autant de parts égales qu'il y a de personnes à table, et il peut, s'il y a été autorisé par l'amphitryon, envoyer une portion à chaque convive par un des domestiques servants, ou, sur un signe du maître, faire passer le plat à la ronde.

27. Les domestiques servants doivent veiller à ce que chaque convive ne manque de rien. S'ils aperçoivent quelqu'un qui n'a plus de pain, ils lui présentent l'assiette où le pain est coupé en morceaux pesants chacun environ deux onces.

28. Les maîtres de la maison n'en restent pas moins chargés de faire circuler et de distribuer les hors-d'œuvre.

29. Nos aïeux avaient l'habitude d'interrompre leur dîner pour boire un verre d'absinthe, la plus détestable et la plus dangereuse des liqueurs. On offre au-

jourd'hui un verre de Madère, ou *un coup* de Madère, comme dit Mme Celnart. Il faut espérer que cette misérable habitude tombera en désuétude. Dans tous les cas ce sont les maîtres de maison qui offrent et qui versent le *coup* de Madère.

30. Ce sont les domestiques servants qui versent aux convives les vins fins. Ils se présentent derrière vous et vous disent d'une voix mielleuse : — Monsieur, lequel préférez-vous, Côte-rotie, Mercuré ou Grave? — Et ils vous empoisonnent le plus souvent avec du Vienne, du Romanèche ou du Bordeaux.

31. Du reste, vous serez heureux si dans un dîner de deux heures ils se présentent trois fois, les scélérats ! et cela parce que la maîtresse de la maison a de l'ordre et de l'économie.

32. Au second service, l'officier tranchant se fait apporter les rôts pour les découper, pendant que les amphitryons servent les entremets de légumes et primeurs, servis en plats couverts.

33. Choisissez un officier tranchant bien pénétré de la haute importance de ses fonctions. Qu'il se moule à ce sujet sur les opinions de ce malheureux Vatel.

Vatel était le premier officier de bouche de Louis XIV. Il plaît un jour au monarque d'aller dîner à Versailles, et Vatel n'en fut averti que quelques heures auparavant. Aussitôt il se hâte de donner ses ordres aux fournisseurs du château ; il met à leur disposition tous les fourgons de la cour ; il ordonne, prie, supplie, et offre de payer double si l'on est exact ; puis il monte à cheval et vole à Versailles faire allumer les fourneaux.

Hélas ! zèle superflu ! l'heure de se mettre à table arrive ; les rôts manquent et la marée n'est pas encore arrivée. Vatel, dans le dernier désespoir, se regarde comme déshonoré à tout jamais. Il va, il vient, il court, tous les supplices de l'enfer sont dans son cœur, et la marée n'arrive pas ! Enfin, cédant à sa douleur, il monte dans sa chambre et se passe son épée au travers du corps. Un grand seigneur qui l'entend gémir pénètre dans sa chambre pour lui porter secours. — Monseigneur, dit Vatel en expirant, l'honneur m'était plus précieux que la vie et je l'ai perdu ! Les rôts ont manqué et la marée n'est pas arrivée !

34. Après les rôts, on sert le poisson (car la salade n'ose plus se montrer dans les dîners de cérémonie), et c'est encore l'écuyer tranchant qui le découpe avec la truelle d'argent. Puis viennent les entremets sucrés qui sont servis par les amphitryons.

35. Les honneurs du dessert se font comme ceux de la table.

DU MAITRE ET DE LA MAITRESSE DE MAISON A TABLE.

La première règle de politesse à table, pour un maître ou une maîtresse de maison, est de ne jamais offrir un *dîner sans cérémonie*, à moins que ce soit à des amis intimes. J'ai connu un abbé un peu mondain qui, après sa prière du matin, ajoutait quelquefois plaisamment :

De la conversation des sots,
Du concert d'amateurs,

De la comédie de société,
Du dîner sans cérémonie,
Du vin du crû,
Et du gigot de la veille,
Délivrez-nous Seigneur!

Amen! Martainville, auteur spirituel du ***Pied de Mouton***, était homme de bon ton quand il le voulait, et gastronome toujours. Le hasard lui fait rencontrer dans un cercle un bon bourgeois du Marais, grand amateur du théâtre de la Porte Saint-Martin, du mélodrame, et des auteurs de ce terrible genre. Voir Martainville, s'accrocher à lui, le martyriser de louanges, l'assommer de politesse, et le tourmenter de prévenances, fut pour lui l'affaire de toute la soirée. Enfin, le bon bourgeois, voyant que l'homme de lettres lui répondait avec convenance et bonté, finit par une invitation à dîner. — Je vous en supplie, lui disait-il, acceptez mon invitation! — Je crains, Monsieur, de vous donner de l'embarras. — Du tout, faites-moi l'honneur d'accepter. Mon *épouse* et moi serions si ravis de recevoir un grand homme comme vous! — Cela vous dérangerait peut-être? — Pas le moins du monde; et d'ailleurs nous vous recevrons sans cérémonie, le dîner de famille, voilà tout.

Ce fut pour Martainville le dernier coup d'assommoir; cependant, pour se débarrasser de l'importun, il accepta.

Le lendemain, à l'heure convenue, il se rend chez le bourgeois où on le reçoit avec le plus grand empressement, et l'on se met aussitôt à table pour manger le pot au feu, une blanquette de veau et un plat d'épinards. Au dessert, on débouche une bouteille de

vin de Mâcon que l'on boit dans des petits verres; on mange le morceau de fromage de gruyère, on prend le café, puis on se lève de table, et l'homme de lettres se hâte de prendre sa canne et son chapeau.

Les hôtes de Martainville, ravis de sa politesse et dans un épanchement de générosité, ne veulent pas le laisser partir avant qu'il leur ait promis d'accepter un nouveau dîner sans cérémonie. Il promet et fait quatre pas vers la porte, mais on lui barre le passage.

— Non, lui disent-ils, vous ne sortirez pas que vous nous ayez dit pour quand vous acceptez notre dîner.

— Hé bien, dit Martainville, ce sera pour tout de suite, si vous voulez!

En règle générale, ne donnez des dîners que lorsque vous êtes assez riche pour faire grandement et honorablement les honneurs de votre table, car il n'y a rien d'aussi ridicule que ces repas mesquins où la vanité emploie tous les moyens pour masquer la pauvreté.

Faites tout ce que vous pourrez pour que vos convives soient commodément assis, et qu'ils aient une place suffisante pour ne pas coudoyer leurs voisins et pour n'en être pas coudoyés. Pensez à ces vers de Boileau :

Moi qui compte pour rien ni le vin, ni la chère,
Si l'on n'est plus au large assis en un festin,
Qu'aux sermons de Cassagne et de l'abbé Cottin.

Rien de plus aisé que d'éviter cet inconvénient : il s'agit de n'inviter que le nombre juste de personnes que votre table en peut tenir; vos convives y gagne-

ront non seulement leurs coudées franches, mais encore une société plus choisie.

Pour indiquer à chacun la place qu'il doit occuper à table, vous pouvez, si vous avez peu de monde, la leur désigner verbalement en entrant dans la salle à manger; mais si vous avez un grand nombre de convives, il sera mieux de faire mettre par avance sur chaque couvert, le nom de la personne qui doit prendre la place.

Il faut avoir un tact très délicat pour placer son monde convenablement. Les places d'honneur sont dues d'abord aux personnes qui occupent un rang supérieur dans le monde, ensuite aux étrangers présentés nouvellement dans la maison, puis aux hommes distingués qui ont quelque célébrité acquise par leurs talents, et enfin aux vieillards. Si les maîtres de la maison sont assez heureux pour avoir encore leur père, mère, grand-père ou grand-mère, ils doivent indispensablement leur céder leur propre place, à moins que ces vieillards aient des infirmités qui les retiennent dans leur appartement.

Souvent les parvenus, sortis de la classe pauvre du peuple, ont la faiblesse de rougir de leurs père et mère et de la simplicité de manières que ces bonnes gens apporteraient dans leur salon et à leur table. Ceux-là se trompent; ils devraient savoir que l'ingratitude envers leurs parents est un vice qui les ravale dans la bonne société bien plus bas que n'y seraient placés, malgré leur manque d'usage, ces parents eux-mêmes. La première convenance, la première nécessité du bon ton, c'est le bon cœur. Je vais plus loin, je crois que tout homme capable de manquer de respect à un vieil-

lard, à une femme ou à un enfant, un homme, en un mot, qui manque de cœur, quelle que soit d'ailleurs l'élégance de ses manières, ne sera jamais que le tartufe du bon ton.

Le talent du maître de maison à table est de savoir mettre tout le monde à son aise. Il ne s'apercevra jamais d'une inconvenance échappée à quelqu'un par faute d'usage du monde, et il fera même ce qu'il pourra pour la réparer, s'il est possible, sans montrer qu'il s'en est aperçu. Cependant, par son exemple, il maintiendra sévèrement l'étiquette de la décence et de la bienséance. Il n'encouragera jamais par un sourire une médisance ou une méchanceté; il prendra un air glacé, au lieu de rire d'un bon mot rocailleux; il coupera court à une conversation un peu trop débraillée, en en commençant une autre, etc. etc. Mais pour faire tout cela il faut de l'esprit, et... chut ! ne soyons pas médisant nous-même, si nous voulons qu'on suive nos conseils.

Dans les maisons très-riches, ou qui veulent le paraître, il y a ordinairement un officier tranchant et des domestiques servants les jours de galas. C'est autant de peine de moins pour celui qui préside au banquet. Mais il en est autrement dans les jours ordinaires, et c'est le maître et la maîtresse de maison qui se chargent de découper et même de servir. Cependant, l'un et l'autre peuvent s'en dispenser et prier un des convives de se charger de ce soin. Le convive qui ne saurait pas le faire peut s'en excuser sans impolitesse, et alors on en charge un autre.

Celui qui accepte cette grave fonction doit y mettre le plus possible de soin et d'adresse, afin de ne tacher

ni la nappe ni ses voisins. Quand la pièce est dépecée, il fait passer le plat à la dame, afin qu'elle serve elle-même chaque convive, à moins qu'elle lui dise de faire passer le plat à la ronde. Dans aucun cas il ne doit se permettre de servir lui-même les autres. Ce serait une grande impolitesse, qui n'est tolérable qu'à la table d'hôte et seulement quand on voyage.

Quand le maître ou la maîtresse de la maison sert, il serait aussi impoli de surcharger les assiettes de gros morceaux, comme pour les maçons, qu'il le serait à un convive, lorsqu'on fait passer le plat à la ronde, de se servir de même et de manière à ce qu'il pût ne rien rester dans le plat, avant que la tournée fût terminée.

On ne se figure pas combien on rencontre dans le monde de gens que la gourmandise et l'égoïsme rendent d'une grossièreté dégoûtante. Trois ou quatre ans avant la révolution de février, il me prit la fantaisie de voir un souper royal. Au jour de l'an, je fais graver une carte sur laquelle je prends audacieusement les titres d'épicier-électeur; je la dépose chez un portier des Tuileries, et, quinze jours après, je reçois une invitation en bonne et due forme. Comme vous le voyez, il était plus facile de se faufiler à la cour de Louis-Philippe qu'autrefois à celle de Louis XIV. Il est vrai de dire aussi que la société y était un peu plus mêlée et le ton peut-être moins bon.

Jusqu'à une heure du matin les choses allaient assez bien : on dansa, on médit, on calomnia les absents et on fit la courbette à qui de droit. Le roi et la reine furent charmants et ne firent, je ne sais comment,

qu'une douzaine de coq-à-l'âne. Par exemple, la reine s'approcha d'une belle dame de ma connaissance, nommée P. de R., mère d'une nombreuse famille, et lui dit avec une grâce toute particulière : « Mademoiselle d'Ang**, je vous félicite du courage que vous avez montré en osant monter sur la cîme du Mont-Blanc. » Puis elle passa outre. La reine la prenait pour une autre et avait fait un coq-à-l'âne. La dame, le lendemain, racontait à tout le monde que Marie-Amélie était la reine la plus adorable que l'on pût voir ; qu'elle avait daigné causer un quart-d'heure avec elle.

Enfin l'heure du souper, ou plutôt du pillage, arriva. On se poussait, on se disputait, on s'arrachait les ailes de dinde, les oreilles de sanglier, on mangeait avec les doigts pour aller plus vite ; et les dames ! les dames ! concevez-vous cela, remplissaient leurs poches de bonbons et de choses plus solides, quand elles pouvaient percer la troupe d'affamés qui s'étaient emparés des tables. Si vous avez assisté à une de ces ignobles distributions de comestibles que l'on fait quelquefois au peuple dans les Champs-Élysées, vous pouvez vous faire une idée assez juste de ce banquet royal.

Une table réservée pour les princes était placée dans un appartement à côté. Après le pillage complet des premières tables, les gourmands se portent à celle-ci, mais ils hésitent. Il ne restait plus qu'un buisson d'écrevisses. L'un d'eux le demande à un domestique qui lui répond poliment qu'il n'y a plus que celui-ci et qu'on en a disposé pour les princes. « Nous nous moquons bien des princes, » s'écrie ce courtisan

de bon ton, et la foule se rue vers la table qui fut dévalisée en un clin d'œil.

Si je vous raconte cette anecdote vraie jusque dans les plus petits détails, c'est pour vous recommander deux choses : la première, de ne pas faire de coq-à-l'âne en vous trompant de personne et en louant un de vos convives d'une action qui aurait été faite par un autre; la seconde chose, beaucoup plus essentielle, c'est de ne recevoir à votre table que des personnes bien élevées.

Revenons-en à notre sujet. La politesse exige impérieusement que l'on serve les dames les premières, et surtout qu'on leur donne le meilleur morceau de chaque plat. Je ne suis pas très gastronome de ma nature, mais cependant, je vais, autant que je le puis, donner quelques conseils résultant des profondes méditations de l'auteur du ***Manuel des Amphitryons.***

DISSECTION DES VIANDES.

Du bœuf bouilli. Coupez-le toujours en travers des fibres musculaires, en tranches ni trop minces ni trop épaisses, et servez aux dames un morceau entrelardé ou qui ait un peu de gras. Si c'est de la poitrine, divisez vos portions de manière à pouvoir donner un os à chacune, car ils forment la partie la plus délicate.

Du bœuf à la mode. Découpez comme j'ai dit, avec le soin que les lardons soient coupés en travers. Tous les morceaux sont présentables.

Du carré de veau. Levez le filet que vous coupez en morceaux. Séparez les côtes, après lesquelles il faut qu'il reste de la chair et un peu de rissolé. Servez ces côtes aux dames avec un morceau du rognon. Surtout ne faites pas comme Madame D. Elle reçoit un jour à dîner M. V. B., et on sert un carré de veau rôti. La dame lève le rognon, et dit à sa bonne : « Marie, serrez cela, ce sera pour faire une omelette demain. » La bonne l'emportait, lorsque M. V. B. la rappelle, prend le plat de veau, le lui tend et lui dit : « Tenez, emportez encore cela : ce sera pour faire une blanquette demain. »

De la tête de veau. Servez chaud, servez même très-chaud. Servez aux dames, d'abord les yeux que vous levez à la cuillère, puis les bajoues, ensuite les tempes, les oreilles, et enfin la langue. Joignez à chaque portion un morceau de cervelle. Surtout ne vous avisez pas de toucher à la cervelle avec votre couteau. Je n'ai pas besoin de vous dire que la tête de veau doit toujours être servie avec sa peau, à moins qu'un habile artiste en cuisine n'ait métamorphosé cette peau en une farce et garniture composée de crêtes, ris-de-veau, mauviettes, anguille, écrevisses, laitances de carpes, pigeons à la cuillère, truffes, godiveau, champignons, olives farcies, etc. etc. Hélas ! hélas ! que sont devenues les têtes de veau du Puits-Certain ! !

Du gigot de prés-salés. N'allez pas le couper selon l'ancienne méthode, on dirait que vous êtes rococo, absolument comme si vous serviez un gigot dont le manche fût coupé. Prenez le manche de la main gauche et coupez vos tranches longitudinalement sur le

côté extérieur de la cuisse, en tranches aussi minces qu'une carte à jouer, si cela est possible. Servez aux dames les tranches levées le plus près des os.

Du cochon de lait. Servez très chaud. Tranchez la tête aussitôt si vous voulez que la peau reste croquante. Levez-la de manière à ce qu'il reste un peu de chair dessous, coupez-la en morceaux carrés, et servez les dames. Le reste de l'animal ne vaut pas grand'chose.

De l'agneau. Tranchez-le en deux quartiers, puis divisez chaque quartier en cotelettes; séparez les deux cuisses et coupez les gigots par tranches. Les cotelettes s'offrent aux dames.

Du chevreau. Mêmes choses ; mais offrez aux dames les tranches des gigots.

De la poule au pot et du chapon au gros sel. Le morceau le plus présentable est la cuisse.

Du dinde rôti. Il y a trois manières de le découper, disent les doctes dans la science gastronomique, mais la méthode la plus employée chez les gens du bon ton consiste à ne lever aucun des membres, mais à couper les blancs en filets, comme on fait au canard, à cette différence qu'on ne les coupe pas sur la longueur, mais sur la largeur. Les tranches les plus près des ailes sont les plus présentables.

La méthode la plus économique, celle qui se pratique le plus dans la petite bourgeoisie, consiste à lever les deux ailes et à briser le corps sur le dos. Les cuisses et le croupion forment ce qu'on appelle la *mître d'évêque.* Les convives polis devinent l'intention du découpeur et ne manquent jamais de dire qu'il ne faut pas l'attaquer, que le devant suffira, etc.

On les prend au mot, et les hôtes du logis y gagnent le déjeuner ou le dîner du lendemain. Pouah !

Un jour M. Lah** est invité chez des avares, à aller manger une dinde du Mans. On découpe la pièce de cette manière. Déjà la mitre est sur une assiette, et la maîtresse du logis cherche des yeux le domestique pour la lui faire enlever, lorsque M. Lah**, qui s'était aperçu de l'intention de la dame, tourne et retourne tous les morceaux du plat qu'on lui avait fait passer pour se servir lui-même; puis enfin, s'adressant à la maîtresse du logis : « Mon dieu, madame, lui dit-il, j'ai la vue extrêmement basse, et vous m'obligeriez beaucoup si vous étiez assez bonne pour me servir vous-même. — Bien volontiers, Monsieur, quel morceau préférez-vous? — J'ai honte de vous avouer ma gourmandise, mais vous faites si noblement les honneurs de votre table, que je n'hésite pas : dans la dinde je ne mange jamais que les sot-l'y-laisse.

La dame, désappointée, fit revenir la mitre, et on la disséqua pour servir M. Lah**, qui, en vrai sournois, riait sous cape de sa malice.

La meilleure façon de découper une dinde est de lever d'abord les cuisses et les ailes, ensuite les sot-l'y-laisse (ou os du bassin au dessus et de chaque côté du croupion), puis les blancs, et l'on brise la carcasse et le croupion. Ce sont ces dernières parties, y compris les sot-l'y-laisse, que l'on offre aux dames. Le dindonneau se découpe de même, à cette différence qu'on lève les ailes sans les couper en filets.

De la poularde et du chapon. On lève les deux ailes, les deux cuisses, et l'on divise la carcasse. Les ailes et les blancs sont les morceaux les plus présen-

tables. On est dans l'habitude de laisser tous les morceaux dans le plat que l'on fait passer à la ronde, avec le soin de faire servir les dames les premières.

Du poulet. Il se découpe comme nous venons de dire, mais on donne aux dames le choix de l'aile ou du croupion.

De l'oie. On enlève les filets longitudinalement, avec assez d'adresse pour en avoir quatre de chaque côté. Ce sont les meilleurs morceaux de l'animal.

Des canards et des sarcelles. On les découpe par aiguillettes, puis on lève les ailes et les cuisses comme dans le poulet. Les aiguillettes se présentent aux dames.

Du lièvre rôti. On offre aux dames le rable ou la partie supérieure des cuisses. Le rable se lève longitudinalement depuis l'épaule jusqu'à la naissance de la cuisse.

Du perdreau rôti. Après avoir enlevé les deux ailes et les deux cuisses, on coupe le corps en deux, longitudinalement. L'aile est la partie la plus délicate, mais la cuisse a plus de fumet. Néanmoins on commence par offrir l'aile.

Le pigeon rôti se coupe en deux longitudinalement ou transversalement. Quand il est gros on peut le couper en quatre. On offre, dans ce cas, ainsi que lorsqu'il est coupé en travers, le côté du croupion.

La bécasse se coupe comme le poulet. L'aile est le morceau le plus délicat.

La bécassine, quand elle ne se sert pas tout entière, se coupe longitudinalement, ainsi que la caille, la grive, etc.

Les *mauviette*, *ortolan*, *becfigue*, et autres petits oiseaux se servent entiers.

Nous arrivons aux poissons. Ici, pour découper, abandonnez le couteau et la fourchette ; remplacez-les par une truelle. Il est bon d'en avoir deux, une en acier pour trancher la tête aux gros poissons, une en argent ou en vermeille, très forte, et toutes deux très tranchantes.

De la truite. Le dos est la partie la plus délicate ; on doit le lever en partant du bas des ouies et suivant la ligne médiane du corps, ligne qui est marquée plus ou moins distinctement sur presque tous les poissons longs.

Un jour, deux naturalistes s'occupaient gravement de la question de savoir pourquoi la nature avait ainsi marqué d'une ligne médiane un si grand nombre d'espèces de poissons, tandis que d'autres en manquaient absolument, et à quoi pouvait servir à leur économie animale ce singulier organe. Ils s'avouaient leur ignorance sur ce sujet, quand ils furent abordés par M. F., gastronome très connu, qui les avait écoutés.

— Parbleu, messieurs, leur dit-il, vous voilà bien embarrassés pour une chose toute simple que je puis vous apprendre, moi qui ne suis pas aussi savant que vous.

— Vous nous feriez plaisir.

— Eh bien, ajouta-t-il avec la meilleure foi du monde, la nature, si admirable dans toutes ses créations, a fait cette ligne pour qu'on pût découper les poissons avec la truelle sans rencontrer d'arêtes.

Du brochet. Avec la truelle on sépare la tête du

tronc. C'est un morceau très délicat, que l'on sert très volontiers aux dames. On tire une ligne profonde sur le dos, de la tête à la queue, et on enlève l'arête ; puis on divise les morceaux de manière à ce que chacun d'eux comprennent une partie du dos et une du ventre. Les portions du milieu du corps sont les plus présentables.

Un beau brochet, ainsi qu'un saumon, se servent, quand ils sont assez gros pour cela, sur une planche recouverte d'un linge bien blanc, avec quelque verdure autour.

Le saumon se sert absolument comme le brochet ; mais la tête ne s'offre pas.

Fontenelle aimait beaucoup ce poisson. Un jour il dînait chez madame Du D., où se trouvaient plusieurs convives peu lettrés. Comme il retournait une seconde fois au saumon, l'un d'eux lui dit d'un air un peu trop goguenard : — Hé ! hé ! monsieur de Fontenelle, je ne savais pas que les philosophes aimassent autant les bons morceaux. — Probablement, répondit-il sèchement, que Monsieur s'imaginait que Dieu n'avait fait les bonnes choses que pour les sots.

Le barbeau se détaille absolument comme le brochet. Les œufs de l'un et de l'autre sont très dangereux, et peuvent quelquefois empoisonner. Ils doivent être jetés et ne jamais paraître sur la table.

De la carpe. On commence par couper la tête que l'on présente à une dame, car c'est le morceau le plus délicat, la langue surtout. On lève ensuite la peau et les écailles que l'on met de côté, puis on la divise comme la truite, en observant que le dos est le morceau le meilleur.

Le turbot. Avec la truelle d'argent on décrit une croix sur le ventre du turbot, en tranchant jusqu'à l'arête, après quoi on tire des lignes transversales depuis le milieu jusqu'aux barbes, et l'on sert ainsi le ventre, qui est la partie la plus délicate. On lève l'arête, et on procède de même pour servir le dos. Les barbes s'offrent aux dames.

L'esturgeon. Rarement il se présente entier sur une table. Cependant, quand le cas arrive, on le sert comme le saumon.

Il s'est élevé une grande et importante polémique entre les savants pour savoir si Athénée, dans son conte du Gourmand, a voulu parler d'un esturgeon ou d'un turbot. Mais il me semble que Lafontaine, le moins bonhomme des auteurs de son temps, quoi qu'on en ait dit, a tranché cette difficulté dans ce petit conte que tout le monde sait par cœur.

A son souper un glouton
Commande que l'on apprête
Pour lui seul un esturgeon,
Sans en laisser que la tête.
Il soupe; il crève; on y court,
On lui donne maints clystères.
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ses affaires.
Mes amis, dit le goulu,
M'y voilà tout résolu;
Et puisqu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façons,
Qu'on m'apporte tout à l'heure,
Le reste de mon poisson.

L'empereur Napoléon, quand il donnait un grand dîner d'étiquette, restait à table trente minutes, ni

plus ni moins, et dans les dîners ordinaires quinze minutes seulement; aussi ne manquait-on jamais de se lester convenablement l'estomac avant d'aller s'asseoir à sa table. Hélas! cela prouve qu'il n'y a pas d'être parfait sur la terre, et que les plus grands hommes sont ceux qui, souvent, commettent les plus grandes erreurs. Napoléon ne connaissait pas la puissance de la dinde truffée pour raviver le patriotisme et accélérer le dévouement. Ajoutez-y le vin d'Aï et le moka, et avec cela vous soumettrez le monde entier! Mais il est entendu que pour atteindre ce but, vous resterez six heures à table.

Dans un dîner donné par des gens qui ne portent pas leur vue aussi haut, deux heures à table fournissent un temps suffisant aux convives pour satisfaire à tous les sentiments de bien être qu'on est venu chercher. Vous verrez le sourire du contentement se dessiner sur toutes les lèvres grasses, et le vermillon du plaisir enluminer toutes les joues. C'est le moment précis que l'amphitryon doit saisir pour porter un toast, si telle est son intention, car s'il attendait un moment plus tard, celui, par exemple, où les nez commencent à s'enluminer, chacun voudrait lui rendre raison à son tour, faire l'orateur, et ce serait à n'en plus finir.

Un dîner de deux heures me paraît fort raisonnable; cependant, il peut arriver, en raison du genre de convives que l'on a invité, qu'il dure un peu plus ou un peu moins longtemps. Quand l'amphitryon, après avoir consulté la boussole dont je viens de parler, voit que le moment précis est arrivé, moment très critique pour lui, il a l'air de consulter ses con-

vives avant de commettre cette action capitale. — « *Messieurs,* dit-il, en jetant sa serviette sur la table, *si nous passions au salon pour prendre le café?* Il se lève alors, prend le bras d'une dame, tout le monde l'imite et l'on rentre au salon.

Dans certaines maisons, on reprend l'habitude de nos pères, consistant à placer dans un coin perdu de la salle à manger ou dans une pièce attenante, une fontaine et sa cuvette, des bols d'eau tiède, des verres, de l'eau, etc., où chacun va se rincer la bouche et se laver les mains, s'il a mangé avec ses doigts. Il en résulte que l'on n'a plus besoin de vomir en présence de ses voisins, comme cela se faisait il y peu de temps.

Dans un chapitre suivant, nous traiterons de l'art d'offrir le café, le thé et les liqueurs.

RÉSUMÉ.

1. Ne donnez jamais de dîner sans façon qu'à vos intimes amis, et encore est-ce le moyen de les congédier.

2. Ne donnez de grands dîners de cérémonie que lorsque vous êtes assez riche pour faire grandement et honorablement les honneurs de votre table.

3. Il n'y a rien d'aussi mesquin, d'aussi ridicule, que ces dîners où la vanité emploie tous les moyens pour masquer la pauvreté.

4. Que votre table soit assez grande pour que tous vos convives y soient assis à l'aise. Point de petite table à côté de la grande, car les personnes que vous y

placeriez seraient en droit de se regarder comme les *parias* de votre société.

5. Désignez la place que chacun doit occuper à table, soit verbalement, soit par étiquette sur chaque couvert.

6. Dans les dîners où il n'y a que des hommes, chacun se place où il veut, après cependant que le maître et la maîtresse de la maison ont fait placer les personnes qu'ils veulent distinguer aux places d'honneur.

7. Les places d'honneur sont à droite de la maîtresse et du maître de la maison.

8. Ne vous gonflez pas trop si la maîtresse de la maison vous fait placer à sa droite, car cela pourrait bien n'être que par hasard, comme cela m'est arrivé assez souvent. Mais ne vous gendarmez pas pour être à sa gauche, par la même raison, surtout si vous dînez chez des parvenus.

8. Les personnes qui méritent la place d'honneur, sont : 1° les vieillards; 2° les dames; 3° les grands personnages de l'Etat; 4° les grands littérateurs ou artistes; 5° les hommes qui ont acquis de la célébrité en tel genre que ce soit; 6° les étrangers (non français).

9. N'admettez jamais à la table vos enfants, s'ils ont moins de dix à douze ans.

10. Surtout, n'allez pas vous ingérer de leur faire une petite table à côté de la grande ou dans la même salle, si vous ne voulez pas passer pour un épicier parvenu. Les enfants doivent être relégués dans un appartement séparé, jusqu'à ce qu'ils soient en âge de se comporter discrètement à table.

11. En votre qualité d'amphitryon, vous avez la suprême puissance à table ; usez-en pour mettre tout le monde à son aise, et ne permettez aucune infraction aux règles sévères de la décence et de la bienséance.

12. Ne laissez passer, sans donner un signe de désapprobation, ni une méchanceté, ni une médisance, ni un bon mot rocailleux, ni une conversation décolletée.

13. Le maître et la maîtresse de la maison se placent au milieu des côtés les plus longs de la table, afin de pouvoir plus facilement observer le service.

14. L'amphitryon ne vantera jamais les mets qui paraissent sur sa table.

15. Il serait bien plus ridicule s'il s'excusait sur le mauvais dîner qu'il donne.

16. Il est de très mauvais ton de presser les convives de manger et de surcharger leur assiette. La politesse ne va pas jusqu'à faire crever les gens ! L'amphitryon, après une très légère insistance, doit cesser ses prévenances, à moins qu'il ne croie qu'on le refuse par simple discrétion.

17. On reconnaît les amphitryons de bon ton à la manière gracieuse, aisée surtout, avec laquelle ils s'acquittent de ces mille petits détails, sans peine, sans fatigue, sans prendre un air soucieux et affairé.

18. Faire convenablement les honneurs du dessert, est également une chose qui exige du savoir-vivre.

19. Après avoir fait brosser la nappe sur ses bords, un domestique servira les assiettes de dessert, avec le couvert de vermeil et les couteaux à lame d'argent placés dans l'assiette, mais non en croix pour ne pas

éveiller les opinions superstitieuses de quelques vieilles dames du grand monde.

20. On commence par le fromage que le maître de la maison divise en morceaux avant de faire passer le plat.

21. Viennent ensuite les fruits que la maîtresse de la maison choisit et fait passer à chacun sur une assiette. C'est là, surtout, qu'il serait de la plus grande grossièreté de faire passer à un voisin, ou même à une voisine, le fruit que la maîtresse de maison a choisi exprès pour vous, bon ou mauvais.

22. Les compotes viennent après les fruits, et avant le petit four et les fruits glacés, puis les pâtes d'ananas, de coings, etc., les bonbons, etc., etc. Madame Celnart dit que les *bonbons-pétards* ne viennent qu'en dernier; je ne l'affirme pas, parce que je n'en ai jamais vu que chez les confiseurs.

DU CAFÉ.

L'infusion de café est un excitant très énergique, tant qu'on n'y est pas habitué. Son action s'exerce ordinairement sur le cerveau, et cependant, chez certaines personnes elle semble porter plus spécialement sur d'autres organes. Il n'est pas rare, par exemble, de le voir agir comme diurétique, et même comme purgatif.

En 1669, Mahomet IV envoya Soliman Aga en ambassade à Louis XIV; il fit à Paris un séjour de dix mois pendant lesquels son esprit et sa galanterie firent tourner la tête à toutes nos grandes dames. —

« Quoi, disaient-elles, monsieur est turc ? C'est vraiment bien original que d'être turc ! » Et toutes s'empressaient de lui rendre visite. Il leur faisait servir du café, selon l'habitude de son pays. Des esclaves richement vêtus le versaient dans de superbes tasses de porcelaine entourées de serviettes à franges d'or. Un air d'élégance inconnue accompagnait ce service, rendu plus piquant encore par l'aspect étranger des meubles et des habillements, et par la singularité d'être assis sur de magnifiques carreaux et de parler au maître de la maison au moyen d'un interprète. Tout cela était bien fait pour séduire les dames ; aussi mirent-elles à la mode Soliman et, par contre-coup, son café. Voici comment cette boisson, aujourd'hui si répandue, s'est introduite en France, où elle est devenue un objet de première nécessité.

Après le dîner, lorsque tout le monde est rentré au salon, un domestique apporte le café qu'il dépose sur une console. La maîtresse de la maison s'empare de la cafetière et emplit les tasses. S'il y a peu de monde elle présente elle-même les tasses aux convives, chacun à son tour, en commençant par les dames, puis aux messieurs. S'il y a beaucoup de monde, ce sont deux domestiques qui sont chargés de ce soin. L'un porte la tasse sur un plateau, l'autre le sucrier.

Généralement les messieurs prennent le café debout. Ceux qui veulent faire un gloria trouvent une bouteille d'eau-de-vie de Cognac sur la console, ainsi que des petits verres. Les amphitryons font ordinairement les honneurs des liqueurs fines.

Il y a des gens qui, pour faire un gloria, versent de l'eau-de-vie sur un morceau de sucre qu'ils placent

au-dessus de leur café au moyen de leur cuillère qui le maintient, puis ils y mettent le feu. C'est, ma foi, une très bonne chose, mais qui ne se fait qu'au cabaret et à l'estaminet.

RÉSUMÉ.

1. Le café que l'on sert après un dîner de cérémonie doit être de la meilleure qualité possible ; c'est nommer le moka.

2. Il doit être, au moment où on le sert, clair, fort et très chaud.

3. Quand il en reste dans la cafetière, il n'y a point d'indiscrétion à en offrir encore un peu à un convive qui a fini sa tasse, mais il y aurait impolitesse à en redemander.

4. Ne mettez jamais les doigts dans le sucrier ; servez-vous de la pince à sucre pour en prendre.

5. Servez-vous de sucre modérément, afin qu'il y en ait pour tout le monde.

6. Quand vous avez fini de prendre votre café, reportez votre tasse sur la console et ne la posez jamais sur un autre meuble, encore moins sur la cheminée.

7. Ne faites jamais brûler ni eau-de-vie ni gloria dans votre tasse; car, outre l'impolitesse de ce procédé, vous risquez de gâter ou casser une porcelaine qui peut être plus ou moins précieuse.

8. Vous pouvez accepter un petit verre d'eau-de-vie plein, sans tirer à conséquence. Si vous en acceptiez un second vous paraîtriez avoir un défaut.

9. Jamais un maître ou une maîtresse de maison

ne doivent se mêler de l'hygiène de leur convive en le rationnant ni sur l'eau-de-vie ni sur autre chose.

10. Mais quand un convive refuse, ils ne doivent pas insister.

11. Les dames ne doivent jamais accepter d'eau-de-vie, mais seulement un demi petit verre de liqueur fine.

12. Les messieurs, dès qu'une dame a fini son café, doivent prendre sa tasse et la porter sur la console, afin de lui éviter la peine de se déranger.

13. Il n'est permis de se retirer, qu'une heure au plus tôt après avoir pris le café.

14. Les amphitryons laissent aller la conversation digestive pendant une demi-heure après le café, puis ils peuvent inviter au jeu.

15. J'ai dit une demi-heure pour prendre un terme moyen, car les gens d'esprit trouveront le temps trop court, et les sots le trouveront trop long.

DU DINER BOURGEOIS.

Remarquez bien que je ne reconnais que trois classes de dîner : 1° *dîner d'apparat*, ou de grande cérémonie, que la classe très riche peut seule donner ; 2° le *dîner bourgeois* ou *de cérémonie*, qui appartient à une honnête aisance ; 3° et enfin le *dîner de famille* qui peut s'arranger avec la médiocrité de fortune.

Il y a encore le *banquet*, où Dieu me permette de ne jamais mettre les pieds, car je ne veux m'empoisonner ni le corps avec le vin bleu et les vieilles

graisses, ni l'esprit avec les bavards ignorants et les hommes de parti; d'ailleurs je regarde tout dîner par souscription comme une monstruosité antigastrosophique pour parler comme Fourrier qui voulait que le respect et le service du ventre passassent avant le respect et le service de Dieu. Les *repas de corps*, où l'on n'est guère mieux traité, et où l'ennui et la boursoufflure jouent les rôles les plus importants.

Nos pères avaient encore le *pique-nique*, où chacun apportait sa part de mets, sa part d'esprit, et sa part de gaîté ; où les convives se choisissaient, ce qui ne peut exister ni dans le *banquet* ni dans le *repas de corps*. Hé ! hé ! cela me séduirait assez, si ce n'était qu'on ne peut pas servir chaud.

Donc, revenons-en au dîner bourgeois, et pour ne pas jeter mon lecteur dans une funeste erreur, disons-lui que DANS UNE MAISON BIEN TENUE, LA DÉPENSE DE LA TABLE NE DOIT PAS EXCÉDER LE TIERS DU REVENU, SOUS PEINE DE SE RUINER. Cette règle, d'une exactitude rigoureuse, s'applique aux riches comme aux pauvres. C'est malheureux pour les gastronomes, mais c'est vrai.

Adieu donc à l'écuyer tranchant, à la valetaille dorée, au lustre de cristal et à la vaisselle plate ! Adieu donc aux suprêmes de volaille, noix de veaux en bedeau, hachis à la turque, escalopes au velouté, églefin au soleil, œufs à l'aurore, grenade en turban, purée de gibier en croustade à la turque, cardes à l'essence, manchon d'esturgeon ; adieu aux sauces à l'ébène, à l'ivoire, à la pluche, à l'arlequin, etc., etc. C'est tout au plus si nous nous permettrons quelques jus au bœuf, veau, carotte et ognon.

Au total vous allez voir que vous pouvez encore avoir un bon dîner de cérémonie, et je le prouve. Votre dîner se compose de sept espèces de mets et de leurs nombreuses variétés, savoir : 1° la soupe ; 2° le bœuf; 3° les hors-d'œuvre chauds ou froids; 4° les entrées ; 5° les rôts ; 6° les entremets ; 7° le dessert. La quantité des variétés de ces mets s'étend ou se restreint suivant le nombre des convives. Mais pour vous fixer là-dessus, prenons une base de huit ou dix personnes. Le service est bien suffisant quand il se compose de la soupe ou autre potage, du bœuf, de deux entrées, de deux hors-d'œuvre chauds, d'un rôti, de quatre plats d'entremets, savoir : deux de légumes, une salade, des pots de crêmes ou quelques pâtisseries froides, et n'oubliez pas le brillat-savarin; enfin d'un dessert de sept ou neuf plats, car le service exige un nombre impair.

RÉSUMÉ.

1. Si vous dépensez deux mille francs pour donner un gala, attendez-vous à être critiqué (peut-être moqué), par plus de la moité de vos convives.

2. Si vous donnez un dîner bourgeois, où vous n'aurez invitez que des convives choisis, soyez sûr qu'ils vous en sauront gré.

3. Votre bonne, et un domestique, fût-il d'emprunt, peuvent suffire au service d'un dîner bourgeois de cérémonie.

4. La dinde truffée engage souvent la conscience dans un dîner d'apparat; elle n'engage que l'amitié dans le dîner bourgeois.

5. Si vous aimez la politesse et le bon ton, n'allez pas vous embourber dans un banquet ou un repas de corps.

6. Si vous aimez la pastorale et le vin trouble, la campagne et le poulet froid ; la verdure et le café en bouteille; l'idylle et la poussière ou la crotte; les prés fleuris et les crapauds, proposez une partie de pique-nique à la campagne, et portez-y les vers de Delille si vous voulez achever d'assommer votre monde.

7. Que les amphitryons d'un dîner bourgeois n'oublient jamais que la chose la plus séduisante qu'ils puissent offrir à leurs convives est ce qu'on appelle la *bonne mine de l'hôte*.

8. Le dîner bourgeois est essentiellement le dîner de l'hospitalité, quand l'occasion se présente.

9. Dieu vous préserve, et moi aussi, du dîner sans façon.

DES INVITATIONS.

Elles peuvent se faire verbalement dans une visite rendue spécialement pour cela, ou par écrit. Dans ce dernier cas, écrivez vos billets d'invitation vous-même, afin d'en varier le style en raison du rang et de la supériorité des personnes, ou de l'intimité, etc. Faites si vous le voulez plusieurs modèles de lettres, deux, trois ou même quatre; faites les copier en nombre voulu par un secrétaire ou une personne qui ait une belle écriture, et bornez-vous à les signer, après cependant les avoir tous relus, et cela pour éviter l'inconvénient qui est arrivé à madame B.

Cette dame, jeune veuve fort aimable, très spiri-

tuelle et d'un ton excellent, est peu favorisée de la fortune, quoique possédant une honnête aisance. Chaque mois, ne pouvant faire mieux, elle donne une soirée dansante ; trois musiciens, quelques bouteilles de sirop, des pâtisseries et le *petit four* font les frais de la soirée. Tout par un beau jour, les nombreuses connaissances de madame B. reçoivent, sur papier rose parfumé et orné de charmantes vignettes, un billet rédigé dans ces termes :

« Madame B. vous prie de lui faire l'honneur de
« venir dîner chez elle lundi prochain ; vous y ren-
« contrerez tous ses amis à sept heures précises.

« Veuillez agréer l'assurance, etc. »

On connaissait la position, l'ordre et l'économie de cette dame, qui, pour la première fois, donnait un dîner. — Vous verrez que le bon cœur de notre pauvre B. achèvera de la ruiner, disait l'une. — Mais non, ma chère, ne voyez-vous pas qu'elle n'invite que ses amis. — C'est juste : elle ne se ruinera pas car il n'y aura pas grand monde. — Allons, voilà la vanité qui la gagne ! — La voilà qui veut jouer la grande dame. — Non, c'est qu'elle a envie de se marier. — C'est cela, elle se met en montre, etc, etc. Et la charité chrétienne de ses bonnes amies s'exerça de cette manière pendant cinq jours, mais aucune ne refusa l'invitation.

Le lundi, à sept heures du soir, tous les conviés, sans qu'il en manquât un, étaient réunis dans le salon de madame B., qui fut un peu étonnée de les voir arriver deux heures plus tôt qu'elle ne les attendait. Elle ne les en reçut pas moins avec toute la politesse

et toute la grâce imaginables. On cause, on rit, on raconte l'anecdote du jour; la pendule sonne huit heures, et pas un domestique ne vient annoncer que *le dîner est servi*. Tout le monde se regarde; les estomacs crient tout bas et les figures se rembrunissent. Madame B., qui s'en aperçoit sans en deviner la cause, redouble de grâces et d'amabilité pour faire prendre patience à son monde, et elle y parvient jusqu'à un certain point. Il est huit heures et demie, la porte s'ouvre et les figures s'épanouissent; mais, hélas! la joie fut de courte durée; le domestique n'annonça que trois musiciens, qui entrèrent l'un avec un flageolet, l'autre avec un violon, le troisième avec une énorme basse. Le désappointement fut complet, et madame B. ne put comprendre cette mystification que lorsqu'une dame lui eut mis sous les yeux son billet d'invitation.

Voici comment la chose s'était passée : madame B. avait chargé quelqu'un d'écrire ses billets, de les signer, et de les envoyer aux personnes dont elle lui donna la liste et les adresses. Le secrétaire improvisé avait mal compris, et au lieu d'envoyer des invitations à un bal, il en avait envoyé pour un dîner.

Il y a des gens de mauvais ton qui n'y mettent pas tant de cérémonies : ils font tout simplement lithographier leurs lettres d'invitations, comme un commissaire de police qui fait imprimer une circulaire adressée aux gargotiers de son arrondissement.

Il est mieux, quand on n'a pas beaucoup de monde à inviter, de rendre une visite à chaque personne. Mais ceci a aussi ses inconvénients! vous pouvez rencontrer, dans la maison où vous allez, des étrangers

ou des parents, et il serait malhonnête d'inviter devant eux la seule personne que vous désirez avoir. Comment vous tirer de ce mauvais pas? si vous avez de la présence d'esprit, faites une invitation en masse, et vous êtes sûr que personne ne viendra. Mais si vous tenez absolument à avoir la personne chez qui vous êtes, il faut trouver le moyen de l'inviter en particulier, et vous saisirez, ou vous ferez naître adroitement, le moment propice pour cela. Si la personne que vous devez avoir a chez elle, à demeure, des parents ou des amis dont vous ne vous souciez pas, écrivez, mais sur un tout autre sujet, et mettez, par *à propos* et entre deux parenthèses, votre invitation, ou jetez-la dans un *post-scriptum*. Cela se comprend fort bien dans le monde.

Ce n'est pas une chose aussi aisée qu'on le croit généralement que de savoir choisir les personnes pour faire des invitations; il faut parfaitement connaître son monde et être même un peu descendu dans leur vie d'intérieur pour éviter tout inconvénient. Par exemple, M. B. plaide en séparation avec sa femme: vous concevez qu'il serait très inconvenant de les réunir dans votre salon ou à votre table. M. C. est l'ennemi connu de M. D., vous ne pouvez les inviter tous les deux. M. E. et M. F. ont des opinions politiques fougueuses, l'un dans un parti l'autre dans l'autre; dans ce cas je crois que vous feriez bien de ne les inviter ni l'un ni l'autre, etc. En un mot, si vous voulez que tout le monde soit content, faites vos efforts pour ne rassembler que des convives qui peuvent se plaire ensemble.

Votre billet d'invitation doit être écrit et envoyé

quatre ou cinq jours à l'avance, afin que l'invité ne prenne pas d'autre engagement pour le jour indiqué. Vous mettez au bas de votre billet, par *post-scriptum*, *vous êtes prié de répondre*, et, si l'invitation est faite à un homme qui a de l'éducation, il se rendra le même jonr chez vous, ou le lendemain au plus tard, ou enfin il vous répondra de suite, pour s'excuser de ne pas pouvoir accepter l'invitation. Dans le cas où il accepterait, il se dispenserait de répondre. Cependant, le raffiné en politesse envoie ou porte lui-même une carte de visite, l'avant-veille du jour indiqué pour le dîner ou la soirée.

Si on vous fait une invitation verbale, dites à l'instant oui ou non et tenez-vous-y, car si vous vous faisiez prier on croirait que vous voulez jouer du petit seigneur, ce qui sent terriblement le village. En tout il doit en être de même. Seulement votre refus doit être fait avec toute la grâce et la politesse dont vous êtes capable. Je n'ai pas besoin de vous dire que lorsque vous avez accepté, rien ne peut vous excuser si vous manquez à votre parole, à moins d'un bras ou une jambe cassée. Dans ce cas vous devez de suite annoncer par lettre que vous ne pourrez pas vous rendre à l'invitation.

RÉSUMÉ.

1. Les invitations à dîner, à une soirée, à un bal, peuvent se faire verbalement ou par écrit.

2. S'il s'agit d'un bal masqué, vous écrivez sous le corps du billet : *on sera reçu en habits costumés.*

M. R., très connu par ses cent mille francs de rente

et son avarice, est un ancien maître d'école qui n'a pas oublié la grammaire. Sa femme, qui voyait la bonne société et qui s'efforçait de décrasser son mari, le détermine à donner une soirée. Elle lui fait une formule d'invitation qu'il copie lui-même à cent cinquante exemplaires, pour éviter les frais de copiste. Mais quand il arriva à cette phrase : « On sera reçu en *habits costumés*, » il trouve là une faute de français et la corrige ainsi : « *on ne sera reçu qu'en costume décent.* » Sur cent cinquante invités il en vint quatre, curieux de connaître le résultat de cette singulière invitation, et j'étais un des quatre.

La soirée devait commencer à neuf heures, et à onze heures et demie nous n'étions toujours que quatre, et pas une dame, si ce n'est la maîtresse de la maison, qui se mordait les lèvres jusqu'au sang. Elle faisait mille suppositions extravagantes, lorsqu'enfin, par pure charité, je lui montrai du doigt le passage corrigé de la main de son mari sur mon billet d'invitation. Elle devint furieuse contre M. R., qui, pour s'excuser, lui dit qu'avant tout il fallait écrire en français.— « Enfin, ma femme, je suis grammairien ! — Vous, monsieur ? Vous n'êtes qu'un imbécille, et rien autre chose. » Ici mes trois amis et moi nous trouvâmes que la dame avait tort, parce que nous savions pertinemment que son mari était encore autre chose.

3. Si votre intention est d'accepter l'invitation, vous pouvez vous abstenir de répondre ; dans le cas contraire répondez de suite.

4. Ne faites jamais imprimer ni lithographier un billet d'invitation, cela sent la circulaire. Écrivez de

votre main aux personnes que vous voulez particulièrement honorer ; faites écrire aux autres par un secrétaire ou un copiste, et signez.

5. Rien n'est de plus mauvais ton que de se faire prier pour finir par accepter une invitation verbale.

6. Le bon ton consiste, quand on n'a pas beaucoup de monde à inviter, à rendre à chacun une visite d'invitation. Cependant il vaut mieux écrire quand vous ne voulez avoir qu'une personne d'une famille.

7. N'invitez jamais ensemble que les personnes qui peuvent se plaire mutuellement.

8. Ne mêlez jamais des gens grossiers et mal élevés avec des personnes polies et qui ont de l'éducation.

9. Envoyez vos billets d'invitation au moins quatre ou cinq jours à l'avance.

10. Dans la grande société on n'affranchit pas les lettres d'invitation.

DES EXIGENCES INDISCRÈTES.

Ce chapitre, si je voulais le traiter dans tous ses détails, formerait un gros volume, qui contiendrait tout mon livre, car il n'est, en entier, qu'une esquisse des exigences de la société. Vous ne trouverez donc ici qu'une espèce de *compendium* fort court des choses dont je n'ai pas eu occasion de parler ailleurs.

Il ne suffit pas, malheureusement, pour vivre dans le monde d'être bien élevé et homme d'esprit, d'avoir du tact, des convenances et la plus exquise politesse ; il faut encore, le mot est dur à dire, il faut encore...

de l'argent. Cette cruelle nécessité vient principalement de deux vices de la société, et surtout de la société française. Le premier est que l'on trouve dans le monde plus de sots que de gens d'esprit. Le sot y est en immense majorité; ainsi, selon le principe démocratique, c'est le sot qui fait la loi. Si ce que je dis là est vrai, vous voyez que ce n'est pas de la rue que la démocratie a essayé, dans ces derniers temps, de se faufiler dans les salons, mais que ce sont les salons qui ont lancé la démocratie dans la rue. Au premier coup d'œil ceci vous paraîtra peut-être un paradoxe, mais étudiez bien les noms des gens qui ont fait ou préparé nos deux révolutions démocratiques, et vous jugerez ensuite.

Je disais donc que les sots étant en majorité dans les salons, y ont fait la loi, et autant que possible à leur bénéfice, comme toujours. Or, ceux-là ne pouvant s'amuser par la conversation, quelque intéressante ou spirituelle que vous puissiez la supposer, il leur a fallu chercher des choses qui tombassent plus aisément sous leurs sens obtus, et ils n'ont rien imaginé de mieux pour cela que le tapis vert et les cartes. Au fait, ils ne pouvaient pas mieux trouver, car les cartes furent inventées, dit-on, en 1392, par Jacquemin Gringonneur, pour l'amusement d'un fou, le roi Charles VI, pendant ses accès d'imbécillité. Il faut donc, si vous fréquentez le monde, vous déterminer à jouer et à perdre votre argent gracieusement, sous peine de passer pour un homme sans usage. Faites banqueroute à votre tailleur, à votre bottier, à votre restaurateur, qu'importe! pourvu que vous soyez un beau joueur, vous serez parfaitement reçu, quand ce ne

serait que comme ce qu'on appelle un *homme utile*... pour amuser les sots, pourrait-on ajouter.

Pour être en mesure de parer aux exigences du jeu, il faut avoir au moins dix mille francs de rentes si l'on est garçon, et vingt-cinq à trente si l'on est marié. Avec cela on peut visiter les salons où l'on joue petit jeu, c'est-à-dire où l'on ne risque de perdre que de cent à deux cents francs au plus.

Le second vice est l'indiscrétion de certains usages.

Si vous êtes aimable, gai, spirituel, on ne se bornera pas, pour vous, aux politesses du salon ; on voudra vous avoir à table pour amuser les convives; ou bien encore, si vous avez une célébrité quelconque, on vous invitera à dîner pour vous montrer à ses amis comme un objet de curiosité; comme, par exemple, on montre l'ours blanc ou la femme barbue. — Dans tous les cas possibles, si vous n'êtes pas riche, n'acceptez pas, car ce dîner vous coûtera dix fois plus cher que si vous l'aviez fait chez Véry, avec un ami dont vous auriez payé l'écot. Voilà ce que c'est :

Il y a un mois bizarre, un mois funeste pour les petites bourses, un mois de trente jours, pendant lequel il y a en France trente-six millions de mendiants déhontés, qui se tiennent mutuellement le pistolet sur la gorge, et, si vous ne voulez pas leur donner, ou leur donner assez, car ils ont un œil dans votre bourse, ils vous brûleront, non pas la cervelle, mais la politesse. Ce mois commence quinze jours avant le premier janvier et finit quinze jours après. On appelle cette mendicité les *étrennes du Jour de l'an*. N'avez-vous fait que paraître une ou deux fois

dans un salon : — des étrennes à la dame du logis ; y avez-vous dîné trois ou quatre fois : — des étrennes à la dame, à la demoiselle, au fils, à chacun des petits enfants, à la cuisinière, à la femme de chambre, au domestique ; et, si vous êtes tout à fait gentil, une praline au petit chien qui vous a si agréablement mordu le mollet ou déchiré le pan de votre redingote lors de votre première visite. Il n'est pas encore d'usage d'apporter une souris pour le chat, mais patience, cela pourra venir. Vous en voilà quitte, pensez-vous, et vous descendez l'escalier ; un moment, voici le cocher qui vous attend à l'entresol : — des étrennes ; vous allez gagner la rue, le portier vous accroche par votre habit : — des étrennes.

Et dans toutes les maisons où vous aurez accepté un dîner, une soirée, un verre d'eau sucrée, ce sera la même chose à recommencer. Après avoir couru toute la journée chez les marchands de bonbons, de jouets d'enfants, de musique, de kepseaks, d'albums, de livres dorés sur tranche, etc., etc., vous entrez dans un café pour vous reposer un moment ; les garçons, les uns après les autres, viennent vous offrir trois dragées dans un cornet sale que vous repoussez : —des étrennes ; vous allez au bain : — des étrennes ; chez votre restaurateur : — des étrennes ; ennuyé, excédé, ahuri, vous arrivez à votre porte, le facteur qui vous apporte vos lettres vous y attendait de pied ferme : — des étrennes.

Enfin vous voilà chez vous avec la douce espérance de prendre un moment de repos. Ha ! oui ! vous n'en êtes pas où vous croyez. Vous voyez entrer à la file les uns des autres, votre barbier, votre porteur

d'eau, votre porteuse de pain, votre porteur d'épreuves, votre commissionnaire, votre femme de ménage, votre frotteur, votre portier, votre portière et ses quatre enfants, votre garçon marchand de vin, votre garçon boucher, votre blanchisseuse, votre ravaudeuse, votre... Ça n'en finit plus : — et des étrennes, des étrennes, et toujours des étrennes !... Tout cela me met dans une colère, dans une fureur !..... d'autant plus que dans le moment où j'écris ceci nous sommes précisément au 28 décembre 1850.

Grâce au ciel vous voilà délivré, ce qui vous permettra le lendemain de dormir votre grasse matinée. Oh ! non pas, s'il vous plaît ! à moins que vous n'ayez jamais eu ni père, ni mère, et que vous ayez été trouvé sous une feuille de chou. A peine est-il jour que votre sonnette, dont vous n'avez pas eu la précaution de couper le cordon la veille, fait un tapage enragé. Ce sont vos neveux et nièces, vos petits-neveux et petites-nièces, qui viennent vous demander leurs étrennes. Arrivent ensuite les cousins et les cousines, les petits-cousins et petites-cousines, les arrière-petits-cousins et les arrière-petites-cousines, tant du côté paternel que maternel, suivis des parents par alliance : — des étrennes, des étrennes. Voilà ensuite les filleuls et les filleules, et vos commères vous amènent par la main ceux qui ne peuvent pas encore marcher seuls : — des étrennes.

Si vous vivez en bon chrétien, si vous avez fait imprimer quelques circulaires, si vous avez eu une petite place au chemin de fer, ou autres choses analogues, vous aurez bien du bonheur si vous ne recevez pas la visite du suisse de votre paroisse, suivi du

bedeau et des six enfants de chœur; celle des saute-ruisseaux de trois ou quatre imprimeries, et celle de tous les bas employés du chemin de fer.

Voilà votre bourse presqu'à sec, et pendant six mois, pour lui donner le temps de se refaire, vous boirez de la bière au lieu de vin, et vous vivrez de pot-au-feu. Pendant ce temps-là tous les gens pour lesquels vous vous serez ruiné vous feront la réputation de l'homme le plus ladre, le plus crasseux qu'il y ait dans Paris.

Cependant, comme le disait autrefois M. Azaïs, tout se compense dans ce monde; vous avez donc aussi vos compensations, et si vous avez donné de la main droite, vous recevrez de la main gauche; voici comment : Vous avez dix à douze amis qui sont de *bons enfants* et qui savent se contenter du déjeuner de garçon que vous leur offrez une fois par mois, pourvu que vous arrosiez de vin de Champagne le gigot de mouton, la saucisse truffée et la perdrix au chou que vous leur avez fait manger en buvant le modeste Mâcon. Ces bons amis ne manquent jamais, à chaque jour de l'an, de vous apporter chacun une orange et des vœux sincères, en venant vous souhaiter la bonne année, et vous demander le déjeuner sans cérémonie.

Mais si vous êtes fils de maison, que vous demeuriez chez vos parents, et que vous ayez la ferme volonté de garder votre argent, vous le pouvez sans manquer aux exigences des étrennes. Pour vous faire comprendre ce petit arrangement je vais vous raconter l'histoire d'une boîte de bonbons, boîte magnifique, ma foi, qui m'avait coûté quinze francs, aux Deux

Chinois, rue Vivienne. Comme j'en avais sous le bras plusieurs de différentes valeurs, j'avais eu le soin d'écrire au crayon, sur chacune, le numéro de la maison de la personne à laquelle je la destinais. La plus belle portait le n° 39.

J'arrive chez madame A., et je donne à la demoiselle ce superbe n° 39. Le lendemain je vais porter une boîte à Mme B., et la première chose que j'aperçois sur sa cheminée, c'est mon n° 39.—Vous avez là une bien jolie boîte, madame.—Oui, c'est le jeune A. qui l'a donnée ce matin à ma fille.

Le surlendemain je vais faire ma politesse d'une boîte à madame C., elle m'en montre une charmante qu'elle vient, me dit-elle, de recevoir de M. B. C'était mon n° 39.

Le jour suivant j'arrive chez madame D., et je vois entrer en même temps que moi M. C., tenant à sa main mon n° 39, qu'il venait gracieusement lui offrir.

Enfin, pour couper court, au moyen de mes investigations, j'ai pu m'assurer que mon n° 39 avait exactement parcouru de main en main, en quinze jours, le cercle entier de mes connaissances. Grâce à cette adroite manœuvre il n'est pas une maison à réception qui ne puisse généreusement se montrer au Jour de l'an, sans bourse délier.

Conclusion : Si vous n'êtes pas riche, ayez un oncle, une tante, ou tout autre parent à la campagne, et allez-y passer le mois douloureux. Cela ne tire pas à conséquence et ne vous oblige pas à quitter Paris.

J'ai dit, en commençant ce chapitre, qu'il faut

avoir de l'argent pour vivre dans le monde, et j'ai indiqué les deux vices principaux de l'organisation des sociétés. Parlons maintenant d'un troisième abus tout aussi désespérant que les deux premiers, et qui a de plus l'inconvénient de vous saisir à la gorge au moment où vous vous y attendez le moins. Cet abus gît dans l'indiscrétion de certaines dames (je dis de *certaines* dames, entendons-nous bien), qui trouvent tout naturel, quand il leur prend une fantaisie, de faire danser la bourse du pauvre diable qui, par galanterie, s'est chargé auprès d'elles de jouer le rôle de *cavallero servante*. Aussi, je vous le recommande, avant sept heures du soir, surtout les jours d'Opéra, tenez-vous-en à la politesse avec les jeunes et jolies dames, et ne vous hasardez pas dans les sentiers de lis et de roses de la galanterie chevaleresque, à moins que votre bourse ne soit très bien garnie.

Avant d'attaquer cette matière très épineuse, permettez-moi de faire une réflexion. Les Français, dit-on, sont plus aimables et plus polis que les Anglais : cela peut être, je ne dis pas non; mais je dis que les Anglaises ont plus de politesse que les Françaises, parce qu'elles ont toujours plus de discrétion que nos jolies dames. (Il est entendu que je ne parle encore que de *certaines* de nos dames.) Cela dit, je vais vous raconter un petit apologue dont vous tirerez les conséquences que vous voudrez.

Un pauvre jeune homme, que nous appellerons Camille, arrive à Paris sans argent, et sans espérance d'en avoir; mais l'avenir lui appartient, comme disent les sots pour se consoler de n'avoir rien au présent. Cet avenir se résume pour lui à gagner dix-huit

cents francs par an, en travaillant quatorze heures par jour pour un libraire qui lui paie ses élucubrations classiques ou romantiques à raison de vingt francs la feuille in-8°. Camille a été élevé dans le monde, et il y tient. A force d'ordre, d'économie et de privations, il parvient toujours à avoir un habit noir ne montrant pas trop la brosse; un chapeau propre, des bottines vernies, et une paire de gants neufs. Avec cela on peut se présenter assez décemment dans la société.

Camille, un jour, va rendre une visite respectueuse à la charmante madame de S., et il entre positivement dans le moment où cette dame allait sortir. — Soyez le bienvenu, mon cher monsieur Camille, lui dit-elle d'un air fort aimable, j'allais faire quelques emplettes, vous serez assez bon pour m'accompagner. On monte en voiture, on part, et on descend rue Vivienne, chez une célèbre modiste. Madame S. vide sa bourse jusqu'au dernier sou, puis elle a de nouvelles fantaisies, et pour les satisfaire elle demande à Camille s'il a de l'argent sur lui. Fort heureusement que le pauvre garçon devait, après sa visite faite, aller acquitter le mémoire de son tailleur, et qu'il avait mis pour cela cent cinquante francs dans sa poche. Il s'en fit honneur avec beaucoup de galanterie, et madame S., qui a cent mille francs de rente, ne cessa d'avoir des fantaisies que lorsqu'il n'y eut plus rien dans la bourse de Camille. On retourne à l'hôtel, et le jeune homme veut se retirer; mais il n'y a pas moyen de le faire, car la jolie dame lui déclare qu'elle ne se séparera de son charmant cavalier qu'après la soirée, parce qu'elle donne ce jour-là

un dîner. Le cœur du jeune auteur se gonfle de joie, de vanité, et peut-être bien aussi d'un peu d'autre chose. La tête lui tourne parce que la dame déploie, pour lui tout seul, ses séduisantes gracieusetés; et lorsqu'elle posa sa jolie petite main blanche sur le bras de Camille, qu'elle fixa sur lui ses beaux yeux bleus et qu'elle lui dit de sa plus douce voix : « Vous me restez, n'est-ce pas? » il oublia complètement son tailleur. O! les femmes! les femmes!

Arrive un convive, Camille n'a plus que la moitié des gracieusetés; un second invité le réduit au tiers des gracieusetés; un troisième le réduit au quart, et ainsi de suite; de manière que, lorsque tous les convives furent là, le pauvre Camille, retiré solitairement dans l'embrasure d'une fenêtre, recommençait à penser un peu à son tailleur. On se met à table, mais hélas! Camille trouve son billet sur un des coins, et le voilà placé de manière à ne pouvoir ni apercevoir madame S., ni en être aperçu. Toutes les gracieusetés étaient alors pour un colonel de hussards à la droite de la dame, et pour un président de la cour royale placé à sa gauche. Le dîner fut on ne peut pas plus triste pour notre jeune littérateur qui ne desserra les dents ni pour manger ni pour parler. Pendant que tous les convives, animés par une franche gaîté, lançaient à tort et à travers les joyeux bons mots, les saillies spirituelles, les propos amusants, lui, s'occupait tristement à froisser dans ses doigts un morceau de papier blanc qu'il venait d'arracher de sa poche : c'était le mémoire de son tailleur.

On se lève de table; Camille, mortellement blessé dans son amour-propre, va se retirer. Mais la dame

s'approche de lui : « Mon cher sigisbée, lui dit-elle de sa jolie voix, je crois que vous avez envie de déserter, mais je vous avertis que je ne le souffrirai pas. D'ailleurs, vous savez que nous avons un petit compte à régler avant que vous partiez. Allons, offrez-moi votre bras et rentrons au salon. » La figure de Camille se rassereinit aussitôt, il glisse imperceptiblement le mémoire de son tailleur dans sa poche, et entre fièrement au salon avec la maîtresse de la maison. Il était en veine de faveurs, car la dame lui offre poliment de faire sa partie. « Voilà votre jeu, dit-elle en plaçant sur la table, devant Camille, les cent cinquante francs qu'il lui avait prêtés chez la modiste; voici le mien, » ajouta-t-elle, en déposant une somme égale devant elle, et la partie commence.

On dit que l'amour et la fortune sont aveugles, et cependant je les ai vus toujours se tourner du côté des jeunes et jolies femmes; comment donc expliquera-t-on cela? Il en fut encore de même ce soir-là, quant à la fortune. Camille jouait avec des distractions si étonnantes, qu'il envoyait les trois quarts du temps du trèfle pour du carreau et du pique pour du cœur. Il en résulta naturellement que ses trente écus de cinq francs passèrent en une heure du côté de madame S. Elle lui offrit gracieusement de lui prêter cent cinquante francs s'il voulait prendre sa revanche, mais tout à coup le compte du tailleur revint à la mémoire de Camille qui se leva, salua gravement, et partit. Depuis il n'a jamais remis les pieds chez madame S., qui en fut d'autant plus étonnée qu'elle avait une amitié sincère pour le jeune écrivain.

N'allez pas vous imaginer qu'il y avait eu la moin-

dre idée de sale spéculation dans la tête de la jeune dame, car madame S. est la femme la meilleure, la plus délicate, et peut-être la plus généreuse qu'il y ait à Paris. Elle est obligeante au point que sa bourse est toujours ouverte au malheureux, toujours au service de ses amis, et jamais la moindre idée d'avarice ne pourra germer dans sa jolie tête. Mais madame S. a cent mille livres de rente, ainsi que je vous l'ai dit, et elle ne peut concevoir qu'une perte de cent cinquante francs puisse avoir une importance quelconque.

Les gens qui ont passé toute leur vie dans l'opulence peuvent comprendre l'extrême misère, parce qu'ils en ont vu trop souvent l'affreuse image au coin des rues ; mais ils ne comprendront jamais la médiocrité qui, sans mendier, est obligé de vivre de privation, et cette raison est la seule qui les rend indiscrets avec beaucoup de gens dont la fortune n'a pas récompensé le mérite.

Par exemple, le cardinal de Rohan, qui a acquis une si triste célébrité dans l'histoire du collier de Marie-Antoinette, disait naïvement qu'il ne pouvait pas comprendre comment *un honnête homme* pouvait vivre à moins de quatorze cent mille fr. de rente. Il avait cela de revenu, et il s'est ruiné.

Plus les personnes sont haut placées, moins elles apprécient ce qui existe au-dessous d'elle. La sœur d'un de nos rois était peut-être la meilleure princesse qu'il y ait eu en France, et son cœur était pétri de bonté et de charité. Un jour, Paris éprouvait une cruelle disette ; le peuple, sans pain, s'assemblait avec rumeur en accusant les ministres de leur coupa-

ble imprévoyance. La cour eut peur d'une émeute qui pouvait devenir dangereuse, et Mme Élisabeth trouva, pour remédier à la circonstance, un moyen qui lui paraissait tout simple : « Eh bien, dit-elle, puisque le peuple n'a pas de pain, il peut bien manger de la brioche ! »

Camille, quelques jours après sa mésaventure chez M. S., se trouve à dîner chez le général C., alors commandant de la première division. A sept heures, quatre charmantes dames prennent la fantaisie d'aller à l'opéra et demandent au général sa voiture et sa loge. « Je suis bien désolé, leur répond le général, mais j'ai disposé de l'une et de l'autre, il y a 2 heures, en faveur de Mme la comtesse de T. Mais vous avez ici plusieurs chevaliers galants qui se feront un grand bonheur de vous y conduire en remise. Tenez, ajouta-t-il en souriant, voici mon jeune ami Camille qui va solliciter de vous cette faveur, et je me joins à lui pour lui faire obtenir cette précieuse préférence.

Une sueur froide coula sur tout le corps du malheureux littérateur, lorsqu'il entendit ces terribles paroles, car les 50 fr. qu'il avait dans sa poche constituaient toute sa fortune pour la quinzaine. Néanmoins il était pris et il fallut s'exécuter de bonne grâce. Il paya un remise pour aller, cinq places au théâtre en comptant la sienne, et un fiacre à l'heure pour reconduire les aimables dames chacune à leurs portes ; le lendemain il ne lui restait pas un sou.

Et la promenade donc ! Quand vous avez une dame sous le bras, évitez s'il fait chaud, de passer devant Tortoni afin qu'on ne vous parle pas de glaces ; évitez de passer sur la place de la Bourse, à cause des Bril-

lat-Savarin; évitez les pâtissiers qui font le petit four, les marchandes d'oranges, les bouquetières. Évitez les monuments publics, les bazars, les expositions, les musées, le jardin des plantes, et tous les établissements où l'on est obligé de graisser la patte à un *cicerone*. Évitez les parties de promenade au bois de Boulogne, de Saint-Cloud, de Versailles, d'Enghien, de Montmorency, et généralement tous les lieux où il y a des ânes sellés. Évitez, etc., etc., etc.

Toutes les choses contenues dans ce chapitre constituent, pour le jeune homme qui n'est pas riche, les petites misères de la vie humaine, et, trop souvent, elles finissent par éteindre dans son cœur le goût de la bonne société.

J'ai dit que les Anglaises ont plus de politesse que les Françaises dans de certaines circonstances, et cela tient sans doute à ce qu'elles ont plus de mémoire. Qu'une Française vous ait fait éprouver quelques-unes des petites misères dont je viens de parler, le lendemain c'est une chose finie, oubliée, dont elle ne se souviendra pas plus que du jour de son baptême. L'Anglaise, quelque riche qu'elle soit, comprend très bien la position de Camille ; elle n'a aucune fantaisie, et, si vous avez pris pour elle un coupon de loge, le lendemain elle s'en souvient. Vous recevez par un domestique, un petit billet de remerciements, tourné avec beaucoup de politesse, dans un langage moitié anglais moitié français, mais qui ne laisse pas de vous plaire beaucoup. Le billet est accompagné d'une papillotte dans laquelle vous trouvez, jusqu'à un centime près, la somme que, la veille, vous avez *avancée* pour elle.

RÉSUMÉ.

1° Si vous perdez votre fortune, retirez-vous du monde avant que le monde se retire de vous.

2. Si vous n'avez pas de fortune ou un grand talent qui la compense, ne vous faites jamais présenter dans le monde.

3. L'homme du monde sans fortune et sans talent, est un parasite, dînât-il tous les jours chez lui.

4. L'homme raisonnable, riche ou pauvre, peut trouver le bonheur dans le cercle étroit de sa famille et de quelques amis, tout aussi bien que dans le monde.

5. Le véritable sage sait le trouver même au coin de son feu.

6. Le monde a de nombreuses exigences qui ne peuvent se satisfaire qu'avec de l'argent.

7. Ce vice de la société vient de ce que ce sont les plus nombreux qui ont fait la loi des usages, et que dans le grand nombre, dans les masses, il y a plus de sots que d'hommes d'esprit. Or, dans le monde, c'est la majorité qui est souveraine.

8. L'immense majorité des sots ayant fait la loi, cette loi doit être, comme toujours, au bénéfice des sots.

9. De là sont nées les exigences, parmi lesquelles la plus stupide et la plus immorale est le jeu.

10. Quelque mérite que vous ayez, si vous n'avez pas d'argent à perdre au jeu, n'allez pas dans le monde, ou vous y passerez pour un homme sans usage.

11. Quelque stupide que vous soyez, si vous êtes

joueur allez-y, vous serez bien reçu, comme *homme utile.*

12. Avant de vous faire présenter dans un salon, informez-vous par avance du jeu qu'on y joue. Sans cela vous risqueriez de tomber, sans le savoir, dans un coupe-gorge d'autant plus dangereux qu'il est entièrement composé d'honnêtes gens.

13. Si vous êtes gai, aimable, spirituel, on vous invitera à dîner pour *amuser les convives.* C'est une exigence à laquelle on doit se prêter de bonne grâce.

14. Si vous avez une célébrité quelconque, on vous invitera pour vous montrer à ses amis comme une curiosité, ainsi qu'on montre l'ours blanc ou le rhinocéros.

15. Les exigences du Jour de l'an veulent que, à cette époque, on paie en cadeaux dix fois la valeur des dîners que l'on a reçus dans le cours de l'année, sous peine de passer pour un ladre qui ne sait pas vivre.

16. Quant aux autres politesses de salon que vous avez reçues, telles que soirées dansantes, soirées musicales, etc., vous pouvez les solder en cadeaux d'un prix plus modéré, mais plus ils auront de valeur, plus vous serez aimable.

17. Une absence d'un mois, feinte ou réelle, vous passe quittance de toutes ces dettes d'honneur; mais vous courez la chance de vous faire soupçonner d'avarice.

18. Si vous n'avez pas d'argent, évitez de conduire des dames au spectacle, à la promenade; de les accompagner quand elles vont voir un établissement

quelconque, d'être leur *cicerone*, leur *cavallero servante*, parce que :

19. Il est établi en bon ton que les dames ne payent jamais nulle part, quand elles ont un cavalier qui connaît l'usage du monde.

20. Si, dans une partie quelconque, vous laissiez payer une femme qui a des fantaisies coûteuses, vous vous feriez la réputation d'un homme grossier et mal appris.

21. Un homme d'esprit qui sait se comporter partout avec prudence, peut se présenter partout.

22. Il existe quelques salons intelligents, d'où les maîtres de maisons ont su faire disparaître les exigences dont je viens de parler; mais ces salons sont rares. Si vous pouvez vous y introduire, vous serez alors avec des gens du véritable bon ton.

23. Le seul inconvénient que présentent ces salons est que, si vous êtes un sot, vous n'y serez pas reçu.

DU JEU.

Si vous manquez d'intelligence, de manières, d'aisance, de bon ton, en un mot, si vous êtes un sot, hé ! mon dieu ! rien ne vous empêche de fréquenter les salons si tel est votre goût. Le cas a été prévu par toutes les personnes qui reçoivent, et voilà pourquoi il y a un petit salon à côté du grand. On vous annonce, vous entrez, vous allez saluer la maîtresse de la maison, puis monsieur, et libre à vous de ne pas leur dire un mot. Cette politesse d'usage accomplie, vous passez dans le petit salon, vous vous as-

seyez à une table de jeu, et tout est dit ; vous voilà installé et à votre aise pour toute la soirée si cela vous convient.

Le jeu ! le jeu qui n'a été inventé que pour les imbécilles et les escrocs ! Le jeu qui seul pouvait mettre de niveau les salons et les tripots ! Le jeu, qui est la honte de la civilisation, la plaie la plus dégoûtante dans nos mœurs, la ruine des familles, la démoralisation de la jeunesse, l'immoralité du bon ton !

Le jeu : ah ! ah ! vous voilà sur vos deux pieds, maître sot ! vous allez avoir autant d'aplomb et plus d'aplomb que l'homme de mérite. Pour peu que vous ayez vingt-cinq ou trente napoléons en or dans votre poche, vous voilà l'égal des gens d'esprit, de par le *roi de carreau* et la *dame de cœur*. Le jeu est le plus grand niveleur que je connaisse, et je défie, même par le temps qui court, les plus célèbres utopistes spéciaux, quel que soit le dévergondage de leur imagination et la fausseté de leur jugement, je les défie, dis-je, d'avoir jamais rêvé une égalité aussi complète que celle qui règne autour d'une table de jeu ! Les bandes de filous, de voleurs, de brigands reconnaissent encore des chefs, une certaine organisation hiérarchique, témoin Cartouche et Mandrin ; le joueur seul ne reconnaît aucun supérieur ; il n'est pour lui, aucune suprématie de talents, de rang et de fortune. C'est l'idéal du démocrate parvenu aux dernières limites de l'exagération. Les cartes à la main et son enjeu sur table, le dernier des goujats est l'égal d'un prince qui joue avec lui ; le dernier des rimailleurs est l'égal de Lamartine, et le dernier des sots l'égal d'un homme de génie.

Dans mon humeur contre le jeu, j'ai dit que cette malheureuse habitude pouvait mettre les salons au niveau des tripots. Le mot est dur, impoli, j'en conviens. Cependant j'ai vu à Paris plusieurs salons de personnes qu'on appelle comme il faut, celui par exemple d'un certain professeur, jurisconsulte très distingué, où un bon provincial pouvait perdre dix à quinze mille francs dans une soirée. S'imaginerait-on, par hasard, qu'il suffit à un maître de maison de n'être pas un escroc spéculant sur son tapis vert, pour que son salon où l'on joue gros jeu, où l'on risque l'existence de sa femme, de ses enfants, et par conséquent de son honneur, ne soit pas un tripot? Oh! que non! la morale n'est pas aussi élastique que cela! L'homme qui sort d'un lieu où il s'est ruiné en jouant, a toujours le droit de dire, sortît-il du salon d'un prince: « Je sors d'un tripot! »

Heureusement que dans le monde on trouve peu de ces coupe-gorges, et dans la véritable bonne société, jamais. Presque partout le jeu est très modeste, et la maîtresse de la maison a le soin de vous avertir avec les formes les plus gracieuses qu'elle y peut mettre, qu'on ne joue chez elle qu'un *très petit jeu.* En effet, si vous êtes prudent, vous ne courrez pas la chance de perdre une grosse somme, tout au plus vingt à cinquante, à cent, à deux cents francs, très rarement davantage, ce qui est vraiment une bagatelle pour un homme qui..... a vingt-cinq mille francs de rente.

Je vous le répète, soyez prudent, et voici pourquoi. Un salon n'est pas comme un hôtel garni où l'on vous demande en entrant votre passeport con-

tenant votre signalement et une sorte de certificat de bonnes vie et mœurs. Dans le monde, quoi que l'on puisse faire, la société est toujours un peu mêlée. Si vous voyez un homme d'une politesse très recherchée, la tournure un peu raide, empesée ; la figure impassible ; les doigts longs, ornés de grosses bagues ; portant, en dépit de la mode, le jabot et les manchettes de dentelle ; la chaîne de sûreté, avec une ou deux breloques curieuses ; le lorgnon, la tabatière en or, dont le couvercle est poli comme un miroir ; si, avec tout cela, cet homme se fait appeler *monsieur le chevalier* : ne jouez pas avec lui, je ne vous dis que ça et croyez-moi. Sous les formes les plus affables, les plus distinguées, avec les manières du meilleur ton, il arrive aussi parfois qu'il se glisse dans la société d'élégants chevaliers d'industrie, qui savent merveilleusement faire sauter la coupe et filer la carte biseautée. Un procès qui a eu quelque retentissement dans Paris, il y a deux ou trois ans, pourra vous en fournir la preuve.

Il y a encore un autre écueil, moins dangereux il est vrai, mais bien plus difficile à éviter, si vous vous piquez de galanterie. On rencontre dans le monde, dans le grand monde surtout, des femmes parfaitement bien élevées, riches, jeunes, aimables même, qui ne peuvent supporter la perte au jeu, et qui, le plus gracieusement possible, vous font des petites tricheries fort gaies, fort amusantes, et dont il faut avoir la politesse de ne pas vous apercevoir, sous peine de passer pour un manant et un grossier personnage. Quand ces charmantes dames ont ainsi accumulé devant elle plus ou moins de pièces d'or ou

de cinq francs, au moment précis où une vaine favorable se présente pour vous, elles font *Charlemagne.* C'est une licence autorisée à la bouillotte seulement, mais que nos jolies dames ont introduite dans toutes les sortes de jeu, au bénéfice exclusif de leur sexe enchanteur. Un homme qui se permettrait d'en faire autant dans un salon serait certainement consigné au portier; dans un tripot il serait jeté par la fenêtre.

Si vous ne savez pas tourner un roi *ad libitum* à l'écarté ou au lansquenet; si vous avez peur de perdre l'argent qui est peut-être indispensable pour payer votre tailleur ou pour entretenir votre ménage, et que, cependant, soit pour une raison ou pour une autre, vous ne vouliez pas passer pour un ladre, eh bien! je puis encore vous donner un bon conseil. Ne jouez pas, mais pariez pour l'un ou pour l'autre des joueurs; pariez hautement, de manière à vous faire entendre de tous, et pariez des sommes assez fortes, sans cependant dépasser de beaucoup les enjeux des joueurs. En jouant au parieur avec adresse, vous vous ferez, sans manier les cartes et sans bourse délier, une magnifique réputation. Voici le fin de la chose: Vous vous entendez avec un de vos amis qui, lorsque vous pariez pour M. A., parie aussitôt pour son adversaire M. B., et *vice versa.* Si vous perdez, votre ami gagne; si vous gagnez, votre ami perd; mais comme votre bourse est commune, il en résulte qu'à la fin de la soirée, quand vous réglez vos comptes avec lui, la balance est égale et vous ne perdez ni l'un ni l'autre puisque vous êtes associés. J'ai vu plusieurs fois dans le monde de ces singulières associations de vanité. C'est surtout

aux courses de chevaux que l'on peut se faire ainsi une belle réputation d'homme riche et presque généreux. Et puis, il est rare que le propriétaire pour le cheval duquel vous avez parié deux ou trois mille francs ne vous en sache pas gré au point de vous inviter à dîner.

La suprême intelligence de salon est, sans contredit, quand on n'a pas le sou dans sa poche, de savoir éviter l'occasion de jouer, sans qu'il y paraisse. Un homme maladroit prend sa canne et son chapeau et s'en va ; mais l'homme d'esprit s'y prend autrement. « Si, dit l'auteur du *Code de la Conversation*, vous n'osez courir les chances de l'écarté ou du wist, si vous tremblez pour votre bourse, exilez-vous du champ de bataille, car le rôle de spectateur désintéressé vous vaudrait la réputation d'un citoyen très intéressé; cela équivaut à un brevet de ladre ou d'avare, en bonne et due forme. Une fois déterminé à ne pas manier les cartes, dérobez-vous aux invitations qui ne manqueraient pas de vous importuner, en entamant, au fond du salon, une polémique politique, philosophique ou littéraire, ou toute autre essentiellement étrangère à l'as de trèfle ou au valet de carreau. A défaut d'un interlocuteur capable de vous comprendre, prenez un sot qui vous écoutera toujours avec plaisir, persuadé que vous avez une haute opinion de lui. Faites à la fois la demande et la réponse, si cela est nécessaire; prodiguez les gestes animés, les exclamations véhémentes, les grands mots : alors on ne s'avisera pas de vous aller chercher pour vous placer devant le fatal tapis vert. »

Mais il est de malheureuses circonstances où, mal-

gré la haine que vous avez pour le jeu, vous ne pouvez refuser de faire *la partie*, sans manquer aux règles non pas précisément de la politesse, mais du savoir-vivre, qui lui ressemble beaucoup. Par exemple, si le maître de la maison vient vous inviter à faire sa partie, il est impossible de refuser cette honorable distinction, et vous êtes pris. Acceptez donc de bonne grâce, et surtout, gardez le plus imperturbable sang-froid. Ne montrez ni joie si vous gagnez, ni trouble si vous perdez, et que jamais votre figure ne deviennent le miroir de ce qui se passe dans votre âme. Faites comme ce jeune Spartiate qui sans sourciller se laissa dévorer le ventre par un renard qu'il avait caché sous sa robe, plutôt que d'avouer qu'il l'avait volé.

Il y a des gens qui ne peuvent pas cacher le plaisir qu'ils ont à gagner ; ils rient, ils frédonnent, ils persifflent; ils vous assomment de joyeux bon mots, et d'exclamations de bonheur. La chance tourne et leur bonne humeur s'évapore avec elle. Ils deviennent maussades; ils chicannent sur toutes les cartes, contestent les coups, querellent les donneurs de conseils et surmêlent les cartes après vous. Sans cesse ils sont à cheval sur les règles de l'Académie et contestent sur tout. Aussi se font-ils une réputation de mauvais joueurs.

Quant à vous, agissez d'une manière tout à fait contraire à la leur ; si vous gagnez, affectez la plus profonde indifférence, presque comme si vous ne vous en aperceviez pas ; évitez surtout de compter et même de toucher à l'argent qui est devant vous. Acceptez la mauvaise chance avec le même stoïcisme, mais ici

se trouve un écueil qu'il faut tourner avec beaucoup de finesse. Si, pour dérouter l'observateur qui vous étudie dans ce moment critique où les plus habiles font naufrage, vous vous avisiez de faire l'aimable, l'enjoué, le plaisant, si vous étiez assez maladroit pour affecter une gaîté hors de vos habitudes de salon, vous seriez perdu de réputation. Les imbécilles diraient : « Il faut être bien sot pour perdre son argent avec une pareille gaîté. » Les habiles penseraient : « Il n'y a qu'un ladre fini qui puisse faire la grimace désespérée du rire en perdant son argent. » Les gens d'esprit devineront que vous n'êtes pas riche, et que vous cherchez à vous étourdir sur la perte d'un argent destiné à votre tailleur ou à votre bottier. Dans tous les cas vous perdez la réputation de beau joueur.

« Quand le flux et reflux du salon, dit l'auteur que j'ai cité plus haut, vous place par hasard devant la personne qui a empoché légalement vos écus, n'ayez pas l'air de vouloir l'éviter. Surtout ne lui parlez pas de son gain, de son bonheur au jeu : vous paraîtriez dire un adieu sentimental à vos pièces de cinq francs. »

Maintenant, voulez-vous que je vous dise pourquoi, dans les salons, on rencontre aujourd'hui si peu d'hommes de lettres, si peu d'artistes, si peu de vrais savants, si peu de gens remarquables par leur mérite, tandis qu'il en fourmille dans les foyers de nos théâtres, sur toutes les promenades publiques, et partout. Vous croyez que c'est le temps qui leur manque pour le travail ? Pas du tout, c'est l'argent. Vous leur avez imposé l'impôt du jeu qu'ils ne peuvent ou ne

veulent payer. Fussent-ils riches comme des Crésus, qu'ils ne joueraient pas, parce qu'ils ne sont ni des sots, ni des avares, ni des escrocs.

Que l'on gagne ou que l'on perde, le jeu n'en est pas moins la chose la plus abrutissante que je connaisse. Fuyez donc les cartes, et c'est le meilleur conseil que je puisse vous donner, si vous ne voulez flétrir ni votre esprit, ni votre cœur, ni votre réputation.

RÉSUMÉ.

1. Le jeu est la honte des salons, l'immoralité du bon ton et le triomphe des imbécilles.

2. Le jeu est la porte par laquelle toutes les ignobles passions se glissent dans la société : l'avarice, l'avidité, la fraude, etc.

3. Fuyez les cartes, si vous ne voulez flétrir ni votre esprit, ni votre cœur, ni peut-être votre réputation.

4. La jeune femme la plus charmante a perdu toutes ses grâces dès qu'elle a les cartes à la main.

5. Le jeu fait passer sur toutes les hontes; c'est pour cela que dans beaucoup de salons riches, on fait mettre au gagnant *sous le chandelier* pour *payer les cartes.*

6. Cette manière ingénieuse de demander l'aumône n'existe plus, il est vrai, que dans quelques salons arriérés.

7. Rien de mieux inventé que le jeu pour chasser d'un salon les gens de mérite, et pour y attirer les sots.

8. Autrefois, il eût été inconvenant à une maîtresse

de maison de déclarer que chez elle *on ne joue pas gros jeu.* Aujourd'hui, cela ne blesse pas les convenances. C'est un petit progrès vers le bien.

9. Il y a cinq ou six ans qu'il eût été peu convenant de refuser de jouer sans s'appuyer de son ignorance des cartes. Aujourd'hui, on peut très bien s'excuser d'accepter une partie en annonçant poliment et sans commentaires *qu'on ne joue jamais.* C'est encore un progrès.

10. Dans aucun cas, il n'est permis à une demoiselle de jouer.

11. Les dames qui s'en abstiennent montrent qu'elles ont du jugement.

12. C'est la maîtresse de la maison qui se charge de présenter à chaque cavalier une carte sur quatre qu'elle tient dans la main, pour former les quadrilles.

13. Si vous en avez accepté une, vous êtes engagé à la même table que les personnes qui ont pris les trois autres.

14. Il en résulte que la maîtresse de la maison a le choix des partners. Elle en profite pour les assortir convenablement ou du moins à sa fantaisie. Pour elle, c'est une responsabilité.

15. Dans beaucoup de salons à la mode, la maîtresse de la maison se borne à prier les joueurs de garnir les tables, et elle laisse à chacun la faculté de choisir ses partners. C'est de meilleur ton et moins compromettant.

16. Les cartes doivent être neuves, dans leur enveloppe, avec leur cachet et leur timbre.

17. Lorsque les joueurs sont assis devant le tapis

vert, ils prennent deux jeux, en déchirent les enveloppes et mêlent.

18. Chaque jeu a sa manière de faire les enjeux.

19. On coupe à la plus forte carte pour savoir qui donnera.

20. A sa première donne, chaque joueur doit saluer ses partners d'un signe de tête en jetant le premier ou le dernier tour des cartes.

21. La partie est engagée. Il ne vous reste plus qu'à faire la plus grande attention à votre jeu, surtout si vous ne connaissez pas vos partners.

22. C'est une grave injure à faire à un joueur, que de mêler les cartes après lui lorsqu'il vous les présente à couper. C'est montrer que vous vous défiez de sa bonne foi au jeu.

23. Il est également malhonnête de couper dans le sens de la longueur des cartes, ou d'appuyer sur le jeu avec le doigt index tandis que vous coupez avec le doigt du milieu et le pouce. Cela indique que vous le soupçonnez d'avoir fait le pont.

24. Si votre partner inconnu fait craquer les cartes après votre coupe, ou s'il les place dans ses deux mains de manière à envelopper presque entièrement le jeu avec la main gauche, ou si tenant les cartes d'une seule main, cette main éprouve un léger mouvement nerveux (méfiez-vous beaucoup des mouvements nerveux), ou s'il ramasse sur la table la première portion de la coupe avec la main gauche et l'autre avec la main droite, etc., etc., regardez plus volontiers ses mains que ses yeux.

25. Si votre partner inconnu place sur le bord de la table entre lui et les cartes, pendant sa donne, une

tabatière en or ou en argent dont le dessus est poli, interrompez sa donne pour lui demander une prise de tabac, et gardez la tabatière jusqu'à ce qu'il ait fini de donner.

26. Le mieux est, quand on vous en laisse le choix, de ne choisir pour partner que des gens connus.

27. Soit que vous gagniez ou que vous perdiez, votre figure doit rester impassible.

28. Ne vous avisez pas de plaisanter de votre infortune si vous perdez, car vous ne donnerez le change à personne.

30. Ne soyez jamais de mauvaise humeur et encore moins chicaneur.

31. Si un coup vous paraît contestable ne disputez pas, mais consultez la galerie et tenez-vous-en sans mot dire à sa décision quelle qu'elle soit.

32. Ne comptez jamais l'argent qui est devant vous, soit que vous gagniez ou que vous perdiez.

33. Ne mettez jamais de l'argent dans votre poche pendant que dure la partie, et surtout celui que vous avez gagné.

34. Quand vous avez gagné ne faites pas Charlemagne, mais donnez la revanche à celu iqui vous la demande.

35. L'usage vous autorise à n'accorder qu'une revanche, mais le *beau joueur* l'accorde jusqu'à trois fois.

36. Payez sur-le-champ, c'est-à-dire en quittant la partie, la somme que vous avez perdue.

37. Ne croyez pas les personnes qui vous disent que les dettes de jeu sont des *dettes d'honneur*, car elles sont positivement le contraire.

38. Cependant payez-les dans les vingt-quatre heures, parce que ce sont de véritables dettes puisque vous les avez consenties par avance.

39. Néanmoins, si vous devez cent francs à un pauvre artisan et que vous n'ayez que cent francs, payez d'abord la *dette d'honneur*, c'est-à-dire payez l'artisan.

40. Lorsque vous jouez de l'argent il ne vous est pas permis de demander des conseils à votre voisin, car c'est avec vous que votre adversaire a consenti de combattre et non contre un tiers peut-être plus fort que vous.

41. Après la partie il serait ridicule d'avoir un air boudeur avec celui qui vous a gagné.

42. La manière la plus certaine de plaire à une femme qui aime le jeu, c'est de la laisser gagner votre argent.

43. Ne jouez jamais les jeux canailles, tels par exemple que le lansquenet, jeu favori des valets d'écurie, car si on vous le reproche, vous n'avez plus l'excuse de dire que vous ne *jouez que pour vous amuser.*

44. Il faudrait être triplement sot pour avancer que de tels jeux sont amusants quand l'intérêt n'y est pour rien.

45. Si vous jouez par intérêt vous cessez d'être sot, mais vous êtes un avare ou un escroc, il n'y a pas à sortir de là.

46. Pas de proverbe plus juste que celui-ci : au jeu, on commence par être dupe, on finit par être fripon.

47. On commence par jouer 10 centimes, puis

puis 100 francs, puis 1,000 francs,puis 10,000 francs, puis sa fortune.

48. Tout employé des finances qui joue, ne fût-ce que 10 fr., devrait être destitué par le ministre, et il le serait si on le savait.

49. Le joueur est un homme qui expose sur une carte l'honneur de sa femme et le pain de ses enfants.

50. Quelle différence faites-vous entre un filou qui vous vole votre montre dans votre poche parce qu'il est plus habile escamoteur que vous, et un joueur qui vous vole votre argent au jeu parce qu'il est plus habile joueur que vous? Quant à moi je n'en vois point.

51. Si un joueur croyait perdre il ne jouerait pas; s'il joue, c'est qu'il espère gagner; s'il a cette espérance, c'est qu'il se croit plus habile que son adversaire; s'il joue se croyant plus habile, c'est un escroc.

52. Il ne compte que sur le hasard, me dira-t-on. — Mais s'il en est ainsi, pourquoi prendre des cartes? c'est bien plus simple de jouer à la belle lettre, à pile ou tête, ou aux dés non plombés!

LES JEUX INNOCENTS.

Je ne connais rien de moins innocent que les jeux innocents, aussi les a-t-on bannis avec justice de tous les salons de Paris. Mais je connais quelque chose de plus stupide, ce sont les jeux d'esprit, tels que proverbes et charades en action. Ces derniers, inventés, je pense, par la vanité et le pédantisme, prêtaient à un tel ridicule qu'ils sont tombés d'eux-mêmes en désuétude.

Quant aux loteries, ou tombola, elles ont duré un peu plus longtemps, parce que l'avarice de certains maîtres de maison y trouvait son compte. Nous n'avons donc pas à nous occuper ici de toutes ces niaiseries ; mais comme on peut se trouver dans quelques vieux salons arriérés, où l'usage du monde ne jette un flot que tous les dix ans, nous donnerons quelques conseils, en résumé, aux personnes qui s'y seraient par hasard fourvoyées.

RÉSUMÉ.

1. Refusez d'accepter un rôle dans un proverbe ou une charade, si vous ne voulez pas jouer un personnage ridicule.

2. Fussiez-vous le meilleur comédien de Paris, il se trouvera toujours un Bouffon de société qui vous écrasera par ses grossières pasquinades, et l'on rira à vos dépens et aux siens.

3. Si vous êtes un libertin, jouez aux petits jeux innocents, et il est à croire que vous ne vous en repentirez pas.

4. Si vous êtes honnête homme, n'abusez pas de la stupide bonhomie avec laquelle des mères vous jetteront leur fille à la tête.

5. Si votre gage vous ordonne d'embrasser une demoiselle, embrassez-la avec toute la retenue qu'exige la plus sainte pudeur.

6. Si vous devez lui faire une confidence à l'oreille, faites-la-lui en lui disant bas ce que vous pourriez lui dire tout haut sans la faire rougir.

7. En un mot, dans toutes les circonstances qui pourront se présenter, restez honnête homme.

8. Quant aux *tombolas*, si elles sont au profit des malheureux, prenez des billets; si les billets sont gratis, n'en prenez qu'un et faites-en cadeau à une dame ou une demoiselle de votre connaissance.

10. Si vous gagnez le *nigaud* ou lot d'attrape, n'en ayez l'air ni surpris ni fâché, mais riez-en avec les autres.

L'EAU BÉNITE DE COUR.

ANNÉE 1847.

Monseigneur recevait ce jour-là et il était entouré de ses nombreux amis, lorsque le jeune Henri Dumont entra dans le salon. Monseigneur fit un pas en avant et lui tendit gracieusement la main.

— Ah! vous voilà, mon bon ami! c'est bien aimable à vous d'être venu.

— Monseigneur, je n'ai pas voulu perdre l'occasion de présenter mes respects à mon noble protecteur.

— C'est très bien; vous me faites le plus grand plaisir. Messieurs, ajouta monseigneur en se tournant vers sa société, je vous présente mon excellent ami M. Henri, jeune homme de grandes epérances, plein de mérite, et qui ne peut manquer de faire son chemin rapidement; je vous le recommande tout particulièrement.

Henri salua respectueusement, balbutia quelques mots qui ressemblaient à de la modestie, puis la conversation devint générale. Une heure après, le jeune homme se retira.

— Il paraît, monseigneur, que vous protégez ce jeune homme, dit un chef de division.

— Moi! nullement. C'est un jeune sot ambitieux, comme il y en a tant aujourd'hui; il n'arrivera jamais à rien.

Monseigneur sonna et dit au valet qui vint prendre ses ordres : Joseph, descendez chez le portier et avertissez-le que je consigne à ma porte M. Henri Dumont.

ANNÉE 1848.

Le citoyen préfet de *** recevait ce jour-là, et il était entouré de ses nombreux amis, lorsque le vieux ci-devant monseigneur entra dans le salon. Le citoyen préfet fit un pas en avant et lui tendit gracieusement la main.

— Ah! vous voilà, mon ancien protecteur! c'est bien aimable à vous d'être venu me voir.

— Citoyen préfet, je n'ai pas voulu perdre l'occasion de vous présenter mes très humbles respects.

— C'est très bien! vous me faites le plus grand plaisir. Citoyens, ajouta le préfet en s'adressant à sa société, je vous présente mon excellent ami monseig..... je veux dire le citoyen E. B. T. et je vous le recommande pour les premières élections.

E. B. T. salua humblement, respectueusement, jusqu'à terre, et balbutia quelque chose qui ressemblait à de la démocratie; puis la conversation devint générale, et une heure après il se retira.

— Il paraît, citoyen préfet, que vous protégez cette vieille culotte de peau, dit un délégué.

— Moi! nullement. C'est une vieille ganache qui

voudrait être encore monseigneurisé et qui, en attendant, intrigue pour être représentant. J'espère bien qu'il n'en sera rien. En attendant les élections, je lui ferai refuser ma porte.

ANNÉE 185*.

Deux pauvres diables, percés au coude, à souliers crottés et chapeaux roussis, jouaient avec des cartes crasseuses au fond d'un estaminet de la rue de la Huchette. La partie était chaude, car il s'agissait de savoir qui paierait le litre de vin blanc et les deux bouts de boudin qui constituaient leur déjeuner.

Repique et capot, dit l'ex-préfet. C'est juste reprit monseigneur ; mais, Henri, ne pourriez-vous pas me prêter une pièce de trente sous pour payer l'écot, car, dans ce moment-ci, je suis un peu gêné. Le cabaretier fit crédit.

Ainsi va le monde.

RÉSUMÉ.

1. Un véritable protecteur est un phénix qu'on ne trouve pas deux fois dans sa vie.

2. Demander plus qu'on ne peut raisonnablement obtenir, est le moyen de perdre son protecteur et de ne rien avoir.

3. Ne croyez pas aux promesses des grands, ou du moins ne comptez guère dessus.

4. Si par hasard ils font ce qu'ils vous ont promis, remerciez-en Dieu.

5. Souvent l'on arrache par l'importunité ce que l'on n'obtiendrait pas de la bienveillance, mais ce moyen est dangereux.

6. Qui ne demande rien n'a rien. Ce proverbe très vrai prouve l'immoralité de notre siècle.

7. Donc, si vous avez du mérite, mettez-le au jour et demandez.

8. Le mérite ignoré est égal, en tout point, à la sottise.

LE PARASITE.

Le caractère du parasite a été une source de plaisanteries pour les poëtes comiques latins qui ne manquaient guère de porter sur leur théâtre un personnage pareil pour en amuser le public. Alors, un parasite était simplement un écornifleur, qui faisait le métier de complaisant et de flatteur auprès d'un grand ou d'un riche, dont il était le commensal, pour manger à sa table et vivre à ses dépens. Ce rôle méprisable, qui traînait après lui celui de bouffon ou au moins de plaisant, a disparu de nos mœurs depuis bien longtemps, et nous n'avons plus de parasite à la manière de Plaute et de Térence ; mais nous en avons une variété qui n'est guère plus honorable, et que l'on désigne sous le nom de *pique-assiette* ou chercheur de dîners.

Le pont royal n'était pas loin d'être terminé lorsque les ingénieurs qui en avaient fourni les plans se réunirent pour visiter les travaux, et, ensuite, aller dîner ensemble. Comme ils étaient à causer, ils voient arriver un individu muni d'une longue toise, qui se met à mesurer le pont en large, en long, dans tous les sens, et qui, avec un crayon, prend soigneusement note de toutes ces mesures. Les ingénieurs

étonnés, s'en approchent et lui demandent s'il est connaisseur.

— Un peu, monsieur.

— Monsieur est peut-être achitecte de la Ville?

— Pour le moment je suis au service du roi.

— Peut-être attaché au château de Versailles?

— Mieux que cela! mon service peut m'appeler dans toutes les maisons royales.

— Vous demander pourquoi vous mesurez notre pont serait-il indiscret?

— Pas le moins du monde, messieurs; c'est pour l'accomplissement d'un certain projet...

— Qu'on ne peut savoir?

— Hé! hé! je ne sais trop si je dois...

Et, sans en dire davantage, l'individu se remet à prendre des mesures et des notes. Les ingénieurs ne doutent pas que ce ne soit au moins un très habile homme, peut-être même envoyé par le roi... qui sait? Pour s'en assurer ils l'invitent poliment à dîner, et l'individu accepte leur invitation avec la même politesse. Pendant le dîner il mange comme quatre, boit comme un musicien, et évite avec finesse de s'expliquer sur l'affaire du pont. Enfin, après le café, les ingénieurs le poussent si vivement de questions, qu'il se lève, pose sa serviette sur la table, et dit :

— Ma foi, messieurs, je vous avoue qu'en fait d'architecture je suis un pauvre connaisseur, ou plutôt je n'y connais rien du tout. Seulement, permettez-moi de vous féliciter de l'heureuse idée que vous avez eu de construire votre pont en travers du fleuve, car si vous aviez essayé de le bâtir en long, vous n'en seriez jamais venus à bout.

Et là-dessus le mousquetaire du roi salua ces messieurs et partit.

J'ai connu un *pique-assiette*, monsieur Gustave M., qui, avec un modique héritage de deux mille quatre cents francs en capital, avait trouvé le moyen très ingénieux de vivre confortablement depuis dix ans ans qu'il habitait Paris. Dès qu'une de ses connaissances, dont la solvabilité et la probité lui étaient parfaitement connues, éprouvait un moment de gène, elle le voyait accourir avec un sac contenant *ses petites économies*, disait-il, montant à cent cinquante ou deux cent cinquante francs, et jamais davantage.

— Mon cher ami, j'espère que vous accepterez de l'amitié ce léger service ; je regrette que mes petites économies ne me permettent pas davantage : j'aurais tant de plaisir à vous obliger !

— Cette somme me suffit et la manière aimable dont vous me l'offrez me fait accepter de bon cœur. Je vais vous faire un billet.

— Y pensez-vous, mon ami ! un billet entre nous? c'est une plaisanterie !

— Convenons au moins des intérêts.

— Fi donc ! suis-je un juif, un usurier ? Votre amitié, mon ami, votre précieuse amitié, voilà tout ce qu'il me faut.

Le pauvre emprunteur lui serre la main avec émotion ; il en a la larme à l'œil. Vous sentez qu'une pareille action resserre énormément les liens de la sainte amitié ; aussi Gustave, depuis ce moment, vient-il voir son ami régulièrement deux ou trois fois par semaine, et ses occupations de bureau ne lui permettent d'arriver qu'à l'heure du déjeûner ou du dîner. En

sus, vous concevez qu'il ne se donne jamais un repas invité, sans que le cher ami Gustave soit le premier convive.

Gustave a soin d'avoir toujours une douzaine d'amis intimes auxquels il a prêté de l'argent, et chez lesquels il trouve quotidiennement son déjeûner et son dîner. Ce gaillard-là boit plus de vin de Champagne dans un mois qu'un honnête homme n'en consomme dans toute une année, et tout le monde dit que c'est le meilleur ami, l'homme le plus serviable que l'on puisse trouver à Paris.

Voilà l'homme qui a remplacé le *parasite* de l'antiquité; et qu'on vienne me dire qu'il n'y a pas progrès dans la civilisation.

RÉSUMÉ.

1. Le parasite est toujours un homme sans cœur, qui sacrifie sa dignité à sa paresse.

2. Il aime mieux courir à la quête de son dîner que de travailler pour le gagner.

3. Ce lâche métier le conduit à la bassesse, à l'humiliation et à l'effronterie.

4. L'homme qui s'est laissé déchoir jusque-là, a renoncé à toute considération dans le monde.

5. On n'a point de haine pour lui, mais du mépris, ce qui est pire.

6. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que pour bien faire le métier de pique-assiette, il faut avoir dix fois plus d'intelligence que pour gagner sa vie honorablement.

7. Il y a deux sortes de parasites : ceux qui le sont par avarice et ceux qui le sont par pauvreté.

8. Chassez les premiers à coup de balais ; tolérez les seconds.

DE L'EFFRONTERIE.

Souvent, dans le monde, on appelle aplomb ce que je nomme ici effronterie, et l'on dit voilà un homme qui a de l'aplomb, une demoiselle qui a de l'aplomb, quand on devrait dire, voilà deux effrontés. Il faut distinguer : le véritable aplomb consiste à n'éprouver aucune gêne, aucun embarras dans la société, parce qu'on sait se tenir constamment dans l'attitude et à la place qui nous est acquise par nos vertus, nos qualités et notre mérite. L'homme d'esprit, quoi qu'on en dise, sent ce qu'il vaut et s'estime à sa juste valeur ; le sot s'estime plus qu'il ne vaut. Quand l'homme d'esprit se met à sa place, il a de l'aplomb : quand le sot usurpe la place de l'homme d'esprit, il a de l'effronterie. Le premier sait cacher ses défauts avec aplomb, parce qu'il les connaît et qu'il cherche à s'en guérir ; le second montre les siens avec effronterie, parce qu'il les prend pour des qualités.

La conscience de ce qu'on vaut, sans les exagérations de l'orgueil ou de la vanité, et une appréciation vraie de ce que les autres valent, sont les causes uniques de l'aplomb. Une conscience faussée par l'orgueil ou la vanité nous trompe sur notre propre valeur, l'exagération de notre propre mérite nous empêche de voir le mérite des autres et nous donne

une assurance qui n'est rien autre chose que de l'effronterie.

A. est un sot qui a hérité d'une grande fortune. Il a dans le monde un très grand aplomb appuyé sur des sacs d'écus. Effronterie.

B. a été jeté, par une révolution, dans la première place d'une haute administration dont il ne connaît pas le moindre ressort. Sa position lui donne beaucoup d'aplomb dans le monde. Effronterie.

C. est un misérable utopiste qui, parce qu'il a publié, à ses frais, une stupidité politique, se croit en droit de dogmatiser dans le monde avec un aplomb aussi imperturbable que sa sottise. Effronterie.

Madame D., quoique jouissant d'une réputation plus que suspecte, se présente dans le monde et y étale un aplomb admirable. Effronterie.

Mademoiselle E. lève la tête, regarde les hommes entre les yeux, discute le sentiment, se dit philosophe, tient le haut bout de la conversation, et tout cela avec un charmant aplomb. Effronterie.

Mais je ne finirais plus si je devais vous citer tous les caractères qui confondent l'aplomb avec l'effronterie.

Ce vice, qui annonce toujours un manque de savoir vivre et un défaut d'éducation, est le plus souvent l'enseigne de la bêtise jointe à un vice de cœur. Presque toujours elle effleure la grossièreté si elle n'y est accolée, et elle inspire généralement un sentiment de malaise et de mépris aux personnes bien nées qui en sont témoins. Cependant son audace peut amuser un instant quand elle est marquée au coin de l'originalité.

Un cadet de Gascogne, très mal partagé du côté de la fortune, obtint un jour du roi un mandat de trois cents écus payable à vu. Il se rend à l'intendance, pénètre dans le cabinet du ministre sans se faire annoncer, et demande à la seule personne qu'il y trouve :

— Colbert est-il ici ?

— Non, monsieur ; que désirez-vous ?

— Un rien, une vétille, seulement qu'on me paie un petit mandat de trois cents écus.

— On ne peut pas déranger le ministre en cet instant.

— Comment, sur un ordre du roi ? Faites-moi le plaisir d'aller dire à Colbert que je l'attends ici.

— Il ne viendra pas, monsieur, car il va se mettre à table ; mais si vous voulez lui parler vous pouvez me suivre.

— Cap de bious ! je le veux bien, et vous allez voir beau jeu.

On arrive dans la salle à manger ; le conducteur du Gascon se met à table ainsi que tous les autres convives, et le Gascon, seul debout, demande effrontément :

— Messieurs, lequel de vous est Colbert.

— C'est moi, monsieur, lui répondit l'individu qui l'avait amené.

— Sandis ! je m'en étais douté.

Le ministre lui dit de s'asseoir et de dîner, ce que le cadet de famille se hâta de faire sans se laisser prier davantage ni montrer le moindre embarras, et il mangea comme quatre. Après le dîner, le ministre

fit appeler un caissier, lui dit quelques mots à l'oreille, et fit signe au Gascon de le suivre.

Le caissier prit l'ordre du roi et compta deux cents écus à l'enfant effronté de la Garonne.

— Cap de bious ! dit celui-ci, cela ne fait pas mon compte : il me manque cent écus.

— Monsieur, je retiens les cent écus pour le dîner où vous avez eu l'honneur de vous asseoir à la table de monsieur de Colbert, surintendant des finances et premier ministre de Sa Majesté.

— Cadédis, dit le Gascon, mon dîner me coûte moins cher que ça chez mon hôte ! puisqu'il en est ainsi, gardez le tout ; demain j'amènerai un camarade dîner ici avec moi, et nous serons quittes.

Colbert, averti du mot, s'en amusa beaucoup et fit payer la somme entière.

RÉSUMÉ.

1. Ne confondez pas l'aplomb avec l'effronterie.

2. L'aplomb, dans la société, consiste à n'éprouver ni gêne ni embarras, parce qu'on connaît les usages du monde et de la bonne société.

3. L'homme d'esprit sait ce qu'il vaut et se tient à sa place : c'est de l'aplomb.

4. Le sot s'apprécie beaucoup plus qu'il ne vaut et usurpe la place de l'homme d'esprit : c'est de l'effronterie.

5. La modestie est l'apanage de l'intelligence qui se comprend elle-même et connaît ses limites.

6. L'effronterie est l'enseigne de la bêtise qui ne se comprend pas elle-même et ne peut se juger.

7. Elle est souvent accompagnée d'un vice de cœur et elle effleure toujours la grossièreté si elle n'y est accolée.

8. Une personne effrontée inspire un sentiment de malaise, de mépris et d'éloignement à tous les honnêtes gens.

9. Son audace peut amuser un instant quand elle a de l'originalité, mais le dégoût succède bientôt.

10. L'effronterie tue la décence, la pudeur, la modestie et toutes les vertus douces et honnêtes. C'est un vice de la plus grande immoralité.

L'OBLIGEANT MALADROIT.

Il y a des gens qui vous rappellent si souvent les services qu'ils vous ont rendus, qu'on a vraiment bien de la peine à leur conserver de la reconnaissance. Charles vous répétera chaque fois qu'il vous rencontrera : — Vous souvenez-vous de quel cruel embarras je vous ai tiré à telle époque, en vous prêtant ma bourse? — Savez-vous que vous avez été bien heureux de me trouver en fonds, lorsque vous avez été obligé de rembourser ce billet de mille francs? — Sans moi, vous n'auriez pas pu faire le bon marché dans lequel je vous ai cautionné, etc., etc.

Si jamais vous avez besoin d'emprunter, allez plutôt trouver un usurier qu'un ami comme Charles ; cela vous fera moins de tort dans le monde.

Si vous vous trouvez dans le cas d'obliger un ami, souvenez-vous de ce passage de l'Alcoran : « Que ta main gauche ignore ce que ta main droite a donné. »

Oubliez le bon office que vous avez rendu, car ce n'est qu'à cette condition que l'obligé vous le pardonnera.

RÉSUMÉ.

1. Un bienfait reproché a perdu tout son prix ; c'est une injure.

2. Si vous parlez à quelqu'un de ce que vous avez fait pour lui, c'est lui donner quittance de la reconnaissance qu'il pourrait en avoir.

3. Empruntez plutôt à un usurier qu'à un ami qui, dans toutes les occasions, vous parlerait de ce qu'il a fait pour vous.

4. Vous devez oublier les services que vous avez rendus ; c'est aux autres à s'en souvenir.

DE L'INGRAT.

La reconnaissance est un lourd fardeau que bien peu d'hommes sont capables de porter. Lafontaine a dit :

> S'il fallait condamner
> Tous les ingrats qui sont au monde,
> A qui pourrait-on pardonner ?

L'ingratitude est le vice le plus avilissant qui puisse germer dans le cœur des hommes, et pourtant c'est le plus généralement répandu. L'ingratitude des enfants envers leurs parents est sans contredit la plus monstrueuse de toutes, aussi ne la rencontre-t-on le plus souvent que chez les êtres les plus grossiers, les plus ignobles. Madeleine est une fille qui porte la hotte à

la halle aux légumes, et dont les mœurs sont aussi grossières que son éducation et son langage. Elle rencontre sa vieille mère qui lui demande un léger service, et elle la refuse brutalement.

— Malheureuse, dit la vieille, peux-tu me traiter ainsi; moi qui ai soigné ton enfance! moi qui t'ai portée dans mon sein pendant neuf mois!

— Hé bien, reprit brusquement Madeleine, mettez-vous dans ma hotte, je vous porterai un an et vous me redevrez trois mois!

Il y a des gens qui, pour déguiser leur ingratitude, n'attribuent jamais un bienfait à une cause noble et désintéressée comme l'amour du bien. Ils s'efforcent de scinder jusqu'au plus profond repli de la conscience humaine, pour tâcher d'y trouver un motif caché d'intérêt ou de vice qui leur servira de prétexte pour s'affranchir de la reconnaissance. Ah! disent-ils, s'il nous a rendu service, il savait bien pourquoi. — Il avait ses projets, ses vues! — On ne fait rien pour rien, méfions-nous de lui. — C'est un piége qui cache une perfidie, une trahison. — C'est par ostentation; il veut se faire une réputation de générosité dont nous serons le marche-pied, etc.

Tel est le langage ordinaire des ingrats.

Il ne faut pas que cela vous dégoûte de faire du bien, car vous vous priveriez d'une des plus douces jouissances du cœur; seulement, faites-le avec discernement et ne jetez pas vos bienfaits au hasard. Tous les hommes ne sont pas absolument des ingrats, et puis les honnêtes gens vous en tiendront compte, et l'estime de ceux-là compensera, et au-delà, l'ingratitude des autres.

RÉSUMÉ.

1. L'enfant ingrat envers ses parents est un monstre.

2. On ne doit jamais scinder la conscience des gens qui font du bien.

3. Ne jetez pas vos bienfaits au hasard, mais faites-le avec discernement.

4. Le meilleur grain semé dans un terrain stérile ne produit rien.

5. Que l'ingratitude des hommes ne vous détourne pas de faire du bien.

6. Le bien que l'on fait est une jouissance indépendante de ceux auxquels vous l'avez fait.

L'ORGUEILLEUX ET LE MODESTE.

« L'orgueil a du bon, disait Voltaire, mais quand il est soutenu par l'ignorance il est parfait ! » Un homme de notre temps a répondu ainsi à ce sarcasme : « La modestie est la conscience des sots. »

Y aurait-il entre l'orgueil et la modestie un juste milieu? c'est ce que je crois. Dans le monde, ce juste milieu consiste à cacher l'orgueil que l'on a, et à étaler au grand jour une modestie que l'on n'a pas. Je connais plusieurs personnes qui marchent dans cette voie et qui s'en trouvent parfaitement bien.

Pascal, Julien et Henri sont trois frères très répandus dans le monde, où ils ont cherché à faire leur chemin, parce que leur père leur a laissé un grand nom, mais une fortune assez médiocre. Tous trois ont

reçu une excellente éducation et en ont profité. Ils ont à peu près à égale dose, de l'esprit, du mérite, du talent et des connaissances très variées; mais s'ils se ressemblent sur ce point, ils diffèrent en tout pour le caractère: Pascal est orgueilleux, Julien est d'une modestie excessive, et Henri glisse entre ces deux extrêmes, c'est un homme comme tout le monde.

Pascal a dans le monde un aplomb admirable qu'il doit à l'excessive bonne opinion qu'il a de sa personne. Il décide au théâtre, tranche dans la conversation, parle haut à la promenade, regarde les gens par dessus son épaule, a l'air de vous faire une grâce quand il vous adresse la parole. Si vous le saluez il vous fait un hochement de tête, si vous lui faites une question, il vous répond par un signe. Dans un salon, il prend le dé de la conversation, et le tient tant que la soirée dure. Il est le premier partout, et il le dit avec la plus grande naïveté.

Un jour il dit: Ah! si le roi était aussi noble que moi! Une autre fois, en parlant de représentants: — Si ces petites gens connaissaient les besoins de la France! Ou bien: — Si j'étais au pouvoir! si le ministre m'avait consulté!

Il a tout pour lui, l'esprit, la grâce, l'élégance, la santé; il prime partout, jusque dans les plus petits détails de la vie: son costume est plus galant, plus fashionable que le vôtre, ses gens plus adroits et plus fidèles, ses chevaux meilleurs et ses chiens plus intelligents.

Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que tout cela est rigoureusement vrai, et partout où il se trouve, il domine en réalité par sa naissance, son esprit et une

supériorité de mérite que personne ne lui conteste. Comment se fait-il donc que, malgré toutes ses qualités, il n'ait jamais pu parvenir à se faire des amis, des protecteurs, ni à jouer un rôle quelconque dans les affaires publiques ? Cela vient de ce que la somme de son orgueil dépasse immensément cellé de ses qualités, et que personne n'aime les orgueilleux, surtout quand leur orgueil pourrait se justifier par une supériorité réelle.

Julien a autant et peut-être plus de mérite et d'esprit que son frère Pascal, mais il doute de lui, il est modeste, ce qui le rend timide quand il s'agit de se mettre en avant. Aussi manque-t-il d'assurance dans la société. Il écoute quand on parle, affecte avec tout le monde une politesse affectueuse, et ses manières vont jusqu'à la bonhomie. Il ne parle que lorsqu'on l'interroge, et ne donne jamais son opinion qu'avec doute. Son habitude de n'affirmer que ce dont il se croit parfaitement sûr, de ne trancher sur rien, de ne jamais porter un jugement définitif sur des personnes ou des choses dont il n'a aucune connaissance; son hésitation quand il faut blâmer ou louer; sa bonne foi, sa simplicité, en un mot, sa modestie en toute chose, lui ont fait décerner dans le monde un certificat d'incapacité si bien établi que jamais il n'a pu parvenir et que jamais il ne parviendra à rien.

Henri est celui des trois frères qui a le moins de mérite, quoiqu'il en ait beaucoup; et cependant il plaît à tout le monde, a de puissants protecteurs, et a déjà fait un brillant chemin dans le monde. Il ne se vante ni de ses succès, ni de ses aïeux, mais si on met ce sujet sur le tapis, il en parle avec une assu-

rance et une modération qui ne sont ni de l'orgueil, ni de la modestie. Il ne cherche aucune occasion de se donner de l'importance, mais il n'en perd jamais une de se faire valoir pour ce qu'il vaut réellement. Dans la conversation il n'essaie pas de primer, il ne tranche pas despotiquement, mais il discute avec politesse et finit par faire adopter ses opinions par entraînement. Il connaît le grand art d'écouter, et paraît mettre aux arguments les plus futiles la même importance que ceux qui les font, seulement il les réfute avec une assurance modeste et une conviction qui ne laissent jamais douter de sa logique. Si la conversation tombe sur un sujet qui lui soit peu familier, il garde le silence, mais il a l'air d'écouter avec le plus grand intérêt. Il est généreux sans ostentation, tient sa place avec aplomb et fermeté sans jamais se mettre en avant, ne parle de sa personne que lorsqu'il y est forcé, ne tire vanité de rien, et, chose excessivement rare, il ne s'abuse pas plus sur son propre mérite que sur le mérite des autres.

RÉSUMÉ.

1. De tous les hommes, le plus ridicule est le sot orgueilleux.

2. De tous les hommes, le plus insupportable est l'homme de mérite orgueilleux.

3. L'orgueilleux se fait haïr de tout le monde parce que les hommes, par un instinct inné, n'aiment pas ceux qui ont l'intention de les dominer en quoi que ce soit.

4. Trop de modestie est un défaut, si ce n'est un vice.

5. Si vous ne sentez pas votre propre valeur vous ne la ferez jamais comprendre aux autres.

6. Si vous n'êtes pas un sot, vous saurez vous estimer vous-même à votre juste valeur.

7. Pour ne pas vous tromper, estimez-vous toujours moins que plus.

8. Ne vous estimez pas sur ce que vous pensez de vous-même, mais sur ce qu'en pensent les autres.

9. On rit d'un niais orgueilleux ; mais on a peur de l'orgueil d'un homme supérieur, on le fuit et le déteste.

L'HYPOCRITE.

L'hypocrisie est une trahison permanente, qui consiste moins encore à cacher ses vices qu'à faire étalage des vertus que l'on ne possède pas. Il est assez naturel de cacher ses défauts, et la franchise ne doit pas aller jusqu'à faire d'un salon un confessionnal ; il y a plus, l'homme qui cache ses défauts prouve qu'il les connaît et qu'il est bien près de s'en corriger. Mais celui qui affiche dans le monde les vertus qu'il n'a pas, est un fourbe dangereux, qui cherche à vous tromper dans ses intérêts matériels. Vous le reconnaîtrez à ses yeux toujours baissés, parce qu'il ne pourrait soutenir en face l'œil scrutateur de l'honnête homme ; à un air modeste qu'il poussera, s'il le faut, jusqu'à l'humilité pour masquer l'égoïste orgueil qui le dévore. Ses paroles sont douces, mielleuses, autant que perfides ; son geste est timide, sa démarche

grave, et rarement un bon mot appelle le sourire sur ses lèvres pincées et serrées.

L'hypocrite est un être d'autant plus dangereux qu'il se glisse partout et sous tous les costumes, qu'il agit toujours dans l'ombre, et que, très souvent, quand vous le reconnaissez, il n'est plus temps.

ACTE III, SCÈNE II.

TARTUFFE, à *Dorine.*

Que voulez-vous ?

DORINE.

Vous dire...

TARTUFFE *tirant un mouchoir de sa poche.*

Ah ! mon Dieu ! je vous prie,
Avant que de parlez prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment !

TARTUFE.

Couvrez ce sein que je ne saurais voir.
Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.
. . . .
Laurent, serrez ma haire avec ma discipline,
Et priez que le ciel toujours vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

ACTE III, SCÈNE III.

ELMIRE.

Un dévot comme vous que partout on renomme...

TARTUFFE.

Ah ! pour être dévot je n'en suis pas moins homme !

Et lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,
Un cœur se laisse prendre et ne raisonne pas.

ACTE IV, SCÈNE V.

ELMIRE.

Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offenser le ciel, dont toujours vous parlez?

TARTUFFE.

Si ce n'est que le ciel qu'à mes vœux on oppose,
Lever un tel obstacle est pour moi peu de chose.
. . . .
Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
Madame; et je sais l'art de lever les scrupules.
Le ciel défend, c'est vrai, certains contentements,
Mais il est avec lui des accommodements.

Je m'arrête en engageant mes lecteurs à lire le Tartuffe de notre inimitable Molière, s'ils veulent avoir une idée parfaite d'un hypocrite. Bocace en a également fait un portrait frappant dans son Décaméron, troisième journée, huitième nouvelle, dont Molière a évidemment profité (1).

(1) La jeune villageoise que l'abbé veut séduire, lui dit : Oimé! Padre, che è cio, che voi demandate? io mi credeva che voi foste un santo : hor conviensi egli a santi huomini di richieder le donne che à loro vanno per consiglio di cosi fatte cose? — A cui l'Abbate disse : Anima mia bella, non vi maravigliate che per questo la santità non diventa minore, percio che ella dimora nell'anima, e quello che io vi domando è peccato de corpo; ma che sia tanta, forza ha avuta la vostra vaga belleza, che amori mi costrigne à cosi fare : e dicovi che voi della vostra belleza piu che altra donna, gloriar vi potete, pensando che ella piacia a santi che sono usi di videre quelle del cielo, et oltre a questo, come che io sia abbate, io sono huomo come gli altri, etc. »

Je termine par une anecdote qui a fourni à Molière son admirable scène cinquième du premier acte, « le pauvre homme ! » En 1662, Louis XIV, campé à la tête de son armée, en Lorraine, invita l'évêque de Rhodez, son ancien instituteur, à souper avec lui. » Je ne puis faire qu'une collation, répondit le prélat, parce que c'est aujourd'hui vigile et jeune. » Et il se retira. Quelques courtisans avaient ri de cette réponse, et Louis XIV voulut savoir pourquoi. Alors on lui raconta dans les plus grands détails comment se nourrissait habituellement ce prélat, qui n'était rien moins que sobre. A chaque plat excellent que l'on nommait, le roi s'écriait : *Le pauvre homme !* Molière, qui accompagnait Sa Majesté fut témoin de cette scène plaisante, et le lendemain elle fut écrite et appartint à la comédie du Tartuffe.

Je dois le dire, l'hypocrisie, aujourd'hui, ne paraît plus guère dans le monde avec la soutane, et l'on serait tenté de croire qu'elle a passé, depuis peu de temps, sous le paletot de nos économistes égalitaires.

RÉSUMÉ.

1. L'hypocrite finit tôt ou tard par être dévoilé, et il devient alors la victime de ses propes fourberies.

2. Le rôle d'hypocrite est le plus infâme que l'on puisse jouer dans le monde.

3. L'hypocrisie consiste à cacher les vices que l'on a pour faire étalage des vertus que l'on n'a pas.

4. Ordinairement l'hypocrite se reconnaît à l'exagération des vertus qu'il affecte.

5. Rien de plus sévère sur les principes de la probité qu'un fripon qui veut paraître honnête homme.

6. Il y a des hypocrites de tous les genres ; les plus coupables sont ceux qui font intervenir Dieu dans leurs trames criminelles.

7. Fuyez les hypocrites si vous ne voulez pas devenir leur victime.

8. Si vous le devenez vous-même, vous ne serez pardonné ni par Dieu ni par les hommes.

9. On peut croire au repentir d'un assassin ; on ne croit jamais à celui d'un hypocrite.

LE TARTUFFE DES MOEURS.

Paul est un homme très grave, très réservé dans ses manières et sa conversation. Sa mise est décente, mais jamais recherchée, et il affectionne particulièrement le noir. Sa montre est suspendue à son cou par un cordon élastique à peine visible ; sa tabatière est en écaille, et il ne porte ni bijoux ni manchettes. Il ne tutoie jamais personne ; il a pour les bonnes mœurs un profond respect, et sa conversation, plus sentimentale que philosophique, paraît être empruntée au journal des faits, articles *des faits vertueux.* Il aime à parler par sentences, et en voici une qu'il a souvent dans la bouche : « L'amitié a ses égarements ; mais le moins pardonnable, c'est de souffrir les vices chez ses amis, et de leur pardonner leurs défauts. » Ou bien celle-ci : « L'indulgence que l'on a pour les gens que l'on aime, est une trahison. » Il résulte de

cela que le vertueux Paul n'a jamais pu conserver un ami plus de quinze jours.

Il citait volontiers ces vers de Racine :

> Détestables flatteurs, présent le plus funeste,
> Que puisse faire aux rois la colère céleste.

Il commençait presque toujours ainsi un dialogue : « La sincère amitié que j'ai pour vous, mon cher monsieur, m'oblige à vous dire que.... etc. » selon les circonstances.

Un jour la charmante Mme de V., dont jamais la médisance n'a osé approcher, lui dit en riant :—Voyons, monsieur Paul, malgré votre sévérité, je veux devenir votre amie ; que faut-il faire pour cela ?—Madame, répondit-il, la sincère amitié que j'ai déjà pour vous, m'oblige à vous dire de porter des robes un peu plus montantes si vous voulez qu'on vous adore.

Mme V. se borna à lui tourner le dos. « Voilà un homme, dit-elle à une de ses amies, qui serait fait pour dégoûter de la vertu. »

Mon cher monsieur, disait-il à M. X., l'amitié est une, constante, invariable, inexorable quand il s'agit de l'honneur de notre ami. Je dois donc vous avertir que la légèreté de vos paroles sur les bonnes mœurs, et la désinvolture ordinaire de votre conversation, vous font dans le monde un tort irréparable.

Une autre fois il disait à un autre : — Mon excellent ami, le haut intérêt que je vous porte me force à vous dire que vous vous abandonnez à des penchants vicieux qui vous perdront.

Ou bien : — L'honneur d'un ami doit nous être aussi précieux que notre propre honneur. Je dois

donc vous avertir que la grande liberté que vous laissez à votre femme fait jaser sur son compte et sur le vôtre. Comme disait un César; ce n'est pas assez que Julie soit vertueuse, il faut qu'elle le paraisse.

Enfin, Paul trouvait partout à reprendre, à faire des remontrances, à donner ses avis sans qu'on les lui demandât. Il avait ainsi réussi à se faire détester dans le monde, mais il avait gagné la réputation d'un homme excessivement moral. Ce fut donc avec la plus grande surprise qu'on apprit que, tout par un beau jour, ce vertueux moraliste s'était esquivé de Paris en emportant 200,000 fr. à un ami auquel il avait enseigné la morale, et emmenant avec lui la femme de son créancier.

RÉSUMÉ.

1° Ne vous érigez jamais en censeur de la société, car on pourrait bien penser de vous que vous voyez une paille dans l'œil de votre voisin quand vous n'apercevez pas une poutre qui est dans le vôtre.

2° Ne soyez pas trop à cheval sur la vertu, pour ne pas faire croire que vous en manquez tout à fait. Personne ne parle avec plus d'enthousiasme d'un trésor que celui qui n'a pas le sou.

3° Soyez discret et indulgent sur les défauts des autres, si vous voulez qu'on vous pardonne les vôtres.

4° Faites votre profit de ce proverbe trivial : « Les meilleurs *conseilleurs* sont les plus mauvais payeurs.

5° Persuadez-vous bien que les gens qui viennent vous demander des conseils, ne viennent chercher

qu'une approbation, et qu'ils recevraient fort impatiemment une contradiction.

6° Ne vous mêlez pas des affaires des autres, si vous ne voulez pas que les autres se mêlent des vôtres.

7° Ce que nous avons dit de l'hypocrite s'applique en tous points au tartuffe des mœurs.

L'AVARE.

Un avare n'a point d'ami, même parmi sa famille, parce que son propre cœur est fermé à tout sentiment affectueux ; aussi n'est-il jamais entouré que de gens qui le trompent. Sa femme, son fils, sa fille, y sont obligés pour paraître honnêtement dans le monde; ses domestiques le volent parce que, outre ce qu'ils y gagnent, il y a du plaisir pour eux à le duper.

« Une pierre n'est pas plus dure que ce maudit vieillard. Il jette les hauts cris, s'imagine qu'il a tout perdu, et croit qu'on lui a arraché les entrailles s'il voit la fumée sortir de la cheminée. Dernièrement, un milan s'empara d'un morceau de viande destiné à son dîner; mon homme court aussitôt, tout en pleurs, au tribunal du préteur; et, la voix entrecoupée par ses sanglots, il supplie le magistrat de lui permettre d'assigner cet oiseau. » (PLAUTE, *comédie de l'Avare.*)

HARPAGON.

Pourrais-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi?

MAITRE JACQUES.

« Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet, et que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir aux chausses et de faire sans cesse des contes de

votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde. L'autre que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes ou de leur sortie d'avec vous, pour trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins pour vous avoir mangé un reste de gigot de mouton. Celui-ci, qu'on vous surprit une nuit venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux...... Enfin, que voulez-vous que je vous dise?.... Vous êtes la fable et la risée de tout le monde, et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain, de fesse-mathieu. » (MOLIÈRE, l'*Avare.*)

L'avarice est une sorte de démence incurable quand on l'a laissée prendre racine dans le cœur d'un homme, et elle prend ordinairement naissance de la plus ignoble des passions, l'égoïsme. Cependant toutes les passions peuvent la faire naître, comme l'orgueil, la vanité, l'ambition, la volupté, l'amour même, et en général toutes celles qui ne peuvent être satisfaites qu'au moyen des richesses. On voit néanmoins dans le monde des avares qui ne le sont que pour l'amour de l'argent, quoique cet argent leur devienne inutile, puisque ces malheureux maniaques mourraient plutôt de besoin sur leur trésor que d'y toucher. A Paris, on cite plusieurs exemples de véritables mendiants qui sont morts de froid et de misère sur leur grabat, dans le coin d'un grenier, et qui cependant possédaient, cachées dans leur paillasse, des sommes quelquefois considérables auxquelles ils n'avaient jamais touché.

De l'avarice résulte fréquemment l'usure, les trahisons, la fraude, le parjure, la violence, les injustices et les vices de toutes sortes.

Ne vous liez jamais d'amitié avec un avare, fût-il

honnête homme si cela est possible, car vous serez toujours victime de mille petites supercheries qu'il emploiera, ne fût-ce que pour vous escroquer quelques dîners ou quelques écus. Mais si, par un hasard qui se présente rarement, vous étiez invité à dîner chez un d'eux, allez-y car vous êtes sûr d'y être magnifiquement traité. Il conçoit qu'il doit recevoir convenablement, une fois par an, les gens sur lesquels il a jeté son dévolu pour lui donner tous ses dîners du reste de l'année, et vous êtes sûr de l'avoir comme parasite au moins une fois par semaine. J'ai connu à Paris un ladre fieffé qui, par économie, avait un équipage. Chaque jour, à cinq heures précises, il rendait visite, dans son équipage, aux dames qu'il savait devoir aller soit au spectacle, soit à la promenade. — Mesdames, disait-il en entrant, je laisse une minute mon équipage à la porte pour venir vous présenter mes hommages. — C'est bien aimable à vous, monsieur P., mais vous seriez plus aimable encore si vous vouliez nous prêter votre voiture pour aller ce soir nous promener au bois. — Mon dieu! vous me désolez, mesdames! Figurez-vous que mes chevaux, mon cocher et moi, nous sommes morts de faim, ce qui m'oblige à vous quitter à l'instant. — Si ce n'est que cela, vous dînerez avec nous, on mettra votre équipage sous la remise et votre cocher mangera avec la bonne. Après le dîner, M. P. se souvient qu'il a une affaire, et s'excuse d'accompagner ces dames; en les quittant il donne l'ordre à son cocher de les conduire chacune à leur porte avant de rentrer, et le voilà parti. Ce n'est qu'alors que François, dont la leçon est faite à l'avance, se souvient que ses chevaux ont faim, et les dames

s'empressent de lui donner de l'argent pour aller acheter de l'avoine.

Le soir, François monte chez M. P., dépose sur sa table de nuit les étrennes que les dames lui ont données, et son maître l'autorise à prélever cinquante centimes, comme il est convenu. Le lendemain, une nouvelle ruse amène le même résultat, et grâce à son équipage, M. P. et son domestique sont nourris tous deux presque toute l'année, sans bourse délier.

Le cœur humain renferme quelquefois des bizarreries si étranges que bien fou serait celui qui chercherait à s'en rendre compte. Un soir, à la nuit tombante, un beau fashionable et une charmante dame, tous deux chargés de faire la quête pour les pauvres d'une paroisse de Paris, montaient à tâton un escalier sombre, sale, étroit, d'une vieille maison de la rue Saint-Jacques. Ils avaient si peu reçu des pauvres gens qui habitaient le premier, le second, le troisième étage, qu'ils hésitaient à monter au quatrième. Cependant, poussés par leur zèle charitable, ils se déterminent, et les voilà devant une mauvaise porte à laquelle ils frappent. Une bonne vint ouvrir, mais comme il n'y avait pas de lumière et que la nuit était devenue sombre, la dame ne se souciait guère d'avancer. Alors, un homme assez mal vêtu et d'une mine peu avenante se présente, et l'engage assez poliment à entrer, ce qu'elle fait avec son cavalier qui n'était guère plus rassuré qu'elle.

— Madame, dit l'individu qui lui faisait les honneurs de son logis, je vous demande pardon si je vous reçois sans lumière ; j'étais seul à causer avec ma servante, et vous savez le proverbe populaire,

les paroles n'ont pas de couleur. Et puis, les temps sont si durs, les affaires vont si mal, qu'on ne saurait avoir trop d'économie.

Pendant ce temps-là, Marie, la bonne, allumait la chandelle et jetait dans la cheminée la moitié de l'allumette dont elle s'était servie. Son maître qui s'en aperçut, courut la ramasser, éteignit vivement le bout qui brûlait encore, et remit ensuite le morceau dans la boîte aux allumettes.

— Comment, Marie ! devenez-vous folle ? avez-vous perdu assez la tête pour faire un pareil gaspillage ? dit-il avec une grande colère. Quoi ! vous ne voyez pas que cette allumette était soufrée par les deux bouts et que le morceau qui en reste pouvait vous servir une seconde fois ! Me prenez-vous donc pour un millionnaire ? Marie, si vous continuez de telles dilapidations, je serai obligé de vous renvoyer, tenez-vous cela pour dit.

Pendant cette querelle, les deux quêteurs secouaient la tête en se regardant et ils étaient fort tentés de se lever et de partir. Mais enfin, le calme s'étant rétabli, l'avare approcha une chaise de paille, pria la belle quêteuse de s'asseoir, et lui demanda fort poliment le sujet de sa visite.

— En qualité de dame de charité, je venais, monsieur, vous présenter la bourse des pauvres.

— C'est bien, madame, c'est très bien ce que vous faites ; les honnêtes gens vous sauront gré de la peine que vous prenez et Dieu vous en récompensera.

— Je vois, monsieur, que vous n'êtes pas très riche, du moins d'après ce que vous venez de dire, et si vous trouvez ma visite importune.....

— C'est très vrai, madame, je ne suis pas riche, vous l'avez dit, et c'est malheureux pour les pauvres de mon quartier. Mais néanmoins je vais déposer entre vos mains charitables, l'obole de la veuve et de l'orphelin.

Là dessus il se leva, ouvrit un vieux bureau de noyer, en tira trois chiffons de papier qu'il mit dans la main de la dame : c'était trois billets de 1,000 fr. La quêteuse ne put s'empêcher de laisser paraître son étonnement et de porter les yeux sur la boîte aux allumettes.

— Je vous comprends, madame, mais votre surprise cessera quand je vous aurai dit que c'est pour pouvoir en donner autant aux malheureux chaque année, que je veux chez moi qu'on ne brûle pas de chandelle inutilement et qu'une allumette serve deux fois.

Expliquez cela si vous le pouvez : était-ce de l'économie ? Non, car l'économie ne va jamais jusque-là ! était-ce de l'avarice ? non, car il amassait pour donner ! Peut-être cet homme avait-il dans le cœur deux passions contraires qui se combattaient, l'une l'avarice, l'autre la charité. Donnez-lui avec cela de la piété, et il croira racheter le péché de la mauvaise passion, en la pratiquant pour lui faciliter la pratique de la bonne. Quoi qu'il en soit, le fait est vrai jusque dans ses plus petits détails.

Les plus grands génies n'ont pas toujours su se garantir de cette honteuse passion. Le célèbre peintre Rembrandt avait chez lui une foule d'esquisses, d'ébauches, etc., qui de son vivant ne pouvaient avoir aucune valeur, mais qui, après sa mort devaient en ac-

quérir une fort grande. Poussé par sa sordide avarice, il se met au lit et feint d'être fort malade, puis, quatre jours après, le ladre se cache dans un cabinet écarté et fait répandre le bruit de sa mort. Son fils, qui était dans la confidence, fait annoncer en Hollande, en Angleterre, en Flandre et en Italie, que tel jour, à telle heure, il y aurait vente publique, aux enchères, de tous les objets de son atelier, entre autres de ses dessins, tableaux, etc. Les plus riches amateurs de tous pays s'empressent d'arriver à cette vente, et tous, pour avoir dans leur collection quelque chose de lui, paient jusqu'à des chiffons de papier cent fois et mille fois leur valeur. Le prix total de cette vente monta à des sommes exorbitantes. Huit jours après, le ladre sortit effrontément de sa cachette, fit démentir le bruit de sa mort, et se remit tranquillement à travailler; il se contentait de rire au nez des personnes qui lui reprochaient cette action comme une fourberie.

On sait que Voltaire, chez Frédéric, roi de Prusse, ramassait les bouts de bougies pour les revendre à l'épicier. Mais voici un trait de son avarice que je crois moins connu. Il demeurait sur le quai qui a conservé son nom, et, pour aller à l'Académie, il passait chaque jour devant la boutique d'un marchand de curiosités, au coin de la rue des Augustins. Il vit en étalage un couteau de chasse très curieusement travaillé et en eut envie. Il monte dans la boutique, s'empare du couteau de chasse, le tourne et retourne dans ses mains, puis finit par en demander le prix.

— Trente livres tournois, lui répond le marchand.

— Trente livres ! c'est une plaisanterie ! Je vous en offre douze.

— Impossible.

— Voyons, mon cher monsieur Guillaume, soyez raisonnable.

— Je n'en rabattrai pas un sou.

— Je vous en prie !

— Trente livres.

— Je ne suis pas riche, et si vous saviez combien vous m'obligeriez ! (Et Voltaire avait alors quinze cent mille livres de fortune.)

— Impossible.

— Je vous en aurais tant d'obligation ! et puis c'est quelque chose que de m'avoir obligé. Voyons, traitons amicalement, je vous en offre quinze livres.

— Trente livres : pas un rouge liard de moins.

— Me connaissez-vous, mon bon ami Guillaume ?

— Non.

— Eh bien ! je suis Voltaire, le célèbre Voltaire !

— Connais pas, grogna le marchand en secouant la tête.

— Je suis très bien à la cour ; je vous recommanderai au roi.

— Un honnête homme se recommande tout seul.

— Je ferai obtenir une place à votre fils.

— Je n'ai point d'enfant.

— A votre neveu.

— Je n'ai pas de neveu. Prenez garde ; ça ne se touche pas comme ça à pleine main, vous ferez rouiller mon couteau de chasse !

Le marchand le lui ôta brusquement et fut le suspendre à la place où on l'avait pris. Après mille lâ-

chetés, mille courbettes faites à un grossier marchand de bric-à-brac, Voltaire se détermina à payer trente livres l'objet dont il s'était engoué.

RÉSUMÉ.

1. De tous les vices, l'avarice est l'un des plus sales et des plus ignobles.

2. Un avare ne peut être aimé de personne, pas même de ses enfants et de sa famille.

3. L'avarice est la folie de l'égoïsme poussé jusqu'à sa dernière limite.

4. L'avare n'est pas aimé ; mais aussi son cœur flétri n'aime personne.

5. Je n'ai jamais vu un avare avec de la probité.

6. Pour les gens peu délicats il n'y a pas de plus grand plaisir que de duper et voler un avare.

7. L'avare sait amasser plus de ridicules que d'argent.

8. Il est attaqué d'une démence incurable s'il a laissé germer cette funeste passion dans son cœur.

9. L'avare ressemble au cochon, qui n'est utile qu'après sa mort.

10. De l'avarice résultent nécessairement l'usure, les trahisons, la fraude, le parjure, la violence, l'injustice et la friponnerie.

11. Ne vous liez jamais d'amitié avec un avare, ou vous finirez toujours par être sa dupe.

12. Les plus grands génies n'ont pas toujours su se défendre contre l'avarice, témoin Voltaire, Rembrandt, Henri IV, et tant d'autres.

13. S'il ne faut pas confondre la générosité avec la

prodigalité, il ne faut pas prendre non plus l'économie pour de l'avarice.

14. L'homme généreux est celui qui donne grandement, mais avec discernement et sans jamais dépasser ses moyens de fortune.

15. Le prodigue est l'homme qui donne à tort et à travers sans calculer ses moyens, ce qui le mène nécessairement à sa ruine.

16. L'économie consiste à ne jamais dépenser plus que notre revenu, de manière à ne pas contracter de dettes.

17. L'avarice consiste à se laisser souffrir pour amasser incessamment de l'or qui devient inutile à nous et aux autres.

LA BÉGUEULE.

La bégueule est à la femme vertueuse, ce que le tartufe est au dévot. Ne vous fiez jamais à la femme qui, dans le monde, affiche le rigorisme de la vertu.

Celle qui est véritablement honnête n'affiche rien, et elle est extrêmement indulgente.

Amélie C. était une jeune femme qui possédait tout ce qu'il faut pour plaire dans la société, grâce, beauté, jeunesse et fortune ; mais elle avait une austérité de mœurs et une sévérité de principes qui, tout en la faisant admirer, lui faisaient peu d'amis. Les femmes la craignaient et les hommes s'occupaient fort peu d'elle, parce qu'elle n'était pas aimable.

Tout pour un beau jour la dévote Amélie disparut du monde. On s'informa et l'on apprit que..... elle

avait épousé son cocher pour éviter une plus grande honte.

RÉSUMÉ.

1. Je l'ai dit, la bégueule est à la femme honnête ce que le tartufe est au dévot.

2. Soyez honnête et montrez-vous telle que vous êtes.

3. Le monde a des yeux d'Argus, il voit l'hypocrisie à travers la guimpe et la robe montante.

4. Vous réussiriez à le tromper toujours que vous n'y gagneriez rien pour la réputation et que vous y perdriez tout pour le bonheur.

LA PRUDE.

La prude est la bégueule de bonne foi ; elle est plus bête qu'hypocrite. Elle est constamment armée d'une retenue sotte et trop sauvage, et les propos les moins suspects la blessent et la font rougir. Il en résulte que souvent elle y répond par des brusqueries plus ou moins grossières, et qu'au lieu de se faire passer pour une femme vertueuse on la prend pour une bégueule.

Du reste la pruderie n'est que le résultat d'un manque d'usage ou d'une mauvaise éducation.

RÉSUMÉ.

1. La bégueulerie est un vice ; la pruderie n'est qu'un défaut.

2. Corrigez-vous-en, car on peut aisément se corriger d'un simple défaut;

3. Mais prenez garde de tomber dans un excès contraire, car des manières trop libres ou trop familières ne conviennent pas à une femme honnête.

MONSIEUR TRANQUILLE.

Mon cousin Tranquille parle lentement, agit lentement, ne se presse jamais, et arrive toujours trop tard. Mais que lui importe, puisque rien ne l'émeut, rien ne l'étonne, rien ne paraît lui faire ni peine ni plaisir. Le ciel avec ses éclairs et ses foudres menacerait de lui tomber sur la tête qu'il ne ferait pas une enjambée pour l'éviter. Ses mouvements sont réglés comme ceux d'une pendule, et je crois qu'on le casserait plutôt que de le faire retarder ou avancer. Son moral est absolument comme son physique. Il vint un jour me voir à la campagne, et je le félicitais sur sa parfaite quiétude.

— Mon cou-sin, me répondit-il, je - ne - suis - pas - aus-si - im-pas-si-ble - que - vous - cro-yez.

— Bah ! est-ce que vous auriez eu quelques moments d'impatience dans votre vie ?

Alors il me raconta comme quoi étant un jour assis devant le feu de sa cuisine, à la campagne, une servante maladroite lui renversa sur les jambes une marmite d'eau bouillante, ce qui le mit au lit pour trois mois. Puis il ajouta, en traînant ses syllabes.

— J'étais comme un tigre furieux, comme un lion rugissant, et, dans ma colère, je lui dis : Ma-rie, - si -

tu - re-com-men-ces, - je - prends - mon - fu-sil - et - je - te - tue !

Je trouvai le *si tu recommences* très caractéristique.

Du reste, des hommes d'un très grand mérite ont souvent donné des exemples très singuliers de cette insoucieuse quiétude que possède à fond mon cousin Tranquille. Un de nos auteurs célèbres travaillait dans son cabinet, lorsqu'on vint lui dire que le feu était à la maison. — « Vous savez, Joseph, que je ne me mêle jamais des affaires de ménage, ainsi allez dire cela à ma femme. » Et il se remit tranquillement à son travail.

Fontenelle demeurait au Palais-Royal, où le régent lui avait donné un logement. Tout à coup le bruit se répand dans Paris que le peuple révolté doit, dans la nuit même, se porter au Palais-Royal et y mettre le feu. M. Daube, neveu de Fontenelle, court chez son oncle pour l'en avertir et l'engager à déménager. — « Mon neveu, lui répondit le savant, vous savez que les affaires d'Etat ne me regardent pas, et que je ne me mêle pas de politique. » Et Fontenelle alla paisiblement se coucher.

RÉSUMÉ.

1. Dans le monde, il faut éviter cette turbulence importune que l'on ne pardonne qu'aux écoliers fraîchement sortis du collége ; mais il ne faut pas non plus être d'une tranquillité qui puisse être prise pour de l'indifférence sur les événements heureux ou malheureux qui arrivent à vos amis. Ce stoïcisme serait pris pour de l'égoïsme, tant il lui ressemble.

LA FEMME ACARIATRE.

Malheur à l'homme condamné à passer sa vie avec une femme acariâtre; pour ma part, je crois que j'aimerais mieux me sauver en enfer, comme fit, selon Lafontaine, le mari de madame Honesta.

La femme acariâtre est méchante, colère, grondeuse; un rien irrite son mauvais caractère et la fait entrer dans des accès de mauvaise humeur qui n'ont plus de fin. Elle est toujours maussade et rechignée, et c'est surtout quand son mari reçoit ses amis qu'elle fait étalage de sa grossièreté et de ses mauvaises qualités; elle serait désolée si, à force de mahonnêteté et de maussaderie, elle ne parvenait pas à les chasser de la maison pour ne plus y revenir. Elle possède au plus haut degré le talent de la contrariété. Si on rit, elle prend la physionomie la plus triste et la plus sévère; si on se fâche, elle se met à chanter; si on dit blanc, elle soutient noir avec une obstination invincible; quand on parle des gens, elle dit du mal de ceux dont on dit du bien, et elle vante ceux que l'on blâme. Quoi que l'on fasse, quoi que l'on dise, il faut qu'elle contredise. Le mot quelle a constamment dans la bouche, c'est : « *au contraire* » ou bien, « *cela n'est pas vrai.* » Ce n'est ni pour rétablir la vérité, ni même par esprit de contradiction qu'elle se met constamment en opposition avec tout le monde : c'est purement par esprit de méchanceté, et dans le but de faire de la peine aux gens.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'elle choisit pour premières victimes de ces grossièretés, positi-

vement les gens pour lesquels elle devrait avoir le plus d'affection : son mari, son père, sa mère, ses enfants. On dirait qu'elle n'a pas de cœur, s'il ne se révélait par sa malice. Les fouines, les renards, les loups et les autres bêtes féroces, ont l'instinct de ne jamais faire de mal dans les lieux qu'ils habitent, afin d'y pouvoir vivre en sûreté et en repos; la femme acariâtre est plus stupide que ces animaux, c'est chez elle qu'elle cherche ses victimes.

Si on lui résiste, elle tombe dans un accès de fureur, et va chercher dans le vocabulaire de la Halle les invectives les plus ignobles. Si elle se croyait la plus forte, elle se porterait aux dernières extrémités, mais la crainte des représailles la retient sur les dernières limites. Si vous résistez encore, elle emploie le moyen décisif, elle prend une attaque de nerfs. Cette attaque est d'abord simulée, plus ou moins bien grimacée, et nullement dangereuse. Mais si ce moyen lui réussit auprès d'un homme crédule et faible, elle l'emploie plusieurs fois, et l'attaque, de simulée qu'elle était, devient de plus en plus réelle, à mesure que les nerfs s'habituent à une contraction anormale ; puis vient l'épilepsie qui s'accompagne d'une complète imbécillité. Il n'y a pas de médecin un peu instruit qui ne vous affirme la vérité de ce que je viens de vous dire.

Le vice de la femme acariâtre est une véritable maladie de l'esprit dont on peut assez aisément se guérir soi-même si on l'attaque dès le principe ; mais si on la néglige, elle augmente avec rapidité, et elle finit par devenir incurable. Que faut-il pour la guérir? Une fermeté froide du mari, qui aille même jusqu'à

la cruauté s'il est indispensable. On conçoit que je n'entends parler ici que d'une cruauté morale, qui n'a rien de commun avec la brutalité. Si ce dernier moyen ne réussit pas, séparez-vous de ce monstre et emmenez vos enfants avec vous, car il vaut mieux les priver d'une mère que de les laisser se démoraliser et s'abrutir.

Un brave gentilhomme campagnard, veuf et fort riche, avait une fille unique qu'il aimait à l'idôlatrie, et qu'il mit à la tête de sa maison en la retirant du couvent. Malheureusement la jeune personne n'avait ni cœur ni esprit. N'ayant personne pour la diriger, elle fut d'abord impérieuse avec les domestiques, puis, ne trouvant aucune résistance, elle devint d'une extrême exigence, puis méchante, et ensuite acariâtre. Peu à peu elle s'accoutuma à rendre son père victime de son mauvais caractère, et le faible vieillard fut malheureux au point de chercher un moyen de se débarrasser de ce joug devenant de jour en jour plus insupportable. Il n'en trouva pas d'autre que de la marier ; mais comme son vice était connu, aucun homme convenable n'osa se présenter, malgré la fortune de la demoiselle.

Enfin, un cadet de Gascogne, officier de cavalerie, ne se laissa pas effrayer par tout ce qu'on racontait des méchancetés de la jeune personne et il alla bravement faire sa demande. Le père, enchanté de cette unique occasion de se débarrasser de sa fille, la lui accorda sans balancer. L'officier fit le chien couchant auprès d'elle, et contrefit si bien le bonhomme, qu'au bout de quinze jours elle consentit au mariage, qui se fit peu de temps après.

Le lendemain la jeune mariée eut l'idée de prévenir à l'avance son mari sur la manière dont elle comptait se conduire dans son ménage.

— Mon bon ami, lui dit-elle, je dois vous prévenir que je suis un peu colère.

— Moi je garde toujours mon sang-froid.

— Je veux qu'on m'obéisse.

— J'obéis toujours à ce qui est juste et raisonnable.

— J'ai quelquefois des caprices.

— Quelle est la femme qui n'en a pas ?

— Je veux être la maîtresse chez moi.

— C'est trop juste; une femme doit seule diriger son ménage.

— En ce cas mon ami, je vois que nous ferons d'excellents époux.

— Je n'en doute pas le moins du monde. Ma bonne amie, puisque vous avez été franche avec moi, il faut que je le sois avec vous, car, ainsi que le dit un proverbe de mon pays, il n'y a pas de meilleure maison que celle où le mari et la femme s'entendent parfaitement. Donc entendons-nous bien.

— Voyons, je vous écoute.

— Vous êtes colère, moi je ne le suis pas; mais tout obstacle que je trouve sur la route de mes volontés, si je ne puis le surmonter je le brise, sans colère, avec le plus grand sang-froid. Je n'exige l'obéissance que dans ce qui est juste et raisonnable, mais je brûle la cervelle à ceux qui refusent de m'obéir.

— Comment, Monsieur! mais c'est affreux ce que vous dites.

— Que voulez-vous y faire? hors cela, je suis un mouton. Je sais bien que c'est un défaut, mais je n'ai

pas pu m'en corriger plus que vous n'avez pu le faire pour vos colères, votre despotisme et vos caprices. Ensuite, j'avertis mon monde, et ce n'est qu'au troisième avertissement que j'agis. Et d'une, et de deux, et de trois, et crac, je lâche la détente de mon pistolet.

La chose parut si extraordinaire à la jeune femme, qu'elle en rit beaucoup avec son mari. Cependant, elle resta un peu soucieuse.

On déjeûne, puis le gascon ordonne au domestique de la maison de seller son cheval pour aller rendre une visite à un de ses amis qui restait à une lieue de là, et il ordonne à sa femme de monter en croupe derrière lui. Quoiqu'elle eût bien envie de l'accompagner, un ordre positif la révoltait un peu, et elle hésitait : « Et d'une » lui dit son mari en riant. Elle se décida néanmoins et ils partirent.

Il avait un magnifique chien lévrier auquel il paraissait beaucoup tenir. Le chien, en sortant du château, aperçut des canards et se mit à courir après. Son maître le rappela, et lui dit : « Médor, et d'une. » Le mari et la femme étaient montés sur un superbe cheval d'une grande valeur, mais comme le chemin était très mauvais, il vint à butter : « Et d'une » dit le mari.

En passant devant une ferme, le chien poursuivit une poule : « Et de deux. » Le cheval fit un écart : « Et de deux. » Tout cela était dit sans colère, en jouant, et amusait beaucoup la jeune femme. « Vous voyez, ma bonne amie, que je ne me mets jamais en colère, et que je suis tout-à-fait bon homme, comme je vous le disais ce matin.

On fit encore un quart de lieue. Médor donne une chasse à un troupeau d'oies que gardait un enfant. Son maître descend tranquillement de cheval, prend un de ses pistolets dans ses fontes, rappelle son chien et lui perce le cœur d'une balle. Avec le pied, il pousse le cadavre sanglant dans un fossé, et remonte à cheval avec la même tranquillité qu'il avait mise à en descendre. Mais sa femme ne riait plus. — Je croyais, Monsieur, que vous aimiez beaucoup votre chien. — Certainement, ma bonne amie, je l'ai beaucoup aimé tant qu'il a été obéissant : aussi l'ai-je averti deux fois. Il s'est gâté dans le château, sans doute à cause de la faiblesse qu'avaient pour lui votre père et vos domestiques.

Un moment après, le cheval fit un faux pas et faillit tomber : « Et de trois, » dit-il. Il descendit de cheval et fit descendre sa femme, puis il conduisit l'animal sur le bord de la route et lui fit sauter la cervelle d'un coup de pistolet. Ensuite, il lui enleva la selle, la bride et le porte-manteau et vint rejoindre sa femme en lui disant : — Ma bonne amie, comme entre mari et femme il faut s'entraider dans la vie, je vais me charger du porte-manteau et de la bride qui sont les objets les plus lourds, et vous vous chargerez de la selle.

— Une femme comme moi porter une selle, y pensez-vous, monsieur ?

— « Et de deux, » dit-il froidement ; et il mit la selle sur le dos de sa femme qui ne souffla plus mot.

Une heure après, ils arrivèrent en ce triste équipage dans un village où ils prirent une chaise de poste qui les conduisit non pas chez un ami voisin, mais à

cinquante lieues de là, dans le vieux castel de l'officier.

Deux ans après, le Gascon ramena sa femme voir son père qui pleura de tendresse en l'embrassant, car il la retrouvait aussi douce, aussi bonne et aussi respectueuse qu'elle avait été autrefois méchante et acariâtre. Elle adorait son mari, parce qu'elle savait combien il avait dû lui en coûter, à lui si bon et si aimant, pour avoir eu le courage de faire ce qui était nécessaire à sa guérison morale. Depuis, on n'a jamais vu un meilleur ménage.

RÉSUMÉ.

1. Si vous vous sentez une tendance à la mauvaise humeur, à la contradiction et à l'obstination, faites tous vos efforts pour vous en corriger, ou vous vous ferez détester partout.

2. La femme aimable a toujours le sourire sur les lèvres, parce que la sérénité des traits et le sourire sont les reflets d'un bon cœur.

3. Une figure maussade et rechignée est toujours laide, même chez la plus jolie femme.

4. Il n'y a rien qui enlaidisse comme la méchanceté.

6. Une femme acariâtre est née pour son propre malheur comme pour le malheur des autres.

7. Ce vice odieux résulte toujours d'une mauvaise éducation, et ne grandit que par la faiblesse des parents ou des maris.

DE L'ENVIE.

Cette passion est la plus funeste et la plus odieuse qui puisse se glisser dans le cœur humain, où, dès qu'elle s'en est emparée, elle détruit jusqu'au germe de toutes les vertus. Si vous avez l'affreux malheur d'être envieux, fuyez la société, n'essayez pas d'aller dans le monde, car, de quelque masque dont vous vous couvriez pour cacher ce funeste vice, vous serez bientôt découvert, et vous serez repoussé de toute la société.

L'envie est la dépravation de l'amour de soi-même; c'est la folie de l'orgueil ou de la vanité, et presque le premier degré de la démence. Elle traîne à sa suite la haine, la calomnie, l'hypocrisie, et la mort de toutes les vertus. Malheureusement c'est une maladie très souvent incurable, parce que, ainsi que dans la folie complète, l'envieux ne connaît pas son mal et s'y complaît quoiqu'il en soit dévoré, car c'est un mal qui tue.

Dans ma jeunesse, le hasard me fit faire connaissance avec un jeune homme qui, sous le rapport physique avait tout ce qu'il faut pour plaire et faire son chemin dans le monde, d'autant plus qu'il ne manquait pas d'esprit et qu'il avait reçu une bonne éducation de collége. Mais il n'était pas aussi bien partagé de la fortune, ce qui le forçait de vivre dans une aisance assez médiocre. Ma société lui plut, je ne sais pourquoi ; il me rendit plusieurs visites, et nous devînmes amis, je sais encore moins pourquoi !

Charles, tel était son nom, portait dans le cœur

une tristesse qui le minait, mais dont je ne pouvais deviner la cause. Dans sa morosité il restait isolé, renfermé chez lui des semaines et des mois entiers sans sortir ; il fuyait le monde, et ne voyait absolument que moi, et rarement. Son mal empirait à vue d'œil ; une pâleur effrayante, une toux sèche et fréquente, et quelques autres symptômes commençant annonçaient clairement qu'un chagrin intense détruisait lentement sa vigoureuse organisation. Plus il devenait souffrant, plus je l'accablais de prévenances, de soins et d'amitié. Je fus même assez heureux pour lui rendre quelques services importants, dont il ne me témoigna pas la moindre reconnaissance, ce que je mis sur le compte de sa maladie.

Par un de ces beaux jours d'automne, où un soleil radieux invite les Parisiens à faire une dernière promenade de l'année, j'allai trouver Charles pour l'engager à venir se promener avec moi, ce que je n'obtins pas sans peine. En entrant chez lui, je le trouvai furieux.

— Qu'avez-vous, lui dis-je ?

— Tenez, lisez ce journal ! Voilà cet imbécille de Z., membre de l'Académie ! N'est-ce pas une honte pour la France et pour les Quarante, qui, du reste, ne valent pas mieux que lui ?

— Il me semble pourtant que vous avez trouvé fort bien son livre, que vous avez lu avec le plus grand intérêt, m'avez-vous dit.

— Si je vous ai dit ça, je me trompais ; son ouvrage est une ineptie d'un bout à l'autre.

— Et si l'Académie n'avait pas d'autres candidats?

— Elle aurait dû chercher. Eh ! parbleu, il manque

bien de gens d'un mérite modeste qui valent mieux que cet intrigant ! quand il n'y aurait que moi ?

— Vous n'avez rien publié, que je sache.

— Ne croyez-vous pas que j'allais me traîner sur la route fangeuse des A. B. C. et autres écrivains stupides qui font aujourd'hui l'engouement de la France ? et à moins de ça, point d'éditeur ; j'en ai fait l'essai !

Je coupai court à la conversation, parce que je craignis de faire retomber le pauvre Charles dans un accès de démence que je lui avais vu chaque fois que nous causions de gens plus riches et plus haut placés que nous.

— Mon ami, lui dis-je, votre pâleur m'inquiète depuis quelques jours; vous devriez soigner votre santé.

— Je voudrais être déjà mort, car c'est le seul moyen de se sauver de cette grande mystification qu'on appelle le monde.

— Vous devriez vous distraire, sortir plus souvent, voir la societé.

— La société ! elle m'a repoussé de son sein.

— C'est impossible !

— Elle m'a chassé parce que je lui ai montré en public tout le mépris que j'avais pour elle ; elle m'a proscrit parce que je lui ai dit que sa *politesse* n'était que de l'hypocrisie, son *bon ton* une niaiserie, et ses *belles manières* de ridicules grimaces ; elle m'a honni, parce que je sentais trop ma dignité individuelle pour me courber servilement sous le joug insolent de l'étiquette.

— L'étiquette, cependant, est nécessaire pour maintenir les inférieurs dans le respect qu'ils doivent à leurs supérieurs.

— Je ne reconnais point de supérieurs, et je n'irai jamais, par de lâches courbettes, sanctionner l'injustice du sort qui a fait duc, ou prince, un homme qui ne me vaut pas, pour me reléguer, moi, dans la vile classe des bourgeois.

Comme je vis que Charles commençait à s'exaspérer, je le fis entrer dans une église où je voyais beaucoup de monde. Le prêtre célébrait un mariage, et la jeune mariée était remarquable par sa beauté et son air décent.

— Allons-nous-en, me dit Charles, car ce spectacle me fait mal ! J'ai le cœur percé quand je pense qu'une aussi charmante personne est devenue la proie d'un pareil malotru.

— Il me semble cependant que le marié n'est pas mal.

— C'est un monstre et je gagerais que c'est un imbécille.

Nous sortîmes et nous rencontrâmes à la porte de l'église deux jeunes gens aussi richement qu'élégamment mis, probablement des invités à la noce. Charles ne les eut pas plutôt vus, qu'il détourna les yeux pour les reporter sur nos redingotes qui étaient très simples, mais propres. Par un hasard que je trouvai assez singulier, il fit un faux pas et, sans doute pour s'empêcher de tomber, il frappa fortement du talon de sa botte au beau milieu du ruisseau, et les deux beaux fashionables furent éclaboussés des pieds à la tête. Je voulais retourner pour leur faire des excuses...

— Bah ! bah ! fit-il en m'arrêtant, n'allez-vous pas vous humilier devant deux faquins de calicots qui vont à la noce d'un courtaud de boutique ?

— Vous vous trompez, car voici la voiture d'où ils sont descendus, et elle porte des armoiries.

— Ils n'en valent probablement pas mieux, et je m'estime plus qu'eux quoique je marche à pied et n'aie pas d'armoiries.

En continuant notre chemin, nous passâmes devant la maison d'un banquier célèbre par sa probité et son immense fortune.

— Voilà qui prouve bien, me dit Charles en me désignant la maison, que la fortune est aveugle. Je voudrais bien savoir si ce butor, qui ne sait faire que des soustractions et des multiplications, a entièrement usé la paire de sabots et le bonnet de laine avec lesquels il est arrivé à Paris? Ha! mon cher, ajouta-t-il en soupirant, combien je ferais d'heureux si j'avais deux cent mille francs de rente!

Un peu plus loin, nous fûmes éclaboussés à notre tour par un magnifique coupé à baguettes dorées, attelé de quatre superbes chevaux dont les harnais brillaient d'or et d'argent. Charles pâlit, se plaça debout devant moi, et me dit avec une ironie pleine d'amertume :

— Eh bien, vantez donc encore votre civilisation! Parlez-moi encore de la justice du ciel quand un insolent voleur pourra impunément écraser dans la rue deux honnêtes gens à pied!

— Vous connaissez donc le personnage qui est dans ce coupé?

— Si je le connais! certainement que je le connais! et qui donc ne le connaîtrait pas?

— Vous savez son nom, sa demeure?

— Ni l'un ni l'autre; mais c'est un riche, donc

c'est un voleur qui s'engraisse de la sueur du peuple.

Je vis que Charles allait tomber dans un de ses accès, et je le conduisis chez moi où je me proposais de passer le reste du jour avec lui pour le distraire de ses maux. Ma portière me remit, en passant, un paquet du ministère à mon adresse. Aussitôt que nous fûmes installés dans ma chambre, j'ouvris la missive et, jugez de mon bonheur! le gouvernement m'accordait une pension comme récompense de mes travaux. Dans le premier élan de ma joie, je présentai à Charles la lettre du ministre et mon brevet, dans l'intention de lui faire partager le plaisir que j'éprouvais.

A mesure qu'il lisait, ses traits se contractaient, ses yeux flamboyaient, et sa figure devenait verdâtre. Quand il eut fini, il jeta mes papiers sur la table, et se levant avec une colère concentrée :

— Ha! ha! Monsieur, vous vous dites mon ami et vous intriguez secrètement, à la sourdine! Ces mystères sont une trahison, Monsieur! Oui, vous êtes un traître..... Qui vous a dit qu'en demandant cette pension, vous ne marchiez pas sur mes brisées?..... Qui vous a persuadé que je ne la méritais pas mieux que vous ?

— Vous m'avez dit cent fois que vous n'aviez aucun titre pour en solliciter une.

— Et si c'est uniquement par modestie que je vous ai dit cela? Vous voilà riche maintenant, vous voilà dans une position supérieure à la mienne. Allez, vous ne valez pas mieux que les autres, et je quitte votre maison pour ne jamais y rentrer.

Puis il sortit et je ne l'ai jamais revu. Cette dernière

scène acheva de me dessiller les yeux. Pendant longtemps, j'avais pris Charles pour un hypocondriaque, je m'étais trompé.... *c'était un envieux.* Trois mois après, j'appris qu'il s'était brûlé la cervelle.

RÉSUMÉ.

1. L'envie est comme un serpent venimeux qui se mord lui-même quand il ne peut mordre les autres.

2. C'est la plus odieuse et la plus funeste de toutes les passions.

3. C'est la dépravation de l'amour de soi-même. C'est la folie de l'orgueil et de la vanité.

4. L'envie traîne après elle la haine, l'injustice, la calomnie, l'hypocrisie, et toutes les mauvaises passions. C'est le tombeau de toutes les vertus.

5. Dès que l'envieux est démasqué, la laideur de son âme le fait repousser avec horreur par tout le monde.

6. Lorsque vous sentez l'envie se glisser dans votre cœur pour la première fois, vous parviendrez à l'en extirper assez aisément en vous raisonnant vous-même. Mais si vous ne luttez pas contre elle, le mal devient rapidement incurable.

7. Parmi les envieux, il n'y a que les imbécilles qui ne connaissent pas leur mal et qui s'y complaisent.

LE CURIEUX.

Il y a des gens curieux d'apprendre pour acquérir des connaissances qui enrichissent leur esprit. Il y a des gens curieux d'apprendre, pour acquérir la con-

naissance des affaires des autres. C. Nodier était au nombre des premiers; Anatole est remarquable parmi les seconds. Les curieux en tous genres sont exposés souvent à trouver ce qu'ils ne cherchent pas.

Charles Nodier aimait beaucoup à s'arrêter devant toutes les barraques de marionnettes qu'il rencontrait aux Champs-Elysées, et là, il restait des demi-heures à voir polichinelle assommer le gendarme, battre sa femme, et tirer le diable par la queue. Mais ce qui piquait le plus sa curiosité, c'était de savoir pourquoi tous les polichinelles ont un timbre de voix si extraordinaire et si semblable. Un jour il n'y tint plus ; il se glisse furtivement dans la barraque de Guignole, et lui demande avec beaucoup de politesse l'explication de ce mystère.

Le saltimbanque lui dit que pour se donner cette voix qui le surprenait, il ne s'agissait que de se mettre dans la bouche un petit instrument de fer blanc, nommé une *pratique*, et de remuer la langue et les lèvres d'une certaine manière. Nodier ne se tint pas pour satisfait. Alors Guignole lui tire d'une boîte une pratique et la présente à Nodier, qui se la met dans la bouche et se prend à baragouiner presque aussi bien que polichinelle ; mais comme il faisait des aspirations beaucoup trop fortes :

— Prenez garde, lui dit le saltimbanque, vous pourriez avaler la *pratique*; ça arrive souvent. Tenez, encore avant-hier soir, moi qui suis bien exercé, j'ai avalé celle que vous avez dans votre bouche,... elle est très glissante...

Inutile de vous peindre la grimace que fit Nodier en crachant la *pratique*.

Anatole, dans un salon, prend peu de part à la conversation; retiré dans l'embrasure d'une croisée, ou caché sous un rideau, il écoute les conversations particulières, il épie les gestes, les regards; saisit au passage le mot le plus indifférent, et il interprète le tout ; comme il a de l'esprit, ses interprétations tombent ordinairement assez juste. S'il vient vous voir, il ne montera jamais votre escalier avant d'avoir questionné le portier ; il s'arrêtera dans votre antichambre pour interroger votre domestique, et en entrant dans votre appartement son œil de fouine aura tout vu, jusqu'au dérangement du plus petit meuble, avant d'être arrivé jusqu'à vous pour vous serrer la main. Si vous avez des papiers étalés sur votre bureau, il les lira; il regardera les adresses des lettres cachetées qu'il trouvera sur votre cheminée, et si vous ne le voyez pas, il les présentera au grand jour de la fenêtre pour tâcher d'en lire la signature à travers le papier. Oh ! s'il osait les décacheter ! Si vous êtes renfermé dans votre cabinet avec quelqu'un pour affaires particulières, il regardera et écoutera par le trou de la serrure..... positivement il entre chez moi comme j'écris ces dernières lignes..... Je termine néanmoins cet article après lui en avoir demandé la permission.

RÉSUMÉ.

1. Ceux qui écoutent aux portes apprennent souvent ce qu'ils ne voudraient pas savoir.

2. Voler le secret de quelqu'un est souvent pire

que de lui voler sa bourse. L'un ne vaut pas mieux que l'autre.

3. Personne ne peut croire à la discrétion d'un curieux.

4. Le curieux se ravale lui-même au rang d'une portière bavarde et rapporteuse.

5. Avec le système des interprétations, le curieux parvient toujours à savoir au-delà de la vérité.

6. C'est de la curiosité que naissent la médisance et la calomnie.

7. Un homme qui ne sait pas résister à sa curiosité, ne saura vaincre aucune de ses passions vicieuses.

8. Une indiscrétion peut faire autant de mal qu'un coup d'épée.

(Je m'arrête parce que j'aperçois dans la glace en face de moi, Anatole qui lit, par-dessus mon épaule, ce que j'écris. Tant pis pour ceux qui écoutent aux portes !)

DU POINT D'HONNEUR ET DU DUEL.

Il serait, ma foi, bien malin celui qui vous dirait ce que c'est que le point d'honneur!... d'autant plus que j'ai remarqué que, le plus ordinairement, dans le monde, ce sont les gens qui ont le moins d'honneur qui sont les plus chatouilleux sur le *point d'honneur*; et, dans le fait, moins on est riche, plus on tient à conserver ce que l'on a. Le point d'honneur porte à conserver intact, entier, son honneur. Mais maintenant, qu'est-ce que l'honneur lui-même ? c'est une

chose qui varie en raison des sexes, des personnes et des temps.

Le point d'honneur, chez un général, c'est de ne pas se laisser battre par l'ennemi ; pour un soldat c'est de se faire tuer sur le champ de bataille plutôt que de fuir ; pour un marchand, c'est de ne pas faire banqueroute ; pour un avocat, de gagner une mauvaise cause ; pour une honnête femme, de conserver intacte sa réputation ; pour une coquette, d'avoir beaucoup d'amants ; pour un spadassin, de tuer son homme par principe, etc.

Il y avait jadis, sous Louis XIII et la minorité de Louis XIV, des *raffinés d'honneur*, sorte de spadassins du grand ton, qui mettaient le point d'honneur à ne jamais manquer une occasion, quelque minime qu'elle fût, de tirer l'épée.

Cyrano de Bergerac, l'auteur spirituel d'un voyage dans la lune, et du *pédant joué*, comédie obscène qui n'en a pas moins fourni de très bonnes scènes à Molière, Cyrano, dis-je, était un de ces raffinés. Il se battait en toute occasion, et il eut jusqu'à trois duels dans un seul jour : le premier parce qu'il avait salué quelqu'un qui ne lui avait pas rendu son salut ; le second parce qu'on l'avait regardé dans la rue ; le troisième parce qu'on ne l'avait pas regardé.

Aujourd'hui il n'y a plus de raffinés d'honneur, parce que les spadassins sont généralement de la canaille que l'on méprise ; mais par un stupide préjugé, reste de la barbarie du moyen-âge, deux honnêtes gens vont encore se couper la gorge au bois de Boulogne sous un prétexte souvent assez léger.

On a écrit des volumes sur le duel, tous les au-

teurs sont d'accord pour le regarder comme une plaie sociale, tout-à-fait en dehors de la civilisation et de la raison : de la civilisation, parce que nous avons des lois pour repousser ou venger les injures ; de la raison, parce que le duel descend directement des anciennes épreuves que l'on appelait, dans le temps de la plus haute barbarie, le *jugement de Dieu*. Il est né de l'ignorance, de la superstition et de la féodalité; et cependant vous vous vantez de vivre dans un siècle de lumières ! vous avez abattu la superstition et la féodalité, et vous avez conservé le duel ! le duel qui est un assassinat avec préméditation, le duel qui donne toujours raison au plus fort et au plus adroit ; le duel où l'on vous permet d'employer une *botte secrète* pour assassiner plus sûrement votre homme ! le duel où un mari a l'imbécillité d'aller se faire tuer par vous, pour vous laisser le champ libre quand vous l'avez déshonoré ! ! ! Les Grecs et les Romains, dans les beaux temps de leur civilisation, connaissaient l'honneur, je pense : eh bien ! pour eux le duel était chose inconnue.

Tout cela a été dit, me répondrez-vous, mais nous ne connaissons pas de remède à ce fléau de la société. Il y en a un cependant, et un remède facile, immanquable, et le voici : — Tout homme tué en duel a une famille : un père et une mère qui comptaient sur lui pour les aliments de leurs vieux jours ; ou bien une femme et des enfants qu'il nourrissait par son industrie, ou... etc., etc. Condamnez l'assassin à remplacer, sous le rapport matériel, celui qu'il a tué. S'il est riche, qu'il fasse à la famille des pensions équivalentes à ce que l'assassiné faisait pour elle ; s'il est

pauvre, mettez-le dans une maison de correction où il sera forcé de travailler au bénéfice de cette famille. Voilà la base sur laquelle vous devez asseoir une bonne loi, dans laquelle vous déclarerez les témoins, c'est-à-dire les complices, passibles des mêmes peines. Si ces moyens vous paraissent mauvais ou inapplicables, M. H. Raisson vous en indique un autre peut-être meilleur : « Les hommes qui s'appellent en duel manquent à la première loi de la société dont ils font partie ; ils montrent qu'ils la méprisent, qu'ils l'abdiquent. La société, par un juste retour, doit les mettre à son ban, elle ne doit plus les reconnaître comme lui appartenant. C'est le cas de dire à ces hommes : Vous vous faites une loi à vous, vous avez votre justice propre ; eh bien ! vivez en dehors de la société dont vous dédaignez la protection, elle vous retire les droits *civils et politiques*, car ils ne sont et ne doivent être que pour ceux qui se soumettent aux lois qu'elle s'est données. »

Le duel est-il une preuve de courage ? Je soutiens positivement que non. Je ne vous dirai pas emphatiquement, comme les philosophes, qu'il y a bien plus de courage à pardonner une injure qu'à s'en venger, il y a trop peu de gens qui aient assez de grandeur d'âme pour goûter ce précepte ; il y a d'ailleurs un moyen de preuve plus facile. Demandez à un vieux militaire ce que deviennent tous les spadassins d'armée pendant un jour de bataille ? Au milieu des balles et de la mitraille, ils deviennent les plus lâches de tous les soldats. Ce que vous prenez pour du courage dans un duelliste n'est rien autre chose qu'une fièvre de vanité qui le soutient assez pour conserver les ap-

parences d'une insouciante bravoure ; mais si vous pouviez lire ce qui se passe au fond de son cœur, vous en décompteriez terriblement. Le beau du métier de spadassin, le sublime du genre, est de se battre d'abord, et de s'expliquer après.

Un auteur célèbre venait de publier un ouvrage qui fit beaucoup de bruit dans le public. Les uns le vantaient avec enthousiasme, avec exagération ; les autres le décriaient avec plus d'exagération encore, et bientôt il y eut à ce sujet deux camps bien tranchés dans presque tous les salons. Deux jeunes gens se rencontrent chez M. C. L'un était un des admirateurs fougueux du livre, l'autre un de ses détracteurs les plus acharnés. Ils commencent à discuter ; puis la discussion s'anime, s'envenime, se change en personnalités offensantes, et dégénère en une véritable querelle. On se donne rendez-vous au bois de Boulogne, et le lendemain l'admirateur de l'ouvrage tombe frappé d'un coup d'épée.

Son adversaire, qui le croit blessé mortellement, passe subitement de la colère au repentir ; il se désespère et s'approche de lui avec des larmes dans les yeux : « Hélas ! Monsieur, lui dit-il, je ne me pardonnerai jamais le malheur qui vous arrive ! Je suis d'autant plus coupable, que je n'ai jamais lu le livre maudit qui a causé notre querelle ! — Monsieur, répond le blessé, je suis tout aussi coupable que vous de vous avoir provoqué, car, je vous l'avoue, je ne l'ai pas lu non plus ! »

J'ai dit que les témoins d'un duel sont complices ; ils sont quelquefois provocateurs. Ça donne de l'importance dans un estaminet !

Un de mes vieux camarades d'étude, M. Cham**, âgé de 50 ans, se fourvoie un jour dans une société peu choisie. Il veut faire le ci-devant jeune homme avec les dames (mon pauvre ami avait quelquefois des lubies), mais mal lui en prit. Les jeunes gens s'en amusent, le mystifient, et finissent par le provoquer en duel. M. Jules, le plus acharné des mystificateurs, pousse son ami Edouard à faire la provocation en son nom, et le lieu du combat est fixé rue Notre-Dame-des-Petits-Champs, derrière le Luxembourg.

Le lendemain matin mon ami Cham ** vient me voir et me raconte la chose. — « Comment, lui dis-je en bondissant sur mon fauteuil, à ton âge tu prétends te battre, et avec un bambin de vingt ans? — Hélas! non, me dit-il, je n'y prétends pas le moins du monde, et c'est à cause de cela que je viens te trouver pour être mon témoin. » Je compris très bien ces derniers mots et nous partîmes.

Nos adversaires étaient déjà sur le champ de bataille, avec fiacre, épées et pistolets. Comme M. Edouard avait amené deux témoins, j'envoyai chercher un avocat de mes amis. Il ne s'agissait plus que de faire entendre raison à messieurs les combattants, et à leur faire comprendre la niaiserie d'une telle incartade. Ils en convinrent, mais M. Jules, témoin d'Edouard, prétendit qu'il n'était pas venu sur le terrain pour un accommodement, que l'*honneur* voulait qu'il y eût combat, etc., etc. Nous ne pûmes jamais le faire revenir à une idée moins féroce, et il menaça même son ami Edouard de se battre pour lui s'il ne se *sentait pas le courage* de se battre lui-même.

Décidément on allait en venir aux mains, si je n'a-

vais pas deviné M. Jules. Sans discuter davantage, je fus chercher les armes dans le fiacre, et je les présentai. MM. Edouard et Cham ** choisirent les épées, je présente les pistolets qui me restent à M. Jules.

— Pourquoi faire? me dit-il.

— Vous n'ignorez pas, Monsieur, que je suis, non pas le témoin, mais le second de M. Cham**.

— Qu'est-ce que cela fait?

— Ce que cela fait, Monsieur? Mais vous dites cela pour plaisanter, vous si expert sur les lois du duel et du point d'honneur?

— Monsieur, je ne vous comprends pas.

— Cela veut dire que pendant que ces messieurs tireront l'épée, j'aurai l'honneur de vous loger une balle dans la tête ou vous en logerez une dans la mienne.

— Mais, Monsieur, l'usage des seconds est passé de mode.

— Pas dans mon pays, et comme nous sommes les provoqués, nous avons le choix de suivre la mode de notre pays ou du vôtre.

— Expliquons-nous, je ne savais pas...

— Je suis galant homme, et pour vous satisfaire je vais me mettre à la mode parisienne; il ne s'agit pour cela que de vous donner de mon gant sur la figure, vous insulter, et alors vous ne serez plus second ni témoin.

— Un moment, Monsieur, il faut que je cause avec Edouard de ce nouvel incident.

M. Jules appela son ami et Cham**. Il leur prouva jusqu'à l'évidence que l'*honneur était satisfait*, et que nous devions aller déjeuner avec eux, ce que l'avocat, Cham ** et moi, ne fîmes pas.

Dans les trois quarts des duels, les témoins ne sont

que des faiseurs d'embarras, qui sont enchantés d'avoir le lendemain une affaire dramatique à raconter à des grisettes.

RÉSUMÉ.

1. Le point d'honneur, qui se traduit par le duel, est une chimère inventée par les ferrailleurs. C'est le plus grossier de tous les mensonges.

2. Se battre n'est ni une preuve d'honneur, ni une preuve de courage. Cela peut être une preuve de férocité et de folie.

3. Il n'est permis à un homme d'honneur de hasarder sa vie que pour l'interêt de son pays ou de sa famille, ou pour sauver la vie à une créature humaine, par exemple, sauver quelqu'un de l'incendie, du naufrage, etc.

4. Nul n'a le droit de se rendre justice à lui-même, le duel est donc un attentat contre la loi et la morale publique.

5. Il est de certaines injures qui échappent à la loi, mais elles ne peuvent échapper au mépris.

6. La bonne société peut pardonner un premier duel à un homme qui y a été forcé par les circonstances ; elle n'en pardonnerait pas un second.

7. Les duellistes sont toujours des gens de mauvaise société et d'une intelligence arriérée.

8. Si vous ne voyez jamais que la bonne société, vous ne serez jamais provoqué.

9. L'homme de bon ton ne se met jamais dans le cas d'être provoqué.

10. Un coup d'épée ne prouve rien, si ce n'est la sottise des deux personnes qui s'y exposent.

11. Si vous n'avez pas le courage de refuser un

duel, tenez-vous pour dit que votre provocateur est un mauvais sujet et agissez avec prudence. Choisissez des témoins fermes et honnêtes gens.

LE TABAC.

Un jour, Frédéric-le-Grand, roi de Prusse, était appuyé contre une fenêtre et paraissait regarder attentivement ce qui se passait sur la place du palais. Un page profita du moment où il le crut le plus occupé pour s'approcher doucement de la table sur laquelle le roi avait laissé sa tabatière richement garnie de diamants ; il y prit une prise de tabac et la replaça où il l'avait trouvée. Frédéric, qui l'avait vu, se retourna vers lui et lui dit : — Il me paraît, Monsieur, que vous prenez du tabac ; avez-vous une tabatière ? — Non, Sire, répondit le page en tremblant.— En ce cas, mettez celle-ci dans votre poche, car elle est trop petite pour deux.

La faute du page fut pardonnée. Mais, même avec ses égaux et ses inférieurs, ce n'est pas moins une grande impolitesse et un manque de savoir vivre que de prendre du tabac dans leur tabatière déposée sur un bureau, une cheminée, ou toute autre part.

Malgré l'avis de Sganarelle :

Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale,
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale;
Et par les fainéants, pour fuir l'oisiveté,
Jamais amusement ne fut mieux inventé.
Ne saurait-on que dire, on prend sa tabatière:
Soudain à gauche, à droite, par devant, par derrière,

Gens de toutes façons, connus et inconnus,
Pour y demander part y sont très bien venus.
Mais c'est peu qu'à donner instruisant la jeunesse,
Le tabac l'accoutume à faire ainsi largesse,
C'est dans la médecine un remède nouveau :
Il purge, réjouit, conforte le cerveau;
De toute noire humeur promptement le délivre:
Et qui vit sans tabac est indigne de vivre.

Malgré, dis-je, ces jolis vers de Thomas Corneille, il est très impoli de tendre la main vers une personne qui ouvre sa tabatière, ou de lui demander une prise, de même qu'il est de mauvais ton d'en offrir. On sait que l'organe de l'odorat est très délicat, très irritable, et que la moindre malpropreté peut devenir une cause d'ulcération dans le nez, ou au moins de boutons. Or, peut-on être sûr qu'une personne qui porte la main dans votre tabatière a les doigts propres. Êtes-vous sûr vous-même que la personne à laquelle vous en offrirez n'éprouvera elle-même aucune répugnance?

Vraiment, quand je vois dans tous les rangs de la société les jeunes gens les plus fashionables avoir continuellement la cigarette à la bouche, je n'ai pas le courage de dire qu'il est de mauvais ton de fumer! Cette vilaine habitude, que l'on a été chercher chez les sauvages de l'Amérique, il y a quatre cents ans, ne s'est généralement répandue en France que sous le règne de Louis XIV, dans la marine d'abord, puis dans l'armée, et enfin dans les basses classes du peuple. Ce n'est guère que sous l'empire qu'elle a envahi la bourgeoisie, parce qu'alors il était de mode de se donner une tournure soldatesque et de paraître avoir mérité une part de cette gloire militaire qui faisait alors tourner toutes les têtes. Voilà pourquoi les ca-

licots se donnèrent la cigarette, les éperons, la cravache, voire même la moustache. Après la révolution de 1830, la cravache et les éperons disparurent, et la moustache se métamorphosa en une longue barbe de bouc pour se donner l'air d'un farouche républicain, mais la cigarette resta.

Tout par un beau jour, cette ambitieuse cigarette se glissa de l'estaminet chez les jeunes gens du bon ton ; elle entra par l'écurie, pénétra dans le cabinet, dans la chambre de garçon, mais elle s'arrêta à la porte de la salle à manger et n'osa pas s'approcher de celle du salon. L'effrontée, un certain jour, eut la téméraire audace de chercher à s'introduire dans les boudoirs ; mais, malgré ses déguisements en chibouque, en pipes chinoise, persane, indienne, etc., elle ne put jamais établir sa tabagie que dans le boudoir d'un bas-bleu. Quelques femmes, plus que galantes, imitèrent le bas-bleu, et ce fut fort heureux, car sans cela je ne sais trop où se serait arrêtée cette mode qui déjà, en Espagne, a envahi une bonne partie des boudoirs bourgeois.

Si l'amour de la cigarette continue à envahir la société comme une tache de graisse puante s'étend peu à peu sur une robe de satin, il est possible que, dans quelques années, elle envahisse quelques salons! je ne dis pas non! Mais alors, il n'y aura plus en France ni galanterie, ni bon ton, ni bienséance, et tout sera fini pour la politesse française. Cette gloire de notre pays, cette suprématie de civilisation que tous les peuples nous reconnaissent, s'évanouira comme se sont évanouies nos suprématies militaire et littéraire.

Heureusement, nous n'en sommes pas encore là, et

quant à présent, un malotru qui s'aviserait d'allumer son cigare dans un salon, serait parfaitement sûr qu'on lui rendrait justice en le faisant jeter à la porte par les épaules. Il y a plus, il serait très inconvenant de se présenter partout où il peut se trouver des femmes lorsqu'on vient de fumer, parce que les habits s'imprègnent très facilement de l'odeur de la fumée de tabac, et que cette odeur, désagréable pour tout le monde, est insupportable pour les femmes délicates et nerveuses. Quant à moi, qui ne suis pas une femmelette, il s'en faut, l'haleine d'un fumeur m'a toujours tellement incommodé que je ne parle jamais avec un amateur d'estaminet qu'en me tenant à une respectueuse distance. Quant aux personnes qui mâchent du tabac, elles appartiennent généralement à la dernière classe du peuple, et nous n'avons rien à en dire ici.

Le tabac fut introduit en France sous le règne de Henri IV, par un ambassadeur français à la cour de Portugal, nommé Nicot. A son retour, il en offrit une certaine quantité à la reine Marie de Médicis, d'où lui vint le nom de *poudre de la reine*, qu'on lui donnait encore au temps de la minorité de Louis XIV ; mais à cette époque son usage ne se répandit pas encore, parce qu'on le considérait comme dangereux. Jacques Ier, roi d'Angleterre, en 1604, Urbain VIII, en 1624, s'élevèrent avec violence contre lui, et en défendirent l'usage sous des peines très sévères; ils furent imités par presque tous les souverains de l'Europe, par le roi de Perse, et l'empereur de Constantinople, auquel il arriva une aventure fort désagréable à ce sujet.

Le sultan avait rendu un firman par lequel les priseurs et les fumeurs devaient avoir , les premiers le nez coupé, et les seconds la tête tranchée. Comme cet excellent sultan tenait beaucoup à la sévère exécution de ses ordres, il se promenait souvent incognito dans la ville, sous un déguisement, pour s'assurer par lui-même qu'il ne se commettait aucune infraction. Un jour , sous l'habit d'un humble marchand , il se jeta dans un bateau pour traverser le Bosphore et se rendre à Péra. Comme il était seul avec le batelier , il tira de sa ceinture une pipe et un sac à tabac, et se mit tranquillement à fumer. Le batelier surpris lui dit : — Seigneur marchand, vous ne connaissez donc pas le firman de Sa Hautesse notre glorieux sultan? — Bah! fit l'empereur en lâchant une magnifique bouffée de fumée, ne t'imagines-tu pas qu'il peut nous voir d'ici? — C'est vrai ce que vous dites. — Et toi, est-ce que tu ne fumerais pas une pipe avec moi? — — Seigneur, vous me faites honneur, mais je craindrais... — Allons, ne te gêne pas plus que moi. Ton tabac est-il bon? Voyons.

Le batelier, après avoir jeté un coup d'œil craintif sur la mer pour s'assurer qu'il ne pouvait être vu d'aucune barque, fut ouvrir un petit coffret artistement caché sous la poupe de son bateau, en sortit sa pipe et son sac à tabac qu'il présenta gracieusement à l'étranger. — Pouah! fit celui-ci après l'avoir flairé, c'est une contrebande détestable! Tiens, ajouta-t-il en jetant son propre sac à tabac au matelot, charge ta pipe avec celui-ci et tu en jugeras. Tout en fumant avec délices, l'un à la proue, l'autre à la poupe, la conversation continua. — C'est singulier, dit le prétendu

marchand, que le sultan ait défendu le tabac sous des peines aussi sévères? — C'est un tyran d'autant plus abominable, dit le batelier en baissant la voix comme s'il craignait d'être entendu, qu'il fume lui-même en cachette. — Vraiment? — On le dit.

Comme on approchait du rivage, les deux fumeurs éteignirent leurs pipes et les cachèrent. Un instant après tous deux descendirent à terre, et quand la barque fut amarrée au port, le marchand se dressa devant le batelier et lui dit : — Comment te nommes-tu ? — Hali Bajari. — Et moi, me connais-tu ? — Non, Seigneur. — Eh bien ! regarde-moi : je suis Amurat, successeur du Prophète, commandeur des croyants, grand sultan de Constantinople.

Le batelier saisit sa rame et en appliqua un si terrible coup sur le dos du commandeur des croyants, qu'il le renversa sans connaissance. Puis il s'enfuit avec tant d'agilité qu'il disparut en un clin-d'œil. Le lendemain, le sultan fit proclamer par la ville que non seulement il pardonnait à Hali Bajari, mais encore qu'il le regardait comme un brave, et que, en conséquence de la haute estime qu'il faisait de son courage, il l'engageait à se présenter pour recevoir une récompense. Mais le rusé Hali se montra aussi prudent après la victoire qu'il avait été brave dans l'action, et on ne le revit jamais.

En France, nous ne sommes pas tout à fait aussi turcs qu'on l'est à Stamboul; la justice n'a jamais coupé ni nez ni tête pour le tabac, elle s'est toujours bornée à couper la bourse, et au moyen des amendes et d'un impôt excessif, elle est parvenue, si ce n'est à déraciner une habitude inutile, au moins à remplir

les coffres de l'État. Dans le commencement de son introduction en France, il s'éleva à son sujet de grandes disputes parmi les médecins, les uns le regardant comme un poison très-nuisible à la santé, les autres comme une panacée universelle, qui devait guérir toutes les maladies. La Cour, le Parlement et la Sorbonne se mêlèrent vivemement à cette querelle qui s'envenimait de plus en plus chaque jour, et les tribunaux avaient déjà rendu plusieurs jugements pour et contre, lorsqu'un tout petit fait ridicule vint tout-à-coup éteindre cette polémique.

Un individu fut cité devant les tribunaux sous l'accusation d'avoir désobéi aux ordonnances en faisant ostensiblement usage du tabac en poudre, et même en en vendant à ses amis. Malgré la plus belle défense de son avocat, il fut condamné à une forte amende. Or, pendant que le président dictait le jugement, on remarqua qu'il avait devant lui une énorme tabatière et qu'il y puisait largement et presque à chaque phrase. Le jugement rendu, comme le juge levait l'audience, le condamné s'approcha de lui pour lui présenter une observation. — « Monsieur, lui dit sévèrement le magistrat, il faut que les lois s'exécutent. » Puis, radoucissant le ton, il présenta presque gracieusement sa tabatière ouverte, et ajouta : « Vous en offrirais-je, Monsieur? » Tout l'auditoire partit d'un éclat de rire, le jugement ne fut pas enregistré, et depuis ce moment, chacun fut libre de priser et de fumer.

Il n'est permis à une femme de priser que lorsqu'elle a passé quarante ans; c'est un privilége de malpropreté que son âge lui a donné et que le monde a bien voulu entériner. Malgré cela, je lui conseille

fort de cacher ce défaut, et je crois que la chose n'est pas aussi difficile qu'on pourrait le croire. Mme Dr. prend du tabac depuis l'âge de quinze ans; elle s'est mariée à dix-huit ans, elle en a aujourd'hui trente-cinq, et son mari ne se doute pas encore qu'elle ait cette malheureuse habitude.

RÉSUMÉ.

1. Gardez-vous de priser ou de fumer, et évitez toutes les occasions de prendre l'une ou l'autre de ces habitudes malpropres.

2. Si l'habitude est prise, soit pour raison de santé ou pour toute autre cause, cachez-la.

3. Une jeune femme qui prise donne à penser qu'elle est attaquée d'osène ou punaisie.

4. Ayez deux mouchoirs de poche, un blanc et propre que l'on peut voir, un de couleur que vous cachez en société.

5. N'offrez jamais une prise de tabac à quelqu'un, à moins qu'on vous la demande.

6. Ne demandez jamais une prise de tabac à personne.

7. Si on vous en offre une, faites semblant d'en prendre, mais jetez le tabac sans qu'on s'en apercoive.

8. N'ouvrez jamais une tabatière qu'on a déposée sur un meuble ou une cheminée.

9. Quand vous prenez du tabac, évitez qu'il en tombe sur la nappe si vous êtes à table, ou sur le tapis si vous êtes au salon.

10. Prenez-le proprement, c'est-à-dire sans en couvrir votre gilet et votre chemise, sans renifler bruyam-

ment comme un hippopotame, et sans faire la grimace comme un singe.

11. Ne fumez jamais dans une promenade publique, ni dans la rue.

12. On ne fume plus que des cigares dits de la Havane. La cigarette de papier est tombée en désuétude.

13. Il n'y a plus que les soldats, les maçons et les habitués d'estaminet qui fument dans des pipes, telles belles qu'elles soient.

14. Ne fumez que chez vous et le matin seulement, dans un lieu assez éloigné de votre garde-robe pour que l'odeur de la fumée ne puisse pas imprégner vos vêtements.

15. Rincez-vous parfaitement la bouche après avoir fumé.

16. C'est une erreur de croire que la fumée de tabac conserve les dents; elle les noircit et voilà tout.

17. Quand vous sortez après avoir fumé, changez de vêtements si vous ne voulez pas sentir mauvais.

18. Ne portez jamais sur vous ni sac à tabac, ni pipe.

19. Entre fumeurs, un cigare peut, sans inconvénient, s'offrir et s'accepter; mais il ne se demande jamais.

20. Une règle générale de politesse est de ne jamais cracher sur le plancher, quelle que soit la maison où l'on se trouve, et le plancher ne fût-il qu'un grossier carrelage non frotté.

21. Les fumeurs doivent avoir constamment cette

règle à la mémoire, et en déduire toutes les conséquences.

22. Les crachoirs ont été inventés par la malpropreté la plus dégoûtante.

MONSIEUR CONTRAIRE.

Il y a des hommes assez mal organisés pour ne pas comprendre qu'on peut quelquefois, sans compromettre son honneur ni son mérite, être de l'avis d'une autre personne. Cette personne eût-elle cent fois raison, ils accueillent toutes ses propositions par un « *non* » et tous ses arguments par un « *au contraire*. » L'habitude de contredire s'est si bien enracinée dans leur esprit, que, sans cesser d'être insupportables, ils deviennent parfois d'un ridicule très comique. Un homme d'un mérite incontestable, M. de B., membre de l'Académie des Sciences, naturaliste distingué, mort dernièrement, possédait au plus haut point cet esprit de contradiction qui le mettait sans cesse aux prises avec l'Académie et avec tous ses collègues du Jardin des plantes. George Cuvier se plaisait à en raconter ce fait. Un jour ils se rencontrent dans la ménagerie : « Bonjour, monsieur de B., lui dit Cuvier; comment vous portez-vous? » — « *Non*, » lui répondit M. de B., et il passa outre. Peu de temps avant sa mort, il plaît à M. de B. d'ériger sa tribune de professeur en chaire à prêcher, et le voilà qui déclare à ses élèves que le seul but qu'on doit se proposer, dans l'étude de l'histoire naturelle, est d'apprendre à chercher Dieu dans ses œuvres, etc., etc. Quelques jours après il se trouve dans un salon avec

l'archevêque de Paris, qui lui fait compliment sur ce qu'il avait dit dans son cours. — « Au contraire, Monseigneur, vous devriez me blâmer de n'avoir pas dit cela plutôt. » Une autre fois, un de ses élèves croit lui faire la cour en lui disant : « Il me serait bien facile de prouver que vous êtes le plus savant professeur de l'Europe. » — « Au contraire, Monsieur! lui répondit-il sèchement, vous prouveriez seulement que vous êtes un ignorant. »

Ce qu'il y a de singulier, c'est que la manie de contredire n'exclut nullement les qualités du cœur et de l'esprit; c'est ce que va vous dire le poète Rulhière dans les jolis vers que voici :

Auriez-vous, par hasard, connu feu monsieur d'Aube,
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube?
Contiez-vous un combat de votre régiment,
Il savait mieux que vous où, contre qui, comment.
Vous seul en auriez eu toute la renommée,
N'importe, il vous citait ses lettres de l'armée;
Et Richelieu présent, il aurait raconté
Ou Gênes défendu, ou Mahon emporté.
D'ailleurs, homme de sens, homme d'un vrai mérite;
Mais son meilleur ami redoutait sa visite.
L'un, bientôt rebuté d'une vaine clameur,
Gardait, en l'écoutant, un silence d'humeur.
J'en ai vu, dans le feu d'une dispute aigrie,
Près de l'injurier, le quitter de furie,
Et rejetant la porte à son double battant,
Ouvrir à leur colère un champ libre en sortant.
Ses neveux, qu'à sa suite attachait l'espérance,
Avaient vu dérouter toutes leurs complaisances.
Un voisin asthmatique, en l'embrassant un soir,
Lui dit : « Mon médecin me défend de vous voir; »
Et, parmi cent vertus, cette unique faiblesse
Dans un triste abandon réduisit sa vieillesse.

Au sortir d'un sermon, la fièvre le saisit,
Las d'avoir écouté sans avoir contredit ;
Et tout près d'expirer, gardant son caractère,
Il faisait disputer le prêtre et le notaire.

Ce monsieur d'Aube était neveu de Fontenelle et oncle de Rulhière. Lorsque Fontenelle, qui était très sourd, le voyait entrer dans un salon où il se trouvait, il ôtait aussitôt de son oreille le cornet acoustique dont il se servait pour entendre la conversation, et le mettait dans sa poche. « Mon oncle, lui criait à tue-tête M. d'Aube, vous n'entendrez plus la conversation si vous ôtez votre cornet. — Tant mieux ! tant mieux ! c'est pour cela, depuis que vous êtes entré, disait l'oncle; d'ailleurs je m'en tiendrai aux titres des chapitres.

RÉSUMÉ.

1. La contradiction, quelque politesse qu'on y mette, n'est qu'un démenti déguisé.

2. L'esprit de contradiction est une manie qui vous entraîne souvent, malgré vous, à soutenir d'étranges paradoxes.

3. Le sûr moyen de se faire détester en société est de contredire à tous propos.

4. Il vaut mille fois mieux se taire que de contredire mal à propos.

5. Il est mieux de vous taire que de contredire, même quand vous avez la raison pour vous.

6. La contradiction est irritante, parce qu'elle attaque directement l'amour-propre.

7. Ne laissez jamais prendre à vos enfants l'habi-

tude de la contradiction si vous ne voulez pas que, plus tard, ils se fassent une foule d'ennemis dangereux dans le monde.

DE LA DÉCENCE RELIGIEUSE.

Ici vous vous attendez bien que je ne ferai pas le missionnaire, et que je n'essaierai nullement une polémique religieuse, quelle que soit votre croyance. Les règles de la politesse et du savoir-vivre sont applicables à tous les cultes, à toutes les religions, parce qu'elles respectent, avant tout, la liberté des conscience ou, pour mieux dire, qu'elles n'ont aucun point de contact avec les dogmes répandus sur la surface de la terre. L'homme bien élevé se conduira dans le temple élevé à Brahma, à Jehova, à Mahomet, à l'Eatooa, ou au christianisme de telle secte que ce soit, avec la même décence que dans un temple de sa propre religion, parce qu'il ne respecte pas seulement Dieu, mais encore les hommes.

Cependant, comme la religion catholique est la plus généralement répandue en France, et que c'est pour des Français que j'écris, j'insisterai plus ou moins dans les détails, sur la décence que l'on doit observer dans les églises ainsi que dans tout autre temple.

Si vous voyagez, souvenez-vous que la politesse et le bon ton sont de tous les pays, et que ces qualités sont appréciées même par les peuples qui nous paraissent les plus barbares. En effet, elles sont l'expression de la bonté, de la charité, et ces deux vertus appartiennent à toute l'espèce humaine. Si, donc, vous

entrez dans un temple, ne manquez pas de vous informer, avant, des usages habituels dans ce temple, et conformez-vous scrupuleusement à ce que l'on vous enseignera, en tant que cela ne blessera en rien votre conscience, et si cela vous paraissait contraire à votre foi, renoncez à y entrer. De même que vous vous découvrez la tête pour entrer dans une église catholique, quittez vos souliers pour entrer dans une mosquée; ôtez vos vêtements supérieurs pour pénétrer dans le sanctuaire d'un Eatooa, et même frottez-vous les bras avec de la fiente de vache, si vous désirez visiter une pagode de Vichnou ou de Brahma. En un mot, respectez les préjugés régnant dans le pays où vous êtes, et faites tout pour vous conformer aux usages reçus, si ces usages n'ont rien d'immoral.

C'est une chose sérieuse et grave que les cérémonies religieuses chez tous les peuples. Si vous êtes admis à y assister, oubliez la légèreté et la gaîté qui sont le caractère spécifique de la nation française, et mettez dans vos gestes, dans vos paroles, la plus grande gravité. Si, par ignorance des coutumes, vous êtes embarrassé sur la manière dont vous devez agir, faites absolument ce que vous verrez faire aux autres. S'ils s'agenouillent, agenouillez-vous, s'ils se lèvent, levez-vous, s'ils s'asseyent, asseyez-vous. Surtout conservez avec la plus grande sévérité une décence rigoureuse.

Il n'y a rien de plus brutalement grossier qu'un homme qui vient dans un temple ou une église pour y afficher un cynisme d'impiété ou de philosophie. Il n'y a que les derniers imbéciles qui osent venir ainsi se donner en spectacle, faire du scandale, et

se vouer de gaîté de cœur au mépris des honnêtes gens.

RÉSUMÉ.

1. Vous devez respecter les prêtres de toutes les religions et principalement ceux de la vôtre.

2. Ailleurs comme à l'église vous devez leur céder le pas.

3. Il n'y a qu'un sot qui fasse parade de son incrédulité.

4. Comportez-vous avec la plus grande décence et avec gravité non seulement à l'église, mais encore dans toute assemblée religieuse.

5. Si vous entrez dans une église, accomplissez rigoureusement toutes les pratiques exigées par le culte dans chaque circonstance.

6. Sous peine de passer pour un imbécille, ne vous permettez ni critique, ni raillerie, ni ricanement, ni chuchottements à l'oreille de quelqu'un.

7. Si vous voulez jouir de votre liberté de conscience, laissez cette même liberté aux autres.

8. N'affectez pas de rester assis quand les autres s'agenouillent, de vous tenir debout quand il faut être assis, etc.

9. N'affectez pas non plus un rigorisme qui, souvent, dénote plus d'hypocrisie que de véritable piété.

10. Ne condamnez pas si vous ne voulez pas être condamné.

11. Que ces paroles de Jésus-Christ couvrant la femme adultère de son manteau, ne sortent jamais de votre mémoire : « Que celui qui n'a pas péché lui jette la première pierre !!! »

12. Fussiez-vous athée, vous ne pouvez ignorer que la religion est la base de la morale publique.

13. Une nation d'athées serait la nation la plus dépravée qu'il y ait sur la terre; mieux vaudrait le plus absurde fétichisme.

DÉCENCE DANS LA TOILETTE.

Si vous voulez vous faire détester par toutes les femmes, vous êtes sûr d'y parvenir, Madame, en affectant une toilette plus riche et plus recherchée que la leur. Peut-être serait-il possible qu'on vous pardonnât d'être la plus jolie, mais, à coup sûr, elles ne vous pardonneront pas d'être la mieux mise.

Si vous voulez vous faire une réputation équivoque, affectez une toilette pleine de coquetterie, une sorte d'élégance gracieuse, mais ayant une lointaine ressemblance avec la désinvolture.

Si vous voulez vous faire une très mauvaise réputation, portez des bijoux de grand prix, des châles de Cachemire, et des étoffes précieuses, dont le prix n'est pas en rapport avec la médiocrité de votre fortune.

Si vous voulez vous faire une réputation d'esprit pauvre et étroit, attachez à la toilette la plus grande des importances, et faites-en votre principale occupation.

Si vous voulez vous faire une réputation de pruderie, de tartufe de la vertu, d'hypocrite, en un mot, créez une mode exprès pour vous : robe montante, sans garnitures, d'une couleur sombre; éloignez de

votre toilette les plumes, les dentelles, les rubans et les bijoux.

On dit que l'habit ne fait pas la religieuse, et cependant nous ne jugeons guère que par l'habit, car c'est le côté faible des femmes, et c'est toujours par là qu'on peut voir percer le bout de l'oreille.

Pauvres jeunes gens qui débutez dans le monde! vous vous imaginez, dans la naïveté de votre amour-propre, que les femmes aiment la toilette parce que c'est un moyen de vous plaire! Vous êtes bien loin de votre compte, pauvres innocents, et vous prenez un effet pour la cause. Ecoutez une des grandes célébrités de l'Allemagne, Goëthe, il vous dira :

« *Les femmes ne se parent que pour se faire envie les unes aux autres.* »

Le goût de la toilette, quand il dépasse certaine borne, est un fatal présent que la nature a fait aux femmes. S'il ne les perd pas tout à fait, il les couvre au moins d'un vernis de ridicule qui, trop souvent, rejaillit jusque sur celles qui le méritent le moins. Un homme de beaucoup d'esprit, Alphonse Karr, va vous en fournir la preuve, si vous lisez le *Musée des Familles.*

« Remarquez, dit-il, que dans la vie des femmes, tout a pour résultat un changement de robe, tout se termine par une robe; toute circonstance de la vie féminine est marquée par une robe; c'est la robe qui est le point important. On se marie : une robe! Il vient un moment où l'amour, les préoccupations d'une vie nouvelle, l'abandon des parents, tout cela disparaît devant le soin de la toilette de la mariée.

« On perd une parente, la douleur est violente :

mais elle ne tarde pas à s'arrêter, il faut s'occuper de son deuil. Que porte-t-on? quelle est la manière la plus à la mode de témoigner sa douleur? Il faut aller chez le marchand de nouveautés, chez la modiste, chez la couturière, et on se trouve livré à de telles préoccupations qu'il ne reste plus de chagrins, à moins toutefois que la robe n'aille pas bien, ou que le chapeau ne soit trop ou pas assez évasé; si tout est réussi, si la robe est d'une étoffe nouvelle, si le chapeau sied bien, on ressent un bien-être involontaire, on triomphe, on est... heureuse. Toute amie, toute parente, sert de prétexte à quelques robes. — On va au bal chez celle-ci : robe; — à la campagne chez celle-là : robe; — on marie la troisième : robe; — on est marraine d'un de ses enfants : robe; — on l'enterre : robe, robe, et toujours robe ! »

Enfin, Alphonse Karr termine par cette cruelle phrase qu'il souligne : « *La femme est un animal qui s'habille, babille, et se déshabille.* »

Certainement cette critique est fort exagérée, et les femmes qui font exception à ce portrait sont très nombreuses; mais néanmoins, avec le meilleur vouloir on ne peut se dissimuler qu'il est vrai en général. Et comment pourriez-vous croire qu'il en fût autrement, quand vous voyez la manière dont les parents élèvent leurs enfants. A peine une petite fille commence-t-elle à marcher qu'on lui dit : — Si tu es bien sage on te mettra ta belle robe. — Si tu apprends bien, on te donnera un beau tablier de soie. Puis, à mesure qu'elle grandit : — Sois aimable, et tu auras un beau chapeau, une belle parure, etc., etc. Viennent ensuite les amies qui s'extasient devant sa toi-

lette : — Comme elle est charmante avec cette belle robe! comme ce chapeau est de bon goût et la fait gentille ! — Et mille pauvretés pareilles qui se gravent profondément dans les habitudes de l'enfant, gonflent sa vanité, et l'impressionnent en corrompant son esprit. On le sait, les premières impressions ne s'effacent jamais, et les habitudes, les préjugés de notre enfance constituent absolument notre nature morale. La cire molle de l'enfance se pétrit avec la même facilité pour mouler le bien ou le mal, le vice ou la vertu; mais avec l'âge cette cire si ductile devient plus dure que l'acier sur lequel le meilleur burin ne peut mordre.

RÉSUMÉ.

Toilette des Femmes.

1. La première des parures c'est la propreté. Celle du corps consiste à prendre des bains une fois par mois ; à se laver tous les jours ; à se nettoyer les dents, les oreilles et les ongles chaque matin ; à se rincer la bouche après avoir mangé.

2. Une femme mal peignée a toujours l'air sale; arrangez vos cheveux dès le matin, ou cachez-les sous un bonnet d'une élégante simplicité.

3. Montaigne a dit que pour sentir bon il faut ne rien sentir. Ne vous parfumez donc jamais, et laissez aux femmes galantes ce moyen de se faire remarquer.

4. D'ailleurs, les parfums sont entièrement passés de mode dans la bonne société.

5. Il n'y a plus que les femmes arriérées et les

femmes galantes qui se coupent les ongles à la chinoise, c'est-à-dire en pointe. Les lionnes elles-mêmes ne veulent plus avoir de griffes.

6. N'employez jamais aucune poudre pour vous nettoyer les dents, car toutes, sans aucune exception, ne les blanchissent momentanément qu'en en usant l'émail, ce qui les fait jaunir et finit par les gâter.

7. N'employez jamais la brosse rude pour vous nettoyer les dents, sous peine de les déchausser. Vous pouvez attribuer à cette cause la longueur des dents de certaines jeunes femmes.

8. Les belles dents sont blanches et carrées, c'est-à-dire aussi larges que longues, mais petites.

9. Soyez toujours parfaitement chaussée. Dans le monde on peut transiger sur beaucoup d'objets de parure, mais jamais sur la propreté de la chaussure.

10. La femme la plus élégamment mise ressemblera toujours à une souillon si elle est mal chaussée.

11. Ne portez jamais des souliers trop étroits si vous ne voulez pas marcher comme un canard sauvage. Ne les portez jamais trop larges non plus. Le soulier qui va le mieux est celui qui est fait exactement sur la mesure du pied.

12. La femme qui veut faire *petit pied* paie sa vanité par des cors, des durillons et une démarche guindée qui lui donne un air fort désagréable.

13. Les femmes grecques et romaines, qui ont fourni les plus beaux modèles à la sculpture antique, ne portaient point de corset. Elles soutenaient leur gorge au moyen de larges bandelettes de toile de lin.

14. Les quatre cinquièmes des jeunes femmes de

Paris qui meurent poitrinaires, se sont assassinées elles-mêmes en voulant faire fine taille au moyen de leur corset.

15. Quand vous verrez à une femme des maux d'estomac, le nez rouge, le teint vergeté, la respiration oppressée et une voix aigre et grêle, vous pouvez être certain qu'elle le doit à l'habitude de se serrer trop.

16. Beaucoup de parents, et de mères surtout, sont complices de ce genre d'assassinat, pour la seule vanité d'avoir une fille faite comme une araignée ou une guêpe.

17. Si les honnêtes femmes savaient que la fine taille et la crinoline ne peuvent plaire aux hommes que par une arrière-pensée de débauche honteuse, je pense qu'elles y renonceraient.

18. Une femme qui a la taille trop fine et les hanches trop larges est une femme mal faite, difforme. Comparez-la à la Vénus de Médicis qui depuis vingt siècles passe pour le type le plus parfait de la beauté, et vous en jugerez comme moi.

19. Puisque la mode est plus forte que la raison, portez des corsets; mais ne vous serrez pas.

20. J'ai connu une femme très coquette qui n'a fait que des enfants estropiés, parce qu'elle les estropiait elle-même dans son sein, pour faire fine taille.

21. Jamais une femme qui se respecte ne doit adopter les modes qui choquent la décence et la pudeur.

22. Que votre parure soit toujours en harmonie avec votre fortune et le rang que vous occupez dans le monde.

23. Trop de simplicité pourrait passer pour avarice;

trop de luxe pourrait passer pour prodigalité, vanité, et défaut d'ordre.

24. Évitez dans votre costume les couleurs éclatantes, le bariolage de mille teintes tranchantes, en un mot, tout ce qui sent le mauvais goût.

25. Que tout ce que vous porterez soit beau en étoffe, et fait par les meilleures ouvrières.

26. Ne vous surchargez pas de chiffons, de dentelles et de rubans, pour ne pas ressembler à une douairière.

27. Évitez la profusion des bijoux, chaînes, breloques, flacons et autres brimborions dorés que chacun est maître de prendre pour du faux ; une montre et un lorgnon, voilà tout.

28. La devise de la femme de bon ton doit être : bon goût et simplicité, ce qui n'exclut nullement l'élégance.

29. Je vous recommande surtout d'assortir votre toilette à votre âge, car rien n'est plus ridicule qu'une femme de cinquante ans mise comme une jeune personne, si ce n'est une jeune fille habillée comme une vieille femme.

30. Variez votre toilette en raison des circonstances. Celle du matin doit être la plus simple, même pour rendre des visites ; celle pour soirées doit être la plus riche ; celle pour bals doit être la plus élégante.

31. La toilette d'une demoiselle sera toujours plus modeste que celle d'une femme mariée, parce que la vraie manière de se choisir un mari est de paraître *avoir les goûts simples.*

32. J'ai connu dix maris que leurs femmes ont ruinés

par leur luxe, et qui cependant ne les avaient épousées que parce qu'*elles avaient les goûts simples.*

33. Pour qu'une demoiselle *ait les goûts simples*, il faut qu'elle ait horreur des cachemires et des riches fourrures, et le plus profond dédain pour les bijoux de prix et les diamants... jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un bon mari.

34. Si elles font autrement, dit Me Celnart, elles passent pour avoir un amour *effréné* du luxe, et elles se privent *du plaisir* de recevoir ces parures de la main d'un *époux.*

35. Le goût exige impérieusement que tout ce qui compose la toilette soit parfaitement assorti.

36. Rien de plus ridicule qu'une très belle toilette avec des bas sales ou un chapeau flétri.

37. Avec une coiffure, une chaussure et des vêtements simples mais de bon goût, et le tout frais et parfaitement fait, une femme peut se présenter partout.

38. Depuis longtemps déjà, la mode des tours de cheveux et de perruques est entièrement passée, et les dames qui ont des cheveux blancs ne craignent plus de les montrer. C'est un immense progrès.

39. La perruque n'est plus permise qu'aux dames qui ont perdu leurs cheveux à la suite d'une maladie.

40. Une femme de bon sens suit les modes, mais sans les exagérer et surtout sans les devancer.

Toilette des Hommes.

41. L'extrême propreté est la première qualité de l'homme du monde. On vous pardonnera plutôt un

habit râpé, si vous êtes homme de lettres ou artiste, qu'une tache de graisse sur votre gilet.

42. Quant à la propreté du corps, voyez les nos 1, 4, 6, 7 etc. de ce résumé.

43. Avant le mariage, un jeune homme doit suivre la mode en tout ce qui n'est pas ridicule. L'homme marié doit également la suivre, mais de plus loin.

44. L'un et l'autre ne doivent regarder une mode comme obligatoire que lorsqu'elle est généralement reçue par la bonne société.

45. Choisissez les meilleurs tailleurs, bottiers et autres marchands, car, si vous les payez comptant, ils ne vous vendront pas plus cher que les autres.

46. Jamais un homme de bon sens ne se fait remarquer par l'excentricité de son costume.

47. Il laisse la moustache aux militaires, les longs cheveux aux paysans et aux romantiques, la grande barbe aux boucs et aux hommes de parti.

48. Un chapeau bien noir et bien brillant, des bottes ou des bottines bien faites et bien vernies, des gants propres, non déchirés, sont les pricipales choses sur lesquelles vous ne devez jamais transiger.

49. Dans une soirée dansante ou un bal, les gants blancs sont de rigueur, parce que ceux de couleur pourraient déteindre et tacher le corsage des danseuses.

50. L'habit noir de drap fin, le pantalon de même étoffe, le gilet et la cravate blancs, constituent le reste d'une toilette de bon ton.

51. Le gilet de satin noir convient mieux à la gravité du magistrat que le gilet blanc.

52. Le gilet et le pantalon de couleur, quoique

moins habillés, peuvent se porter en visite chez des personnes de connaissance.

53. Se présenter chez un supérieur ou une personne d'un rang élevé en redingote ou en paletot, serait une grossière incivilité.

54. Dans tous les cas, avant d'entrer dans un salon, on doit quitter son paletot ou tout autre surtout, dans l'antichambre.

55. Une tabatière, une montre, un lorgnon si on a la vue basse, le tout en or, sont les seuls bijoux qu'un homme raisonnable puisse se permettre.

56. Les bagues, les chaînes, les breloques, etc., ne sont plus supportables que chez les Mondors de l'ancien répertoire comique.

DES SALUTATIONS.

Nous ne traiterons pas ce chapitre comme un maître de danse, et nous engagerons même nos lecteurs, hommes et femmes, à oublier tout à fait les leçons de ce digne professeur quand ils seront dans le monde. Et cependant, remarquez bien que de prime abord on reconnaît au salut l'homme de bon ton et l'homme sans éducation. Le salut est d'une extrême importance quand on veut arriver à quelque chose dans le monde, et Dieu sait combien d'individus ont manqué d'être préfets ou ministres pour n'avoir pas eu l'échine assez souple et avoir manqué de tact dans le salut.

RÉSUMÉ.

1. Quand vous saluez un grand protecteur, votre

colonne vertébrale doit faire, avec vos jambes, un angle droit.

2. Si votre protecteur vous rend deux ou trois saluts pour un, inscrivez sur vos tablettes que vous n'en obtiendrez rien, et n'y retournez pas.

3. S'il ne répond à votre salut qu'en vous tendant la main, espérez : mais ne vous y fiez pas, et lisez mon chapitre de l'*eau bénite de cour.*

4. Si vous rencontrez dans la rue une de vos connaissances seule, saluez-la le premier.

5. Si elle est en compagnie, attendez qu'elle vous ait salué la première.

6. Si c'est une dame et qu'elle ne vous salue pas, ayez l'air de ne pas la voir.

7. Si c'est un homme et qu'il soit avec une femme, passez comme si vous ne les connaissiez pas.

8. Dans ces trois derniers cas saluez par un léger signe de tête, mais ne vous arrêtez pas.

9. Si on vous arrête, dites quelques paroles honnêtes mais insignifiantes, et passez outre.

10. On salue ses amis d'un geste de la main.

11. Une dame salue d'un signe de la tête.

12. Si une conversation s'engage avec les personnes que vous rencontrez, gardez votre chapeau à la main jusqu'à ce qu'on vous prie de vous couvrir.

13. Quand vous rencontrez une femme seule, attendez pour la saluer qu'elle ait paru vous reconnaître.

14. Ne pas rendre un salut à quelqu'un est la plus grande grossièreté que l'on puisse faire.

15. Le rendre légèrement, avec un air protecteur, est le fait d'un sot rendoublé de fatuité.

DES VISITES.

La visite est la plus grande et la plus importante des occupations dans la vie du désœuvré et du flâneur. Si vous avez quelque célébrité, dans quelque genre que ce soit, et que vous ayez des travaux quelconques à faire, quittez Paris ou renoncez à votre travail ; le flâneur saura bien, par son importunité, vous forcer à prendre l'un ou l'autre de ces partis.

On peut encore, si on le juge convenable, choisir un ou deux jours par semaine pour recevoir les visiteurs ; mais, dans ce cas, il faut refuser sans exception toutes les visites des autres jours, afin que personne ne puisse vous accuser de préférence. J'en excepte cependant les parents, les amis intimes, et les visiteurs pour affaires. Dans les commencements on dira peut-être que vous faites un peu trop le grand seigneur ; mais on s'y habituera peu à peu, et vous finirez par avoir des jours libres pour vous livrer à vos travaux. C'est vainement que vous changeriez de quartier sans donner votre adresse, les flâneurs vous auraient bien vite dépisté, et vous retomberiez dans le même inconvénient.

Il y a deux sortes de visites : 1° celles qui ne sont pas motivées ; 2° celles qui le sont, et ces dernières sont indispensables pour les gens qui ont de la politesse et du savoir-vivre. Les premières ne sont permises qu'aux parents et aux amis intimes ; mais les flâneurs se les permettent sans aucun prétexte que celui, par trop banal, de venir vous demander des nouvelles de votre santé.

Je n'ai pas besoin de dire qu'on ne se présente jamais chez les gens sans un costume décent. Pour la famille et l'ami intime, la redingote peut suffire, mais partout ailleurs l'habit noir et la toilette entière sont de rigueur. Quant aux dames, elles peuvent aller rendre visite le matin en demi-toilette (notez bien que je ne dis pas en négligé), et le soir en toilette. S'il y a réception indiquée dans la maison où elles vont, il faut alors la grande toilette, mais non pas la brillante parure qui est réservée pour le bal et la soirée dansante.

RÉSUMÉ.

1. Une visite reçue doit être rendue, dans tous les cas possibles, à moins qu'il n'y ait une grande disproportion de rang.

2. Dans les administrations, un inférieur ne doit pas exiger que son supérieur lui rende une visite.

3. Ne rendez jamais une visite dans des moments inopportuns, comme à l'heure du dîner, du déjeuner, et du travail. La soirée, dans toutes les circonstances, est le moment le plus convenable.

4. A Paris, une visite est reçue depuis onze heures du matin jusqu'à neuf heures du soir. Ces heures peuvent varier en raison des habitudes du pays où l'on se trouve.

5. S'affranchir du devoir des visites est une chose que la société pardonne seulement aux gens d'un grand mérite; mais ces gens-là ne doivent rien lui demander, car elle ne leur accorderait rien, malgré leur mérite.

6. Les visites forment, dans la société, un lien qu'on ne peut rompre qu'en rompant avec elle.

7. Les visites les plus indispensables sont : 1° celles du jour de l'an ; 2° celles de digestion, c'est-à-dire celles que vous devez après une invitation, que vous ayez accepté ou non la politesse qu'on vous a faite ; 3° celles qui sont motivées par un événement capital, heureux ou malheureux, tel que mort, mariage, naissance, fortune, revers, destitution, nomination, etc.

8. Cependant, si votre connaissance est nommée ministre ou autre chose d'approchant, écrivez et pas de visite, ou l'on vous prendra pour un solliciteur. Renvoyez votre visite au moment où il aura perdu sa place.

9. Une lettre de faire part exige toujours une visite.

10. Une visite de cérémonie ne doit jamais durer plus de dix à quinze minutes, à moins de circonstances extraordinaires. Vous pouvez la faire durer cinq minutes de plus si on vous engage à rester.

11. Si vous voyez le maître de la maison tirer un papier de sa poche ; chercher sur son bureau ; regarder à la pendule ; avoir un air distrait ; faire tourner ses pouces l'un autour de l'autre ; battre la mesure sur le parquet avec sa botte ; prendre les pincettes pour attiser un feu qui n'en a pas besoin, etc., allez-vous-en, n'y eût-il que cinq minutes que vous fussiez arrivé.

12. L'art suprême du visiteur est de savoir se retirer à propos. En fait de visites d'apparat, les meilleures sont les plus courtes.

13. Le moment précis où vous vous ennuyez est aussi celui où vous commencez à ennuyer les autres. Retirez-vous.

14. S'il arrive une visite qui paraisse faire plaisir, restez encore deux minutes et retirez-vous.

15. Si vous rendez visite à une jeune dame, qu'elle soit seule, et qu'ensuite survienne un second visiteur plus familier que vous, partez de suite.

16. Plus la jeune dame fera d'efforts pour vous retenir, plus vous vous hâterez de sortir, et deux personnes vous en sauront gré.

17. Dans une visite après lettre de faire part, il faut savoir arranger sa physionomie comme sa toilette, selon les circonstances.

18. Pour un enterrement, soyez très triste devant l'héritier d'un mort riche, vantez beaucoup ses défuntes vertus ; ce sera venir en aide à l'héritier en faisant l'hypocrite pour lui.

19. S'il s'agit d'un père ou d'une mère qui n'avaient pas le sou, parlez de l'opéra, du bal, de l'auteur à la mode, et pas un mot du mort ; vous mettrez votre hôte dans la position de ne pas mentir en jouant l'affligé.

20. Dans les deux cas, faites votre figure absolument sur le modèle de la figure de votre hôte.

21. Madame de Bradi, pour cette circonstance, dit : « Riez avec ceux qui rient ; pleurez avec ceux qui pleurent ; ce n'est point hypocrisie, c'est bonté de cœur. » Soit.

22. Dans une visite pour faire part de mariage ou de naissance, suivez le conseil de madame de Bradi.

23. Entrer sans être annoncé, fussiez-vous le frère,

l'oncle ou le cousin germain, est l'action d'un brutal.

24. Si vous ne trouvez dans l'antichambre aucun introducteur, frappez légèrement et attendez longtemps qu'on vienne vous ouvrir, à moins que de l'intérieur on ne vous dise d'entrer, ce qui est de mauvais augure pour l'opportunité de votre visite.

25. Si après quelques instants on ne vous répond pas, le cas devient fort embarrassant. Chez des amis, entrez au salon et restez-y jusqu'à ce que quelqu'un vienne vous mettre poliment à la porte ou vous prier d'attendre.

26. Avec de simples connaissances, retirez-vous si on ne vous répond pas, et, par discrétion, ne faites aucune question au portier.

27. Les visites à la suite d'un concert, d'un bal, d'une soirée dansante, d'un dîner, doivent se rendre dans la huitaine au plus tard.

28. Dans ces dernières circonstances il n'y a qu'un homme grossier qui croirait qu'une carte peut remplacer une visite.

29. Si un ami revient d'un voyage quelconque, c'est à lui à venir vous faire la première visite pour vous annoncer son retour.

30. Si, chargé d'une fonction civile ou administrative, vous arrivez dans une ville, un bourg, un village, c'est à vous à aller rendre visite à vos supérieurs dans le plus bref délai, et à tous les personnages qui composent la bonne société du pays, dans la quinzaine.

31. Se borner à envoyer sa carte, dans ces deux cas, serait tout simplement une insolence.

32. Si la personne à laquelle vous rendez visite se

préparait à sortir, ne la retenez pas, et quelque instance qu'elle vous fasse, retirez-vous aussitôt.

33. On incommode souvent les autres quand on croit ne jamais pouvoir les incommoder, dit Larochefoucauld. Ceci s'applique aux parents et aux amis intimes.

34. Si vous rendez visite à un homme de lettres et que vous le trouviez à travailler, retirez-vous de suite, sans même lui dire bonjour. Lui faire perdre le fil d'une idée, est quelquefois lui faire perdre un chapitre entier. Votre visite ne peut que le contrarier.

35. Après les salutations ordinaires, ne vous asseyez que lorsque le maître et la maîtresse de la maison sont assis.

36. Si le maître et la maîtresse de la maison restent debout, ou seulement l'un des deux, allez-vous-en.

37. Si l'on vous reçoit dans la chambre à coucher, faute de salon, ne vous avisez pas de déposer votre chapeau sur le lit nuptial, dussiez-vous le garder à la main ; c'est le plus grand outrage que vous pourriez faire à une femme, chez les petits bourgeois.

38. Si une baronne de fraîche date prend votre chapeau sur le lit et le place ailleurs, vous pouvez être sûr qu'il y a quelque portière dans sa famille ; mais néanmoins, ne courez pas la chance de cet affront, à moins que ce ne soit pour faire une expérience de naissance.

39. Dans les maisons du bon ton vous ne serez jamais reçu dans une chambre à coucher, à moins de la plus grande intimité.

40. Une femme bien élevée ne reçoit jamais la visite d'un homme dans sa chambre à coucher.

41. Les boudoirs ne sont restés de mode que chez les femmes galantes.

42. Quand vous recevez une visite inopportune, ne laissez jamais percer votre mauvaise humeur, mais prenez un prétexte honnête pour vous débarrasser de l'importun.

43. Par exemple, si c'est un parasite, dites-lui, comme en confidence, que vous allez dîner chez la charmante madame une telle ; si c'est un emprunteur, demandez-lui s'il ne pourrait pas vous prêter une somme dont vous avez grand besoin ; si c'est un solliciteur, racontez-lui comme quoi vous vous êtes brouillé avec le ministre, etc., etc. Si vous êtes physionomiste et que vous ayez su prendre l'avance, vous êtes sûr de le voir déguerpir à l'instant.

44. Quand vous ne trouvez personne, laissez votre carte et pliez un des coins en oreille, afin qu'on puisse voir que vous l'avez apportée vous-même.

45. La carte de bon ton contient, imprimés, votre nom et votre demeure, sans autre chose.

46. Si elle contient votre profession, c'est un prospectus ridicule.

47. Si elle contient vos titres et vos qualités, c'est une sotte vanité, d'autant plus qu'elle peut tomber entre les mains de gens plus importants que vous, qui en riront, et vous prendront pour un nouveau parvenu.

48. Il n'y a qu'un ci-devant paysan ou un sot, qui envoie une carte avec fioriture, arabesque, dorure, peinture et estampille.

49. Jamais de cartes grises ou bordées de noir. Le véritable deuil est dans le cœur, et ne doit se montrer que dans les lettres de faire part et dans le costume. Les démonstrations exagérées font douter de la réalité, et fussent-elles vraies, elles prêtent à de mauvaises plaisanteries.

50. Ne faites jamais de cartes collectives, si ce n'est avec votre femme, et encore ! N'envoyez jamais votre carte ni par la poste, ni par une administration spéciale pour celà, c'est malhonnête.

51. Que la vanité ne vous porte jamais à étaler autour d'une bordure de glace les cartes de visite que vous aurez reçues.

52. Dans une visite de cérémonie, laissez votre canne, votre manteau ou paletot, ainsi que votre chapeau, dans l'antichambre.

53. Dans une visite ordinaire, ne laissez dans l'antichambre que votre manteau ou votre paletot; entrez avec votre canne et votre chapeau.

54. Gardez à la main votre canne et votre chapeau jnsqu'à ce que le maître ou la maîtresse de la maison vous aient dit de les déposer.

55. S'ils ne vous le disent pas après cinq minutes, c'est un honnête congé qu'ils vous donnent.

56. Dans tout autre cas, portez-les vous-même dans l'antichambre si un domestique ne vient pas les prendre; mais ne les déposez sur aucun meuble.

57. Si, embarrassé pour déposer votre chapeau, vous le placiez sur le parquet, vous agiriez comme un paysan.

58. Quand on vous offre de vous asseoir, n'attendez pas qu'on vous approche un fauteuil ou une chaise;

allez vous-même chercher un siége et asseyez-vous à la place qu'on vous indique avec la main.

59. Si on ne vous indique pas de place, asseyez-vous entre la porte d'entrée et le maître de la maison, et ne faites pas votre visite trop longue.

60. Une dame ne doit quitter son chapeau et son manteau que lorsqu'elle y est expressément invitée; si on ne l'en prie pas, sa visite ne doit pas durer plus d'un quart-d'heure.

61. Lorsqu'il arrive un visiteur, si c'est un homme, tous les hommes doivent se lever; si c'est une femme, les hommes et les femmes se lèvent.

62. Si le visiteur s'approche pour saluer une dame, elle se lèvera à demi, et fera une inclination de tête pour répondre à son salut.

63. L'étiquette veut que, dans le salon d'un prince, tout le monde, hommes et femmes, se lèvent quand il entre quelqu'un de sa famille.

64. S'il n'y a que vous de visiteur dans un salon, laissez-vous reconduire jusqu'à la porte du salon, mais pas plus loin.

65. Si vous recevez la visite d'un homme de rang supérieur, reconduisez-le jusqu'à l'escalier; si vous espérez en obtenir quelque grâce, accompagnez-le jusqu'à sa voiture.

66. Même politesse pour les dames, lors même que vous n'en attendez rien. Offrez votre bras pour descendre l'escalier.

67. S'il y a beaucoup de monde dans le salon et que la conversation soit vivement engagée, éclipsez-vous doucement, sans rien dire, afin de ne déranger

personne. C'est un peu leste, mais jusqu'à ce jour c'est encore permis.

68. Si votre visite est collective, laissez entrer les dames les premières, puis vos supérieurs.

69. Ne conduisez jamais d'enfant avec vous dans une visite de cérémonie.

70. Les visites collectives deviennent inconvenantes si l'on est plus de trois ou quatre personnes.

71. Si vous voulez bien recevoir un visiteur, faites en sorte qu'en se retirant il soit content de lui et de vous.

72. Un maître de maison peut recevoir la visite d'un égal ou d'un ami dans son cabinet, mais seulement entre l'heure du déjeuner et celle du dîner.

73. Un artiste peut également recevoir aux mêmes heures dans son atelier.

74. Ceux qui n'ont pas de salon, ni de pièce décorée, reçoivent dans une chambre à coucher, ou même dans une salle à manger; mais ils ne reçoivent que des amis.

75. Quand vous recevrez une visite, fût-ce celle d'un créancier, prenez un air très gracieux, allez le recevoir à la porte, priez-le de s'asseoir ; approchez-lui vous-même un fauteuil, mettez-le à la place d'honneur, c'est-à-dire à un des coins de la cheminée.

76. Si la dame du logis est assise sur une causeuse, le visiteur ne doit jamais aller s'asseoir à côté d'elle, sous peine de passer pour un impertinent.

77. Ceci est tout au plus permis à une dame, quand c'est une amie intime ou qu'elle y est invitée,

78. Une maîtresse de maison, sous peine de manquer à l'étiquette, ne doit jamais aider une dame à

ôter ou remettre son chapeau, son châle ou son manteau.

79. Si elle avait la maladresse de le faire pour une, il faudrait qu'elle le fît pour toutes, afin de ne désobliger personne.

80. Ne laissez jamais vos visiteurs seuls, sous quelque prétexte que ce soit, fût-ce même sous celui de reconduire un prince.

81. Fussiez-vous prince, ne souffrez pas que le maître de la maison vous accompagne plus loin que la porte du salon, s'il y a d'autres visiteurs.

82. Je n'ai pas besoin de dire qu'une maîtresse de maison doit quitter sa broderie, ou tout autre travail, quand elle reçoit une visite, et ne la reprendre sous aucun prétexte, à moins que le visiteur soit un ami qui l'en prie.

DES SOIRÉES.

Il y a quelques années que l'anglomanie avait amené à Paris la mode des soirées nombreuses, peu choisies, mêlées, où vous pouviez rencontrer la duchesse de votre premier étage, l'avoué de votre troisième, l'épicier de votre quatrième et l'écrivassier du cinquième. Le tohu-bohu de ces assemblées hétérogènes se nommait un *raout* et ressemblait à une chambre des représentants de 184*, ou à une grande soirée de Louis-Philippe. Grâce au ciel, cette stupide mode est passée et la société commence à se choisir. On ne connaît aujourd'hui que les *petites soirées*, et les grandes soirées *musicales* ou *dansantes*.

On se permet quelquefois la danse dans les petites soirées, mais seulement quand un monsieur ou une demoiselle veulent bien prendre sur eux de toucher le piano, et que la danse vient comme par impromptu, comme par hasard. Alors il n'est question ni de grande toilette, ni de prétention, ni d'étiquette. Une gaîté franche, un vrai plaisir, en font tous les frais, et, à mon avis, ce sont là les soirées les plus agréables.

Les soirées dansantes, ou grandes soirées, exigent une toilette beaucoup plus élégante.

Les résumés que nous donnons dans cet ouvrage, particulièrement celui du chapitre des Visites, suffisent pour apprendre à se montrer du bon ton dans une soirée ordinaire; mais pour les bals, ou grandes soirées dansantes et les concerts, il nous reste quelques conseils à donner.

RÉSUMÉ.

1. Pour bal ou concert, faites des invitations au moins huit jours à l'avance, afin que les dames aient le temps de préparer leur toilette.

2. Les maîtres de maison doivent s'arranger de manière à ce que toutes les dames et demoiselles, jeunes ou vieilles, laides ou jolies, soient invitées à danser.

3. Pour y parvenir, il faut faire quelques invitations hasardées, à un petit nombre de jeunes gens encore peu répandus dans le monde.

4. A ceux-là, le maître ou la maîtresse de la maison pourront, sans inconvénient, recommander *les tapisseries*.

5. La recommandation que ferait un maître ou une maîtresse de maison à un homme de quelque importance, de faire danser Madame ou Mademoiselle une telle, serait presque une impertinence.

6. Dans une simple soirée où tout le monde se connaît, une vieille femme et un homme ayant plus de cinquante ans peuvent se permettre de danser, pourvu qu'ils le fassent gaîment et sans prétention. Dans un bal de cérémonie ils se donneraient un ridicule ineffaçable.

7. Les gens qui ne dansent pas en mesure doivent s'abstenir.

8. Mettez dans votre danse la plus grande décence.

9. N'affectez pas de faire danser exclusivement ou plusieurs fois de suite la même dame, si vous ne voulez pas que l'on vous prenne pour un fat ou pour un sot.

10. Vous pouvez vous abstenir de causer avec votre danseuse; et vous ferez bien, si vous ne pouvez pas vous en abstenir, de le faire très discrètement.

11. Votre danseuse fût-elle votre sœur, n'affectez pas le ton de la familiarité pendant que vous dansez avec elle.

12. Ne faites pas le beau dans un bal, si vous ne voulez pas qu'on vous prenne pour un vaniteux et un niais.

13. Dansez comme tout le monde, ni mieux ni plus mal.

14. Quand la contredanse est finie, reconduisez votre dame à sa place; remerciez-la, mais ne vous arrêtez pas auprès d'elle pour faire la conversation.

15. Surtout ne vous emparez pas du siége voisin qui était occupé par une dame.

16. Une demoiselle ne doit jamais regarder effrontément son cavalier en dansant.

17. S'il lui adresse la parole, elle doit répondre honnêtement, mais de manière à ne pas entamer une conversation.

18. Sa danse doit être simple et modeste.

19. Une dame, ou demoiselle, ne peut refuser aucune personne qui la demande, quelle que soit la personne, à moins qu'elle ait été retenue par un autre qu'elle nomme ou qu'elle indique.

20. Si elle refuse sans être retenue, elle ne doit plus danser de la soirée.

21. Elle peut déclarer qu'elle est retenue pour une, deux ou même trois contredanses, mais jamais plus, par la raison qu'elle ne doit pas en promettre davantage. Pour cela elle s'excuse poliment sur les conséquences que pourrait avoir un manque de mémoire.

22. Dans les bals très bourgeois, j'ai vu des demoiselles assez niaises pour tenir à la main un carnet et un crayon, afin d'inscrire les noms des danseurs auxquels elles avaient promis ou devaient promettre.

23. J'ai vu aussi quelquefois les jeunes gens, en apercevant le carnet, conspirer pour le laisser en blanc.

24. Ils disaient que cette invention était malhonnête, parce que la demoiselle pouvait venir au bal avec son carnet rempli, si elle voulait donner l'exclusion à certaines personnes.

25. Une demoiselle ne doit se présenter dans un

bal qu'accompagnée de son père ou de sa mère, ou de ses grands-parents.

26. Si elle n'a pas sa mère ni sa grand'mère, elle doit s'asseoir à côté d'une dame de sa connaissance et d'un âge respectable.

27. La mode du carnet (toujours dans la bourgeoisie) a passé des dames aux messieurs. Chaque cavalier inscrit dès le commencement du bal toutes les dames qui veulent bien lui accorder une contredanse, fût-ce la vingtième.

28. Il en résulte que les dames et les messieurs qui viennent un peu tard n'ont plus qu'à regarder danser les autres.

29. Cette mode bizare s'est répandue dans les salons à peu près à la même époque que la polka : l'un vaut l'autre.

30. Les mamans sont tout étonnées de voir leurs filles, quoique changeant de cavaliers, danser dans des quadrilles toujours composés des mêmes jeunes gens. Dieu les bénisse, ainsi que l'honnête invention du carnet !

31. Une jeune personne ne doit jamais permettre qu'on la reconduise à un autre siége qu'à celui où elle était quand on l'a invitée.

32. Ne laissez jamais walser ni *polker* votre femme ni votre fille, si vous ne voulez pas ressembler à ce fou qui met lui-même le feu à sa maison et se plaint ensuite de ce qu'elle est brûlée.

33. Une fille qui danserait avec son père, ou une femme avec son mari, serait une chose assez bizarre dont on rirait.

34. Nulle personne ne doit danser sans être gan-

tée. Les gants doivent être blancs, pour ne pas déteindre sur les robes.

35. Jamais des dames ne peuvent se présenter à la buvette ou au buffet sans être accompagnées d'un cavalier.

36. Pour inviter une danseuse, n'attendez pas que l'orchestre ait commencé à jouer.

37. Si une dame vous refuse, n'invitez pas celle qui est à côté, car celle-ci serait en droit de penser que vous la prenez pour un pis-aller.

38. Si la maîtresse de la maison danse, et qu'elle ait des demoiselles, des nièces et des cousines, c'est par la maîtresse que doivent commencer vos invitations, puis sa famille, et enfin vos connaissances.

39. On offre le bras et non la main à sa danseuse, pour la conduire au quadrille et la ramener à sa place.

40. Si une dame, en dansant, est embarrassée de son éventail et de son mouchoir, laissez-la dans l'embarras, car ce serait un manque d'usage qui vous ferait les lui demander à porter.

41. Retirez-vous d'un bal avant le jour, si vous ne voulez perdre les plus douces illusions sur la fraîcheur de la figure et de la toilette des dames.

42. Je conseille aux jeunes dames, même aux plus jolies, de ne jamais se montrer à la lumière du jour en sortant d'un bal.

43. Quant au concert, s'il n'y a pas bal après, les dames peuvent y aller en toilette de simple soirée.

44. La moitié des gens va au concert pour voir et être vue, l'autre moitié pour entendre.

45. Si c'est un concert d'amateurs, allez-y pour le premier motif, mais non pour le second.

46. Ne battez pas la mesure si vous ne voulez pas passer pour un paysan, et gardez le plus profond silence pendant que l'on exécute chaque morceau.

47. Soyez très sobre d'applaudissements.

48. Si vous tenez le piano pour accompagner quand une dame ou un amateur chante, ne vous inquiétez nullement de la mesure.

CÉRÉMONIES DE L'ÉTAT CIVIL.

Ces cérémonies sont au nombre de trois, savoir : le baptême, le mariage et l'enterrement. Sous le rapport de ces cérémonies, chaque pays et même chaque province a des usages particuliers, auxquels l'homme poli doit se soumettre ; s'il les ignore, il lui est facile de s'en informer. Mais, presque généralement, les provinces ont adopté les habitudes de la capitale, d'où il résulte qu'en traitant ici des usages de Paris, mes conseils seront également utiles dans toutes les villes de France, en y faisant les légères modifications que les localités nécessiteront.

RÉSUMÉ.

Le Baptême.

1. Le *parrainage* est toujours une corvée désagréable, parce que l'usage en a fait une sorte d'impôt.

2. A moins que vous ne soyez très riche, ou proche parent, ou qu'il y ait quelques circonstances qui vous obligent, refusez net ceux qui vous feront une telle proposition.

3. Il y a tels pères à Paris qui ne choisissent des gens riches pour être parrains de leurs enfants, qu'afin d'assurer une ressource pour l'avenir à leur progéniture. C'est une spéculation souvent trompeuse.

4. Si votre fortune est bornée, refusez, car si vous acceptez vous passerez pour un ladre ou pour un vaniteux qui dépense plus qu'il ne peut, quoi que vous fassiez.

5. Dans tous les cas, si vous avez accepté, tirez-vous-en aussi honorablement que possible, et dépensez, s'il le faut, le quart de votre revenu, ou même la moitié.

6. Vous devez d'abord un cadeau à l'accouchée ; informez-vous sous main de ce qui pourrait lui être agréable, un bracelet, ou autre bijou. Dans la bourgeoisie économe, ce cadeau peut ne consister qu'en une boîte de dragées et bonbons assortis.

7. A votre commère vous devez six à douze paires de gants blancs, des boîtes de dragées en suffisante quantité pour qu'elle puisse faire ses honneurs à ses amies.

8. Si elle est jeune, vous y joindrez le bouquet de fleurs d'oranger ou autres fleurs blanches, et si vous y ajoutez quelque brimborion à la mode, le tout sera parfaitement reçu.

9. Une marraine peut refuser tout autre chose que les dragées et le bouquet. Si elle accepte autre chose elle s'engage.

10. Si la marraine envoie quelque cadeau au parrain, après avoir accepté ses dons, c'est un engagement décidé.

11. La marraine fait ordinairement cadeau à la mère, d'une élégante layette pour l'enfant.

12. Le parrain est le grand distributeur de dragées, il lui en faut au moins vingt boîtes.

13. Les dragées ne s'offrent jamais en sac de papier, mais en boîte ou au moins en cornets élégants et dorés.

14. Les dragées en cornets se distribuent aux domestiques.

15. La sage-femme, la garde et la nourrice ont droit chacune à une boîte.

16. Si vous avez voiture, vous n'avez que deux remises à payer ; si vous n'en avez pas, vous en payez trois.

17. Dans la première voiture, le parrain et la marraine, sans plus.

18. Si vous n'êtes pas riche, ou que la marraine soit vieille, vous pouvez faire monter la nourrice ou la sage-femme, avec l'enfant.

19. Les deux places d'honneur, en voiture, sont celles du fond; dans cette circonstance, c'est le parrain et la marraine qui les occupent. Vous placez la nourrice au rebours.

20. Cependant, s'il s'agit de l'enfant d'un de vos supérieurs, vous cédez la place du fond à l'enfant, à côté de la marraine.

21. Quand vous arrivez à l'église, la nourrice entre la première avec l'enfant, et le suisse ou le bedeau ;

le parrain et la marraine viennent après, puis le père et les gens invités.

22. Quand la cérémonie est terminée, le parrain donne au prêtre une boîte de dragées contenant en outre quelques pièces d'or ou de cinq francs.

23. Il met ensuite la main dans sa poche pour donner plus ou moins, selon sa fortune, 1° au bedeau; 2° au suisse; 3° aux enfants de chœur; 4° pour les besoins de l'église; 5° aux pauvres qui l'attendent au sortir de l'église.

24. Après cela vous aurez un filleul auquel vous porterez des étrennes tous les ans, jusqu'à ce qu'il soit assez grand pour venir vous les demander lui-même.

Le Mariage.

25. Tenez vos projets de mariage secrets, jusqu'à ce que vous alliez chez le maire; c'est le seul moyen d'empêcher les commérages.

26. A un repas de noce où vous avez été invité, conduisez-vous avec la même décence qu'à un repas ordinaire.

27. Si vous chantez des chansons licencieuses, si vous faites des plaisanteries équivoques, si vous dites à la mariée des paroles à double sens, ou si vous tenez des propos un peu débraillés relativement à son changement d'état, vous êtes un grossier personnage.

28. Un homme de bon ton ne se permet pas même la plus légère allusion sur ce sujet.

29. S'il y a bal après le dîner, c'est la mariée qui

doit l'ouvrir avec l'homme le plus honorable de l'assemblée, ou avec son mari.

30. Les invités à la noce ne doivent jamais s'apercevoir du départ de la mariée lorsqu'elle se retire.

31. Une demoiselle ne doit jamais assister au coucher de la mariée.

32. Les nouveaux mariés doivent une visite, dans le courant de la quinzaine, à leurs parents et aux invités à la noce.

33. Les autres amis et connaissances reçoivent des lettres de faire part.

34. Les invités rendent la visite au plus tard dans la huitaine qui suit la visite des mariés.

35. Tous ces usages sont de rigueur dans toute la France ; quant aux autres, ils varient non seulement de province à province, mais de ville à ville et de village à village.

36. Les mariés se soumettront aux coutumes des localités.

37. J'ai vu des mères qui ne conduiraient pas leurs demoiselles au spectacle, et qui leur permettent d'aller à une noce ; inconséquence !

38. Les noces sont la ruine du pauvre, et le triomphe de la vanité chez les riches.

39. Les gens raisonnables ne font pas de noces, et si cet usage devenait à la mode, la décence et la pudeur y gagneraient.

L'Enterrement.

40. Il serait très impoli de ne pas assister à une

cérémonie funèbre où l'on aurait été invité par lettre spéciale.

41. A l'heure annoncée vous vous rendez à la maison du défunt; votre toilette doit être sévère.

42. Vous allez à pied (s'il n'y a pas assez de voitures), suivez tête nue, jusqu'à l'église, le char funèbre.

43. Dans les localités où le corps est porté à bras faute de corbillard, il serait inconvenant de le suivre en voiture.

44. Laissez paraître votre affliction si vous en éprouvez. Si le défunt vous est indifférent, restez grave, silencieux, mais n'affectez pas une affliction que vous n'avez pas. Laissez cette hypocrisie aux héritiers.

45. Entrez à l'église ou au temple, et accomplissez les cérémonies d'usage.

46. Si le défunt est un parent, ou un ami, ou un supérieur immédiat, accompagnez-le jusqu'au cimetière.

47. S'il n'est rien de tout cela, vous pouvez quitter le convoi en sortant de l'église.

48. S'il n'y a pas le nombre de voitures suffisant pour tous, vous devez les céder aux parents et aux amis intimes du défunt.

49. Si vous ne voulez pas marcher à pied, vous êtes libre de prendre un fiacre à vos frais, mais vous vous mettez à la file après les piétons et les voitures de deuil.

50. C'est aux héritiers du mort à se précautionner d'autant de voitures qu'il en faut pour tous les invités au convoi.

51. Si vous êtes ladre et que vous vouliez vous dé-

barrasser des frais de voitures, n'écrivez qu'aux plus proches parents, et faites paraître le même jour, dans un ou deux journaux très répandus, une réclame qui se terminera ainsi : « Les personnes qui, par mé-
« garde, auraient été oubliées, peuvent regarder cette
« annonce comme une invitation. »

52. Par ce moyen vous aurez un convoi superbe de flâneurs tout à fait inconnus à vous comme ils l'étaient au défunt, et c'est parmi eux que se trouveront des orateurs pour jeter quelques fleurs d'éloquence sur sa tombe.

53. Quant à vous, si vous ne voulez pas passer pour un niais vaniteux, gardez-vous bien d'aller bavarder des phrases sur un cercueil. La véritable affliction est muette.

54. Les héritiers doivent faire reconduire les invités jusque chez eux.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

DIVISION DE L'OUVRAGE.

Introduction 1
Première Partie, DE LA POLITESSE 7
Deuxième Partie, DE LA CONVERSATION 133
Troisième Partie, DES EXIGENCES DE LA SOCIÉTÉ. 289

TABLE ALPHABÉTIQUE.

Avare (l') 388
Babillard (le) 235
Baptême (le) 467
Bas-bleu (le) 175
Beau parleur (le) 158
Bégueule (la) 397
Bel esprit (le) 171
Bonté (de la) 120
Bouffon (le) 221
Café (du) 320
Cérémonies de l'état civil 467
Charlatans (les) 258
Chercheurs d'esprit (les) 168
Conversation (de la) 133

Coquette (la).. 283
Couvert (du) et du service de table.................. 295
Cuirs (des) et des velours........................... 156
Curieux (le)... 414
Décence dans la toilette............................. 440
Décence (de la) religieuse........................... 437
Dîner (du) bourgeois................................. 323
Dissection des viandes............................... 308
Distrait (le).. 272
Eau (l') bénite de cour.............................. 363
Effronterie (l')..................................... 370
Enterrement (l')..................................... 471
Envie (de l').. 408
Etiquette (de l')..................................... 10
Exigences (des) indiscrètes.......................... 332
Fat (le)... 241
Femme (la) acariâtre................................. 401
Flatteur (le).. 266
Franchise (de la).................................... 265
Homme (l') de lettres................................ 186
Homme nul (de l')..................................... 274
Hypocrite (l')....................................... 381
Ingrat (de l')....................................... 375
Intempérance de langue............................... 229
Invitations (des).................................... 326
Jeu (du)... 348
Jeux (les) innocents................................. 361
Jocrisseries (les)................................... 227
Locutions (des) qu'on doit éviter dans le monde...... 149
Logement (du) confortable............................ 289
Maître (du) et de la maîtresse de maison à table..... 301
Mariage (le)... 470
Mauvais (le) plaisant................................ 218
Médisance (de la) et de la calomnie.................. 262

Menteur (du).. 245
Monde (du).. 7
Monsieur Contraire.. 434
Monsieur Sans gêne.. 117
Monsieur Tranquille.. 399
Moqueur (le) de mauvais ton.. 256
Mystification.. 210
Naïveté (de la).. 279
Obligeant (l') maladroit.. 374
Orgueilleux (l') et le modeste.. 377
Originalité (de l').. 270
Parasite (le).. 366
Pédantisme (du).. 202
Point d'honneur (du) et du duel.. 417
Politesse (de la).. 16
Politesse à la promenade.. 89

A. Promenades en voiture.. 90
B. Promenades à cheval.. 91
C. Promenades à pied.. 93

Politesse (de la) à table.. 55
Politesse (de la) avec ses amis.. 48
Politesse (de la) dans les rues.. 85
Politesse (de la) du cœur.. 125
Politesse (de la) épistolaire.. 95
Politesse (de la) intérieure ou de famille.. 22

§ I. De la politesse des enfants avec leurs parents..... 23
§ II. De la conduite des parents avec leurs enfants.... 29
§ III. Des devoirs de convenance et de politesse entre époux.. 34

Prude (la).. 398
Puriste (le).. 164
Raffiné (du) en politesse.. 111
Salutations (des).. 449

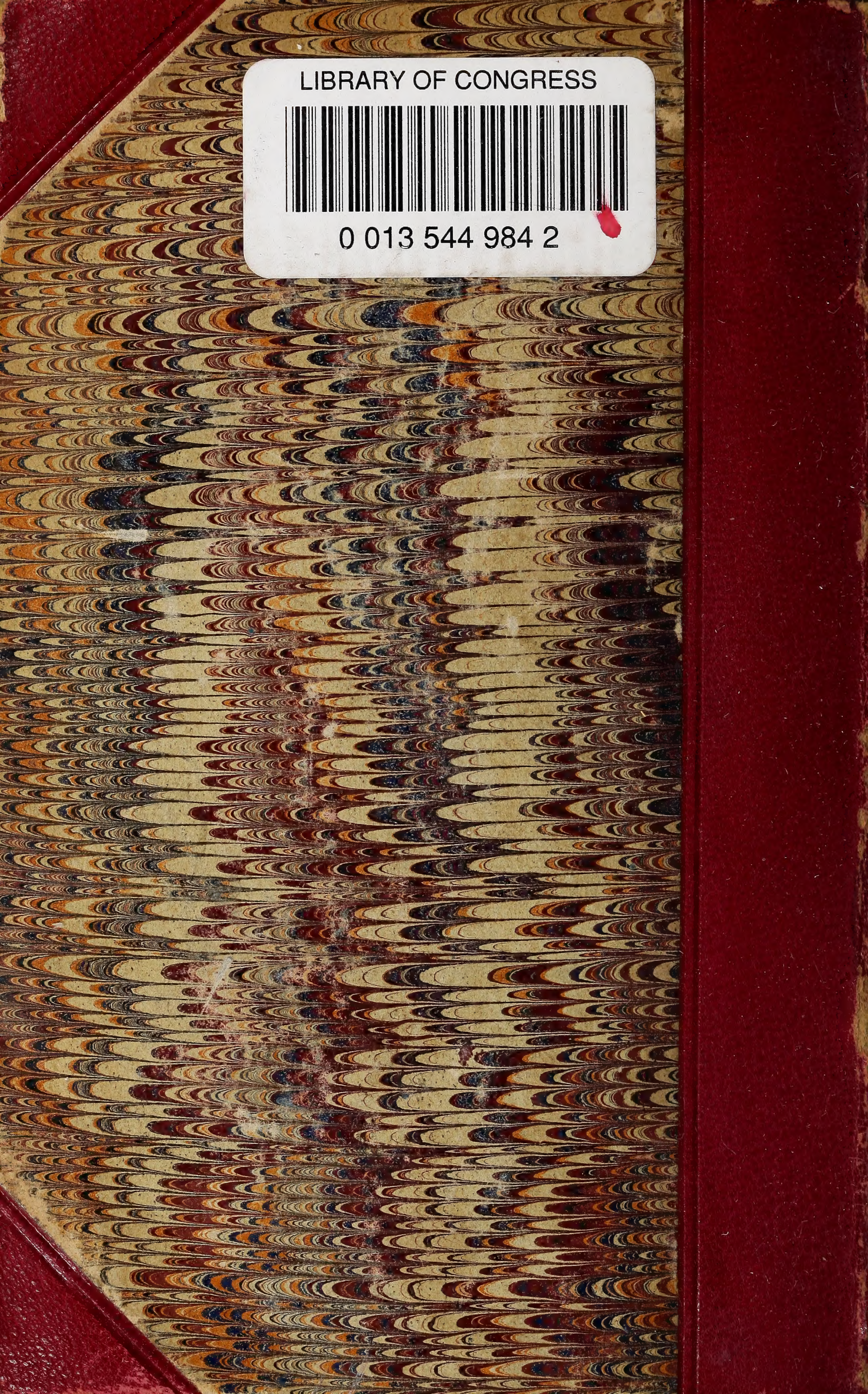
Savant (le).. 196
Service (du) de table et du couvert.................. 295
Soirées (des).. 461
Tabac (du)... 425
Tartufe (le) de mœurs................................ 385
Toilette des femmes.................................. 443
Toilette des hommes.................................. 447
Vantard (le)... 238
Visites (des).. 451

FIN DE LA TABLE.

(9947) Imp. Maulde et Renou, r. Bailleul, 9-11.






LIBRARY OF CONGRESS
0 013 544 984 2